



Acerca de este libro

Esta es una copia digital de un libro que, durante generaciones, se ha conservado en las estanterías de una biblioteca, hasta que Google ha decidido escanearlo como parte de un proyecto que pretende que sea posible descubrir en línea libros de todo el mundo.

Ha sobrevivido tantos años como para que los derechos de autor hayan expirado y el libro pase a ser de dominio público. El que un libro sea de dominio público significa que nunca ha estado protegido por derechos de autor, o bien que el período legal de estos derechos ya ha expirado. Es posible que una misma obra sea de dominio público en unos países y, sin embargo, no lo sea en otros. Los libros de dominio público son nuestras puertas hacia el pasado, suponen un patrimonio histórico, cultural y de conocimientos que, a menudo, resulta difícil de descubrir.

Todas las anotaciones, marcas y otras señales en los márgenes que estén presentes en el volumen original aparecerán también en este archivo como testimonio del largo viaje que el libro ha recorrido desde el editor hasta la biblioteca y, finalmente, hasta usted.

Normas de uso

Google se enorgullece de poder colaborar con distintas bibliotecas para digitalizar los materiales de dominio público a fin de hacerlos accesibles a todo el mundo. Los libros de dominio público son patrimonio de todos, nosotros somos sus humildes guardianes. No obstante, se trata de un trabajo caro. Por este motivo, y para poder ofrecer este recurso, hemos tomado medidas para evitar que se produzca un abuso por parte de terceros con fines comerciales, y hemos incluido restricciones técnicas sobre las solicitudes automatizadas.

Asimismo, le pedimos que:

- + *Haga un uso exclusivamente no comercial de estos archivos* Hemos diseñado la Búsqueda de libros de Google para el uso de particulares; como tal, le pedimos que utilice estos archivos con fines personales, y no comerciales.
- + *No envíe solicitudes automatizadas* Por favor, no envíe solicitudes automatizadas de ningún tipo al sistema de Google. Si está llevando a cabo una investigación sobre traducción automática, reconocimiento óptico de caracteres u otros campos para los que resulte útil disfrutar de acceso a una gran cantidad de texto, por favor, envíenos un mensaje. Fomentamos el uso de materiales de dominio público con estos propósitos y seguro que podremos ayudarle.
- + *Conserve la atribución* La filigrana de Google que verá en todos los archivos es fundamental para informar a los usuarios sobre este proyecto y ayudarles a encontrar materiales adicionales en la Búsqueda de libros de Google. Por favor, no la elimine.
- + *Manténgase siempre dentro de la legalidad* Sea cual sea el uso que haga de estos materiales, recuerde que es responsable de asegurarse de que todo lo que hace es legal. No dé por sentado que, por el hecho de que una obra se considere de dominio público para los usuarios de los Estados Unidos, lo será también para los usuarios de otros países. La legislación sobre derechos de autor varía de un país a otro, y no podemos facilitar información sobre si está permitido un uso específico de algún libro. Por favor, no suponga que la aparición de un libro en nuestro programa significa que se puede utilizar de igual manera en todo el mundo. La responsabilidad ante la infracción de los derechos de autor puede ser muy grave.

Acerca de la Búsqueda de libros de Google

El objetivo de Google consiste en organizar información procedente de todo el mundo y hacerla accesible y útil de forma universal. El programa de Búsqueda de libros de Google ayuda a los lectores a descubrir los libros de todo el mundo a la vez que ayuda a autores y editores a llegar a nuevas audiencias. Podrá realizar búsquedas en el texto completo de este libro en la web, en la página <http://books.google.com>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

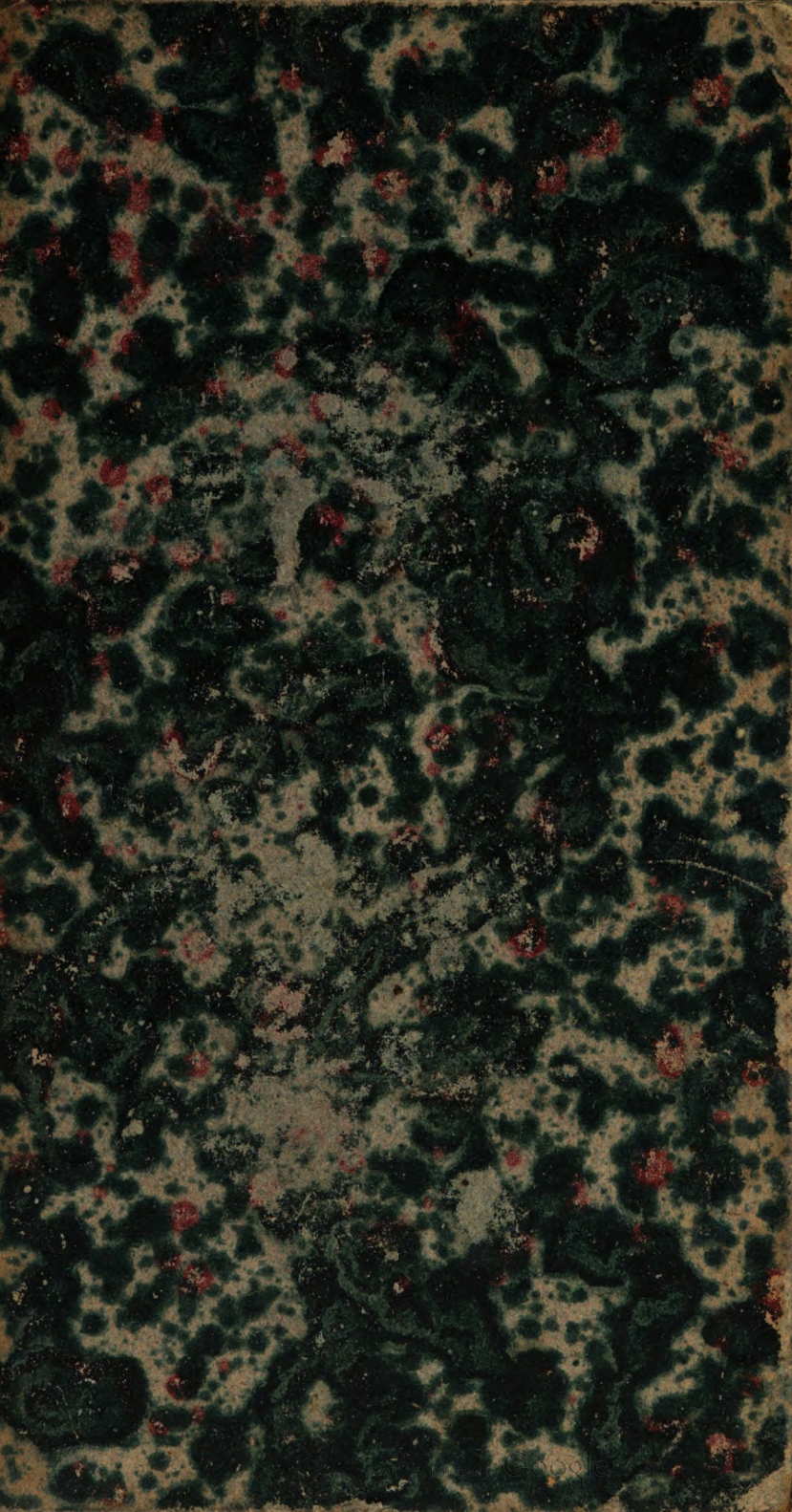
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



THE LIBRARY OF



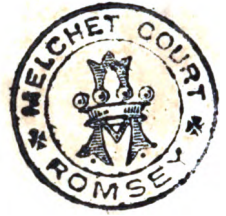
CLASS 843B65

BOOK

I







ŒUVRES
COMPLÈTES
DE BOSSUET.
—
PIÉTÉ.

Librairie P. 2

IMPRIMERIE DE L. GAUTHIER.

OEUVRES

COMPLÈTES

DE BOSSUET,

ÉVÊQUE DE MEAUX.

OPUSCULES.

TOME XII.



A PARIS,

CHEZ GAUTHIER FRÈRES ET C.^{ie}, LIBRAIRES,

RUE ET HOTEL SERPENTE, N.^o 16;

MÊME MAISON DE COMMERCE, A BESANÇON.

M. DCCC. XXVIII.

TO YOUNG
MEN
OF THE
FUTURE

843 B 65

I

DISCOURS

SUR

LA VIE CACHÉE EN DIEU.

UNIVERSITY OF
TORONTO
LIBRARY

PIÉTÉ. XV.?

1

117312

Digitized by Google

THE UNIVERSITY OF
MICHIGAN
LIBRARY

DISCOURS

SUR

LA VIE CACHÉE EN DIEU,

OU

EXPOSITION

DE CES PAROLES DE SAINT PAUL :

Vous êtes morts, et votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ. Quand Jésus-Christ, qui est votre vie, apparaîtra, alors vous apparaîtrez en gloire avec lui.
(Aux Col. chap. III, v. 3 et 4.)

Vous êtes morts, à quoi? *au péché*. Vous y êtes morts par le baptême, par la pénitence, par la profession de la vie chrétienne, de la vie religieuse. Vous êtes *morts au péché* : et comment pourriez-vous donc *maintenant y vivre* ¹? Mourez-y donc à jamais et sans retour. Mais pour mourir parfaitement au péché, il faudroit mourir à toutes nos mauvaises inclinations, à toute la flatterie des sens et de l'orgueil : car tout cela dans l'Écriture s'appelle péché, parce qu'il vient du péché, parce qu'il incline au péché, parce qu'il ne nous permet pas d'être absolument sans péché.

¹ Rom. vi. 2.

Quand est-ce donc que s'accomplira cette parole de saint Paul, *Vous êtes morts*? à quel bienheureux endroit de notre vie? quand serons-nous sans péché? Jamais dans le cours de cette vie; puisque nous avons toujours besoin de dire : *Pardonnez-nous nos péchés*. A qui donc parle saint Paul, quand il dit : *Vous êtes morts*? Est-ce aux esprits bienheureux? Sont-ils morts, et ne sont-ils pas au contraire dans la terre des vivants? Sans doute; ce n'est point eux à qui saint Paul dit : *Vous êtes morts* : c'est à nous; parce qu'encore qu'il y ait en nous quelque reste de péché, le péché a reçu le coup mortel. La convoitise du mal reste en nous; et nous avons à la combattre toute notre vie. Mais nous la tenons atterrée : nous la tenons? Mais la tenons-nous atterrée et abattue? Nous le devrions, nous le pouvons avec la grâce de Dieu; et alors elle recevrait le coup mortel : et si pendant le combat elle nous donnoit quelque atteinte, nous ne cesserions de gémir, de nous humilier, de dire avec saint Paul : *Qui me délivrera de ce corps de mort*? Vous en êtes donc délivrée, âme chrétienne! Vous en êtes délivrée en espérance et en vœu. *Vous êtes morts* : il ne vous faut plus qu'une impénétrable retraite pour vous servir de tombeau; il ne vous faut qu'un drap mortuaire, un voile sur votre tête, un sac sur votre corps, d'où soient laniées à jamais toutes les marques du siècle, toutes les enseignes de la vanité : cela est fait : *Vous êtes morts*.

Et votre vie est cachée. Ce n'est donc pas une mort entière : c'est ce que disoit saint Paul : *Si Jésus-Christ est en vous, votre corps est mort à cause du péché qui y a régné, et dont les restes y sont encore; mais votre*

¹ Rom. VII. 24.

esprit est vivant à cause de la justice qui a été répandue dans vos cœurs avec la charité ¹. C'est à raison de cette vie de la justice que saint Paul nous dit aujourd'hui, *Et votre vie est cachée*. Qu'on est heureux ; qu'on est tranquille ! Affranchi des jugements humains, on ne compte plus pour véritable que ce que Dieu voit en nous, ce qu'il en sait, ce qu'il en juge. Dieu ne juge pas comme l'homme : l'homme ne voit que le visage, que l'extérieur ; Dieu pénètre le fond des cœurs. Dieu ne change pas comme l'homme ; son jugement n'a point d'inconstance : c'est le seul sur lequel il faut s'appuyer. Qu'on est heureux alors ; qu'on est tranquille ! On n'est plus ébloui des apparences ; on a secoué le joug des opinions ; on est uni à la vérité, et on ne dépend que d'elle.

On me loue, on me blâme, on me tient pour indifférent, on me méprise, on ne me connoît pas, ou l'on m'oublie : tout cela ne me touche pas, je n'en suis pas moins ce que je suis. L'homme se veut mêler d'être créateur ; il me veut donner un être dans son opinion, ou dans celle des autres : mais cet être qu'il me veut donner, est un néant. Car qu'est-ce qu'un être qu'on me veut donner, et qui néanmoins n'est pas en moi, sinon une illusion, une ombre, une apparence ; c'est-à-dire, dans le fond, un néant ? Qu'est-ce que mon ombre qui me suit toujours, tantôt derrière, tantôt à côté ? Est-ce mon être, ou quelque chose de mon être ? Rien de tout cela. Mais cette ombre semble marcher et se remuer avec moi. Ce n'en est pas plus mon être. Ainsi en est-il du jugement des hommes qui veut me suivre partout, me peindre, me

¹ Rom. VIII. 10.

figurer, me faire mouvoir à sa fantaisie ; et il croit par-là me donner une sorte d'être. Mais au fond, je le sens bien, ce n'est qu'une ombre, qu'une lumière changeante, qui me prend tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, allonge, appetisse, augmente, diminue cette ombre qui me suit, la fait paroître en diverses sortes à ma présence, et la fait aussi disparoître en se retirant tout-à-fait, sans que je perde rien du mien. Et qu'est-ce que cette image de moi-même que je vois encore plus expresse, et en apparence plus vive dans cette eau courante ? Elle se brouille, et souvent elle s'efface elle-même, elle disparoît quand cette eau est trouble. Qu'ai-je perdu ? Rien du tout, qu'un amusement inutile. Ainsi en est-il des opinions, des bruits, des jugements fixes si vous voulez, où les hommes avoient voulu me donner un être à leur mode. Cependant, non-seulement je m'y amusois comme à un jeu, mais encore je m'y arrêtois comme à une chose sérieuse et véritable : et cette ombre et cette image fragile me troubloit et m'inquiétoit en se changeant ; et je croyois perdre quelque chose. Désabusé maintenant d'une erreur dont jamais je ne me devois laisser surprendre, et encore moins entêter, je me contente d'une vie caché ; et je consens que le monde me laisse tel que je suis. Qu'on est tranquille alors ! Encore un coup, qu'on est heureux !

* O homme, qui me louez, que voulez-vous faire ? Je ne parle pas de vous, homme malin, qui me louez artificieusement par un côté, pour montrer mon foible de l'autre ; ou qui me donnez froidement de fades, de foibles louanges, qui sont pires que des blâmes ; ou qui me louez fortement, peut-être pour m'attirer de

l'envie, ou pour me mener où vous voulez par la louange, ou pour faire dire que j'aime à être loué, et ajouter ce ridicule, le plus grand de tous, aux autres que j'ai déjà. Ce n'est pas de vous que je parle, louangeur foible ou malin : je parle à vous, qui me louez de bonne foi, et c'est à vous que je demande : Que voulez-vous faire de moi ? Me cacher mes défauts ; m'empêcher de me corriger ; me faire fol de moi-même ; m'enfler de mon mérite prétendu ? Dès là me le faire perdre, et m'attirer trois ou quatre fois de la bouche du Sauveur cette terrible sentence : *En vérité, en vérité je vous le dis, ils ont reçu leur récompense ? Taisez-vous, ami dangereux ; montrez-moi plutôt mes faiblesses ; ou cessez du moins de m'empêcher d'y être attentif, en m'étourdissant du bruit de vos louanges. Hélas ! que j'ai peu de besoin d'être averti de ces vertus telles quelles que vous me vantez ! Je ne m'en parle que trop à moi-même ; je ne m'entretiens d'autre chose : mais à présent je veux changer : *Ma vie est cachée* : s'il y a quelque bien en moi, Dieu qui l'y a mis, qui l'y conserve, le connoît ; c'est assez : je ne veux être connu d'autre que de lui. Je veux me cacher à moi-même. *Malheureux l'homme qui se fie à l'homme*¹, et attend sa gloire de lui ! par conséquent malheureux l'homme qui se fie, ou qui se plaît à lui-même ! parce que lui-même n'est qu'un homme, et un homme à son égard plus trompé et plus trompeur que tous les autres. Taisez-vous donc, pensers trompeurs, qui me faites si grand à mes yeux. *Ma vie est cachée* ; et si je vis véritablement de cette vie chrétienne, dont saint Paul me parle, je ne le sais pas : je l'espère ; je le*

¹ Jerem. xvii. 5.

présume de la bonté de Dieu ; mais je ne le puis savoir avec certitude.

On me blâme ; on me méprise ; on m'oublie. Quel est le plus rude à la nature , ou plutôt à l'amour-propre ? Je ne sais. Qu'importe au monde qui vous soyez, où vous soyez, ou même que vous soyez ? Cela lui est indifférent ; on n'y songe seulement pas. Peut-être aimeroit-on mieux être tenu pour quelque chose étant blâmé, que d'être ce pur néant qu'on laisse là. Vous n'êtes pas fait, vous, dit-on, pour cet oubli du monde, pour cette obscurité où vous passez votre vie, pour cette nullité de votre personne, s'il est permis de parler ainsi : vous étiez né pour toute autre chose, ou vous méritiez toute autre chose : que n'occupez-vous quelque place comme celui-ci, comme celle-là, qui n'ont rien au-dessus de vous ? Mais pour qui voulez-vous que je l'occupe ? Pour moi, ou pour les autres ? Si c'est seulement pour les autres, je n'en ai donc pas besoin pour moi ; je n'en voudrais pas, si on ne me comparoit avec les autres. Mais n'est-il pas bien plus véritable de me regarder moi-même, par rapport avec moi-même, que de m'attacher basement à l'opinion d'autrui, et en faire dépendre mon bonheur ? Allez, laissez-moi jouir de ma vie cachée. Que suis-je, si je ne suis rien que par rapport aux autres hommes aussi indigents que moi ? Si pour être heureux chacun de nous a besoin de l'estime et du suffrage d'autrui ; qu'est-ce autre chose que le genre humain, qu'une troupe de pauvres et de misérables, qui croient pouvoir s'enrichir les uns les autres, quoique chacun y sente qu'il n'a rien pour soi, et que tout y soit à l'emprunt ?

Vous voulez que je fasse un bruit dans le monde,

que je sois dans une place regardée, en un mot qu'on parle de moi. Quoi donc? afin que je dise, comme faisoit ce conquérant parmi les travaux immenses que lui causoient ses conquêtes : Que de maux pour faire parler les Athéniens, pour faire parler des hommes que je méprise en détail, et que je commence à estimer quand ils s'assemblent pour faire du bruit de ce que je fais ! Hélas ! encore une fois, que ce que je fais est peu de chose, s'il y faut ce tumultueux concours des hommes, et cet assemblage de bizarres jugements pour y donner du prix !

Il ne faut point vous ensevelir avec ce mérite et ces autres distinctions de votre personne ; faites paroître vos talents, car pourquoi les enterrer et les enfouir ? De quels talents me parlez-vous, et à qui voulez-vous que je les fasse paroître ? Aux hommes ? est-ce là un digne objet de mes vœux ? Que devient donc cette sentence de saint Paul : *Si je plaisois encore aux hommes, je ne serois pas serviteur de Jésus-Christ*¹ ? Mais à quels hommes, encore un coup, voulez-vous que je paroisse ? Aux hommes vains et pleins d'eux-mêmes, ou aux hommes vertueux et pleins de Dieu ? Les premiers méritent-ils qu'on cherche à leur plaire ? Si les derniers méritent qu'on leur plaise, ils méritent encore plus qu'on les imite. Eteignons donc avec eux tout désir de plaire à autre qu'à Dieu.

Vous voulez que je montre mes talents. Quels talents ? la véritable et solide vertu, qui n'est autre que la piété ? Irai-je donc, avec l'hypocrite, sonner de la trompette devant moi ? Prierai-je dans les coins des rues, afin qu'on me voie ? Défigurerai-je mon visage,

¹ Gal. 1. 10.

et ferai-je paroître mon jeûne par une triste pâleur ? Oublierai-je , en un mot , cette sentence de Jésus-Christ ? *Prenez garde* ; à quoi , mon Sauveur ? à ne point faire de péché ? à ne scandaliser point votre prochain ? Ce n'est pas là ce qu'il veut dire en ce lieu ; prenez garde à un plus grand mal que le péché même : *prenez garde de ne pas faire votre justice devant les hommes pour en être vu ; autrement vous n'aurez point de récompense de votre Père céleste*¹. Ces vertus , qu'on veut montrer , sont de vaines et fausses vertus ; on aime à cacher les véritables : car on y cherche son devoir , et non pas l'approbation d'autrui ; la vérité , et non l'apparence ; la satisfaction de la conscience , et non des applaudissements ; à être parfait et heureux , et non pas à le paroître aux autres. Celui à qui il ne suffit pas d'être parfait et heureux , ne sait ce que c'est de perfection et de félicité. Ces vertus , ces rares talents , que vous voulez que je montre , sont donc ceux que le monde prise ; l'esprit , l'agrément , le savoir , l'éloquence si vous le voulez , la sagesse du gouvernement , l'adresse de manier les esprits , c'est-à-dire le plus souvent , l'adresse de tromper les hommes , de les mener par leurs passions , par leurs intérêts , de les amuser par des espérances. Hélas ! est-ce pour cela que je suis fait ? Que je suis donc peu de chose ! Que ces talents sont vils et de peu de poids ! Est-ce la peine de me charger du soin des autres , de mendier leur estime , d'écouter leurs importuns discours , de flatter leurs passions , de les satisfaire quelquefois , de les tromper le plus souvent ? Car c'est là ce qu'on appelle gouverner les hommes ; c'est ce qu'on appelle supériorité

¹ *Math. vi. 1.*

de génie, puissance, autorité, crédit; et pour cela je me chargerai devant les hommes de soins infinis, de mille chagrins envers moi-même, et devant Dieu d'un compte terrible? Qui le voudroit faire, s'il n'étoit trompé par des opinions humaines? Ou qui voudroit étaler ces vains talents, s'il considéroit qu'ils ne sont rien que l'appât de la vanité, la nourriture de l'amour-propre, la matière des feux éternels. Ha, que ma vie soit cachée, pour n'être point sujette à ces illusions!

Dites ce que vous voudrez; il est beau de savoir forcer l'estime des hommes, de se faire une place, où l'on se fasse regarder; ou si l'on y est par son mérite, par sa naissance, par son adresse, en quelque sorte que ce soit, y étaler toutes les richesses d'un beau naturel, d'un grand esprit, d'un génie heureux, et vaincre enfin l'envie, ou la faire taire. C'est une fumée si vous le voulez, disoit quelqu'un; mais elle est douce: c'est le parfum, c'est l'encens des dieux de la terre. Est-ce aussi celui du Dieu du ciel? S'en croit-il plus grand, plus heureux pour être loué et adoré? a-t-il besoin de cet encens? et l'exige-t-il des hommes et des anges pour autre raison que parce qu'il leur est bon de le lui offrir? Et que dit-il à ceux qui se font des dieux par leur vanité? *sinon qu'il brisera leur fragile image dans sa cité sainte, et la réduira au néant¹, afin que nulle chair ne se glorifie devant lui², et que toute créature confesse qu'il n'y a que lui qui soit.*

Et pour ceux qu'il a fait des dieux, véritables en quelque façon, en imprimant sur leur front un caractère de sa puissance, les princes, les magistrats, les grands de la terre, que leur dit-il du haut de son trône,

¹ Ps. LXXII. 20. — ² I. Cor. I. 30.

et dans le sein de son éternelle vérité? *J'ai dit : Vous êtes des dieux, et vous êtes tous les enfants du Très-Haut; mais vous mourrez comme les hommes, et comme ont fait tous les autres grands*¹; car personne n'en est échappé. *Terre et poudre, pourquoi donc vous enorgueillissez-vous*²? Laissez-moi donc être terre et cendre à mes yeux, terre et cendre dans le corps, quelque beau, quelque sain qu'il soit; encore plus terre et cendre au dedans de l'âme, c'est-à-dire, un pur néant, plein d'ignorance, d'imprudenc, de légèreté, de témérité, de corruption, de foiblesse, de vanité, d'orgueil, de jalousie, de lâcheté, de mensonge, d'infidélité, de toutes sortes de misères : car si je n'ai pas tout cela à l'extrémité, j'en ai les principes, les semences; j'en ressens dans les occasions les effets funestes. Je résiste dans les petites et foibles tentations, par orgueil plutôt que par vertu; et je voudrois bien me pouvoir dire à moi-même que je suis quelque chose, un grand homme, une grande âme, un homme de cœur et de courage. Mais qui m'a dit que je me tiendrois, si j'étois plus haut? Est-ce qu'à cause que je serai vain à me produire, et téméraire à m'élever, Dieu se croira obligé à me donner des secours extraordinaires? Voilà donc les talents que vous voulez que j'étaie : mes foiblesses, mes lâchetés, mes imprudences. Non, non, ma vie est cachée; laissez-moi dans mon néant; laissez-moi décroître aux yeux du monde, comme aux miens; que je connoisse le peu que je suis, puisque je n'ai que ce seul moyen de me corriger de mes vices. Les yeux ouverts sur moi-même, sur mes péchés et sur mes défauts, en un mot, sur mon indignité, je jouirai sous les yeux de Dieu de

¹ Ps. LXXXI. 6 et 7. — ² Eccl. x. 9.

la justice que me fait le monde, de me blâmer, de me décrier, de me déchirer, s'il veut; de me mépriser, de m'oublier, s'il l'aime mieux de la sorte, et de me tenir pour indifférent, pour un rien à son égard. Et plutôt à Dieu! car je pourrois espérer par-là de devenir quelque chose devant Dieu.

Et ma vie est cachée en Dieu : cachée en Dieu; quel mystère! cachée dans le sein de la lumière, dans le principe de voir. Oui, cette haute et inaccessible lumière me cache le monde, me cache au monde et à moi-même. Je ne vois que Dieu; je ne suis vu que de Dieu; je m'enfonce si intimement dans son sein, que les yeux mortels ne m'y peuvent suivre. De mon côté, je ne puis me détourner d'un si digne, d'un si doux objet; attaché à la vérité, je n'ai plus d'yeux pour les vanités. C'est ainsi que je devrois être; s'il y a en moi quelque chose de chrétien, c'est ainsi que je veux être. O Dieu, *mes yeux s'affoiblissent, s'éblouissent, se confondent à force de regarder en haut*¹. *Mes yeux défaillent, ô Seigneur, pendant que j'espère en vous*². O Seigneur, soutenez ces yeux défaillants, arrêtez mes regards en vous, et détournez-les des vanités, des illusions des biens trompeurs, de tout l'éclat de la terre; afin que je ne les voie seulement pas, et qu'un tel néant ne tire pas seulement de moi un coup d'œil. *Averte oculos meos, ne videant vanitatem*. Ajoutez ce qui suit : *In viâ tuâ vivifica me*³; donnez-moi la vie en m'attachant à vos voies; que je ne voie pas les vanités; que j'en retire tout, jusqu'à mes yeux. C'est par-là qu'en m'attachant à vos voies, vous me donnerez la vie, et ma vie sera cachée en vous.

¹ Is. xxxviii. 14. — ² Ps. lxxviii. 4. — ³ Ps. cxviii. 37.

Celui qui aime Dieu, disoit saint Paul, en est connu¹. Maintenant que vous connoissez Dieu, ou plutôt que vous en êtes connu, comment pouvez-vous retourner à ces foibles et stériles observances, où vous voulez vous assujétir de nouveau² ? C'est ce que disoit saint Paul, en parlant des observances de la loi ; et on le peut dire de même de tous les stériles attachements de la terre, et de toute la gloire du monde. Maintenant que vous avez connu Dieu, ou plutôt que vous êtes connu de lui ; que votre vie est cachée en lui, que vous ne voyez que lui ; et qu'il est, pour ainsi parler, attentif à vous regarder, comme s'il n'avoit que vous à voir ; comment pouvez-vous voir autre chose ? et comment pouvez-vous souffrir d'autres yeux que les siens ?

Et votre vie est cachée en Dieu. Je vous vois donc, Seigneur, et vous me voyez ; et plût à Dieu que vous me vissiez de cette tendre et bienheureuse manière dont vous privez justement ceux à qui vous dites : Je ne vous connois pas³ ; plût à Dieu que vous me vissiez de cette manière dont vous voyiez votre serviteur Moïse, en lui disant : Je te connois par ton nom, et tu as trouvé grâce devant moi⁴ ; et un peu après : Je ferai ce que tu demandes, car tu plais à mes yeux, et je te connois par ton nom⁵, c'est-à-dire, je t'aime, je t'approuve ! Mon Dieu, si vous me connoissez de cette sorte, si vous m'honorez de tels regards, qu'ai-je à désirer davantage ? Si vous m'aimez, si vous m'approuvez, qui seroit assez insensé pour ne se pas contenter de votre approbation, de vos yeux, de votre faveur ? Je ne veux donc autre chose ; content de vous voir, ou plutôt d'être vu

¹ I. Cor. VIII. 3. — ² Gal. IV. 9. — ³ Matt. VII. 23. XXV. 12. — ⁴ Exod. XXXIII. 12. — ⁵ Ibid. 17.

de vous, je vous dis avec le même Moïse : *Montrez-moi votre gloire*, montrez-vous vous-même. Et si vous me répondez comme à lui : *Je te montrerai tout le bien*, tout le bien qui est en moi, et toute ma perfection, tout mon être ; *et je prononcerai mon nom devant ta face*, et tu sauras que je suis le Seigneur, qui ai pitié de qui je veux, et qui fais miséricorde à qui il me plaît¹ : que me faut-il de plus pour être heureux autant qu'on le peut être sur la terre ? Et quand vous me direz comme à Moïse : *Tu ne verras point maintenant ma face* : tu la verras un jour ; mais ce n'en est pas ici le temps : *car nul mortel ne la peut voir* ; mais je te mettrai sur la pierre ; je t'établirai sur la foi, comme sur un immuable fondement ; *et je te laisserai une petite ouverture*, par laquelle tu pourras voir mon incompréhensible lumière ; *et je mettrai ma main devant toi* ; moi-même je me couvrirai des ouvrages de ma puissance ; *et je passerai devant toi*, et je retirerai ma main un moment, et je te ferai outre-passer tout ce que j'ai fait, et tu me verras par derrière², obscurément, imparfaitement, par mes grâces, par une réflexion et un rejaillissement de ma lumière ; comme le soleil qui se retire, qui se couche, est vu par quelques rayons qui restent sur les montagnes à l'opposite : n'est-ce pas de quoi me contenter, en attendant que je voie la beauté de votre face désirable que vous me faites espérer ? Qu'ai-je besoin d'autres yeux ? N'est-ce pas assez de vos regards et du témoignage secret que vous me rendez quelquefois dans ma conscience que vous voulez bien vous plaire en moi, et que j'ai trouvé grâce devant vous ? Et si cette approbation, si ce témoignage me manque, que mettrai-je à la

¹ Exod. xxxiii. 18, 19. — ² Ibid. 20, 21, 22, 23.

place, et à quoi me servira le bruit que le monde fera autour de moi? Cette illusion me consolera-t-elle de la perte de la vérité? ou faudra-t-il que je me laisse étourdir moi-même par ce tumulte, pour oublier une telle perte, et faire taire ma conscience qui ne cesse de me la reprocher? Non, non, quand vous cesserez de me regarder, il ne me restera autre chose que de m'aller cacher dans les enfers. Car qu'est-ce en effet que l'enfer, sinon d'être privé de votre faveur? Qu'aurai-je donc à faire, que d'en pleurer la perte nuit et jour? Et où trouverai-je un lieu assez sombre, assez caché, assez seul, pour m'abandonner à ma douleur, et rechercher votre face, pour cacher de nouveau ma vie en vous, ainsi que dit notre apôtre? •

Et ma vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ. C'est ici qu'il faut épancher son cœur en silence et en paix, dans la considération de la vie cachée de Jésus-Christ. Le Dieu de gloire se cache sous le voile d'une nature mortelle : *Tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu sont en lui ; mais ils y sont cachés*¹ : c'est le premier pas. Le second : il se cache dans le sein d'une vierge; la merveille de sa conception virginale demeure cachée sous le voile du mariage. Se fait-il sentir à Jean-Baptiste, et perce-t-il le sein maternel où étoit ce saint enfant? c'est à la voix de sa mère que cette merveille est opérée. *A votre voix*, dit Elisabeth, *l'enfant a ressilli dans mes entrailles*². Peut-être du moins qu'en venant au monde il se manifestera? Oui, à des bergers; mais au reste, jamais il n'a été plus véritable qu'alors, et dans le temps de sa naissance, *qu'il est venu dans le monde, et que le monde avoit été fait par lui, et*

¹ Col. II. 3. — ² Luc. I. 44.

que le monde ne le connoissoit pas ¹. Tout l'univers l'ignore, son enfance n'a rien de célèbre : on parle du moins des études des autres enfants ; mais on dit de celui-ci : *Où a-t-il appris ce qu'il sait, puisqu'il n'a jamais étudié* ², et n'a pas été vu dans les écoles ? Il paroît une seule fois à l'âge de douze ans ; mais encore ne dit-on pas qu'il enseignât : *il écoutoit les docteurs, et les interrogeoit* ³, doctement à la vérité ; mais il ne paroît pas qu'il décidât, quoique c'étoit en partie pour cela, qu'il fût venu. Il faut pourtant avouer que *tout le monde, et les docteurs comme les autres, étoient étonnés de sa prudence et de ses réponses* ⁴ : mais il avoit commencé par entendre et par demander ; et tout cela ne sortoit pas de la forme de l'instruction enfantine. Et quoi qu'il en soit, après avoir éclaté un moment, comme un soleil qui fend une nue épaisse, il y rentre, et se replonge bientôt dans son obscurité volontaire. Et lorsqu'il répondit à ses parents qui le cherchoient : *Ne savez-vous pas qu'il faut que je sois occupé des affaires de mon Père ? ils n'entendirent pas ce qu'il leur disoit* ⁵. Ce qu'il ne faut point hésiter à entendre de Marie même, puisque c'est à elle précisément qu'il fait cette réponse, pour montrer qu'elle ne savoit pas encore entièrement elle-même ce que c'étoit que cette affaire de son Père. Et encore qu'elle n'ignorât ni sa naissance virginale qu'elle sentoit en elle-même, ni sa naissance divine que l'ange lui avoit annoncée, ni son règne dont le même ange lui avoit appris la grandeur et l'éternité ; c'est comme si elle ne l'eût pas su, puisqu'elle n'en dit mot, et qu'elle ne fait qu'écouter tout ce qu'on

¹ Joan. I. 10. — ² Joan. VII. 15. — ³ Luc. II. 46. — ⁴ Ibid. 47. — ⁵ Ibid. 49, 50.

dit de son Fils, en paroissant étonnée comme les autres, comme si elle n'en eût point été instruite; ainsi que dit saint Luc: *Son père et sa mère étoient en admiration de tout ce qu'on disoit de lui*¹. Car c'étoit le temps de cacher ce dépôt qui leur avoit été confié. Et c'est pourquoi on ne sait rien de lui durant trente ans, sinon qu'il étoit fils d'un charpentier, charpentier lui-même et travaillant à la boutique de celui qu'on croyoit son père; obéissant à ses parents, et les servant dans leur ménage et dans cet art mécanique, comme les enfants des autres artisans. Quel étoit donc alors son état, sinon qu'il étoit caché en Dieu, ou plutôt que Dieu étoit caché en lui? Et nous participerons à la perfection et au bonheur de ce Dieu caché, *si notre vie est cachée en Dieu avec lui*.

Il sort de cette sainte et divine obscurité, et il paroît comme la lumière du monde. Mais en même temps le monde, ennemi de la lumière qui lui découvroit ses mauvaises œuvres, a envoyé de tous côtés, comme de noires vapeurs, des calomnies pour l'obscurcir. Il n'y a sorte de faussetés dont on n'ait tâché de couvrir la vérité que Jésus apportoit au monde, et la gloire que lui donnoient ses miracles et sa doctrine. On ne savoit que croire de lui: *C'est un prophète; c'est un trompeur: C'est le Christ; ce ne l'est pas: C'est un homme qui aime le plaisir, la bonne chère et le bon vin; c'est un samaritain*², un hérétique, un impie, un ennemi du temple et du peuple saint: *Il delivre les possédés au nom de Béezzebub: c'est un possédé lui-même*³, le malin esprit agit en lui: *Peut-il venir quelque chose de bon de Ga-*

¹ Luc. II. 33. — ² Joan. VII. 12, 20, 40, 41. Math. XI. 19. Luc. XI. 15.
— ³ Joan. VIII. 48.

*lilée? Nous ne savons d'où il vient ; mais certainement il ne vient pas de Dieu, puisqu'il n'observe pas le sabbat*¹, qu'il guérit les hommes, qu'il fait des miracles en ce saint jour. *Qui est cet homme*² qui entre aujourd'hui avec tant d'éclat dans Jérusalem et dans le temple? nous ne le connoissons pas : *Et il y avoit parmi le peuple une grande dissension sur son sujet*³. Qui vous connoissoit, ô Jésus? *Vraiment vous êtes un Dieu caché, le Dieu et le Sauveur d'Israël*⁴.

Mais quand l'heure fut arrivée de sauver le monde, jamais il ne fut plus caché. *C'étoit le dernier des hommes : ce n'étoit pas un homme, mais un ver : il n'avoit ni beauté, ni figure d'homme*⁵. On ne le connoissoit pas; il semble s'être oublié lui-même. *Mon Dieu, mon Dieu!* ce n'est plus son Père : *pourquoi m'avez-vous délaissé*⁶? Quoi donc, n'est-ce plus ce Fils bien-aimé qui disoit autrefois : *Je ne suis pas seul; mais nous sommes toujours ensemble, moi et mon Père qui m'a envoyé; et, Celui qui m'a envoyé est avec moi; et il ne me laisse pas seul*⁷? Et maintenant il dit : *Pourquoi me délaissiez-vous?* Couvert de nos péchés, et comme devenu pécheur à notre place, il semble s'être oublié lui-même; et c'est pourquoi le psalmiste ajoute en son nom : *Mes péchés, les péchés du monde que je me suis appropriés, ne me laissent point espérer que vous me sauviez des maux que j'endure*⁸ : je suis chargé de la dette, comme caution volontaire du genre humain, et il faut que je la paie toute entière.

Il expire; il descend dans le tombeau, et jusque

¹ Joan. ix. 16, 29. — ² Matt. xxi. 10. — ³ Joan. vii. 43. — ⁴ Is. xlv. 15. — ⁵ Ibid. lxxi. 3, 4. — ⁶ Matt. xxvii. 46. Ps. xxi. 1. — ⁷ Joan. viii. 16, 29. — ⁸ Ps. xxi. 2.

dans les ombres de la mort. Tôt après il en sort, et Madeleine ne le trouve plus : elle a perdu jusqu'au cadavre de son maître. Après sa résurrection, il paroît et il disparoît huit ou dix fois ; il se montre pour la dernière fois, et un nuage l'enlève à nos yeux : nous ne le verrons jamais. Sa gloire est annoncée par tout l'univers ; mais *s'il est la vertu de Dieu pour les croyants, il est scandale aux Juifs, folie aux gentils. Le monde ne le connoît pas*¹, et ne le veut pas connoître. Toute la terre est couverte de ses ennemis et de ses blasphémateurs. Il s'élève des hérésies du sein même de son Eglise, qui défigurent ses mystères et sa doctrine. L'erreur prévaut dans le monde, et jusqu'à ses disciples, tout le méconnoît. *Nul ne le connoît*, dit-il lui-même, *que celui qui garde ses commandements*. Et qui sont ceux qui les gardent ? Les impies sont multipliés au-dessus de tout nombre, et on ne les peut plus compter. Mais vos vrais disciples, ô mon Sauveur, combien sont-ils rares, combien clair-semés sur la terre, et dans votre Eglise même ! Les scandales augmentent, et la charité se refroidit. Il semble que nous soyons dans le temps où vous avez dit : *Pensez-vous que le Fils de l'homme trouvera de la foi sur la terre*² ? Cependant vous ne tonnez pas, vous ne faites point sentir votre puissance. Le genre humain blasphème impunément contre vous : et à n'en juger que par le jugement des hommes, il n'y a rien de plus équivoque ni de plus douteux que votre gloire ; elle ne subsiste qu'en Dieu où vous êtes caché. Et moi aussi, je veux donc *être caché en Dieu avec vous*.

En cet endroit, mon Sauveur, où m'élevez-vous ?

¹ Rom. 1. 16. I. Cor. 1. 23, 24. Joan. 1. 10. — ² Luc. xviii. 8.

Quelle nouvelle lumière me faites-vous paroître ? je vois l'accomplissement de ce qu'a dit le saint vieillard : *Celui-ci est établi pour être en ruine et en résurrection à plusieurs , et comme un signe de contradiction à toute la terre*¹. Mais , ô mon Sauveur ! que vois-je dans ces paroles ? Un caractère du Christ qui devoit venir , un caractère de grandeur , de divinité. C'est une espèce de grandeur à Dieu d'être connoissable par tant d'endroits , et d'être si peu connu ; d'éclater de toutes parts dans ses œuvres , et d'être ignoré de ses créatures. Car il étoit de sa bonté de se communiquer aux hommes , et de ne se pas laisser sans témoignage : mais il est de sa justice et de sa grandeur de se cacher aux superbes , qui ne daignent , pour ainsi dire , ouvrir les yeux pour le voir. Qu'a-t-il affaire de leur connoissance ? Il n'a besoin que de lui : si on le connoît , ce n'est pas une grâce qu'on lui fait ; c'est une grâce qu'il fait aux hommes ; et on est assez puni de ne le pas voir. Sa gloire essentielle est toute en lui-même : et celle qu'il reçoit des hommes est un bien pour eux , et non pas pour lui. C'est donc aussi un mal pour eux , et le plus grand de tous les maux , de ne le pas glorifier ; et en refusant de le glorifier , ils le glorifient malgré eux d'une autre sorte , parce qu'ils se rendent malheureux en le méconnoissant. Qu'importe au soleil qu'on le voie ? Malheur aux aveugles à qui sa lumière est cachée. Malheur aux yeux foibles qui ne la peuvent soutenir. Il arrivera à cet aveugle d'être exposé à un soleil brûlant ; et il demandera : Qu'est-ce qui me brûle ? On lui dira , C'est le soleil. Quoi ! ce soleil que je vous entends tous les jours tant louer et tant admirer , c'est lui qui

¹ Luc. II. 34.

me tourmente; maudit soit-il; et il déteste ce bel astre, parce qu'il ne le voit pas; et ne le pas voir sera sa punition : car s'il le voyoit, lui-même il lui montreroit, avec sa lumière bénigne, où il pourroit se mettre à couvert contre ses ardeurs. Tout le malheur est donc de ne le pas voir. Mais pourquoi parler de ce soleil, qui après tout n'est qu'un grand corps insensible, que nous ne voyons que par deux petites ouvertures qu'on nous a faites à la tête? Parlons d'une autre lumière toujours prête par elle-même à luire au fond de notre âme, et à la rendre toute lumineuse. Qu'arrive-t-il à l'aveugle volontaire, qui l'empêche de luire pour lui, sinon de s'enfoncer dans les ténèbres, et de se rendre malheureux? Et vous, ô éternelle lumière! vous demeurez dans votre gloire et dans votre éclat; et vous manifestez votre grandeur, en ce que nul ne vous perd que pour son malheur. Vous donc, Père des lumières! vous avez donné à votre Christ un caractère semblable, afin de manifester qu'il étoit Dieu comme vous : *l'éclat de votre gloire, le rejaillissement de votre lumière, le caractère de votre substance*¹. *Et il est en ruine aux uns, et en résurrection aux autres*, et par son éclat immense *il est en butte aux contradictions*²; car quiconque n'a pas la force ni le courage de le voir, il faut nécessairement qu'il le blasphème.

O mon Dieu! ce qui a paru dans le chef et dans le maître, paroît aussi sur les membres et sur les disciples. Le monde superbe n'est pas digne de voir les disciples et les imitateurs de Jésus-Christ, ni de les connoître; et il faut qu'il les méprise et les contredise, et qu'il les mette au rang des insensés, des gens outrés,

¹ Heb. I. 3. — ² Luc. II. 34.

des gens qui ont un travers , et un secret dérèglement dans l'esprit ; qui font un beau semblant , et au dedans se nourrissent de gloire ou de vanité comme les autres. Et que n'a pas inventé le monde contre vos humbles serviteurs ? Et vous voulez par-là leur donner part au caractère de votre Fils et au vôtre. Je veux donc être caché en vous avec Jésus-Christ , jusqu'à ce que la vérité paroisse en triomphe.

*Quand Jésus-Christ votre gloire apparaîtra , alors vous apparaîtrez en gloire avec lui*¹. Je ne veux point paroître quand mon Sauveur ne paroitra pas. Je ne veux de gloire qu'avec lui : tant qu'il sera caché , je le veux être ; car si j'ai quelque gloire pendant que la sienne est encore cachée en Dieu , elle est fausse , et je n'en veux point , puisque mon Sauveur la méprise , et ne la veut pas. Quand Jésus-Christ paroitra , je veux paroître , parce que Jésus-Christ paroitra en moi. *Quand vous verrez arriver ces choses , et que la gloire de Jésus-Christ sera proche , regardez , et levez la tête ; car alors votre rédemption , votre délivrance approche*². La gloire que nous aurons alors sera véritable , parce que ce sera un rejaillissement de la gloire de Jésus-Christ. Jusqu'à ce temps bienheureux je veux être caché , mais en Dieu avec Jésus-Christ , dans sa crèche , dans ses plaies , dans son tombeau , dans le ciel où est Jésus-Christ à la droite de Dieu son Père , sans vouloir paroître sur la terre. Je ne veux plus de louanges : qu'on les rende à Dieu , si je fais bien ; si je fais mal , si je m'endors dans mon péché , dans la complaisance du monde enchanté , ou de ses honneurs et de son éclat , ou de ses plaisirs et de ses joies ; qu'on me blâme , qu'on me

¹ Coloss. III. 4. — ² Marc. XIII. 29. Luc. XXI. 28.

condamne, qu'on me réveille par toutes sortes d'opprobres, de peur que je ne m'endorme dans la mort. Que me profitent ces louanges qu'on me donne? Elles achèvent de m'enivrer et de me séduire. Si le monde loue le bien, tant mieux pour lui : *Mes frères*, disoit ce saint¹, *ce seroit vous porter envie de ne vouloir pas que vous louassiez les discours où je vous annonce la vérité*. Louez-les donc ; car il faut bien que vous les estimiez, et les louiez, afin qu'ils vous profitent ; je veux donc bien vos louanges, parce que sans elles je ne puis vous être utile. Mais pour moi, qu'en ai-je affaire? Ma vie et ma conscience me suffisent. L'approbation que vous me donnez vous est utile ; mais elle m'est dangereuse. Je la crains, je vous la renvoie, je ne la veux que pour vous ; et pour moi *ma vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ* : c'est là ma sûreté, c'est là mon repos.

Pour moi, disoit saint Paul², *je me mets fort peu en peine d'être jugé par les hommes, ou par le jugement humain*. Les hommes me veulent juger, et ils m'ajournent, pour ainsi dire, devant leur tribunal, pour subir leur jugement ; mais je ne reconnois pas ce tribunal ; et le jour qu'ils ont marqué, comme on fait dans le jugement, pour prononcer leur sentence, ne m'est rien. Qu'on me mette devant ou après celui-ci ou celui-là, au-dessus ou au-dessous ; qu'on me mette en pièces, qu'on m'anéantisse comme par un jugement dernier ; je me laisse juger sans m'en émouvoir : ou si je m'en émeus, je plains ma faiblesse ; car ce n'est pas aux hommes à me juger : *Je ne me juge même pas moi-même*³. Le premier des jugements humains, dont je suis désabusé, c'est le mien propre : *Car encore que*

¹ S. Aug. Serm. Eccl. — ² I. Cor. iv. 3. — ³ Ibid.

*ma conscience ne me reproche rien, je ne me tiens pas justifié pour cela. C'est le Seigneur seul qui me juge*¹. Soyez donc cachés aux hommes sous les yeux de Dieu, *comme inconnus*, disoit le même saint Paul, *et toutefois bien connus*, puisque nous le sommes de Dieu : *comme morts* à l'égard du monde, où nous ne sommes plus rien, et *toutefois nous vivons*²; et notre vie est cachée en Dieu : *la balayure du monde*³, mais précieux devant Dieu, pourvu que nous soyons humbles, et que nous sachions tirer avantage du mépris qu'on fait de nous; tranquilles et indifférents à tout ce que le monde dit et fait de nous, soit qu'il nous mette *à droite ou à gauche*, du bon ou du mauvais côté; *dans la gloire ou dans l'ignominie, dans la bonne ou dans la mauvaise réputation*; nous allons toujours le même train : *comme tristes* par la gravité et le sérieux de notre vie, par la tristesse apparente de notre retraite et de nos humiliations; *et néanmoins toujours dans la joie* par une douce espérance qui se nourrit dans le fond de notre cœur : *comme pauvres, et enrichissant* le monde par notre exemple, si nous avons le courage de lui montrer seulement qu'on se peut passer de lui : *comme n'ayant rien, et possédant tout*⁴, parce que moins nous avons des biens que le monde donne, plus nous possédons Dieu qui est tout. Fuyons, fuyons le monde et tout ce qui est dans le monde; car ce n'est que corruption. *Vanité des vanités*, dit l'Écclésiaste, *vanité des vanités, et tout est vanité*⁵.... *Crains Dieu, et garde ses commandements; car c'est là tout l'homme*, ou, comme d'autres traduisent, *c'est le tout de l'homme*⁶.

¹ I. Cor. iv. 4. — ² II. Cor. vi. 8, 9. — ³ I. Cor. iv. 13. — ⁴ II. Cor. v. 17, 8, 10. — ⁵ Eccl. i. 2. — ⁶ Ibid. xii. 13.

26 DISCOURS SUR LA VIE CACHÉE EN DIEU.

Allez, ma fille, aussitôt que vous aurez achevé de lire ce petit et humble écrit; et vous, qui que vous soyez, à qui la divine Providence le fera tomber entre les mains, grand ou petit, pauvre ou riche, savant ou ignorant, prêtre ou laïque, religieux et religieuse ou vivant dans la vie commune; allez à l'instant au pied de l'autel. Contemplez-y Jésus-Christ dans ce sacrement où il se cache. Demeurez-y en silence; ne lui dites rien; regardez-le, et attendez qu'il vous parle; et jusqu'à tant qu'il vous dise dans le fond du cœur : Tu le vois, je suis mort ici, et ma vie est cachée en Dieu jusqu'à ce que je paroisse en ma gloire pour juger le monde. Cache-toi donc en Dieu avec moi; et ne songe point à paroître que je ne paroisse. Si tu es seul, je serai ta compagnie; si tu es foible, je serai ta force; si tu es pauvre, je serai ton trésor; si tu as faim, je serai ta nourriture; si tu es affligé, je serai ta consolation et ta joie; si tu es dans l'ennui, je serai ton goût; si tu es dans la défaillance, je serai ton soutien : *Je suis à la porte, et je frappe : celui qui entend ma voix et m'ouvre la porte, j'entrerai chez lui; et j'y ferai ma demeure avec mon Père; et je souperai avec lui et lui avec moi*¹ : mais je ne veux point de tiers, ni autre que lui et moi. *Et je lui donnerai à manger du fruit de l'arbre de vie, qui est dans le paradis de mon Dieu, avec la manne cachée, dont nul ne connoît le goût, sinon celui qui la reçoit*². *Que celui qui est altéré vienne à moi, et que celui qui voudra, reçoive de moi gratuitement l'eau qui donne la vie*³. Ainsi soit-il, ô Seigneur, qui vivez et régnez avec le Père et le Saint-Esprit aux siècles des siècles. *Amen.*

¹ *Apoc. III. 20.* — ² *Ibid. II. 7, 17.* — ³ *Ibid. XII. 17.*

TRAITÉ
DE
LA CONCUPISCENCE.

TRAITÉ

DE

LA CONCUPISCENCE,

OU

EXPOSITION DE CES PAROLES DE S. JEAN :

N'aimez pas le monde, ni ce qui est dans le monde, etc.
(I. Joan. II. 15, 16, 17.)

CHAPITRE PREMIER.

Paroles de l'apôtre saint Jean contre le monde, conférées avec d'autres paroles du même apôtre, et de Jésus-Christ. Ce que c'est que le monde, que cet apôtre nous défend d'aimer.

N'AIMEZ pas le monde, ni ce qui est dans le monde. Celui qui aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui ; parce que tout ce qui est dans le monde est concupiscence de la chair, et concupiscence des yeux, et orgueil de la vie ; laquelle concupiscence n'est pas du Père, mais elle est du monde. Or le monde passe, et la concupiscence du monde passe

avec lui : *mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement*¹.

Les dernières paroles de cet apôtre nous font voir que le monde, dont il parle ici, sont ceux qui préfèrent les choses visibles et passagères aux invisibles et aux éternelles

Il faut maintenant considérer à qui il adresse cette parole. Et pour cela il n'y a qu'à lire les paroles qui précèdent celles-ci : *Je vous écris, mes petits enfants, que tous vos péchés vous sont remis au nom de Jésus-Christ. Je vous écris, pères, que vous avez connu celui qui est dès le commencement ; celui qui est le vrai père de toute éternité. Je vous écris, jeunes gens, qui êtes au commencement de votre jeunesse, que vous avez surmonté le mauvais ; je vous écris, petits enfants, que vous avez reconnu votre père ; je vous écris, jeunes gens, qui êtes dans la force de l'âge, que vous êtes courageux, et que la parole de Dieu est en vous, et que vous avez vaincu le mauvais*². A quoi il ajoute aussitôt après : *N'aimez pas le monde*, et le reste que nous venons de rapporter.

Cela est conforme à ce que dit le même apôtre au commencement de son Évangile, en parlant de Jésus-Christ : *Il étoit dans le monde, et le monde a été fait par lui, et le monde ne l'a point connu*³. Et la source de tout cela est dans ces paroles du Sauveur : *Je vous donnerai l'Esprit de vérité, que le monde ne peut recevoir, parce qu'il ne le veut pas, et ne le reçoit pas, et ne le connoît pas*⁴ ; ou il ne sait pas qui il est. Et encore : *Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a hait le premier.*

¹ Joan. II. 15, 16, 17. — ² Ibid. 12, 13, 14. — ³ Joan. I. 10. —
⁴ Ibid. XIV. 17.

Si vous eussiez été du monde, le monde aimeroit ce qui est à lui : mais parce que vous n'êtes pas du monde, et que je vous ai élus du milieu du monde, je vous en ai tirés, c'est pour cela que le monde vous hait¹.

Et encore : Vous aurez de l'affliction dans le monde; mais prenez courage, j'ai vaincu le monde². Et enfin : J'ai manifesté votre nom aux hommes que vous avez tirés du monde pour me les donner³... Je ne prie pas pour le monde, mais pour ceux que vous m'avez donnés, parce qu'ils sont à vous⁴... Je ne suis plus dans le monde, je retourne à vous; et l'heure d'aller à vous est arrivée; pour eux ils sont dans le monde; mais pour moi je viens à vous⁵... Je leur ai donné votre parole; et le monde les a haïs, parce qu'ils ne sont pas du monde; et je ne suis pas du monde. Je ne vous prie pas de les tirer du monde, mais de les garder du mal, ou de les garder du mauvais. Ils ne sont pas du monde, comme je ne suis pas du monde. Sanctifiez-les en vérité⁶... Mon Père juste, le monde ne vous connoît pas; mais moi je vous connois; et ceux-ci ont connu que vous m'avez envoyé⁷.

Toutes ces paroles de notre Sauveur font voir que tous ceux qui font profession d'être ses disciples, sont tirés du monde, parce qu'ils sont sanctifiés en vérité; que la parole de Dieu est en eux, qu'ils le connoissent, pendant que le monde ne le connoît pas; et qu'ils connoissent Jésus-Christ, le suivent et l'imitent. La vie du monde est donc la vie éloignée de Dieu et de Jésus-Christ; et la vie chrétienne, la vie des disciples de Jésus-Christ, est la vie conforme à sa doctrine et à ses exemples.

¹ Joan. xv. 18, 19. — ² Ibid. xvi. 33. — ³ Ibid. xvii. 6. — ⁴ Ibid. 9. — ⁵ Ibid. 11. — ⁶ Ibid. 14, 15, 16, 17. — ⁷ Ibid. 25.

C'est ce que saint Jean nous explique plus en détail par ces tendres paroles: *Mes petits enfants, jeunes et vieux, je vous l'écris; je vous le répète, n'aimez pas le monde; n'aimez pas ceux qui s'attachent aux choses sensibles, aux biens périssables; ne les aimez point dans leur erreur; ne les suivez point dans leur égarement; aimez-les pour les en tirer, comme Jésus-Christ a aimé ses disciples qu'il a tirés du milieu du monde, du milieu de la corruption; mais gardez-vous bien de les aimer comme amateurs du monde, d'entrer dans leur commerce, dans leur société, dans leurs maximes, et d'imiter leurs exemples; parce qu'il n'y a parmi eux que corruption. Et en voici les trois sources: c'est qu'il n'y a dans le monde que concupiscence de la chair, que concupiscence des yeux, et orgueil de la vie, qui sont toutes choses trompeuses, inconstantes, périssables, et qui perdent ceux qui s'y attachent. Je le crois, il est ainsi: c'est le Saint-Esprit qui l'a dit par la bouche d'un apôtre; mais il faut encore tâcher de l'entendre, afin de haïr le monde avec plus de connoissance.*

CHAPITRE II.

Ce que c'est que la concupiscence de la chair; combien le corps pèse à l'âme.

LA concupiscence de la chair est ici d'abord l'amour des plaisirs des sens; car ces plaisirs nous attachent à ce corps mortel, dont saint Paul disoit: *Malheureux homme que je suis! qui me délivrera du corps de cette*

*mort*¹? et nous en rendent l'esclave. Ce qui fait dire au même saint Paul : *Qui m'en délivrera?* qui m'affranchira de sa tyrannie? qui en brisera les liens? qui m'ôtera un joug si pesant?

*Les pensées des mortels sont timides et pleines de foiblesse, et nos prévoyances incertaines, parce que le corps qui se corrompt appesantit l'âme, et que notre demeure terrestre opprime l'esprit, qui est fait pour beaucoup penser : et la connoissance même des choses qui sont sur la terre nous est difficile. Nous ne pénétrons qu'à peine et avec travail les choses qui sont devant nos yeux; mais pour celles qui sont dans le ciel, qui de nous les pénétrera*²? Le corps rabat la sublimité de nos pensées, et nous attache à la terre, nous qui ne devrions respirer que le ciel. Ce poids nous accable; et c'est là cet empêchement qui a été créé pour tous les hommes après le péché, et le joug pesant qui a été mis sur tous les enfans d'Adam, depuis le jour qu'ils sont sortis du sein de leur mère, jusqu'à celui où ils rentrent, par la sépulture, à la mère commune, qui est la terre³. Ainsi l'amour des plaisirs des sens, qui nous attache au corps, que par sa mortalité est devenu le joug le plus accablant que l'âme puisse porter, est la cause la plus manifeste de sa servitude et de ses foiblesses.

¹ Rom. VII. 24. — ² Sap. IX. 14, 15, 16. — ³ Eccli. XI. 2.

 CHAPITRE III.

Ce que c'est, selon l'Écriture, que la pesanteur du corps, et qu'elle est dans les misères et dans les passions qui nous viennent de cette source.

CE joug pesant, qui accable les enfants d'Adam, n'est autre chose, comme on vient de voir, que les infirmités de leur chair mortelle, lesquelles l'Écclésiastique raconte en ces termes : *Ils ont les inquiétudes, les terreurs d'un cœur continuellement agité, les inventions de leurs espérances trompeuses et trop engageantes, et le jour terrible de la mort.* Tous ces maux sont répandus sur tous les hommes, *depuis celui qui est assis sur le trône jusqu'à celui qui couche sur la terre et dans la poussière par sa pauvreté, ou sur la cendre dans son affliction et dans sa douleur; depuis celui qui est revêtu de pourpre et qui porte la couronne, jusqu'à celui qui est habillé du linge le plus grossier.* La fureur, la jalousie, le tumulte des passions, l'agitation de l'esprit, la crainte de la mort, la colère, et les longs tourments qu'elle nous attire par sa durée, les querelles, et tous les maux qui les suivent : tout cela se répand partout. *Dans le temps du repos et dans le lit, où on répare ses forces par le sommeil, le trouble nous suit, les songes pendant la nuit changent nos pensées; nous goûtons pendant un moment un peu de repos qui n'est rien; et tout d'un coup il nous vient des soins, comme dans le jour, par les songes; on est troublé dans les visions de son*

cœur, comme si l'on venoit d'éviter les périls d'un jour de combat; dans le temps où l'on est le plus en sûreté, on se lève comme en sursaut, et on s'étonne d'avoir eu pour rien tant de terreur. Tous ces troubles sont l'effet d'un corps agité et d'un sang ému, qui envoie à la tête de tristes vapeurs : *c'est pourquoi ces agitations, tant celles des passions que celles des songes, se trouvent dans toute chair, depuis l'homme jusqu'à la bête, et se trouvent sept fois davantage sur les pécheurs, où les terreurs de la conscience se joignent aux communes infirmités de la nature. A quoi il faut ajouter les morts violentes, le sang répandu, les combats, l'épée, les oppressions, les famines, les mortalités, et tous les autres fléaux de Dieu. Toutes ces choses, qui dans l'origine ne se devoient pas trouver parmi les hommes, ont été créées pour la punition des méchants, et c'est pour eux qu'est arrivé le déluge. Et la source de tous les maux, c'est que tout ce qui sort de la terre retourne à la terre, comme toutes les eaux viennent de la mer et y retournent¹.*

En un mot, la mortalité introduite par le péché a attiré sur le genre humain cette inondation de maux, cette suite infinie de misères d'où naissent les agitations et les troubles des passions qui nous tourmentent, nous trompent, nous aveuglent. Nous, qui dans notre innocence devons être semblables aux anges de Dieu, sommes devenus comme les bêtes, et, comme disoit David, nous avons perdu le premier honneur de notre nature : *Homo, cum in honore esset, non intellexit; comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis².* Pendant que l'homme étoit en honneur, dans son institution primitive, il n'a pas connu cet avantage : il

¹ *Eccli. xl. 2 — 12. — 2 Ps. xlviii. 13 et 21.*

s'est égalé aux animaux insensés, et leur a été rendu semblable. Répétons une et deux fois ce verset avec le psalmiste. Nous ne saurions trop déplorer les misères et les passions insensées où nous jette notre corps mortel ; et tout ce qui y attache , comme fait l'amour du plaisir des sens, nous fait aimer la source de nos maux , et nous attache à l'état de servitude où nous sommes.

CHAPITRE IV.

Que l'attache que nous avons au plaisir des sens est mauvaise et vicieuse.

POUR connoître encore plus à fond la raison de la défense que nous fait saint Jean de nous laisser entraîner à la concupiscence de la chair, c'est-à-dire, à l'attache au plaisir des sens, il faut entendre que cette attache est en nous un mal qu'il faut ôter, un vice qu'il faut vaincre, une maladie qu'il faut guérir. Ou l'on cède et on se livre tout-à-fait à ce violent amour du plaisir des sens, et on se rend criminel et esclave de la chair et du péché ; ou on combat ce qu'on ne se croiroit pas obligé de faire, si elle n'étoit mauvaise. Et ce qui la rend visiblement telle, c'est qu'elle nous porte au mal, puisqu'elle nous porte à des excès terribles, à la gourmandise, à l'ivrognerie, à toute sorte d'intempérances. Ce qui faisoit dire à saint Paul : *Je sais que le bien n'habite point en moi, c'est-à-dire, dans ma chair*¹.

¹ Rom. VII. 18.

Et encore : *Je trouve en moi une loi de rébellion et d'intempérance, qui me fait apercevoir, lorsque je m'efforce à faire le bien, que le mal m'est attaché*¹, et inhérent à mon fond. Ainsi le mal est en nous, et attaché à nos entrailles d'une étrange sorte, soit que nous cédions au plaisir des sens, soit que nous le combattons par une continuelle résistance; puisque, comme dit saint Augustin, pour ne point tomber dans l'excès, il faut combattre le mal dans son principe; pour éviter le consentement, qui est le mal consommé, il faut continuellement résister au désir, qui en est le commencement : *Ut non fiat malum excedendi, resistendum est malo concupiscendi.*

Nous faisons une terrible épreuve de ce combat dans le besoin que nous avons de nous soutenir par la nourriture. La sagesse du Créateur, non contente de nous forcer à ce soutien nécessaire, par la douleur violente de la faim et de la soif, et par les défaillances insupportables qui les accompagnent, nous y invite encore par le plaisir qu'elle a attaché aux fonctions naturelles de boire et de manger. Elle a rempli de biens toute la nature, *envoyant, comme dit saint Paul*², *la pluie et le beau temps, et les saisons qui rendent la terre féconde en toutes sortes de fruits; remplissant nos cœurs de joie par une nourriture convenable.* Et par-là, comme dit le même saint Paul, *Dieu rend lui-même témoignage à sa providence et à sa bonté paternelle, qui nourrit les hommes comme les animaux, et sauve les uns et les autres de la manière qui convient à chacun.*

Mais les hommes ingrats et charnels ont pris occasion de ce plaisir, pour s'attacher à leur corps plutôt qu'à

¹ Rom. VII. 21. — ² Act. XIV. 16.

Dieu qui l'avoit fait , et ne cessoit de le sustenter par des moyens si agréables. Le plaisir de la nourriture les captive ; au lieu de manger pour vivre , *ils semblent*, comme disoit un ancien , et après lui saint Augustin , *ne vivre que pour manger*. Ceux-là mêmes qui savent régler leurs désirs , et sont amenés au repas par la nécessité de la nature , trompés par le plaisir , et engagés plus avant qu'il ne faut par ses appas , sont transportés au-delà des justes bornes ; ils se laissent insensiblement gagner à leur appétit , et ne croient jamais avoir satisfait entièrement au besoin , tant que le boire et le manger flattent leur goût. Ainsi , dit saint Augustin , la convoitise ne sait jamais où finit la nécessité : *Nescit cupiditas ubi finiatur necessitas*¹.

C'est donc là une maladie que la contagion de la chair produit dans l'esprit ; une maladie contre laquelle on ne doit point cesser de combattre , ni d'y chercher des remèdes par la sobriété et la tempérance , par l'abstinence et par le jeûne.

Mais qui oseroit penser à d'autres excès qui se déclarent d'une manière bien plus dangereuse dans un autre plaisir des sens ? Qui , dis-je , oseroit en parler , ou oseroit y penser , puisqu'on n'en parle point sans pudeur , et qu'on n'y pense point sans péril , même pour le blâmer ? O Dieu , encore un coup , qui oseroit parler de cette profonde et honteuse plaie de la nature , de cette concupiscence qui lie l'âme au corps par des liens si tendres et si violents , dont on a tant de peine à se déprendre , et qui cause aussi dans le genre humain de si effroyables désordres ? Malheur à la terre , malheur à la terre , encore un coup , malheur à la terre ,

¹ *Confes. lib. x, cap. xxxi, et alibi.*

d'où sort continuellement une si épaisse fumée, des vapeurs si noires qui s'élèvent de ces passions ténébreuses, et qui nous cachent le ciel et la lumière; d'où partent aussi des éclairs et des foudres de la justice divine contre la corruption du genre humain.

O que l'apôtre vierge, l'ami de Jésus, et le fils de la Vierge mère de Jésus, que Jésus aussi toujours vierge lui a donné pour mère à la croix, que cet apôtre a raison de crier de toute sa force aux grands et aux petits, aux jeunes gens et aux vieillards, et aux enfants comme aux pères : *N'aimez pas le monde, ni tout ce qui est dans le monde, parce que ce qu'il y a dans le monde est concupiscence de la chair*; un attachement à la fragile et trompeuse beauté des corps, et un amour déréglé du plaisir des sens, qui corrompt également les deux sexes.

O Dieu, qui par un juste jugement avez livré la nature humaine coupable à ce principe d'incontinence, vous y avez préparé un remède dans l'amour conjugal; mais ce remède fait voir encore la grandeur du mal, puisqu'il se mêle tant d'excès dans l'usage de ce remède sacré. Car d'abord ce sacré remède, c'est-à-dire, le mariage, est un bien et un grand bien, puisque c'est un grand sacrement en Jésus-Christ et en son Eglise, et le symbole de leur union indissoluble. Mais c'est un bien qui suppose un mal dont on use bien; c'est-à-dire, qui suppose le mal de la concupiscence, dont on use bien, lorsqu'on s'en sert pour faire fructifier la nature humaine. Mais en même temps, c'est un bien qui remédie au mal, c'est-à-dire, à l'intempérance, un remède de ses excès, et un frein à sa licence. Que de peine n'a pas la foiblesse humaine à se tenir dans les

bornes de la liaison conjugale , exprimées dans le contrat même du mariage ? C'est ce qui fait dire à saint Augustin qu'il *s'en trouve plus qui gardent une perpétuelle et inviolable continence, qu'il ne s'en trouve qui demeurent dans les lois de la chasteté conjugale ; un amour désordonné pour sa propre femme étant souvent*, selon le même Père , *un attrait secret à en aimer d'autres*. O foiblesse de la misérable humanité, qu'on ne peut assez déplorer ! Ce désordre a fait dire à saint Paul même , que *ceux qui sont mariés doivent vivre comme n'ayant pas de femmes*¹ ; les femmes par conséquent comme n'ayant pas de maris : c'est-à-dire , les uns et les autres sans être trop attachés les uns aux autres, et sans se livrer aux sens, sans y mettre leur félicité, sans les rendre maîtres. C'est encore ce qui fait dire au même saint Paul , que ceux qui sont dans la chair, qui y sont plongés , et attachés par le fond du cœur à ses plaisirs , ne peuvent plaire à Dieu : *Qui in carne sunt, Deo placere non possunt*². C'est ce qui fait la louange de la sainte virginité ; et sur ce fondement, saint Augustin distingue trois états de la vie humaine par rapport à la concupiscence de la chair. Les chastes mariés usent bien de ce mal ; les intempérants en usent mal ; les continents perpétuels n'en usent point du tout, et ne donnent rien à l'amour du plaisir des sens.

Disons donc avec saint Jean, à tous les fidèles , et à chacun selon l'état où il est : O vous qui vous livrez à la concupiscence de la chair , cessez de vous y laisser captiver ; et vous qui en usez bien dans un chaste mariage, n'y soyez point attachés, et modérez vos désirs ; et vous qui plus courageux, comme plus heureux que

¹ *I. Cor. VII. 25.* — ² *Rom. VIII. 8.*

tous les autres, ne lui donnez rien du tout, et la méprisez tout-à-fait, persistez dans cette chaste disposition qui vous égale aux anges de Dieu : tous ensemble abattez cette chair rebelle, dont la loi impérieuse qui est dans nos membres, a tant fait répandre de larmes, tant pousser de gémisséments à tous les saints ; à l'exemple de saint Paul, fortifiez-vous contre elle par les jeûnes ; et mortifiant votre goût, travaillez à rendre plus facile la victoire des autres appétits plus violents et plus dangereux.

CHAPITRE V.

Que la concupiscence de la chair est répandue par tout le corps et par tous les sens.

IL ne faut pas s'imaginer que la concupiscence de la chair consiste seulement dans les passions dont nous venons de parler ; c'est une racine empoisonnée qui étend ses branches sur tous les sens, et se répand dans tout le corps. La vue en est infectée, puisque c'est par les yeux que l'on commence à avaler le poison de l'amour sensuel ; ce qui faisoit dire à Job : *J'ai fait un pacte avec mes yeux, pour ne pas même penser à une fille*¹ ; et à saint Pierre, que les yeux des personnes impudiques sont *pleins d'adultère*², et à Jésus-Christ même : *Celui qui regarde une femme pour la convoiter, s'est déjà souillé avec elle dans son cœur*³.

Ce vice des yeux est distingué de la concupiscence des yeux, dont saint Jean parle dans notre passage.

¹ Job. xxxi. 1. — ² II. Pet. ii. 14. — ³ Matt. v. 28.

Car ici, où l'on ouvre les yeux pour s'assouvir de la vue des beautés mortelles, ou même se délecter à les voir et à en être vu, on est dominé par la concupiscence de la chair. Les oreilles en sont infectées, quand, par de dangereux entretiens, et des chants remplis de mollesse, l'on allume ou l'on entretient les flammes de l'amour impur, et cette secrète disposition que nous avons aux joies sensuelles; car l'âme, une fois touchée de ces plaisirs, perd sa force, affoiblit sa raison, s'attache aux sens et au corps. Cette femme, qui dans les Proverbes vante les parfums qu'elle a répandus sur son lit, et la douce odeur qu'on respire dans sa chambre, pour conclure aussitôt après : *Enivrons-nous de plaisirs, et jouissons des embrassements désirés*¹, montre assez par son discours à quoi mènent les bonnes senteurs préparées pour affoiblir l'âme, l'attirer aux plaisirs des sens par quelque chose, qui ne semblant pas offenser directement la pudeur, s'y fait recevoir avec moins de crainte, la dispose néanmoins à se relâcher, et détourne son attention de ce qui doit faire son occupation naturelle.

S. 153
 [Tous les plaisirs des sens s'excitent les uns les autres; l'âme qui en goûte un, remonté aisément à la source qui les produit tous. Ainsi les plus innocents, si l'on n'est toujours sur ses gardes, préparent aux plus coupables; les plus petits font sentir la joie qu'on ressentiroit dans les plus grands, et réveillent la concupiscence. Il y a même une mollesse et une délicatesse répandue dans tout le corps, qui faisant chercher un certain repos dans le sensible, le réveille et en entretient la vivacité. On aime son corps avec une attache

¹ *Prov. VII. 24.*

qui fait oublier son âme, et l'image de Dieu qu'elle porte empreinte dans son fond ; on ne se peut rien refuser : un soin excessif de sa santé fait qu'on flatte le corps en tout ; et tous ces divers sentiments sont autant de branches de la concupiscence de la chair.

Hélas ! je ne m'étonne pas si un saint Bernard craignoit la santé parfaite dans ses religieux ; il savoit où elle nous mène, si on ne sait châtier son corps avec l'apôtre, et le réduire en servitude par les mortifications, par le jeûne, par la prière, et par une continue occupation de l'esprit. Toute âme pudique fuit l'oisiveté, la nonchalance, la délicatesse, la trop grande sensibilité, les tendresses qui amollissent le cœur, tout ce qui flatte les sens, les nourritures exquises : tout cela n'est que la pâture de la concupiscence de la chair que saint Jean nous défend, et en entretient le feu.

CHAPITRE VI.

Ce que c'est que la chair de péché dont parle saint Paul.

TOUTES ces mauvaises dispositions de la chair l'ont fait appeler par saint Paul la chair de péché : Dieu, dit-il, a envoyé son Fils dans la ressemblance de la chair du péché¹. Remarquez donc en Jésus-Christ non pas la ressemblance de la chair absolument, mais la ressemblance de la chair du péché. En nous se trouve la

¹ Rom. II. 5. IV.

chair du péché, dans les impressions du péché que nous portons dans notre chair, et dans la pente qu'elle nous inspire au péché, par l'attache aux sens : et en Jésus-Christ seulement *la ressemblance de la chair du péché*; parce que sa chair virginale est exempte de tout le désordre que le péché a mis dans la nôtre. Il a donc non la ressemblance de la chair, car sa chair est très-véritable, faite d'une femme, et vraiment sortie du sang d'Abraham et de David; ce qui emporte non la ressemblance, mais la véritable nature de la chair. Aussi saint Paul lui attribue-t-il, non pas la ressemblance de la chair, mais *la ressemblance de la chair du péché*, à cause que, sans avoir les perverses inclinations dont les semences sont en notre chair, il en a pris seulement la passibilité et la mortalité; c'est-à-dire, la seule peine du péché, sans en avoir ni la coulpe, ni aucun des mauvais désirs qui nous y portent.

Jugeons à présent avec combien de raison saint Jean nous commande d'avoir le monde en horreur, à cause qu'il est tout rempli de la concupiscence de la chair. Il y a dans notre chair une secrète disposition à un soulèvement universel contre l'esprit. *La chair convoite contre l'esprit*, comme dit saint Paul¹; c'est-à-dire, que c'est là son fond depuis la corruption de notre nature. Tout y nourrit la concupiscence, tout y porte au péché, comme on a vu. Il la faut donc autant haïr que le péché même, où elle nous porte.

¹ Gal. v. 17.

CHAPITRE VII.

D'où vient en nous la chair de péché, c'est-à-dire la concupiscence de la chair.

LORSQUE saint Paul a parlé de notre chair, comme d'une chair de péché, il semble avoir voulu expliquer cette parole du Sauveur : *Tout ce qui est né de la chair est chair, et tout ce qui est né de l'esprit est esprit. Ne vous étonnez donc pas si je vous dis que vous devez naître de nouveau*¹.

Cette parole nous ramène à l'institution primitive de notre nature. *Dieu a fait l'homme droit*, dit le Sage² : et cette droiture consistoit en ce que l'esprit étant parfaitement soumis à Dieu, le corps aussi étoit parfaitement soumis à l'esprit. Ainsi tout étoit dans l'ordre ; et c'est cet ordre que nous appelons la justice et la droiture originelle. Comme il n'y avoit point de péché, il n'y avoit point de peine : par la même raison il n'y avoit point de mort, la mort étant établie comme la peine du péché. Il y avoit encore moins de honte : Dieu n'avoit rien mis que de bon, que de bienséant, que d'honnête dans notre corps, non plus que dans notre âme ; l'ouvrage de Dieu subsistoit en son entier : *Ils étoient nus l'un et l'autre*, dit l'Écriture³, *et ils n'en rougissoient pas.*

Mais aussitôt qu'ils ont désobéi à Dieu, ils se cachent : *J'ai entendu votre voix*, dit Adam, *et je me*

¹ Joan. III. 6, 7. — ² Eccl. VII. 30. — ³ Gen. II. 25.

*suis caché dans le bois, parce que j'étois nu. Et Dieu lui dit : Qui vous a fait connoître que vous étiez nu, si ce n'est que vous avez mangé du fruit que je vous avois défendu*¹ ? Le corps cessa d'être soumis, dès que l'esprit fut désobéissant; l'homme ne fut plus maître de ses mouvements, et la révolte des sens fit connoître à l'homme sa nudité : *Leurs yeux furent ouverts; ils se couvrirent, et se firent comme une ceinture de feuilles de figuier*². L'écriture ne dédaigne pas de marquer et la figure et la matière de ce nouvel habillement, pour nous faire voir qu'ils ne s'en revêtirent pas pour se garantir du froid ou du chaud, ni de l'inclémence de l'air; il y en eut une autre cause plus secrète, que l'écriture enveloppe dans ces paroles, pour épargner les oreilles et la pudeur du genre humain, et nous faire entendre, sans le dire, où la rebellion se faisoit le plus sentir. Ce ménagement de l'écriture nous découvre d'autant plus notre honte, qu'elle semble n'oser la découvrir, de peur de nous donner trop de confusion. Depuis ce temps, les passions de la chair, par une juste punition de Dieu, sont devenues victorieuses et tyranniques; l'homme a été plongé dans le plaisir des sens; « Et au lieu, *dît saint Augustin*, que » par son immortalité, et la parfaite soumission du » corps à l'esprit, il devoit être spirituel, même dans » la chair, il est devenu charnel, même dans l'esprit : » *Qui futurus erat etiam carne spiritualis, factus est mente carnalis*³. » On est tombé d'un excès dans un autre; l'homme tout entier fut livré au mal. *Dieu vit que la malice des hommes étoit grande sur la terre, et*

¹ Gen. III. 10, 11. — ² Ibid. 7. — ³ De Civitate Dei, lib. XIV. cap. XV, n. 1, tom. VII, col. 366.

que toute la pensée du cœur humain à tout moment se tournoit au mal¹.

Mais en quoi ce dérèglement paroissoit-il davantage? Allons à la source, et nous trouverons que l'occasion d'une si forte expression de l'Écriture, et la cause de tout ce désordre, y est clairement marquée dans ces paroles qui précèdent : *Les enfants de Dieu virent que les filles des hommes étoient belles, et s'allièrent avec elles*², par une nouvelle transgression du commandement de Dieu qui avoit voulu les tenir séparés, de peur que les filles des hommes n'entraînaient ses enfants dans la corruption. Tout le désordre vint de la chair et de l'empire des sens qui toujours prévalaient sur la raison. Ce désordre a commencé dans nos premiers parents; nous en naissons, et cette ardeur démesurée est devenue le principe de notre naissance et de notre corruption tout ensemble. Par elle nous sommes unis à Adam rebelle, à Adam pécheur; nous sommes souillés en celui en qui nous étions tous, comme dans la source de notre être. Nos passions insensées ne se déclarent pas tout à coup; mais le germe qui les produit toutes, est en nous dès notre origine. Notre vie commence par les sens. Qu'est-on autre chose dans l'enfance, pour ainsi parler, que corps et chair?

Mais poussons encore plus loin; nous nous trouverons corps et chair encore plus en quelque façon dans le sein de nos mères; et dès le moment de notre conception, où sans aucun exercice de la vue ni de l'ouïe, qui sont ceux de tous les sens qui peuvent un peu plus réveiller notre raison, nous étions sans raisonnement, sans intelligence, une pure masse de chair, n'ayant

¹ Gen. vi. 5. — ² Ibid. 2.

aucune connoissance de nous-mêmes, ni aucune pensée que celles qui sont tellement conjointes au mouvement du sang, qu'à peine encore pouvons-nous les en distinguer. C'est donc ce qui fait dire au Sauveur, que nous sommes tous chair, en tant que nous naissons par la chair. La raison est opprimée et comme éteinte dans ceux qui nous produisent; nous n'avons pas le moindre petit usage de la raison au commencement et durant les premières années de notre être; dès qu'elle commence à poindre, tous les vices se déclarent peu à peu; quand son exercice commence à devenir plus parfait, les grands dérèglements de la sensualité commencent en même temps à se déclarer. C'est donc là ce qui s'appelle la chair de péché.

5 p. 456
 [Livrés au corps, et tout corps dès notre conception, cette première impression fait que nous en demeurons toujours esclaves. Quel effort ne faut-il point pour faire que nous distinguions notre âme d'avec notre corps? Combien y en a-t-il parmi nous qui ne peuvent jamais venir à connoître ou à sentir cette distinction? Et ceux mêmes qui sortent un peu de cette masse de chair, et en séparent leur âme, ne s'y replongeroient-ils pas toujours comme naturellement, s'ils ne faisoient de continuels efforts pour empêcher leur imagination de dominer; et non-seulement de dominer, mais encore de faire tout, et même d'être tout en nous? Nous sommes donc entièrement corps, et nous ne serions jamais autre chose, si par la grâce de Jésus-Christ nous ne renaissions de l'esprit.

Voyons un peu ce que c'est que la nature humaine dans ce reste immense de peuples sauvages qui n'ont d'esprit que pour leur corps, et en qui, pour ainsi

parler, ce qu'il y a de plus pur est de respirer. Et les peuples plus civilisés et plus polis sortent-ils par-là de la chair et du sang? Comment en sortiroient-ils, s'il y a si peu de chrétiens qui en sortent? De quoi s'entretient, de quoi s'occupe notre jeunesse, dans cet âge où l'on se fait un opprobre de la pudeur? Que regrettent les vieillards, lorsqu'ils déplorent leurs ans écoulés; et qu'est-ce qu'ils souhaitent continuellement de rappeler, s'ils pouvoient, avec leur jeunesse, si ce n'est les plaisirs des sens? Que sommes-nous donc autre chose que chair et que sang? Et combien devons-nous haïr le monde et tout ce qui est dans le monde, selon le précepte de saint Jean; puisque ce que dit cet apôtre est si véritable : *Que tout ce qui est au monde c'est la concupiscence de la chair!*]

CHAPITRE VIII.

57433

De la concupiscence des yeux, et premièrement de la curiosité.

LA seconde chose qui est dans le monde, selon saint Jean, c'est la concupiscence des yeux. Il faut d'abord la distinguer de la concupiscence de la chair : car le dessein de saint Jean est ici de nous découvrir une autre source de corruption, et un autre vice un peu plus délicat en apparence; mais dans le fond aussi grossier et aussi mauvais, qui consiste principalement en deux choses, dont l'une est le désir de voir, d'expérimenter, de connoître, en un mot la curiosité; et

l'autre est le plaisir des yeux , lorsqu'on les repaît des objets d'un certain éclat capable de les éblouir ou de les séduire.

Le désir d'expérimenter et de connoître s'appelle la concupiscence des yeux ; parce que de tous les organes des sens, les yeux sont ceux qui étendent le plus nos connoissances. Sous les yeux sont en quelque sorte compris les autres sens ; et dans l'usage du langage humain , souvent sentir et voir , c'est la même chose. On ne dit pas seulement : Voyez que cela est beau ; mais : Voyez que cette fleur sent bon , que cette chose est douce à manier , que cette musique est agréable à entendre. C'est donc pour cela , dit saint Augustin¹ , que toute curiosité se rapporte à la concupiscence des yeux.

Le désir de voir , pris en cette sorte , c'est-à-dire , celui d'expérimenter , nous replonge enfin dans la concupiscence de la chair , qui fait que nous ne cessons de rechercher , et d'imaginer de nouveaux plaisirs , avec de nouveaux assaisonnements , pour en irriter la cupidité. Mais ce désir a plus d'étendue ; et c'est pourquoi il faut distinguer cette seconde concupiscence de la première. Il faut donc mettre dans ce second rang toutes ces vaines curiosités de savoir ce qui se passe dans le monde , tout le secret de cette intrigue , de quelque nature qu'elle soit ; tous les ressorts qui ont fait mouvoir tels et tels qui se donnent tant de mouvements dans le monde , les ambitieux desseins de celui-ci et de celui-là , avec toute l'adresse qu'ils ont de le couvrir d'un beau prétexte , souvent même de celui de la vertu. O Dieu , quelle pâture pour les

¹ *Confess lib. x, cap. xxxv, tom. I, col. 189.*

âmes curieuses, et par-là vaines et foibles! Et qu'apprendrez-vous par-là qui soit si digne d'être connu? Est-ce une chose si merveilleuse de savoir ce qui meut les hommes, et la cause de toutes leurs illusions, de tous leurs songes? Quel fruit retirerez-vous de ces curieuses recherches, et que vous produiront-elles, sinon des soupçons ou des jugemens injustes, et pour vous une redoutable matière des jugemens de celui qui dit : *Ne jugez pas, et vous ne serez pas jugé*¹?

Cette curiosité s'étend aux siècles passés les plus éloignés; et c'est de là que nous vient cette insatiable avidité de savoir l'histoire. On se transporte en esprit dans les cours des anciens rois, dans les secrets des anciens peuples; on s'imagine entrer dans les délibérations du sénat romain, dans les conseils ambitieux d'un Alexandre, ou d'un César, dans les jalousies politiques et raffinées d'un Tibère. Si c'est pour en tirer quelque exemple utile à la vie humaine, à la bonne heure; il le faut souffrir, et même louer, pourvu qu'on apporte à cette recherche une certaine sobriété. Mais si c'est, comme on le remarque dans la plupart des curieux, pour se repaître l'imagination de ces vains objets; qu'y a-t-il de plus inutile que de se tant arrêter à ce qui n'est plus, que de rechercher toutes les folies qui ont passé dans la tête d'un mortel, que de rappeler avec tant de soin ces images que Dieu a détruites dans sa cité sainte, ces ombres qu'il a dissipées, tout cet attirail de la vanité, qui de lui-même s'est replongé dans le néant d'où il étoit sorti? *Enfants des hommes, jusques à quand aurez-vous le cœur appesanti? Pourquoi aimez-vous tant la va-*

¹ *Math. VII. 1.*

nité, et pourquoi vous délectez-vous à étudier le mensonge¹ ?

Il faut encore ranger dans ce second ordre de concupiscence toutes les mauvaises sciences, telles que sont celles de deviner par les astres, ou par les traits du visage et de la main, ou par cent autres moyens aussi frivoles, les événements de la vie humaine, que Dieu a soumis à la direction particulière de sa providence. C'est entreprendre sur les droits de Dieu, c'est détruire la confiance avec laquelle on se doit abandonner à sa volonté, que de donner dans ces sciences aussi vaines que pernicieuses ; c'est accoutumer l'esprit à se repaître de choses frivoles, et à négliger les solides. On n'a pas besoin de remarquer que c'est encore un plus grand excès, que de chercher les moyens de consulter les démons, ou de les voir, et de leur parler, ou d'apprendre des guérisons qui se font par leur ministère, et par des pactes formels ou tacites avec ces malins esprits. Car, outre que dans toutes ces curiosités il y a de l'impiété et une damnable superstition, on peut encore ajouter qu'elles sont l'effet de la faiblesse d'un cerveau blessé ; de sorte que c'est éteindre la véritable lumière que d'en suivre de si fausses.

Voilà pour ce qui regarde les vaines et fausses sciences. Et pour ce qui est des véritables, on excède encore beaucoup à s'y livrer trop, ou à contre-temps, ou au préjudice de plus grandes obligations ; comme il arrive à ceux qui dans le temps de prier, ou de pratiquer la vertu, s'adonnent ou à l'histoire, ou à la philosophie, ou à toute sorte de lectures, surtout des livres nouveaux, des romans, des comédies, des poésies,

¹ Ps. iv. 3.

et se laissent tellement posséder au désir de savoir , qu'ils ne se possèdent plus eux-mêmes. Car tout cela n'est autre chose qu'une intempérance, une maladie, un dérèglement de l'esprit, un dessèchement du cœur, une misérable captivité qui ne nous laisse pas le loisir de penser à nous , et une source d'erreurs.

C'est encore s'abandonner à cette concupiscence que saint Jean réproouve , que d'apporter des yeux curieux à la recherche des choses divines , ou des mystères de la religion. *Ne recherchez point*, dit le Sage, *ce qui est au-dessus de vous*¹. Et encore : *Celui qui sonde trop avant les secrets de la divine Majesté, sera accablé de sa gloire*². Et encore : *Prenez garde de ne vouloir point être sages plus qu'il ne faut, mais d'être sages sobrement et modérément*³. La foi et l'humilité sont les seuls guides qu'il faut suivre. Quand on se jette dans l'abîme , on y périt. Combien ont trouvé leur perte dans la trop grande méditation des secrets de la prédestination et de la grâce ! Il en faut savoir autant qu'il est nécessaire pour bien prier , et s'humilier véritablement , c'est-à-dire , qu'il faut savoir que tout le bien vient de Dieu , et tout le mal de nous seuls. Que sert de rechercher curieusement les moyens de concilier notre liberté avec les décrets de Dieu ? N'est-ce pas assez de savoir que Dieu qui l'a faite , la sait mouvoir et la conduire à ses fins cachées , sans la détruire ? Prions-le donc de nous diriger dans la voie du salut , et de se rendre maître de nos désirs par les moyens qu'il sait. C'est à sa science, et non à la nôtre, que nous devons nous abandonner. Cette vie est le temps de croire , comme la vie future est le temps de

¹ *Eccli.* III. 22. — ² *Prov.* XXV. 27. — ³ *Rom.* XII. 3.

voir. C'est tout savoir, dit un Père, que de ne rien savoir davantage : *Nihil ultra scire, omnia scire est.*

Toute âme curieuse est foible et vaine : par-là même elle est discoureuse, elle n'a rien de solide, et veut seulement étaler un vain savoir, qui ne cherche point à instruire, mais à éblouir les ignorants.

Il y a une autre sorte de curiosité, qui est une curiosité dépensière. On ne sauroit avoir trop de raretés, trop de bijoux précieux, trop de pierreries, trop de tableaux, trop de livres curieux, sans avoir même le plus souvent envie de les lire. Ce n'est qu'amusement et ostentation. Malheureuse curiosité, qui pousse à bout la dépense, et sèche la source des aumônes ! Mais elle pourra revenir à la seconde manière de concupiscence des yeux dont nous allons parler.

CHAPITRE IX.

De ce qui contente les yeux.

DANS cette seconde espèce, on prend les yeux à la lettre, et pour les yeux de la chair. Et d'abord, il est bien certain que ce qui s'appelle attachement du cœur, et en général sensibilité, commence par les yeux; mais tout cela, comme nous l'avons déjà dit, appartenant à la concupiscence de la chair, nous avons à présent à remarquer avec saint Jean une autre sorte de concupiscence. Disons donc, avec cet apôtre, à tous les fidèles : *N'aimez pas le monde*, ni ses pompes, ni ses spectacles, ni son vain éclat, ni tout ce qui vous attire

ses regards, ni tout ce qui éblouit et séduit les vôtres. Vos yeux sont gâtés, vous ne pouvez souffrir la modestie, ni les ornements médiocres; vous étalez vos riches ameublements, vos riches habits, vos grands bâtiments. Qu'importe que tout cela soit grand en soi-même, ou par rapport aux proportions et aux bienséances de votre état? Comme vous voulez être regardé, vous voulez aussi regarder; et rien ne vous touche, ni dans les autres, ni dans vous-même, que ce qui étale de la grandeur et ce qui distingue. Et tout cela qu'est-ce autre chose qu'ostentation d'abondance, et désir de se distinguer par des choses vaines? C'est donc là, au lieu de grandeur, ce qui marque en vous de la petitesse. Une grande taille ne songe point à se rehausser en exhaussant sa chaussure. Tout ce qui emprunte est pauvre; et tout l'éclat que vous mendiez dans les choses extérieures, montre trop visiblement combien de vous-même vous êtes destitué de ce qui relève.

Il faut rapporter l'amour de l'argent à cette concupiscence des yeux. Quand on regarde comme un instrument pour acquérir d'autres biens, par exemple, pour acheter des plaisirs, ou s'avancer dans les grandes places du monde, on n'est pas avare; on est sensuel, ambitieux. Celui qui n'ose toucher à son argent, qui n'en est que le triste gardien, et semble ne se réserver aucun droit que celui de le regarder, est proprement celui qu'on appelle avare. Aussi le Sage le décrit-il en cette sorte. *L'avare ne se remplit point de son argent. Celui qui aime les richesses n'en reçoit aucun fruit. Et que sert au possesseur de tout cet argent, si ce n'est qu'il le regarde de ses yeux*¹? C'est pour lui comme une

¹ *Eccle. v. 9, 10.*

chose sacrée, dont il ne se permet pas d'approcher ses mains. Tout cœur passionné embellit dans son imagination l'objet de sa passion. Celui-ci donne à son or et à son argent un éclat que la nature ne lui donne pas ; il est ébloui de ce faux éclat ; la lumière du soleil , qui est la vraie joie des yeux, ne lui paroît pas si belle. Et que lui sert de posséder ce qui , demeurant hors de lui, ne peut remplir son intérieur ? Quel bien lui revient-il de tant de richesses ? C'est pourquoi le Sage lui préfère celui qui boit et qui mange , et qui jouit avec joie du fruit de son travail ; car il remplit du moins son estomac , et il engraisse son corps¹. Mais pour les richesses , elles ne repaissent que les yeux. Disons-en autant des meubles, des bâtiments, de tout l'attirail de la vanité. Vous n'en êtes qu'un possesseur superficiel, puisque les voir, c'est tout pour vous. Et cependant , comme si c'étoit un grand bien, on ne s'en rassasie jamais. Le gourmand trouve des bornes dans son appétit, quelque déréglé qu'il soit ; cette gourmandise des yeux n'est jamais contente ; elle n'a, pour ainsi parler , ni fond ni rive. L'avare *ne cesse de se consumer par un vain travail ; et ses yeux*, continue le Sage, *ne se rassasient point de richesses*². Et encore : *L'enfer, le sépulcre, la mort ne remplissent jamais leur avidité, et engloutissent tout, sans se satisfaire : ainsi les yeux des hommes sont insatiables*³.

N'aimez donc point le monde, ni tout ce qui est dans le monde ; car tout y est plein de la concupiscence des yeux, qui est d'autant plus pernicieuse qu'elle est immense et insatiable. Ne dites point que tout ce bien que vous vous plaisez à avoir devant vos yeux soit à

¹ *Eccle. v. 17, 18.* — ² *Ibid. iv. 8.* — ³ *Prov. xxvii. 20.*

vous : vous n'avez rien en vous-même de quoi le saisir et vous l'approprier ; vous ne savez pour qui vous le gardez : il vous échappè malgré vous par cent manières différentes, ou par la rapine, ou par le feu, ou enfin sans remède par la mort ; et il passera avec aussi peu de solidité et une semblable illusion, à un possesseur inconnu, qui peut-être ne vous sera rien, ou plutôt, qui certainement ne vous sera rien, quand ce seroit votre fils ; puisqu'un mort n'a plus rien à soi, et que ce fils, pour qui vous avez tant travaillé, non-seulement ne vous servira de rien dans ce séjour des morts où vous allez ; mais sur la terre à peine se souviendra-t-il de vos soins, et croira avoir satisfait à tous ses devoirs, quand il aura fait semblant de vous pleurer quelques jours, et se sera paré d'un deuil très-court. Et jamais vous ne vous dites à vous-même : Pour qui est-ce que je travaille ? Quoi, pour *un héritier dont je ne sais pas s'il sera fou ou sage*, et s'il ne dissipera pas tout en un moment ? *Et y a-t-il rien de plus vain*, s'écrie le Sage¹ ! Qu'y a-t-il de plus insensé, que de se tant tourmenter pour se repaître de vent ? Que vous servent tant de fatigues et tant de soucis, que vous a causés le soin d'entasser et de conserver tant de richesses ? Vous n'en emporterez rien, et *vous sortirez de ce monde comme vous y êtes entré, nu et pauvre*². Que reste-t-il à ce mauvais riche, de s'être habillé de pourpre, et d'avoir orné sa maison d'une manière convenable à un si grand luxe ? Il est dans les flammes éternelles ; pour tout trésor, il a les trésors de colère et de vengeances, qu'il s'est amassés par sa vanité. *Vous vous amassez*, dit saint Paul, *des trésors de colère pour le jour de la vengeance*³.

¹ Eccles. II. 19. — ² Ibid. V. 14, 15. — ³ Rom. II. 5.

Par conséquent, encore un coup, n'aimez point le monde; n'en aimez point la pompe et le vain éclat, qui ne fait que tromper les yeux; n'en aimez point les spectacles, ni les théâtres, où l'on ne songe qu'à vous faire entrer dans les passions d'autrui, à vous intéresser dans ses vengeances et dans ses folles amours. Et quel plaisir y prendriez-vous, si l'on ne réveilleoit les vôtres? Pourquoi versez-vous des larmes sur les malheurs de celui dont les amours sont trompées, ou l'ambition frustrée de ce qu'elle souhaitoit? Pourquoi sortez-vous content du rassasiement de ces passions dans les autres? si ce n'est parce que vous croyez que l'on est heureux ou malheureux par ces choses. Vous dites donc avec le monde : Ceux qui ont ces biens sont heureux : *Beatum dixerunt populum cui hæc sunt*. Et comment dans ce sentiment pouvez-vous dire : *Ceux-là sont heureux dont le Seigneur est le Dieu? Beatus populus cujus Dominus Deus ejus*¹.

Voulez-vous voir un spectacle digne de vos yeux? Chantez avec David : *Je verrai vos cioux, qui sont les ouvrages de vos doigts; la lune et les étoiles que vous avez fondées*². Ecoutez Jésus-Christ, qui vous dit : *Considérez les lis des champs, et ces fleurs qui passent du matin au soir. Je vous le dis en vérité : Salomon dans toute sa gloire, et avec ce beau aiadème dont sa mère a orné sa tête, n'est pas si richement paré qu'une de ces fleurs*³. Voyez ces riches tapis dont la terre commence à se couvrir dans le printemps. Que tout est petit en comparaison de ces grands ouvrages de Dieu! On y voit la simplicité avec la grandeur, l'abondance, la profusion, d'inépuisables richesses qui n'ont coûté

¹ Ps. CXLIII. 15. — ² Ps. VIII. 4. — ³ Matt. VI. 28, 29. Cant. III. 11.

qu'une parole, qu'une parole soutient. Tant de beaux objets ne se montrent et n'attirent vos regards que pour les porter à leur auteur incomparablement plus beau. *Car si les hommes, ravis de la beauté du soleil et de toute la nature, en ont été transportés jusqu'à en faire des dieux; comment n'ont-ils pas pensé de combien doit être plus beau celui qui les a faits, et qui est le père de la beauté¹?*

Voulez-vous orner quelque chose digne de vos soins? Ornez le temple de Dieu, et dites encore avec David : *Seigneur, j'ai aimé la beauté et l'ornement de votre maison, et la gloire du lieu où vous habitez²*. Et de là que conclut-il? *Ne perdez point mon âme avec les impies³*; car j'ai aimé les vrais ornements, et ne me suis point avec eux laissé séduire à un vain éclat.

Les hommes étalent leurs filles, pour être un spectacle de vanité et l'objet de la cupidité publique, et *les parent comme on fait un temple⁴*. Ils transportent les ornements, que votre temple devrait avoir seul, à ces cadavres ornés, à ces sépulcres blanchis; et il semble qu'ils aient entrepris de les faire adorer en votre place. Ils nourrissent leur vanité et celle des autres. Ils remplissent les autres filles de jalousie, les hommes de conyoitise; tout par conséquent d'erreur et de corruption. O fidèles, ô enfants de Dieu, désabusez-vous de ces fausses concupiscences. Pourquoi tournez-vous vos nécessités en vanités? Vous avez besoin d'une maison, comme d'une défense nécessaire contre les injures de l'air: c'est une foiblesse. Vous avez besoin de nourriture, pour réparer vos forces qui se perdent et se dissipent à chaque moment: autre

¹ Sap. XIII. 3. — ² Ps. xxv. 8. — ³ Ibid. 9. — ⁴ Ps. cXLIII. 12.

foiblesse. Vous avez besoin d'un lit pour vous reposer dans votre accablement, et vous y livrez au sommeil qui lie et ensevelit votre raison : autre foiblesse déplorable. Vous faites de tous ces témoins et de tous ces monuments de votre foiblesse, un spectacle à votre vanité ; et il semble que vous vouliez triompher de l'infirmité qui vous environne de toutes parts. ◻

Pendant que tout le reste des hommes s'enorgueillit de ses besoins, et semble vouloir orner ses misères, pour se les cacher à soi-même ; toi du moins, ô chrétien, ô disciple de la vérité, retire tes yeux de ces illusions ; aime dans ta table le nécessaire soutien de ton corps, et non pas cet appareil somptueux. Heureux ceux qui, retirés humblement dans la maison du Seigneur, se délectent dans la nudité de leur petite cellule, et de tout le foible attirail dont ils ont besoin dans cette vie qui n'est qu'une ombre de mort, pour n'y voir que leur infirmité, et le joug pesant dont le péché les a accablés ! Heureuses les vierges sacrées, qui ne veulent plus être le spectacle du monde, et qui voudroient se cacher à elles-mêmes sous le voile sacré qui les environne ! Heureuse la douce contrainte qu'on fait à ses yeux, pour ne voir point les vanités, et dire avec David : *Détournez mes yeux, afin de ne les pas voir*¹ ! Heureux ceux qui en demeurant selon leur état au milieu du monde, comme ce saint roi, n'en sont point touchés ; qui y passent sans s'y attacher ; *qui usent*, comme dit saint Paul², *de ce monde comme n'en usant pas* ; qui disent avec Esther sous le diadème : *Vous savez, Seigneur, combien je méprise ce signe d'orgueil, et tout ce qui peut servir à la gloire des impies ; et*

¹ Ps. cxviii. 37. — ² I. Cor. vii. 31.

que votre servante ne s'est jamais réjouie qu'en vous seul, ô Dieu d'Israël¹ ; qui écoutent ce grand précepte de la loi : *Ne suivez point vos pensées et vos yeux, vous souillant dans divers objets*, qui est la corruption, et pour parler avec le texte sacré, la fornication des yeux : *Nec sequantur cogitationes suas, et oculos per res varias fornicantes*² ; enfin qui prêtent l'oreille à saint Jean, qui, pénétré de toute l'abomination qui est attachée aux regards, tant d'un esprit curieux, que des yeux gâtés par la vanité, ne cesse de leur crier : *N'aimez pas le monde, où tout est plein d'illusion et de corruption par la concupiscence des yeux.*

CHAPITRE X.

De l'orgueil de la vie, qui est la troisième sorte de concupiscence réprouvée par saint Jean.

QUOIQUE la curiosité et l'ostentation, dont nous venons de parler, semblent être des branches de l'orgueil, elles appartiennent plutôt à la vanité. La vanité est quelque chose de plus extérieur et superficiel : tout s'y réduit à l'ostentation, que nous avons rapportée à la concupiscence des yeux. La curiosité n'a d'autre fin que de faire admirer un vain savoir, et par-là se distinguer des autres hommes. L'ostentation des richesses vient encore de la même source, et ne cherche qu'à se donner une vaine distinction. L'orgueil est une dépravation plus profonde : par elle l'homme, livré à

¹ *Esth.* xiv. 15, 16, 18. — ² *Num.* xv. 39.

lui-même, se regarde lui-même comme son Dieu, par l'excès de son amour-propre. *Etre superbe*, dit saint Augustin ¹, *c'est en laissant le bien et le principe commun, auquel nous devons tous être attachés, qui n'est autre chose que Dieu, se faire soi-même son bien et son principe, ou son auteur, c'est-à-dire, se faire son Dieu : Relicto communi, cui omnes debent hærere, principio, sibi ipsi fieri atque esse principium.*

C'est ce vice qui s'est coulé dans le fond de nos entrailles à la parole du serpent, qui nous disoit, en la personne d'Eve : *Vous serez comme des dieux* ²; et nous avons avalé ce poison mortel, lorsque nous avons succombé à cette tentation. Il a pénétré jusqu'à la moelle de nos os; et toute notre âme en est infectée. Voilà en général ce que c'est que cette troisième concupiscence, que saint Jean appelle *l'orgueil*; et il ajoute : *l'orgueil de la vie*, parce que toute la vie en est corrompue : c'est comme le vice radical, d'où pullulent tous les autres vices; il se montre dans toutes nos actions. Mais ce qu'il a de plus mortel, c'est qu'il est la plus secrète comme la plus dangereuse pâture de notre cœur.

CHAPITRE XI.

De l'amour-propre, qui est la racine de l'orgueil.

POUR pénétrer la nature d'un vice si inhérent, il faut aller à l'origine du péché, et pour cela en revenir à

¹ *De Civ. Dei, lib. XIV, cap. XIII, n. 1, tom. VII, col. 364.* — ² *Gen. III. 5.*

cette parole du Sage : *Dieu a fait l'homme droit*¹. Cette rectitude de l'homme consistoit à aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces, de toute son intelligence, de toute sa pensée, d'un amour pur et parfait, et pour l'amour de lui-même; et de s'aimer soi-même en lui et pour lui. Voilà la droiture et la rectitude de l'âme, voilà l'ordre, voilà la justice. Il est juste de donner l'amour à celui qui est aimable, et le grand amour à celui qui est très-aimable, et le souverain et parfait amour à celui qui est souverainement et parfaitement aimable, et tout l'amour à celui qui est uniquement aimable et qui ramasse en lui-même tout ce qui est aimable et parfait; en sorte qu'on ne se regarde et qu'on ne s'aime soi-même que pour lui.

Telle est donc la rectitude où l'homme avoit été créé. Cela même fait la beauté de la créature raisonnable, faite à l'image de Dieu : Dieu étant la bonté et la beauté même, ce qui est fait à son image ne peut pas n'être pas beau. Cette beauté est relative à celle de Dieu, dont elle est l'image, et entièrement dépendante de son principe, lequel par conséquent il falloit aimer seul d'un amour sans bornes. Mais l'âme se voyant belle, s'est délectée en elle-même, et s'est endormie dans la contemplation de son excellence : elle a cessé un moment de se rapporter à Dieu; elle a oublié sa dépendance; elle s'est premièrement arrêtée et ensuite livrée à elle-même : déçue par sa liberté, qu'elle a trouvée si belle et si douce, elle en a fait un essai funeste : *Suá in æternum libertate deceptus*. Mais en cherchant d'être libre jusqu'à s'affranchir de l'em-

¹ *Eccles. vii. 30.*

pire de Dieu et des lois de sa justice, l'homme est devenu captif de son péché.

Quiconque n'aime pas Dieu, n'aime que soi-même; mais quiconque n'aime que soi-même, uniquement occupé de sa propre volonté et de son plaisir, n'est plus soumis à la volonté de Dieu; et demeurant incapable d'être touché des intérêts d'autrui, il est non-seulement rebelle à Dieu, mais encore insociable, intraitable, injuste, déraisonnable envers les autres; et veut que tout serve non-seulement à ses intérêts, mais encore à ses caprices.

Dieu est juste, et c'est une loi de sa justice publiée dans le livre de la Sagesse, et justifiée par toute sa conduite sur les impies, que quiconque pèche contre lui, soit puni par les choses qui l'ont fait pécher: *Per quæ peccat quis, per hæc et torquetur*¹. Il a fait la créature raisonnable, de telle sorte que se cherchant elle-même, elle seroit elle-même sa peine, et trouveroit son supplice où elle a trouvé la cause de son erreur. L'homme donc étant devenu pécheur en se cherchant soi-même, est devenu malheureux en se trouvant. Dieu lui a soustrait ses dons, et ne lui a laissé que le fond de l'être, pour être l'objet de sa justice, et le sujet sur lequel il exerceroit sa vengeance. Il n'est plus demeuré à l'homme que ce qu'il peut avoir sans Dieu, c'est-à-dire, l'erreur, le mensonge, l'illusion, le péché, le désordre de ses passions, sa propre révolte contre la raison, la tromperie de son espérance, les horreurs de son désespoir affreux, des colères, des jalousies, des aigreurs envenimées contre ceux qui le troublent dans le bien particulier qu'il a préféré au bien général,

¹ Sap. XI. 17.

que personne ne nous peut ôter que nous-mêmes, et qui seul suffit à tous.

Voilà donc dans nos passions et dans notre ignorance, et le péché, et à la fois la peine du péché; et non-seulement au premier abord le commencement, mais encore dans la suite la consommation de l'enfer. Car c'est de là que naissent ces rages, ces désespoirs, ce ver dévorant qui ronge la conscience, et enfin ce pleur éternel dans des flammes qui ne s'éteignent jamais : elles sortent du fond de notre crime. *Je tirerai*, dit le saint prophète, *un feu du milieu de toi pour te dévorer : Producam ignem de medio tuî qui comedat te*¹. Ce sont nos péchés qui allument le feu de la vengeance divine, d'où sort le feu dévorant qui pénètre l'âme par l'impression d'une vive et insupportable douleur. Voilà ce que produit l'amour de nous-mêmes; voilà comme il fait d'abord notre péché, et ensuite notre supplice.

CHAPITRE XII.

Opposition de l'amour de Dieu et de l'amour-propre.

LES contraires se connoissent l'un par l'autre : l'injustice de l'amour-propre se connoît par la justice de la charité, dont l'amour-propre est l'éloignement et la privation. Saint Augustin les définit toutes deux en cette sorte : *La charité*, dit ce saint², *c'est l'amour de Dieu, jusqu'au mépris de soi-même*; et au contraire,

¹ *Ezech.* xxviii. 18. — ² *De Civ. Dei*, lib. xiv, cap. xxviii, tom. vii, col. 378.

la cupidité est l'amour de soi-même, jusqu'au mépris de Dieu. Quand on dit que l'amour de Dieu va jusqu'au mépris de soi-même, on entend jusqu'au mépris de soi-même par rapport à Dieu, et en se comparant à lui : et en ce sens, douter qu'on se puisse mépriser soi-même, ce seroit douter des premiers principes de la raison et de la justice. Le mépris est opposé à l'estime. Mais que peut-on estimer en comparaison de Dieu ? ou que lui peut-on comparer ? puisqu'il est *celui qui est*, et le reste n'est rien devant lui : ce qui fait dire au prophète : *Les nations devant Dieu ne sont qu'une goutte d'eau, et comme un petit grain dans une balance; et les plus vastes contrées ne sont qu'un peu de poussière*¹. On ne peut rien de plus vil ; et cependant l'Écriture n'est pas contente de cette expression, et la trouve encore trop forte pour la créature : elle en vient donc, pour parler avec une entière justesse et précision, à cette sentence : *Toutes les nations devant Dieu sont comme n'étant pas, et il les estime comme un néant*².

En voulez-vous davantage ? Ce n'est pas d'un homme qu'il parle en particulier ; c'est de toute une nation, auprès de laquelle un seul homme n'est rien. Mais toute cette nation n'est elle-même qu'une goutte d'eau, qu'un petit grain, qu'un vil amas de poussière : et non-seulement une nation n'est que cela, mais toutes les nations sont encore moins : elles ne sont qu'un néant. Plus il entasse de choses ensemble, plus il déprise ce qu'il entasse avec tant de soin. Une nation n'est qu'une goutte d'eau, mais toutes les nations que seront-elles ? Quelque chose de plus peut-être ? Point du tout : plus

¹ Is. xl. 15. — ² Ibid. 17.

vous mettez ensemble d'êtres créés, plus le néant y paroît.

Il ne faut donc pas s'étonner que l'amour de Dieu aille jusqu'au mépris de soi-même : on ne peut pas se mépriser davantage, que de se considérer comme un néant. C'est donc la justice d'être un néant devant Dieu, et d'avoir pour soi-même le dernier mépris. Il n'y a qu'à dire avec saint Michel : *Qui est comme Dieu?* Qui mérite de lui être comparé, ou d'être nommé devant sa face ? Il est *celui qui est* ; et la plénitude de l'être est en lui. Multipliez les créatures, et augmentez-en les perfections de plus en plus jusqu'à l'infini ; ce ne sera toujours, à les regarder en elles-mêmes, qu'un non être. Et que sert d'amasser beaucoup de non être ? De tout cela en fera-t-on autre chose qu'un non être ? Rien autre chose sans doute. O homme ! aime donc Dieu comme celui qui est seul, et porte l'amour de Dieu jusqu'à te mépriser comme un néant.

Mais au lieu de pousser l'amour de Dieu, comme il devoit, jusqu'au mépris de soi-même, il a poussé l'amour de soi-même jusqu'au mépris de Dieu : il a suivi sa volonté propre, jusqu'à oublier celle de Dieu, jusqu'à ne s'en soucier en aucune sorte, jusqu'à passer outre malgré elle, et à vouloir agir et se contenter indépendamment de Dieu, et ne s'arrêter non plus à sa défense, que s'il n'étoit pas. Ainsi c'est le néant qui compte pour rien celui qui est, et qui au lieu de se mépriser soi-même pour l'amour de Dieu, qui étoit la souveraine justice, sacrifie la gloire et la grandeur de Dieu, qui seul possède l'être, à la propre satisfaction de soi-même, quoiqu'il ne soit qu'un néant ; qui est le comble de l'injustice et de l'égarement.

CHAPITRE XIII.

Combien l'amour-propre rend l'homme foible.

CELUI qui compte Dieu pour rien ajoute à son néant naturel celui de son injustice et de son égarement. Ce n'est pas Dieu qu'il dégrade, mais lui-même. Il n'ôte rien à Dieu ; mais il s'ôte à lui-même son appui, sa lumière, sa force, et la source de tout son bien ; et devient aveugle, ignorant, foible, impuissant, injuste, mauvais, captif du plaisir, ennemi de la vérité. Celui qui recherche quelque chose, non à cause de ce qu'elle est, mais à cause qu'elle lui plaît, n'a point la vérité pour objet. Avant qu'il y ait aucune chose qui plaise, ou qui déplaît à nos sens, il y a une vérité, qui est naturellement la nourriture de notre esprit. Cette vérité est notre règle ; c'est par-là que nos désirs doivent être réglés, et non par notre plaisir. Car la vérité, qui fait pour ainsi dire le plaisir de Dieu, c'est Dieu même ; et ce qui fait notre plaisir, c'est nous-mêmes, qui nous préférons à Dieu. Hélas ! nous ne pouvons rien, depuis que nous avons compté Dieu pour rien, en transgressant sa loi, et agissant comme si elle n'étoit pas. C'est ce qu'ont fait nos premiers parents ; c'est le vice héréditaire de notre nature. Le démon nous dit comme à eux : Pourquoi Dieu vous a-t-il défendu ce fruit, qui est si beau à la vue, et si doux au goût ? *Cur præcepit vobis Deus ?* Depuis ce temps, le plaisir a tout pouvoir sur nous, et la moindre flatterie des sens prévaut à l'autorité de la vérité.

1 Gen. III. 1.

CHAPITRE XIV.

Ce que l'orgueil ajoute à l'amour-propre.

TOUTE âme attachée à elle-même, et corrompue par son amour-propre, est en quelque sorte superbe et rebelle, puisqu'elle transgresse la loi de Dieu. Mais lorsqu'on la transgresse, ou parce qu'on est abattu par la douleur, comme ceux qui succombent dans les maux; ou parce qu'on ne peut résister à l'attrait trop violent du plaisir des sens; c'est foiblesse, plutôt qu'orgueil. L'orgueil dont nous parlons consiste dans une certaine fausse force, qui rend l'âme indocile et fière, ennemie de toute contrainte; et qui, par un amour excessif de sa liberté, la fait aspirer à une espèce d'indépendance: ce qui est cause qu'elle trouve un certain plaisir particulier à désobéir, et que la défense l'irrite. C'est cette funeste disposition que saint Paul explique par ces mots: *Le péché m'a trompé par la loi, et par elle m'a donné la mort*¹; c'est-à-dire, comme l'explique saint Augustin², le péché m'a trompé par une fausse douceur, *falsâ dulcedine*, qu'il m'a fait trouver à transgresser la défense, et par-là il m'a donné la mort: parce que, par une étrange maladie de ma volonté, je me suis d'autant plus volontiers porté au plaisir, qu'il me devenoit plus doux par la défense: *Quia quantò minùs licet, tantò magis libet*. Ainsi la loi m'a doublement donné la mort, parce

¹ Rom. VII. 11. — ² *De div. quest. ad Simplic. lib. 1, n. 3 et seq. tom. VI, col. 82 et seq.*

qu'elle a mis le comble au péché par la transgression expresse du commandement ; et qu'elle a irrité le désir par le trop puissant attrait de la défense : *Incentivo, prohibitionis, et cumulo prævaricationis.*

La source d'un si grand mal, c'est que nous trouvons, en transgressant la défense, un certain usage de notre liberté, qui nous déçoit ; et qu'au lieu que la liberté véritable de la créature doit consister dans une humble soumission de sa volonté à la volonté souveraine de Dieu, nous la faisons consister dans notre volonté propre, en affectant une manière d'indépendance contraire à l'institution primitive de notre nature, qui ne peut être libre ni heureuse que sous l'empire de Dieu.

Ainsi nous nous faisons libres à la manière des animaux, qui n'ont d'autres lois que leurs désirs, parce que leurs passions sont pour eux la loi de Dieu et de la nature, qui les leur inspire. Mais la créature raisonnable, qui a une autre nature et une autre loi que Dieu lui a imposée, est libre d'une autre sorte, en se soumettant volontairement à la raison souveraine de Dieu, dont la sienne est émanée. C'est donc en elle un grand vice, lorsqu'elle met son plaisir à secouer ce bienheureux joug, dont Jésus-Christ a dit : *Mon joug est doux, et mon fardeau est léger*¹ ; et qu'elle se fait libre comme un animal insensé, conformément à cette parole : *L'homme vain est emporté par son orgueil, et se croit né libre à la manière d'un jeune animal fougueux*².

A cet orgueil, qui vient d'une liberté indocile et irraisonnable, il en faut joindre encore un autre, qui

¹ *Matth. xi. 30.* — ² *Job. xi. 12.*

est celui que saint Jean nous veut faire entendre particulièrement en cet endroit ; qui est dans l'âme un certain amour de sa propre grandeur, fondée sur une opinion de son excellence propre ; qui est le vice le plus inhérent, et ensemble le plus dangereux de la créature raisonnable.

CHAPITRE XV.

Description de la chute de l'homme, qui consiste principalement dans son orgueil.

ON ne comprendra jamais la chute de l'homme, sans entendre la situation de l'âme raisonnable, et le rang qu'elle tient naturellement entre les choses qu'on appelle biens.

Il y a donc premièrement le bien suprême, qui est Dieu, autour duquel sont occupées toutes les vertus, et où se trouve la félicité de la nature raisonnable. Il y a en dernier lieu les biens inférieurs, qui sont les objets sensibles et matériels ; dont l'âme raisonnable peut être touchée. Elle tient elle-même le milieu entre ces deux sortes de biens, pouvant, par son libre arbitre, s'élever aux uns, ou se rabaisser vers les autres ; et faisant par ce moyen comme un état mitoyen entre tout ce qui est bon.

Elle est donc, par son état, le plus excellent de tous les biens après Dieu ; infiniment au-dessous de lui, et de beaucoup au-dessus de tous les objets sensibles, auxquels elle ne peut s'attacher, en se détachant

de Dieu, sans faire une chute affreuse. Mais afin qu'elle tombe si bas, il faut nécessairement qu'elle passe, pour ainsi parler, par le milieu, qui est elle-même; et c'est là sans difficulté sa première attache. Car ne trouvant au-dessous de Dieu, auquel elle doit s'unir et y trouver sa félicité, rien qui soit plus excellent qu'elle-même, qui est faite à son image; c'est là premièrement qu'elle tombe; et saint Augustin a dit très-véritablement, que *l'homme en tombant d'en-haut et en déchéant de Dieu, tombe premièrement sur lui-même*¹. C'est donc là que perdant sa force, il tombe de nécessité encore plus bas; et de lui-même, où il ne lui est pas possible de s'arrêter, ses désirs se dispersent parmi les objets sensibles et inférieurs, dont il devient le captif. Car le devenant de son corps, qu'il trouve lui-même assujéti aux choses extérieures et inférieures, il en est lui-même dépendant, et contraint de mendier dans ces objets les plaisirs qui en reviennent à ses sens.

Voilà donc la chute de l'homme toute entière : semblable à une eau qui d'une haute montagne coule premièrement sur un haut rocher, où elle se disperse, pour ainsi parler, jusqu'à l'infini, et se précipite jusqu'au plus profond des abîmes; l'âme raisonnable tombe de Dieu sur elle-même, et se trouve précipitée à ce qu'il y a de plus bas.

Voilà une image véritable de la chute de notre nature. Nous en sentons le dernier effet dans ce corps qui nous accable, et dans les plaisirs des sens qui nous captivent. Nous nous trouvons au-dessous de tout cela, et vraiment esclaves de la nature corporelle, nous qui

¹ *De Civ. Dei, lib. XIV, cap. XIII, et seq. tom. VII, col. 364, et seq.*

étions nés pour la commander. Telle est donc l'extrémité de notre chute.

Mais il a fallu auparavant tomber sur nous-mêmes. Car comme cette eau, qui tombe premièrement sur ce rocher, le cave à l'endroit de sa chute, et y fait une impression profonde; ainsi l'âme, tombant sur elle-même, fait aussi en elle-même une première et profonde plaie, qui consiste dans l'impression de son excellence propre, de sa grandeur propre; voulant toujours se persuader qu'elle est quelque chose d'admirable, se repaissant de la vue de sa propre perfection, qu'elle veut toujours concevoir extraordinaire, et ne voyant rien autour d'elle, qu'elle ne veuille s'assujétir; d'où vient l'ambition, la domination, l'injustice, la jalousie; ni rien en elle-même qu'elle ne veuille s'attribuer comme sien; d'où vient la présomption de ses propres forces. Et c'est en tout cela qu'il faut reconnoître la naissance de ce qui s'appelle orgueil.

CHAPITRE XVI.

Les effets de l'orgueil sont distribués en deux principaux. Il est traité du premier.

PAR-LA donc nous concevons que l'orgueil, c'est-à-dire, comme nous l'avons défini, l'amour et l'opinion de sa grandeur propre, a deux effets principaux, dont l'un est de vouloir en tout exceller au-dessus des autres; l'autre est de s'attribuer à soi-même sa propre excellence.

Quant au premier effet, on pourroit croire qu'il ne se trouve que dans les gens sayants ou riches; et qu'il n'est guère dans le bas peuple, accoutumé au travail, à la pauvreté et à la dépendance. Mais ceux qui regardent les choses de plus près voient que ce vice règne dans tous les états, jusqu'au plus bas. Il n'y a qu'à voir la peine qu'on a à réconcilier les esprits dans les conditions les plus viles, lorsqu'il s'élève des querelles et des procès pour cause d'injures. On trouve les cœurs ulcérés jusqu'au fond, et disposés à pousser la vengeance, qui est le triomphe de l'orgueil, jusqu'à la dernière extrémité. Ceux qui voient tous les jours les emportements des paysans pour des bancs dans leurs paroisses, et qui les entendent porter leur ressentiment jusqu'à dire qu'ils n'iront plus à l'Eglise si on ne les satisfait, sans écouter aucune raison, ni céder à aucune autorité, ne reconnoissent que trop, dans ces âmes basses, la plaie de l'orgueil, et le même fond qui allume les guerres parmi les peuples, et pousse les ambitieux à tout remuer, pour se faire distinguer des autres. Il ne faut pas beaucoup étudier les dispositions de ceux qui dominent dans leurs paroisses, et qui s'y donnent une primauté et un ascendant sur leurs compagnons, pour reconnoître que l'orgueil et le désir d'exceller les transportent avec la même force et plus de brutalité que les autres hommes.

Et pour passer des âmes les plus grossières aux plus épurées, combien a-t-il fallu prendre de précautions pour empêcher dans les élections, même ecclésiastiques et religieuses, l'ambition, les cabales, les brigues, les secrètes sollicitations, les promesses et les pratiques les plus criminelles, les pactes simoniaques, et toutes

les autres ordures trop connues en cette matière; sans qu'on se puisse vanter d'avoir peut-être fait autre chose que de couvrir ou pallier ces vices, loin de les avoir entièrement déracinés? Malheur donc, malheur à la terre infectée de tous côtés par le venin de l'orgueil.

Écoutez saint Paul, qui nous en remarque les fruits par ces paroles : *Les fruits de la chair*, dit-il¹, et sous ce nom il comprend l'orgueil, *sont les inimitiés, les disputes, les jalousies, les colères, les querelles*, sous lesquelles il faut comprendre les guerres, *les dissensions*, les schismes, les hérésies, *les sectes, l'envie, les meurtres*, dont la vengeance, fille de l'orgueil, cause la plus grande partie; les médisances où l'on enfonce jusqu'au vif une dent aussi venimeuse que celles des vipères dans la réputation, qui est une seconde vie du prochain : ces pestes du genre humain, qui couvrent toute la face de la terre, *sont autant d'enfants* de l'orgueil, autant de branches sorties de cette racine empoisonnée.

Arrêtons-nous un moment sur chacun de ces vices que saint Paul ne fait que nommer; et nous verrons combien s'étend l'empire de l'orgueil. On en voit les derniers excès dans les guerres, dans tout leur appareil sanguinaire, dans tous leurs funestes effets, c'est-à-dire, dans tous les ravages et dans toutes les désolations qu'elles causent dans le genre humain; puisque dans tout cela il ne s'agit souvent que d'assouvir le désir de domination et la gloire dont les premières têtes du genre humain sont enivrées. Les sectes et les hérésies font encore mieux voir cet esprit d'orgueil; puisque c'est là uniquement ce qui anime ceux qui, pour

¹ Gal. v. 19.

se faire un nom parmi les hommes, les arrachent à Dieu, à Jésus-Christ, à son Eglise, pour se faire des disciples qui portent le leur. Et si nous voulons entendre la malignité de l'orgueil dans des vices plus communs, il ne faut que s'attacher un moment à l'envie, et à sa fille la médisance, pour voir tous les hommes pleins de venin et de haine mutuelle, qui fait changer la langue en arme offensive, plus tranchante qu'une épée, et portant plus loin qu'une flèche, pour désoler tout ce qui se présente. Tout cela vient de ce que chacun, épris de soi-même, veut tout mettre à ses pieds, et s'établir une damnable supériorité, en dénigrant tout le genre humain. Voilà le premier effet de l'orgueil, et ce qu'il fait paroître au dehors.

Il entre dans toutes les passions, et donne aux autres concupiscences plus grossières et plus charnelles je ne sais quoi qui les pousse à l'extrémité. Voyez-moi cette femme dans sa superbe beauté, dans son ostentation, dans sa parure. Elle veut vaincre, elle veut être adorée comme une déesse du genre humain. Mais elle se rend premièrement elle-même cette adoration; elle est elle-même son idole; et c'est après s'être adorée et admirée elle-même, qu'elle veut tout soumettre à son empire. Jézabel, vaincue et prise, s' imagine encore désarmer son vainqueur, en se montrant par ses fenêtres avec son fard. Une Cléopâtre croit porter dans ses yeux et sur son visage de quoi abattre à ses pieds les conquérants; et accoutumée à de semblables victoires, elle ne trouve plus de secours que dans la mort, quand elles lui manquent. Tous les siècles portent de ces fameuses beautés, que le Sage nous décrit par ces paroles : Elle a renversé un nombre infini de gens per-

cés de ses traits ; toutes ses blessures sont mortelles , et les plus forts sont tombés sous ses coups : *Multos vulneratos dejecit, et fortissimi quique interfecti sunt ab eâ*¹, Ainsi la gloire se mêle dans la concupiscence de la chair. Les hommes comme les femmes, se piquent d'être vainqueurs. *C'est un opprobre parmi les Assyriens, si une femme se moque d'un homme en se sauvant de ses mains*².

Quelle nation n'est pas assyrienne de ce côté-là ? Où ne se glorifie-t-on pas de ces damnables victoires ? Où ne célèbre-t-on pas ces insignes corrupteurs de la pudeur, qui font gloire de tendre des pièges si sûrs, que nulle vertu n'échappe à leurs mains impures ? La gloire se mêle donc dans les désirs sensuels ; et on imagine une certaine excellence, d'un côté à se faire désirer, et de l'autre à corrompre, ou, comme parle l'Écriture, à humilier un sexe infirme.

CHAPITRE XVII.

Foiblesse orgueilleuse d'un homme qui aime les louanges, comparée avec celle d'une femme qui veut se croire belle.

MON Dieu, que je considère un peu de temps sous vos yeux la foiblesse de l'orgueil, et la vaine délectation des louanges où il nous engage. Qu'est-ce, ô Seigneur, que la louange, sinon l'expression d'un bon jugement que les hommes font de nous ? et si ce juge-

¹ Prov. VII. 26. — ² Judith. XII. 11.

ment et cette expression s'étendent beaucoup parmi les hommes, c'est ce qui s'appelle la gloire; c'est-à-dire, une louange célèbre et publique. Mais, Seigneur, si ces louanges sont fausses ou injustes, quelle est mon erreur de m'y plaire tant? Et si elles sont véritables, d'où me vient cette autre erreur, de me délecter moins de la vérité que du témoignage que lui rendent les hommes? Est-ce que, me défiant de mon jugement, je veux être fortifié dans l'estime que j'ai de moi-même par le témoignage des autres, et s'il se peut, de tout le genre humain? Quoi, la vérité m'est-elle si peu connue, que je veuille l'aller chercher dans l'opinion d'autrui? Ou bien, est-ce que connoissant trop mes faiblesses et mes défauts, dont ma conscience est le premier et inévitable témoin, j'aime mieux me voir, comme dans un miroir flatteur, dans le témoignage de ceux à qui je les cache avec tant de soin? Quelle faiblesse pareille!

Voyez cette femme amoureuse de sa fragile beauté, qui se fait à elle-même un miroir trompeur, où elle répare sa maigreur extrême, et rétablit ses traits effacés; ou qui fait peindre dans un tableau trompeur ce qu'elle n'est plus, et s'imagine reprendre ce que les ans lui ont ôté. Telle est donc la séduction, telle est la faiblesse de la louange, de la réputation, de la gloire. La gloire ordinairement n'est qu'un miroir, où l'on fait paroître le faux avec un certain éclat. Qu'est-ce que la gloire d'un César, ou d'un Alexandre, de ces deux idoles du monde, que tous les hommes semblent encore s'efforcer de porter, par leur louange et leur admiration, au faite des choses humaines? Qu'est-ce, dis-je, que leur gloire, si ce n'est un amas confus de

fausses vertus et de vices éclatants , qui , soutenus par des actions pleines d'une vigueur mal entendue , puisqu'elle n'aboutissoit qu'à des injustices , ou , en tout cas , à des choses périssables , ont imposé au genre humain , et ont même ébloui les sages du monde , qui sont engagés dans de semblables erreurs , et transportés par de semblables passions ? Vanité des vanités , et tout est vanité : et plus l'orgueil s' imagine avoir donné dans le solide , plus il est vain et trompeur.

Mais enfin mettons la louange avec la vertu et la vérité , comme elle y doit être naturellement ; quelle erreur de ne pouvoir estimer la vertu sans la louange des hommes ! La vertu est-elle si peu considérable par elle-même ? Les yeux de Dieu , sont-ce si peu de chose pour un vertueux ? Et qui donc les estimera , si les sages ne s'en contentent pas ? Et toutefois je vois un saint Augustin ¹ , un si grand homme , un homme si humble , un homme si persuadé qu'on ne doit aimer la louange que comme un bien de celui qui loue , dont le bonheur est de connoître la vérité , et de faire justice à la vertu : je vois , dis-je , un si saint homme , qui , s'examinant lui-même sous les yeux de Dieu , se tourmente , pour ainsi dire , à rechercher s'il n'aime point les louanges pour lui-même , plutôt que pour ceux qui les lui donnent ; s'il ne veut point être aimé des hommes pour d'autre motif que pour celui de leur profiter ; et en un mot , s'il n'est point plutôt un superbe qu'un vertueux : tant l'orgueil est un mal caché ; tant il est inhérent à nos entrailles ; tant l'appas en est subtil et imperceptible ; et tant il est vrai que les humbles

¹ *Confess. lib. x, cap. xxxvii, et seq. n. 60 et seq. tom. 1, col. 191 et seq.*

ont à craindre jusqu'à la mort quelque mélange d'orgueil, quelque contagion d'un vice qu'on respire avec l'air du monde, et dont on porte en soi-même la racine.

CHAPITRE XVIII.

Un bel esprit, un philosophe.

PARLONS d'une autre espèce d'orgueil, c'est-à-dire d'une autre espèce de foiblesse. On en voit qui passent leur vie à tourner un vers, à arrondir une période; en un mot, à rendre agréables des choses, non-seulement inutiles, mais encore dangereuses, comme à chanter un amour feint ou agréable, et à remplir l'univers des folies de leur jeunesse égarée. Aveugles admirateurs de leurs ouvrages, ils ne peuvent souffrir ceux des autres; ils tâchent parmi les grands, dont ils flattent les erreurs et les foiblesse, de gagner des suffrages pour leurs vers. S'ils remportent, ou qu'ils s'imaginent remporter l'applaudissement du public, enflés de ce succès, ou vain ou imaginaire, ils apprennent à mettre leur félicité dans des voix confuses, dans un bruit qui se fait dans l'air, et prennent rang parmi ceux à qui le prophète adresse ce reproche : *Vous qui vous réjouissez dans le néant*¹. Que si quelque critique vient à leurs oreilles, avec un dédain apparent, et une douleur véritable, ils se font justice à eux-mêmes; de peur de les affliger, il faut bien qu'une troupe d'a-

¹ *Amos. vi. 14.*

mis flatteurs prononce pour eux, et les assure du public. Attentifs à son jugement, où le goût, c'est-à-dire, ordinairement la fantaisie et l'humeur, a plus de part que la raison, ils ne songent pas à ce sévère jugement, où la vérité condamnera l'inutilité de leur vie, la vanité de leurs travaux, la bassesse de leurs flatteries, et à la fois le venin de leurs mordantes satires ou de leurs épigrammes piquantes, plus que tout cela les douceurs et les agréments qu'ils auront versés sur le poison de leurs écrits, ennemis de la piété et de la pudeur. Si leur siècle ne leur paroît pas assez favorable à leurs folies, ils attendront la justice de la postérité, c'est-à-dire, qu'ils trouveront beau et heureux d'être loués parmi les hommes pour des ouvrages que leur conscience aura condamnés avec Dieu même, et qui auront allumé autour d'eux un feu vengeur. O tromperie ! ô aveuglement ! ô vain triomphe de l'orgueil !

Une autre espèce d'orgueilleux. Les philosophes condamnent ces vains écrits. Il n'y a rien en apparence de plus grave ni de plus vrai que le jugement qu'un Socrate, un Platon, d'autres philosophes, à leur exemple, portent des écrits des poètes. Ils n'ont, disent-ils, c'est le discours de Platon, aucun égard à la vérité ; pourvu qu'ils disent des choses qui plaisent, ils sont contents : c'est pourquoi on trouvera dans leurs vers le pour et le contre, des sentences admirables pour la vertu et contre elle ; les vices y seront blâmés et loués également ; et pourvu qu'ils le fassent en de beaux vers, leur ouvrage est accompli. On trouvera dans ce philosophe un recueil de vers d'Homère pour et contre la vérité et la vertu : le poète ne paroît pas se soucier de ce qu'on suivra ; et pourvu qu'il arra-

che à son lecteur le témoignage que son oreille a été agréablement flattée, il croit avoir satisfait aux règles de son art : comme un peintre, qui sans se mettre en peine d'avoir peint des objets qui portent au vice, ou qui représentent la vertu, croit avoir accompli ce qu'on attend de son pinceau, lorsqu'il a parfaitement imité la nature. C'est pourquoi, ceci est encore le raisonnement de Platon, sous le nom de Socrate, lorsqu'on trouve dans les poètes de grandes et admirables sentences, on n'a qu'à approfondir, et à les faire raisonner dessus, on trouvera qu'ils ne les entendent pas. Pourquoi ? dit ce philosophe. Parce que songeant seulement à plaire, ils ne se sont mis en aucune peine de chercher la vérité.

Ainsi voit-on dans Virgile le vrai et le faux également étalés. Il trouve à propos de décrire dans son *Énéide* l'opinion de Platon sur la pensée et l'intelligence qui anime le monde; il le fera en vers magnifiques. S'il plaît à sa verve poétique, et au feu qui en anime les mouvements, de décrire le concours d'atomes qui assemble fortuitement les premiers principes des terres, des mers, des airs et du feu, et d'en faire sortir l'univers, sans qu'on ait besoin, pour les arranger, du secours d'une main divine; il sera aussi bon épicurien dans une de ses élogues, que bon platonicien dans son poème héroïque. Il a contenté l'oreille; il a étalé le beau tour de son esprit, le beau son de ses vers, et la vivacité de ses expressions : c'est assez à la poésie; il ne croit pas que la vérité lui soit nécessaire.

Les poètes et les beaux esprits chrétiens prennent le même esprit; la religion n'entre non plus dans le dessein et dans la composition de leurs ouvrages que dans

ceux des païens. Celui-là s'est mis dans l'esprit de blâmer les femmes ; il ne se met point en peine s'il condamne le mariage, et s'il en éloigne ceux à qui il a été donné comme un remède ; pourvu qu'avec de beaux vers il sacrifie la pudeur des femmes à son humeur satirique , et qu'il fasse de belles peintures d'actions bien souvent très-laides , il est content. Un autre croira fort beau de mépriser l'homme dans ses vanités et ses airs ; il plaidera contre lui la cause des bêtes , et attaquera en forme jusqu'à la raison , sans songer qu'il déprise l'image de Dieu , dont les restes sont encore si vivement empreints dans notre chute , et qui sont si heureusement renouvelés par notre régénération. Ces grandes vérités ne lui sont de rien ; au contraire , il les cache de dessein formé à ses lecteurs , parce qu'elles romproient le cours de ses fausses et dangereuses plaisanteries : tant on s'éloigne de la vérité , quand on cultive les arts à qui la coutume et l'erreur ne donnent dans la pratique d'autre objet que le plaisir.

Un philosophe blâme ces arts , et les bannit de sa république avec des couronnes sur la tête , et une branche de laurier dans sa main. Mais ce philosophe est-il lui-même plus sérieux , lui qui ayant connu Dieu , ne le connoît pas pour Dieu ; qui n'ose annoncer au peuple la plus importante des vérités ; qui adore avec lui des idoles , et sacrifie la vérité à la coutume ? Il en est de même des autres , qui , enflés de leur vaine philosophie , parce qu'ils seront où physiciens , où géomètres , ou astronomes , croiront exceller en tout , et soumettront à leur jugement les oracles que Dieu envoie au monde pour le redresser ; la simplicité de l'Écriture causera un dégoût extrême à leur esprit préoc-

cupé; et autant qu'ils sembleront s'approcher de Dieu par l'intelligence, autant s'en éloigneront-ils par leur orgueil : *Quantùm propinquaverunt intelligentiâ, tantùm superbiâ recesserunt*, dit saint Augustin¹. Voilà ce que fait dans l'homme la philosophie, quand elle n'est pas soumise à la sagesse de Dieu; elle n'engendre que des superbes et des incrédules.

CHAPITRE XIX.

De la gloire : merveilleuse manière dont Dieu punit l'orgueil, en lui donnant ce qu'il demande.

MON Dieu, que vous punissez d'une merveilleuse manière l'orgueil des hommes ! La gloire est le souverain bien qu'ils se proposent; et vous, Seigneur, comment les punissez-vous ? En leur ôtant cette gloire dont ils sont avides ? quelquefois; car vous en êtes le maître, et vous la donnez ou l'ôtez comme il vous plaît, selon que vous tournez l'esprit des hommes. Mais pour montrer combien elle est, non-seulement vaine, mais encore trompeuse et malheureuse, vous la donnez très-souvent à ceux qui la demandent, et vous en faites leur supplice.

Que désiroit ce grand conquérant qui renversa le trône le plus auguste de l'Asie. et de tout le monde, sinon de faire parler de lui, c'est-à-dire, d'avoir une grande gloire parmi les hommes ? *Que de peine*, disoit-il, *il se faut donner, pour faire parler les Athéniens !* Lui-même, il reconnoissoit la vanité de la gloire qu'il

¹ *Serm. CXXI n. 2, tom. V, col. 683 et alibi.*

recherchoit avec tant d'ardeur ; mais il y étoit entraîné par une espèce de manie, dont il n'étoit pas le maître. Et que fait Dieu pour le punir, sinon de le livrer à l'illusion de son cœur, et de lui donner cette gloire dont la soif le tourmentoit, avec encore plus d'abondance qu'il n'en pouvoit imaginer ? Ce ne sont pas seulement les Athéniens qui parlent de lui ; tout le monde est entré dans sa passion, et l'univers étonné lui a donné plus de gloire qu'il n'en avoit osé espérer. Son nom est grand en Orient comme en Occident, et les Barbares l'ont admiré comme les Grecs. Loin de refuser la gloire à son ambition, Dieu l'en a comblé ; il l'en a rassasié, pour ainsi parler, jusqu'à la gorge ; il l'en a enivré ; et il en a bu plus que sa tête n'étoit capable d'en porter. O Dieu, quel bien est celui que vous prodiguez aux hommes que vous avez livrés à eux-mêmes, et que vous avez repoussés de votre royaume !

Et pour la gloire du bel esprit, qui peut espérer d'en avoir autant, et durant sa vie, et après sa mort, qu'un Homère, qu'un Théocrite, qu'un Anacréon, qu'un Cicéron, qu'un Horace, qu'un Virgile ? On leur a rendu des honneurs extraordinaires pendant qu'ils étoient au monde, et la postérité en a fait ses modèles, et presque ses idoles. La folie de les louer a été poussée jusqu'à leur dresser des temples ; ceux qui n'ont pas été jusque là, n'ont pas laissé de les adorer à leur mode, comme des esprits divins et au-dessus de l'humanité. Et qu'avez-vous prononcé dans votre Évangile de cette gloire qu'ils ont reçue, et reçoivent continuellement dans la bouche de tous les hommes ? *Je vous le dis en vérité, ils ont reçu leur récompense*¹.

¹ *Matt. vi. 2.*

O vérité, ô justice, et sagesse éternelle, qui pesez tout dans votre balance, et donnez le prix à tout le bien, pour petit qu'il soit, vous avez préparé une récompense convenable à cette telle quelle industrie qui paroît dans les actions de ceux qu'on nomme héros, et dans les écrits de ceux qu'on nomme les grands auteurs! Vous les avez récompensés et punis tout ensemble; vous les avez repus de vent; enflés par la gloire, vous les en avez, pour ainsi dire, crevés. Combien ces grands auteurs ont-ils donné la gêne à leur esprit, pour arranger leurs paroles, et composer leurs poèmes? Celui-là étonné lui-même du long et furieux travail de son *Enéide*, dont tout le but, après tout, étoit de flatter le peuple régnant, et la famille régnante, avoue dans une lettre, qu'il s'est engagé dans cet ouvrage par une espèce de manie, *penè vitio mentis*. Leur conscience leur reprochoit qu'ils se donnoient beaucoup de peine pour rien, puisque ce n'étoit après tout que pour se faire louer.

Que d'étude, que d'application, que de curieuses recherches, que d'exactitude, que de savoir, que de philosophie, que d'esprit faut-il sacrifier à cette vanité! Dieu la condamne, et à la fois il la contente, pour laisser aux hommes un monument éternel du mépris qu'il fait de cette gloire si désirée par des gens qui ne le connoissent pas; il leur en donne plus qu'ils n'en veulent. Ainsi, dit saint Augustin, ces conquérants, ces héros, ces idoles du monde trompé, en un mot, ces grands hommes de toutes les sortes, tant renommés dans le genre humain, sont élevés au plus haut degré de réputation où l'on puisse parvenir parmi les hommes; et vains ils ont reçu une récompense aussi vaine

que leurs desseins : *Perceperunt mercedem suam, vani vanam*¹.

CHAPITRE XX.

Erreur encore plus grande de ceux qui tournent à leur propre gloire les œuvres qui appartiennent à la véritable vertu.

CE ne sont pas là toutefois ceux que la gloire trompe le plus. Plus vains encore, et plus déçus par leur orgueil sont ceux qui sacrifient à la gloire, non des choses vaines, mais les propres œuvres que la vertu devoit produire. Tels sont *ceux qui font leurs bonnes œuvres, pour être glorifiés des hommes; qui sonnent de la trompette devant eux-mêmes, quand ils font l'aumône; qui affectent de prier dans les coins des rues, et d'attrouper le monde autour d'eux; qui veulent rendre leurs jeûnes publics, et veulent les faire paroître dans la pâleur de leur visage*².

Ceux qui, parmi les païens, ou parmi les Juifs, ou même, par le dernier des aveuglements, parmi les chrétiens, ont été justes, équitables, tempérants, clementes, pour se faire admirer des hommes, sont de ce rang. Et tous *ils ont reçu leur récompense*; et ils sont beaucoup plus punis que ceux qui mettent la gloire dans des choses vaines. Car plus les œuvres qu'ils étalent sont solides par elles-mêmes, plus est-il indigne et injuste de les sacrifier à l'orgueil, et de tenir la vertu

¹ S. Aug. in Ps. CXVIII, Serm. XII, n. 2, tom. IV, col. 1306. — ² Matth. XXIII. 5. VI. 2, 5, 16.

si peu de chose, qu'on ne daigne la rechercher que pour en être loué par les hommes, comme si Dieu ne lui suffisoit pas.

CHAPITRE XXI.

Ceux qui dans la pratique des vertus ne cherchent point la gloire du monde, mais se font eux-mêmes leur gloire, sont plus trompés que les autres.

MAIS, ô mon Dieu, ô éternelle vérité, qui illuminez tout homme venant au monde, vous me découvrez dans votre lumière une autre plus dangereuse séduction et déception de l'esprit humain, dans ceux qui, s'élevant, à ce qui leur semble, au-dessus des louanges humaines, s'admirent eux-mêmes en secret, se font eux-mêmes leur dieu et leur idole, en se repaissant de l'idée de leur vertu, qu'ils regardent comme le fruit de leur propre travail, et qu'ils croient, en un mot, se donner eux-mêmes !

Tels étoient ceux qui disoient parmi les païens : *Que Dieu me donne la beauté, et les richesses ; pour moi je me donnerai la vertu et un esprit équitable et toujours égal ;* et qui par-là même s'élevoient en quelque façon au-dessus de leur Dieu, *parce qu'il étoit*, disoient-ils, *sage et vertueux par sa nature ; et qu'ils l'étoient eux, par leur industrie.* Et ils croyoient, dans cette pensée, se mettre au-dessus des hommes et de leurs louanges ; comme si eux-mêmes, qui se louoient et s'admirent en cette sorte, étoient autre chose que des hommes ;

et les louanges qu'ils se donnoient secrètement, autre chose que des louanges humaines; ou que tout cela fût autre chose que de servir la créature plutôt que le Créateur; puisqu'eux-mêmes bien certainement ils étoient des créatures, et des créatures d'autant plus foibles, et d'autant plus livrées à l'orgueil, que leur orgueil paroissoit plus indépendant et plus épuré; lorsqu'affranchis, s'ils l'étoient; du joug de la dépendance des opinions et des louanges des autres, ils faisoient leur félicité et l'objet unique de leur admiration, d'eux-mêmes, et de leurs vertus, qu'ils regardoient comme leur ouvrage, et en même temps comme le plus bel ouvrage de la raison.

O Dieu! qu'ils étoient superbes, et que leur orgueil étoit grossier, encore qu'ils prissent un tour apparemment plus délicat, pour se reposer en eux-mêmes! O qu'ils étoient pleins de faste et de jalousie, qu'ils étoient dédaigneux, et qu'ils méprisoient les autres hommes! Ils ne faisoient en effet que de les plaindre, comme des aveugles, et de déplorer leur erreur, réservant toute leur admiration pour eux-mêmes. Tel étoit ce pharisien, qui disoit à Dieu dans sa prière : *Je ne suis pas comme le reste des hommes qui sont ravis-seurs, injustes, impudiques, tel qu'est aussi ce publicain*¹. S'il appliquoit à cet homme particulier son mépris universel pour le genre humain, c'est parce qu'il le trouva le premier devant ses yeux, et il en eût fait autant à tout autre qui se seroit présenté de même; et ce dédain étoit l'effet de l'aveugle admiration dont il étoit plein pour lui-même. Il est vrai qu'en apparence il attribuoit à Dieu les vertus dont il se croyoit

¹ Luc. XVIII. 11.

revêtu ; puisqu'en se mettant au-dessus du reste des hommes , il disoit à Dieu : *Je vous en rends grâces*¹ , et sembloit le reconnoître comme l'auteur de tout le bien qu'il louoit en lui-même. Mais s'il eût été de ceux qui disent sincèrement avec David : *Mon âme sera louée dans le Seigneur*² ; non content de lui rendre grâces , il auroit connu son besoin , et lui auroit fait quelque demande ; il ne se seroit pas regardé comme un vertueux parfait , qui n'a pas besoin de se corriger d'aucun défaut , mais seulement de remercier de ses vertus ; enfin il n'auroit pas cru que Dieu le regardât seul et l'honorât seul de ses dons.

Quand donc il disoit à Dieu : *Je vous rends grâces* , c'étoit dans sa bouche une formule de prier , plutôt qu'une humilité sincère dans son cœur ; et qui eût pénétré le dedans de ce cœur tout à lui-même , y eût trouvé qu'en rendant grâces à Dieu de ses vertus , dans un fond plus intérieur il se rendoit grâces à lui-même de s'être attiré le don de Dieu , et de s'être seul rendu digne qu'il arrêtât ses yeux sur lui. Par où il retomboit nécessairement dans cette malédiction du prophète : *Maudit l'homme qui espère en l'homme , et qui se fait un bras de chair*³ ; puisque lui-même , qui se confioit en lui-même , étoit un homme de chair , c'est-à-dire , un homme foible , qui mettoit sa confiance en lui-même , en lui-même sa force et sa vertu. Et son erreur est , poursuit le prophète , de retirer son cœur de Dieu , pour l'occuper de soi-même et de sa vertu : *Maledictus homo qui confidit in homine , et ponit carnem brachium suum , et à Domino recedit cor ejus*.

¹ Luc. XVIII. 11. — ² Ps. XXXIII. 3. — ³ Jer. XVII. 5.

CHAPITRE XXII.

Si le chrétien, bien instruit des maximes de la foi, peut craindre de tomber dans cette espèce d'orgueil?

TELS étoient les pharisiens, et telle étoit leur justice, pleine d'elle-même et de son propre mérite. Ils se regardoient comme les seuls dignes du don de Dieu, et de même que s'ils étoient d'une autre nature, ou formés d'une autre masse, et d'une autre boue que le reste des humains, ils les excluient de sa grâce, ne pouvant souffrir qu'on annonçât l'Évangile aux gentils ni qu'on louât d'autres hommes qu'eux. C'est là donc cette fausse et abominable justice, qui est détestée par saint Paul en tant d'endroits; et une telle justice, si clairement réprouvée dans l'Évangile, ne devrait point trouver de place parmi les chrétiens.

Mais les hommes corrompent tout, et abusent du christianisme, comme du reste des dons de Dieu. Il s'est trouvé des hérétiques, tels qu'étoient les pélagiens, qui ont cru se devoir à eux-mêmes tout leur salut; et il s'en est trouvé d'autres, qui, en ne s'en attribuant qu'une partie, ont cru avoir toute l'humilité nécessaire au christianisme, et rendre à Dieu toute la gloire qui lui étoit due.

Mais les véritables chrétiens, tel qu'étoit un saint Cyprien, tant loué par saint Augustin, pour cette sentence, ont dit qu'il *falloit donner; non une partie du salut, mais le tout à Dieu; et ne nous glorifier jamais*

*de rien, parce que rien n'étoit à nous*¹. Et ils l'avoient pris de saint Paul, dont toute la doctrine aboutit à conclusion, non que celui qui se glorifie se puisse glorifier, du moins en partie, en lui-même; mais qu'il ne doit nullement se glorifier en lui-même, mais en Dieu, c'est-à-dire, uniquement en lui.

CHAPITRE XXIII.

Comment il arrive aux chrétiens de se glorifier en eux-mêmes.

TELLE est donc la justice chrétienne, opposée à la justice judaïque et pharisaïque, que saint Paul appelle *la propre justice*², c'est-à-dire, celle qu'on trouve en soi-même, et non pas en Dieu. On tombe dans cette fausse justice, ou par une erreur expresse, lorsqu'on croit avoir quelque chose, pour peu que ce soit, ne fût-ce qu'une petite *pensée*, et le moindre de tous les désirs, *de soi-même, comme de soi-même*³, contre la doctrine de saint Paul; ou sans erreur dans l'esprit, par une certaine attache ou complaisance du cœur. Car comme, après Dieu, il n'y a rien de plus beau ni de plus semblable à Dieu que la créature raisonnable, sanctifiée par sa grâce, soumise à sa grâce, pleine de ses dons, vivante selon la raison et selon Dieu, usant bien de son libre arbitre; une âme qui voit ou

¹ S. Cypr. Test. adversus Judæos, ad Quirin. I. III, cap. 4. Ed. Baluz. pag. 305. S. Aug. contra duas Ep. Pelag. l. IV, cap. X, n. 25 et seq. tom. X, col. 483 et seq. et alibi. — ² Rom. X. 3. — ³ II. Cor. III. 5.

croit voir cette beauté en elle-même, qui sent qu'elle fait le bien, et s'y attache par un amour sincère, autant qu'elle peut; touchée d'un si beau spectacle, s'y arrête et regarde un si grand bien, plutôt comme étant en soi, que comme venant de Dieu. Ce qui fait qu'insensiblement elle oublie que Dieu en est le principe, et se l'attribue à soi-même par un sentiment d'autant plus vraisemblable, qu'en effet elle y concourt par son libre arbitre.

C'est par son libre arbitre qu'elle croit, qu'elle espère, qu'elle aime, qu'elle consent à la grâce, qu'elle la demande; ainsi, comme ce bien qu'elle fait lui est propre en quelque façon, elle se l'approprie et se l'attribue, sans songer que tous les bons mouvements du libre arbitre sont prévenus, préparés, dirigés, excités, conservés par une opération propre et spéciale de Dieu, qui nous fait faire, de la manière qu'il sait, tout le bien que nous faisons, et nous donne le bon usage de notre propre liberté, qu'il a faite, et dont il opère encore le bon exercice; en sorte qu'il n'y a rien de ce qui dépend le plus de nous, qu'il ne faille demander à Dieu et lui en rendre grâces.

L'âme oublie cela, par un fonds d'attache qu'elle a à elle-même, par la pente qu'elle a de s'attribuer et s'approprier tout le bien qu'elle a, encore qu'il lui vienne de Dieu, et aime mieux s'occuper d'elle-même qui le possède, que de Dieu qui le donne; ou si elle l'attribue à Dieu, c'est à la manière de ce pharisien, qui dit à Dieu : *Je vous rends grâces*, et qui s'attribue à soi-même de rendre grâces; ou si elle surpasse ce pharisien, qui se contente de rendre grâces, sans rien demander, et qu'elle demande à Dieu son secours;

elle s'attribue encore cela même, et s'en glorifie ; ou si elle cesse de s'en glorifier, elle se glorifie de cela même, et fait renaître l'orgueil, par la pensée qu'elle a de l'avoir vaincu.

O malheur de l'homme, où ce qu'il y a de plus épuré, de plus sublime, de plus vrai dans la vertu, devient naturellement la pâture de l'orgueil ! Et à cela quel remède, puisqu'encore on se glorifie du remède même ? en un mot, on se glorifie de tout, puisque même on se glorifie de la connoissance qu'on a de son indigence et de son néant, et que les retours sur soi-même se multiplient jusqu'à l'infini.

Mais c'est peut-être que c'est là un petit défaut ? Non, c'est la plus grande de toutes les fautes, et il n'y a rien de si vrai que cette parole de saint Fulgence, dans la lettre à Théodore¹ : « C'est à l'homme un » orgueil détestable, quand il fait ce que Dieu con- » damne dans les hommes ; mais c'est encore un or- » gueil plus détestable, lorsque les hommes s'attribuent » ce que Dieu leur donne, c'est-à-dire, la vertu et la » grâce. Car plus ce don est excellent, plus est grande » la perversité de l'ôter à Dieu, pour se le donner à » soi-même, et plus injuste est l'ingratitude de mé- » connoître l'auteur d'un si grand bien. »

C'est donc la plus grande peste, et en même temps la plus grande tentation de la vie humaine, que cet orgueil de la vie, que saint Jean nous fait détester. C'est pourquoi il nous le rapporte après les deux autres, comme le comble de tous les maux, et le dernier degré du mal. *Mes petits enfants*, nous dit-il, *n'aimez pas le monde, ni tout ce qui est dans le monde, parce*

¹ *Epist. vi, cap. viii, n. 11, édit. 1684, pag. 189.*

que tout y est concupiscence de la chair ; c'est ce qui présente le premier et ce qui fait le premier degré de notre chute : ou concupiscence des yeux , curiosité et ostentation ; qui est comme le second pas que vous faites dans le mal : ou orgueil de la vie , qui est l'abîme des abîmes , et le mal dont toute la vie et tous ses actes sont infectés radicalement et dans le fond.

CHAPITRE XXIV.

Qui a inspiré à l'homme cette pente prodigieuse à s'attribuer tout le bien qu'il a de Dieu ?

MON Dieu, quel est le principe de cette attache prodigieuse que nous avons à nous-mêmes, et qui nous l'a inspirée ? Qui nous a, dis-je, inspiré cette aveugle et malheureuse inclination, cette pitoyable facilité, d'attribuer à nos propres forces et à nos propres efforts, en un mot, à nous-mêmes, tout le bien qui est en nous par votre libéralité ? Ne sommes-nous pas assez néant, pour être capables d'entendre du moins que nous sommes un néant, et que nous n'avons rien qui ne soit de vous ? Et d'où vient que la chose la plus difficile à ce néant, c'est de dire véritablement : Je suis un néant : Je ne suis rien ? En voici la cause première.

Parmi toutes les créatures, Dieu, dès l'origine et avant toute autre nature, en avoit fait une qui devoit être la plus belle et la plus parfaite de toutes : c'étoit la nature angélique ; et, dans une nature si parfaite, il s'étoit comme délecté à faire un ange plus excellent,

plus beau, plus parfait que tous les autres : en sorte que sous Dieu et après Dieu l'univers ne devoit rien voir de si parfait ni de si beau. Mais tout ce qui est tiré du néant peut succomber au péché. Une si belle intelligence se plut trop à considérer qu'elle étoit belle. Elle n'étoit pas, comme l'homme, attachée à un corps; de sorte que n'ayant point à tomber plus bas qu'elle-même, par l'inclination aux biens corporels, toute sa force se réunit tellement à s'admirer elle-même, et à aimer sa propre excellence, qu'elle ne put aimer autre chose.

Vraiment toute créature n'est rien; et quiconque s'aime soi-même et sa propre perfection, excepté Dieu, qui est seul parfait, se dégrade, en pensant s'élever. Que servirent à ce bel ange tant de lumières, dont son entendement étoit orné? *Il ne demeura pas dans la vérité*¹, où il avoit été créé. C'est ce qu'a prononcé la vérité même. Que veut dire cette parole: *Il ne demeura pas dans la vérité*? Est-ce qu'il tomba dans l'erreur ou dans l'ignorance? Point du tout, il connoît encore la vérité dans sa chute même; et, comme dit l'apôtre saint Jacques, *lui et ses anges la croient, et en tremblent*². Ainsi, ne demeurer pas dans la vérité, fut à cet ange superbe la vouloir plutôt regarder en soi-même qu'en Dieu, et la perdre, en cessant d'en faire sa règle et de l'aimer, comme elle veut et doit être aimée, c'est-à-dire, comme la maîtresse et la souveraine de tous les esprits.

Ange malheureux, qui êtes comparé, à cause de vos lumières, à l'étoile du matin, *comment êtes-vous tombé du ciel*, dit Isaïe³? Et Ezéchiël⁴: *Vous étiez le sceau de*

¹ Joan. VIII. 44. — ² Jac. II. 19. — ³ Is. XIV. 12. — ⁴ Ezech. XXVIII. 12, 14 et 15.

la ressemblance : nulle créature n'étoit plus semblable à Dieu que vous : *vous étiez plein de sa sagesse, et parfait dans votre beauté; créé dans les délices du paradis de votre Dieu, vous étiez orné, comme d'autant de pierres précieuses, de toutes les plus belles connoissances; l'or précieux de la charité vous avoit été donné, et dès votre création vous aviez été préparé à la recevoir; vous étiez parfait dans vos voies dès le jour de votre origine, jusqu'à ce que l'iniquité s'est trouvée en vous.* Et quelle est cette iniquité, sinon de vous trop regarder vous-même, et de faire votre piège de votre propre excellence ?

Une intelligence si lumineuse, qui perçoit tout d'un seul regard, avoit aussi une force dans sa volonté, qui dès sa première détermination fixoit ses résolutions, et les rendoit immuables : qui étoit l'un des plus beaux traits, et peut-être le plus parfait de la divine ressemblance. Mais pendant qu'il l'admire trop, et qu'il en est trop épris, il pèche, et en même temps il se rend inflexible dans le mal; et sa force, que Dieu abandonne à elle-même, le perd à jamais.

Malheur, malheur, encore une fois, et cent fois malheur à la créature qui ne veut pas se voir en Dieu, et se fixant en elle-même, se sépare de la source de son être, qui l'est aussi par conséquent de sa perfection et de son bonheur ! Ce superbe, qui s'étoit fait son dieu à lui-même, mit la révolte dans le ciel; et Michel, qui se trouva à la tête de l'ordre où la rébellion faisoit peut-être le plus de ravage, s'écria : *Qui est comme Dieu ?* D'où lui vient le nom de Michel; Michel, c'est-à-dire, *Qui est comme Dieu ?* comme s'il eût dit : *Quel est celui-ci qui nous veut paroître comme un autre Dieu,*

et qui a dit dans son orgueil : *Je m'élèverai jusqu'aux cieux* ; je dominerai tous les esprits, et j'exalterai mon trône par-dessus les astres de Dieu ; je monterai sur les nuées les plus hautes, dont Dieu fait son char, et je serai semblable au Très-Haut¹ ? Qui est donc ce nouveau Dieu, qui se veut ainsi élever au-dessus de nous ? Mais il n'y a qu'un seul Dieu : rallions-nous tous à le suivre ; disons tous ensemble : *Qui est comme Dieu ?* car voyez ce que devient tout à coup ce faux Dieu, qui se vouloit faire adorer. Dieu l'a frappé, et il tombe avec les anges ses imitateurs. Toi qui t'élevois au plus haut du ciel, *tu es précipité dans les enfers, dans les cachots les plus profonds : In infernum detraheris, in profundum lacu*². Dans sa chute il conserve tout son orgueil, parce que son orgueil doit être son supplice. N'ayant pu gagner tous les anges, pour étendre le plus qu'il pouvoit ce règne d'orgueil, dont il est le malheureux fondateur, il attaque l'homme que *Dieu avoit mis au-dessous des anges, mais seulement un peu au-dessous* ; parce que c'étoit après eux la créature la plus excellente, une créature où l'image de Dieu reluisoit comme dans les anges mêmes, quoique dans un degré un peu inférieur : *Minuisti eum paulò minùs ab angelis*³.

Cet ange devenu rebelle, devenu satan, devenu le diable, vient donc à l'homme dans le paradis, où Dieu l'avoit fait heureux et saint. Chaque chose qui en touche une autre, la pousse par l'endroit par où elle est elle-même le plus en mouvement. Le mouvement par lequel ce mauvais ange est entraîné, c'est l'orgueil ; et jamais il n'y en eut ni il ne peut y en avoir de plus violent ni de plus rapide que le sien. Il pousse donc

¹ Is. XIV. 13, 14. — ² Ibid. XIV. 15. — ³ Ps. VIII. 6.

l'homme par l'endroit par où il étoit tombé lui-même; et l'impression qu'il lui communique, est celle qui étoit en lui la plus puissante, c'est-à-dire, celle de l'orgueil : *Unde cecidit, inde dejecit*¹. L'homme se trouva trop foible pour y résister; et l'empire de l'orgueil, qui avoit commencé dans le ciel, par un seul coup s'étendit sur toute la terre.

CHAPITRE XXV.

Séduction du démon; Chute de nos premiers parents; naissance des trois concupiscences, dont la dominante est l'orgueil.

MON Dieu, je repasserai dans mon esprit l'histoire trop véritable de ma chute, dans celui en qui j'étois avec tous les hommes, en qui j'ai été tenté, en qui j'ai été vaincu, de qui j'ai tiré en naissant toute la faiblesse et toute la corruption que je sens. Malheureux fruit du péché où je suis né, preuve incontestable et irréprochable témoin de ma misère! O Dieu! j'ai écouté dans ma mère Eve le tentateur, qui lui disoit par la bouche du serpent² : *Pourquoi Dieu vous a-t-il commandé de ne point manger du fruit de cet arbre?* Ce n'est qu'une question; ce n'est qu'un doute qu'il veut introduire dans notre esprit : *Pourquoi Dieu vous a-t-il commandé?* Mais qui est capable d'écouter une question contre Dieu, et de se laisser ébranler par le moindre doute, est capable d'avaler tout le poison.

¹ S. Aug. *Serm.* CLXIV, n. 8, tom. v, col. 788. — ² Gen. III. i.

Eve lui répondit la vérité : *Dieu a mis tous les autres fruits en notre puissance : il n'y a que l'arbre qui est au milieu de ce jardin de délices dont il nous a commandé de ne manger point le fruit, et même de ne le point toucher, de peur que nous ne mourions*¹. Elle répondit la vérité ; mais le premier mal fut de répondre : car il n'y a point de *pourquoi* à écouter contre Dieu ; et tout ce qui met en doute la souveraine raison et la souveraine sagesse, doit dès là nous être en horreur. Le tentateur s'étant donc fait écouter, passe du doute à la décision : *Vous ne mourrez point*, dit-il² ; *mais Dieu sait qu'au jour que vous mangerez de ce fruit, vos yeux seront ouverts, et vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal. Vos yeux seront ouverts* : vous vous verrez vous-mêmes en vous-mêmes : et au lieu de vous voir toujours en Dieu, vous aurez vous-mêmes une excellence divine ; et tout à coup devenus comme des dieux, vous saurez par vous-mêmes le bien et le mal , et tout ce qui vous peut faire bons ou mauvais, heureux ou malheureux : vous en aurez la clef, vous y entrerez par vous-mêmes ; vous serez parfaitement libres et dans une sorte d'indépendance.

Le père de mensonge , pour se faire écouter , enveloppoit ici le vrai avec le faux ; car il est vrai qu'en se soulevant contre Dieu, et se faisant un dieu soi-même, on devient comme indépendant de la loi de Dieu : on connoît d'une certaine façon le bien en le perdant ; on connoît le mal qu'on n'auroit jamais éprouvé ; on a les yeux ouverts, pour voir son malheur, et un désordre en soi-même qu'on n'auroit jamais vu sans cela, comme il arriva à Adam et à Eve, aussitôt après qu'ils

¹ Gen. III. 2, 3. — ² Ibid. 4.

eurent désobéi : *Leurs yeux furent ouverts*, dit le texte sacré¹, *et ils virent qu'ils étoient nus*; et leur nudité commença à les confondre. Et dans tout cela il s'éleva dans leur cœur une certaine attention à eux-mêmes qui ne leur étoit point permise, un arrêt à leur propre volonté, un amour de leur propre excellence : et de tout cela un secret plaisir de se goûter eux-mêmes avant que de goûter le fruit défendu, et de se plaire en eux-mêmes, et en leur propre perfection, que jusqu'alors innocents et simples ils n'avoient vue qu'en Dieu seul.

Cela commença par Eve, que le démon avoit attaquée la première, comme la plus foible; mais il lui parla pour tous les deux : *Pourquoi Dieu vous a-t-il défendu? Cur præcepit vobis Deus? Vous ne mourrez point; vous saurez : Nequaquam moriemini; scientes*²; en nombre pluriel. Eve porta en effet à son mari toute la tentation du malin qui l'avoit séduite : elle commença par considérer ce fruit défendu, qu'apparemment elle n'avoit encore osé regarder, par respect pour l'ordre de Dieu; elle vit qu'il étoit bon à manger, beau à voir, et promettant par la seule vue un goût agréable : elle se promit en le mangeant un nouveau plaisir, qui manquoit encore à ses sens. Elle en mangea, et en donna à manger à son mari, qui le prenant de sa main, avec les mêmes sentiments qui l'avoient séduite, mit le comble à notre malheur, et fut à toute sa postérité une source éternelle de péché et de mort.

Comprenons donc tous les degrés de notre perte. Dans une si grande félicité, dans une si grande facilité de ne pécher pas; n'y ayant dans le corps aucune foiblesse, aucune révolte dans les sens, aucune sorte de con-

¹ Gen. III. 7. — ² Ibid. I, 4, 5.

cupiscence dans l'esprit, l'homme n'étoit accessible au mal que par la complaisance pour soi-même, par l'amour de sa propre excellence, et en un mot, par l'orgueil. C'est donc par-là qu'on le tente; obliquement on lui montre Dieu comme jaloux de son bien : *Pourquoi le Seigneur vous commande-t-il de ne point toucher à ce fruit? C'est qu'il sait qu'en le mangeant, vous éprouverez un bonheur qu'il vous envie : Vous serez comme des dieux,* et vous aurez par vous-mêmes la science du bien et du mal, qui est un attribut divin.

C'étoit donc alors qu'il falloit dire, comme avoit fait saint Michel : *Qui est comme Dieu? Qui, comme lui, doit se plaire dans sa propre volonté? être par lui-même parfait et heureux? savoir tout, et n'être guidé dans tous ses desseins que de sa propre lumière? L'homme, à l'exemple de l'ange rebelle, et par son instigation, se laissa prendre à ce vain éclat; et dès là l'amour de soi-même et de sa propre grandeur pénétra tout le genre humain, s'enfonça dans notre sein, pour se produire à toute occasion et infecter toute notre vie; et fit en nous une empreinte et une plaie si profonde, qu'elle ne se peut jamais ni effacer ni guérir entièrement, tant que nous vivons sur la terre. Et ce fut l'effet de ces paroles : *Vous serez comme des Dieux.**

Les mêmes paroles portèrent encore une curiosité infinie au fond de nos cœurs; car étant le propre de Dieu de tout savoir, en nous flattant de la pensée d'être une espèce de divinité, le tentateur ajouta à cette promesse la science du bien et du mal, c'est-à-dire, toute science; et enveloppa sous ce nom les sciences bonnes et mauvaises, et tout ce qui pouvoit repaître l'esprit par sa nouveauté, par sa singularité, par son éclat.

Ce qui vint après tout cela, fut l'amour du plaisir des sens : en voyant avec agrément le fruit défendu, en le dévorant d'abord par les yeux, et prévenant par son appétit son goût délectable, l'amour du plaisir est entré, et nos premiers parents nous l'ont inspiré jusque dans la moelle des os. Hélas ! hélas ! le plaisir des sens se fit bientôt sentir par tout le corps : ce ne fut point seulement le fruit défendu qui plut aux yeux et au goût ; Adam et Eve se furent l'un et l'autre une tentation plus dangereuse que toutes les autres sensibles ; il fallut cacher tout ce qu'on sentoit de désordre

CHAPITRE XXVI.

La vérité de cette histoire trop constante par ses effets.

LES esprits superbes, qui dédaignent la simplicité de l'Écriture, et se perdent dans sa profondeur, traitent cette histoire de vaine, et presque de puérile. Un serpent qui parle ; un arbre d'où l'on espère la science du bien et du mal ; les yeux ouverts tout à coup, en mangeant son fruit ; la perte du genre humain attachée à une action si peu importante ; quelle fable moins croyable trouve-t-on dans les poètes ? C'est ainsi que parlent les impies. Et la sagesse éternelle, si on la consulte, répond au contraire : Pourquoi Dieu n'auroit-il pas défendu quelque chose à l'homme, pour lui faire mieux sentir qu'il avoit un souverain ? Mais n'étoit-il

pas de la félicité de l'état où Dieu l'avoit mis, que le commandement qu'il lui feroit fût facile?

Qu'y avoit-il de plus doux, dans une si grande abondance de toute sorte de fruits, que de n'en réserver qu'un seul? Quel inconvénient que Dieu, qui avoit fait l'homme composé de corps et d'âme, attachât aux objets sensibles des grâces intellectuelles, et fit de l'arbre interdit une espèce de sacrement de la science du bien et du mal? Qui sait si ce n'étoit pas le dessein de sa sagesse de faire un jour goûter ce fruit à nos premiers parents, et de leur en donner la jouissance, après avoir, durant quelque temps, éprouvé leur fidélité? Quoi qu'il en soit, étoit-il indigne de Dieu de les mettre à cette épreuve, et de leur laisser attendre de sa seule bonté la connoissance si désirée du bien et du mal!

Pour ce qui étoit du serpent, vouloit-on qu'Eve en eût horreur, comme nous avons à présent, dans un temps où tous les animaux étoient obéissants à l'homme, sans qu'aucun lui pût nuire, ni par conséquent l'effrayer? Mais pourquoi, sans imaginer que les bêtes eussent un langage, Eve n'auroit-elle pas cru que Dieu, des mains de qui elle sortoit, et dont la toute-puissance lui étoit sensible par la création de tant de choses merveilleuses, n'eût pas fait d'autres créatures intelligentes que l'homme; ou que ces créatures lui apparussent, et se rendissent sensibles, sous la forme des animaux? Dieu même, qui avoit fait les sens, prenoit bien, pour rendre heureux l'homme tout entier, une figure sensible, qui ne nous est pas exprimée. On entendoit sa voix, on l'entendoit comme marcher et s'avancer vers Adam dans le paradis. Pourquoi donc

les autres esprits, différents de celui de l'homme, ne se seroient-ils pas montrés à ses yeux sous les figures que Dieu permettroit? Le serpent alors innocent, mais qui devoit dans la suite devenir si odieux comme si nuisible à notre nature, devoit servir en son temps à nous rendre la séduction du démon plus odieuse; et les autres qualités de cet animal étoient propres à nous figurer le juste supplice de cet esprit arrogant, atterré par la main de Dieu, et devenu si rampant par son orgueil.

Voilà une partie des mystères que contient l'Écriture sainte, dans sa merveilleuse et profonde brièveté. Mais, sans tous ces raisonnements, l'histoire de notre perte ne nous est devenue que trop sensible, et trop croyable par les effets que nous en sentons. Est-ce Dieu qui nous avoit faits aussi superbes, aussi curieux, aussi sensuels; en un mot, aussi corrompus en toutes manières que nous le sommes?

Mon Dieu, n'entends-je pas encore tous les jours le sifflement du serpent, quand j'hésite si je suivrai votre volonté ou mes appétits? N'est-ce pas lui qui me dit secrètement : *Pourquoi Dieu vous a-t-il défendu?* quand je m'admire moi-même, dès que je sens en moi la moindre lumière, ou le moindre commencement de vertu, et que je m'y attache plus qu'à Dieu même qui me l'a donné, jusqu'à ne pouvoir en arracher ni mes regards ni ma complaisance, et jusque même à ne pouvoir pas retenir mon cœur, qui se l'attribue, comme si j'étois moi-même à moi-même ma règle, mon Dieu, et la cause de mon bonheur?

N'est-ce pas ce serpent qui me dit encore ; *Vous serez comme des dieux?* Toutes les adresses, par les-

quelles il m'insinue l'orgueil , ne sont-ce pas autant d'effets de sa subtilité , et autant de marques de ses replis tortueux ? Mais quelle source de curiosité ne m'ouvre-t-il pas dans le sein , en me promettant de m'ouvrir les yeux , et de me faire trouver , dans le fruit qu'il me montre , la science du bien et du mal ? Et lorsqu'à la moindre atteinte du plaisir des sens , je me sens si foible , et que mes résolutions , que je croyois si fermes dans l'amour de Dieu , tout d'un coup se perdent en l'air , sans que ma raison impuisante puisse tenir un moment contre cet attrait : hélas ! qu'est-ce autre chose que le serpent , qui me montre ce fruit décevant ? Je ne le vois encore que de loin ; et déjà mes yeux en sont épris. Si je le touche , quel plaisir trompeur ne se coule pas dans mes veines ! Et combien serai-je perdu , si je le mange ! Qu'y a-t-il donc de si incroyable que l'homme ait péri dans son origine , par ce qui me rend encore si malade , ou plutôt par ce qui me montre que je suis vraiment mort par le péché ?

CHAPITRE XXVII.

Saint Jean explique toute la corruption originelle dans les trois concupiscences.

AINSI il est manifeste que saint Jean , en nous expliquant la triple concupiscence , celle de la chair et des sens , celle des yeux et de la curiosité , et enfin celle de l'orgueil , est remonté à l'origine de notre corrup-

tion , dans laquelle nous avons vu cette triple concupiscence , et dans la tentation du démon , et dans le consentement du premier homme. Qu'a prétendu le démon , que de me rendre superbe comme lui , savant et curieux comme lui , et à la fin sensuel , ce qu'il n'étoit pas , parce qu'il n'avoit point de corps ; mais ce qu'il nous a fait être , en ravilissant notre esprit , jusqu'à le rendre esclave du corps ; pour y effacer d'autant plus l'image de Dieu , qu'il tomberoit par ce moyen dans une bassesse et abjection plus extrême ?

Voilà les trois concupiscences. Saint Jean les rapporte dans un autre ordre qu'elles ne paroissent dans l'histoire de la tentation , que nous venons de voir ; parce que dans cette histoire primitive le Saint-Esprit a voulu tracer tout l'ordre de notre chute. Il falloit que la tentation commençât à inspirer l'orgueil , d'où sortit la curiosité , qui est mère , comme on a vu , de l'ostentation ; afin que notre chute se terminât enfin , comme à l'endroit le plus bas , dans la corruption de la chair. Comme c'étoit par ces degrés que nous étions tombés , Moïse , qui nous a d'abord regardés comme étant encore debout , dans la rectitude de notre première institution , a voulu marquer nos maux comme ils sont venus. Mais saint Jean qui nous trouve déjà perdus , remonte de degré en degré , par la concupiscence de la chair et par la curiosité de l'esprit , au premier principe et au comble de tout le mal , qui est l'orgueil de la vie.

Qui pourroit dire quelle complication , quelle infinie diversité de maux sont sortis de ces trois concupiscences ? On craint , on espère , ou désespère , on entreprend , on avance , on recule suivant les désirs ,

c'est-à-dire, suivant les concupiscences dont on est prévenu : on n'envie, on n'ôte aux autres que le bien qu'on désire pour soi-même ; on n'est ennemi de personne, qu'autant qu'on en est contrarié ; on n'est injuste, ravisseur, violent, traître, lâche, trompeur, flatteur, que selon les diverses vues que nous donnent nos concupiscences ; on ne veut ôter du monde que ceux qui s'y opposent, ou qui y nuisent en quelque manière que ce soit, ou de dessein, ou sans dessein : on ne veut avoir de puissance, ni de crédit, ni de biens que pour contenter ses désirs ; on veut ne se rendre redoutable, que pour effrayer ceux qui nous pourroient contredire ; on ne médit, que pour avoir ses armes comme toujours prêtes dans sa langue, et s'élever sur la ruine des autres.

O Dieu, dans quel abîme me suis-je jeté ? Quelle infinité de péchés ai-je entrepris de décrire ? C'est là le monde dont Satan est le créateur ; c'est sa création opposée à celle de Dieu. Et c'est pourquoi saint Jean nous crie avec tant de charité : *Mes petits enfants, n'aimez pas le monde ni tout ce qui est dans le monde ; parce que tout ce qui est dans le monde, de quelque nom qu'il s'appelle, de quelque couleur qu'il se pare, n'est après tout qu'amour du plaisir des sens, que curiosité et ostentation, et enfin que ce fin orgueil, par lequel l'homme, enivré de son excellence, s'attribue l'ouvrage de Dieu, et se corrompt dans ses dons.*

CHAPITRE XXVIII.

De ces paroles de saint Jean : *Laquelle n'est pas du Père, mais du monde*; qui expliquent ces autres paroles du même apôtre : *Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui.*

TEL est donc l'œuvre du démon, opposé à l'œuvre de Dieu; et c'est pourquoi saint Jean, après avoir dit : *N'aimez pas le monde, ni ce qui est dans le monde; parce que tout ce qui est dans le monde est concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie*, ajoute : *laquelle concupiscence, ainsi divisée dans ses trois branches, n'est pas du Père, ni du monde*¹. Ce n'est pas l'ouvrage du Père, qui d'abord n'avoit inspiré à l'homme que la soumission à Dieu seul, la sobriété de l'esprit, pour ne savoir et ne voir que ce qu'il vouloit dans toutes les choses qui nous environnent, et la parfaite sujétion de la chair à l'esprit.

Ainsi les concupiscences nommées par saint Jean ne sont pas de Dieu, et ne trouvoient aucun rang dans son ouvrage. Car, en regardant tous les ouvrages qu'il avoit faits pour être vus, parmi lesquels l'homme étoit le meilleur, il avoit dit que *tout étoit bon et très-bon*²; et ainsi il n'a pas fait la concupiscence qui est mauvaise dans sa source et dans ses effets, ni le monde qui est tout entier dans le mal : *In maligno*, dit saint Jean³. Elle vient du monde que Satan a fait,

¹ I. Joan. II. 16. — ² Gen. I. 31. — ³ I. Joan. V. 19.

de cette fausse création dont il est l'auteur ; elle est née en Adam avec le monde ; et passant de lui à tout le genre humain , elle en a composé ce monde , qui n'est que corruption.

Prenez donc garde à n'aimer jamais aucune partie de cet ouvrage , où Dieu ne veut avoir aucune part. De quelque côté que le monde veuille vous attirer ; soit que ce soit en vous faisant admirer votre propre perfection , ou vous incitant à aimer l'ostentation des sciences , et toutes les autres vanités dont se repaissent les créatures ; soit en vous engageant dans les plaisirs dont la chair est la source et l'objet , n'entrez en aucune sorte dans cette séduction : n'y entrez , dis-je , par aucun endroit , parce qu'il n'y a rien qui soit de Dieu ; tout y est du monde , qu'il n'a pas fait , qu'il déteste , qu'il condamne. Et c'est aussi ce qui a fait dire à son apôtre : *Si quelqu'un aime le monde* , et le moindre de ses attraits , jusqu'à y donner son cœur , *L'amour du Père n'est pas en lui*¹. On ne peut pas aimer Dieu et le monde ; on ne peut pas nager comme entre deux , se donnant tantôt à l'un et tantôt à l'autre ; en partie à l'un , et en partie à l'autre. Dieu veut tout ; et pour peu que vous lui ôtiez , ce peu que vous donnerez au monde , à la fin entraînera tout votre cœur , et sera le tout pour vous.

¹ I. Joan. v. 15.

CHAPITRE XXIX.

De ces paroles de saint Jean : *Le monde passe, et sa concupiscence passe; mais celui qui fait la volonté de Dieu, demeure éternellement.*

APRÈS avoir parlé du monde, et des plaies de la concupiscence, saint Jean découvre la cause de notre erreur, et en même temps le remède de tout le désordre, dans ces dernières paroles de notre passage : *Et le monde passe avec sa concupiscence; mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement*¹. Comme s'il disoit : A quoi vous arrêtez-vous, insensés ? Au monde ? à son éclat ? à ses plaisirs ? Ne voyez-vous pas que le monde passe ? Les jours sont tantôt sereins, tantôt nébuleux ; les saisons sont tantôt réglées, tantôt dérégées ; les années tantôt abondantes, tantôt infructueuses : et pour passer du monde naturel au monde moral, qui est celui qui nous éblouit et qui nous enchante, les affaires tantôt heureuses, tantôt malheureuses ; la fortune toujours inconstante. Le monde passe : *La figure de ce monde passe*². Le monde, que vous aimez, n'est point une vérité, une chose, un corps : c'est une figure, et une figure creuse, volage, légère, que le vent emporte ; et ce qui est encore plus foible, une ombre qui se dissipe d'elle-même.

Le monde passe et sa concupiscence : non-seulement le monde est variable de soi, mais encore la concu-

¹ I. Joan. II. 17. — ² I. Cor. VII. 31.

piscence varie elle-même : le changement est des deux côtés. Souvent le monde change pour vous : ceux qui vous favorisoient, qui vous aimoient, ne vous favorisent plus, ne vous aiment plus ; mais souvent même sans qu'ils changent vous changez : le dégoût vous prend ; une passion, un plaisir, un goût en chasse un autre ; et de tous côtés vous êtes livrés au changement et à l'inconstance.

Ecoutez le Sage : *La vie humaine est une fascination* ¹, une tromperie des yeux : on croit voir ce qu'on ne voit pas ; on voit tout avec des yeux malades. Mais vous l'aimiez si éperdument, et maintenant vous ne l'aimez plus ? J'étois ébloui, j'avois les yeux fascinés, je les avois troubles. Qui vous avoit fasciné les yeux ? Une passion insensée : il me semble que c'est un songe qui s'est dissipé.

Ajoutez à la déception la folie, la niaiserie, la stupidité : *Fascinatio nugacitatis* ². Ajoutez-y l'inconstance de la concupiscence : *Inconstantia concupiscentiæ* : voilà son propre caractère. Elle va par des mouvements irréguliers, selon que le vent la pousse. Non-seulement on veut autre chose malade que sain ; autre chose dans la jeunesse que dans l'enfance, et dans l'âge plus avancé que dans la jeunesse, et dans la vieillesse que dans la force de l'âge ; autre chose dans le beau temps que dans le mauvais ; autre chose pendant la nuit, qui vous présente des idées sombres, que dans le jour qui les dissipe ; mais encore dans le même âge, dans le même état, on change, sans savoir pourquoi : le sang s'émeut, le corps s'altère, l'humeur varie ; on se trouve aujourd'hui tout autre qu'hier ;

¹ Sap. IV. 12. — ² Ibid.

on ne sait pourquoi, si ce n'est qu'on aime le changement : la variété divertit, elle désennuie : on change pour n'être pas mieux ; mais la nouveauté nous charme pour un moment : *Inconstantia concupiscentiæ.*

Prenez garde, disoit Moïse¹, à vos yeux et à vos pensées : ne les suivez pas ; car elles vous souilleront sur divers objets. Souvenons-nous, dit saint Paul², quels nous étions tous autrefois, lorsque nous vivions dans les désirs de notre chair, faisant la volonté de notre chair et de nos pensées. Il ne s'élève pas plus de vagues dans la mer, que de pensées et de désirs dans notre esprit et dans notre cœur : elles s'effacent mutuellement, et aussi elles nous emportent tour à tour : nous allons au gré de nos désirs : il n'y a plus de pilote : la raison dort, et se laisse emporter aux flots et aux vents.

Saint Augustin compare un homme qui aime le monde, qui est guidé par les sens, à un arbre, qui s'élevant au milieu des airs, est poussé tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, selon que le vent qui souffle le mène : « Tels, dit-il, sont les hommes sensuels et » voluptueux : ils semblent se jouer avec les vents, » et jouir d'un certain air de liberté, en promenant » deçà et delà leurs vagues désirs. » Tels sont donc les hommes du monde : ils vont deçà et delà avec une extrême inconstance, et ils appellent liberté leur égarément ; comme un enfant qui se croit libre, lorsqu'échappé à son conducteur il court deçà et delà, sans savoir où il veut aller.

O homme ! ne verras-tu jamais ton erreur ? Tous ces désirs, qui t'entraînent l'un après l'autre, sont

¹ Num. xv. 39. — ² Ephes. ii. 3.

autant de fanfaisies de malades, autant de vaines images qui se promènent dans un cerveau creux ; il ne faudroit que la santé pour dissiper tout. Ta santé, ô homme, c'est de faire la volonté du Seigneur, et de t'attacher à sa parole : *Le monde passe, la concupiscence passe.*, dit saint Jean¹ ; *mais celui qui fait la volonté du Seigneur demeure éternellement* : rien ne passe plus, tout est fixe, tout est immuable.

O homme ! tu étois fait pour cet état immuable, pour cette stabilité, pour cette éternité : tu étois fait pour être avec Dieu un même esprit, et participer par ce moyen à son immutabilité. Si tu t'attaches à ce qui passe, une autre immutabilité, une autre éternité t'attend : au lieu d'une éternité pleine de lumière, une éternité ténébreuse et malheureuse te sera donnée ; et l'homme se rendra digne d'un mal éternel, pour avoir fait mourir en soi un bien qui le devoit être : *Et factus est malo dignus æterno*, qui hoc in se peremit bonum, quod esse posset æternum².

Ainsi, dit saint Jean, mes frères, mes petits enfants, *n'aimez pas le monde, ni tout ce qui est dans le monde* ; parce que tout y passe et s'en va en pure perte. *Ne nous arrêtons point à ce qui se voit, mais à ce qui ne se voit pas ; parce que ce qui se voit est temporel, mais les choses qui ne se voient point sont éternelles. Ce moment si court et si léger des afflictions de cette vie, que nous pleurons tant, et qui nous fait perdre patience, produira en nous dans un excès surprenant, l'excès inespéré, et tout le poids éternel d'une gloire qui ne finira jamais*³.

¹ I. Joan. II. 17. — ² S. Aug. de Civit. Dei, lib. XXI, cap. XII, tom. VII col. 683. — ³ II. Cor. IV. 17, 18.

CHAPITRE XXX.

Jésus-Christ vient changer en nous, par trois saints desirs, la triple concupiscence que nous avons héritée d'Adam.

VOILA donc la folie et l'erreur de l'homme. Dieu l'avoit fait heureux et saint; ce bien de sa nature étoit immuable; car Dieu, lorsqu'il l'a donné, de lui-même ne le retire jamais, parce qu'il est Dieu, et ne change pas : *Ego Dominus, et non mutor*¹. L'homme donc n'avoit qu'à ne changer pas, et il seroit demeuré dans un état immuable; et il a changé volontairement, et la triple concupiscence s'en est ensuivie : il est devenu superbe, il est devenu curieux, il est devenu sensuel. Mais pour nous guérir de ces maux, Dieu nous a envoyé un Sauveur humble, un Sauveur qui n'est curieux que du salut des hommes, un Sauveur noyé dans la peine, et qui est un homme de douleurs.

L'homme superbe s'attribue tout à lui-même; et Jésus, qui fait de si grandes choses, dont la doctrine est si sublime, et les œuvres si admirables, ne s'attribue rien à lui-même : *Ma doctrine n'est pas ma doctrine, mais de celui qui m'a envoyé*². *Mon Père, qui demeure en moi, y fait les œuvres que vous admirez*³. *Ma nourriture, c'est de faire la volonté de mon Père*⁴. Il a des élus, et c'est sa gloire : mais son Père les lui a donnés;

¹ *Malach. III. 6.* — ² *Jouan. VII. 16.* — ³ *Ibid. XIV. 10.* — ⁴ *Ibid. IV. 34.*

et si on ne peut les lui ôter, c'est que son Père, qui les lui a donnés, est plus grand que tout, et que rien ne peut être ôté de ses mains toutes-puissantes¹. Toute puissance m'est donnée dans le ciel et dans la terre² : je l'ai, mais comme donnée; j'ai en moi-même, et je donne à qui je veux la vie éternelle; mais c'est mon Père qui m'a donné d'avoir la vie en moi-même : Vous boirez bien mon calice; mais pour être assis à ma droite ou à ma gauche, ce n'est pas à moi de le donner, mais ceux-là l'auront à qui mon Père l'a préparé³; c'est lui qui dispose et de moi-même et des places qu'on aura autour de moi; il a mis tous les temps en sa puissance, et je ne suis que le ministre de ses conseils.

Chrétien, écoute; ne sois point superbe; ne fais point ta volonté, ne t'attribue rien : tu es le disciple de Jésus-Christ, qui ne fait que la volonté de son Père, qui lui rapporte tout, et lui attribue tout ce qu'il fait.

Jésus-Christ étoit *la science et la sagesse de Dieu*⁴ : quelle doctrine ne pouvoit-il pas étaler? Mais il ne montre aucune science que celle du salut. A la vérité, de ce côté-là sa science est haute au-delà de toute hauteur; mais, dans les choses humaines, il n'est curieux ni de doctrine ni d'éloquence. Il ne montre aucune étude recherchée; ses similitudes sont tirées des choses les plus communes, de l'agriculture, de la pêche, du trafic, de la marchandise, de l'économie, des choses les plus communes et les plus connues, de la royauté, et ainsi du reste. Il voile les secrets de Dieu sous cette apparence vulgaire, sans aucune ostentation; il dit

¹ Joan. x. 28. — ² Matt. xxviii. 18. — ³ Ibid. xx. 23. — ⁴ I. Cor. 1. 30. Coloss. ii. 3.

seulement ce que son Père lui met à la bouche pour l'instruction du genre humain; il ne veut point qu'il se trouve parmi ses disciples plusieurs sages, ni plusieurs savants, non plus que plusieurs puissants, plusieurs nobles et plusieurs riches. Toute la science qu'il faut avoir dans son école, *est de connoître Jésus-Christ, et encore Jésus-Christ crucifié*¹; le plus docte de tous ses disciples ne sait et ne veut savoir autre chose, et c'est de quoi uniquement il se glorifie.

Peut-être sera-t-il curieux de ce qui se passe dans le monde, ou des desseins des politiques? Non; il se laisse raconter, à la vérité, ce qui étoit arrivé à ceux dont Pilate mêla le sang à leur sacrifice; mais sans s'arrêter à cette nouvelle, non plus qu'à celle de la tour de Siloë, dont la chute avoit écrasé dix-huit hommes, il conclut de là seulement à profiter de cet exemple². Et pour ce qui est de la politique, il montre qu'il connoît bien celle d'Hérode, et ce qu'il tramoit secrètement contre lui; mais seulement pour le mépriser; et il lui fait dire : *Allez, dites à ce renard que, malgré lui et ses finesses, je chasserai les démons, et je guérirai les malades aujourd'hui et demain; et quoi qu'il fasse je ne mourrai qu'au troisième jour*³; par où il entend le troisième an, parce que c'est le moment de son Père. C'est tout ce qu'il faut savoir des choses du monde; que Dieu en dispose, et qu'elles roulent selon ses ordres. C'est pourquoi étant renvoyé au même Hérode, loin de contenter le vain désir qu'il avoit de voir des miracles, il ne daigne pas même lui dire une parole, et pour confondre la vanité et la curiosité des politiques du monde, il se laisse traiter de fou par Hérode et par sa cour cu-

¹ I. Cor. II. 2. — ² Luc. XIII. 1, 3, 4, 5. — ³ Ibid. 32.

rieuse, qui lui mettent par mépris un habit blanc, comme à un insensé ; il ne les reprend, ni ne les punit. C'est à la sagesse divine assez punir et assez convaincre les fous, que de se retirer du milieu d'eux, sans daigner s'en faire connoître, et les laisser dans leur aveuglement.

S'il n'est curieux ni des sciences ni des nouvelles du monde, il l'est encore moins des riches habits et des riches ameublements : *Les renards ont leurs tanières, et les oiseaux leurs nids ; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête*¹. Il dort dans un bateau, sur un coussin étranger. Ne pensez pas lui prendre les yeux par des édifices éclatants ; quand on lui montre ces belles pierres et ces belles structures du temple, il ne les regarde que pour annoncer que tout y sera bientôt détruit². Il ne voit dans Jérusalem, une ville si superbe et si belle, que sa ruine qui viendrait bientôt ; et au lieu de regards curieux, ses yeux ne lui fournissent pour elle que des larmes.

Enfin, pour combattre la concupiscence de la chair, il oppose au plaisir des sens un corps tout plongé dans la douleur, des épaules toutes déchirées par des fouets, une tête couronnée d'épines et frappée avec une canne par des mains impitoyables ; un visage couvert de crachats, des yeux meurtris, des joues flétries et livides à force de soufflets, une langue abreuvée de fiel et de vinaigre, et par-dessus tout cela une âme triste jusqu'à la mort ; des frayeurs, des désolations, et une détresse inouïe. Plongez-vous dans les plaisirs, mortels ! voilà votre Maître abîmé, corps et âme, dans la douleur.

¹ *Matt.* VII. 20. *Marc.* IV. 38. — ² *Matt.* XXIV.

CHAPITRE XXXI.

De ces paroles de saint Jean : Je vous écris, pères ; je vous écris, jeunes gens ; je vous écris, petits enfants. Récapitulation de ce qui est contenu dans tout le passage de cet apôtre.

EN cet état de douleur, que nous dit Jésus autre chose, si ce n'est ce que nous dit en son nom son disciple bien-aimé : *N'aimez point le monde, ni tout ce qui est dans le monde* : car je l'ai couvert de honte et d'horreur par ma croix ; n'en aimez pas les concupiscences, que j'ai déclarées mauvaises par ma mort.

Ne présumez point de vous-même : car c'est là le commencement de tout péché ; c'est par-là que votre mère a été séduite, et que votre père vous a perdu.

Ne désirez pas la gloire des hommes : car vous auriez reçu votre récompense, et vous n'auriez à attendre que d'inévitables supplices.

Ne vous glorifiez pas vous-même : car tout ce que vous vous attribuez dans vos bonnes œuvres, vous l'ôtez à Dieu qui en est l'auteur, et vous vous mettez en sa place.

Ne secouez point le joug de la discipline du Seigneur, et ne dites point en vous-même, comme un rebelle orgueilleux : *Je ne servirai point*¹ ; car si vous ne servez à la justice, vous serez esclave du péché, et enfant de la mort.

¹ Jerem. II. 20.

Ne dites point : *Je ne suis point souillé*¹; et ne croyez pas que Dieu ait oublié vos péchés, parce que vous les avez oubliés vous-même : car le Seigneur vous éveillera en vous disant : *Voyez vos voies dans ce val-lon secret. Je vous ai suivi partout; et j'ai compté tous vos pas*².

Ne résistez point aux sages conseils, et ne vous emportez pas, quand on vous reprend : car c'est le comble de l'orgueil de se soulever contre la vérité même lorsqu'elle vous avertit, et de regimber contre l'éperon.

Ne recherchez point à savoir beaucoup ; apprenez la science du salut ; toute autre science est vaine, et, comme disoit le Sage : *En beaucoup de sagesse, il y a beaucoup de fureur et d'indignation ; et qui ajoute la science, ajoute le travail*³.

Ne soyez point curieux en choses vaines, en nouvelles, en politique, en riches habillements, en maisons superbes, en jardins délicieux : *Vanité des vanités, a dit l'Ecclésiaste ; vanité des vanités, et tout est vanité*⁴. *Malgré elle la creature est assujétie à la vanité, et en est frappée; mais elle doit gémir en elle-même, jusqu'à ce qu'elle ait secoué ce joug, et soit appelée à la liberté des enfants de Dieu*⁵.

N'aimez point à amasser des trésors, ni à repaître vos yeux de votre or et de votre argent : car *où sera votre trésor, là sera votre cœur*⁶; et jamais vous n'écouteriez l'Eglise, qui vous crie de toute sa force, à chaque sacrifice qu'elle offre : *Sursum corda* : Le cœur en haut.

¹ Jerem. II. 23. — ² Ibid. et Job. XIV. 16. — ³ Eccle. I. 18. — ⁴ Ibid. 12. — ⁵ Rom. VIII. 20, 21. — ⁶ Matt. VI. 21.

N'aimez point les plaisirs des sens, n'attachez point vos yeux sur un objet qui leur plaît, et songez que David périt par un coup d'œil¹.

Ne vous plaisez point à la bonne chère, qui appesantit votre cœur; ni au vin, qui vous porte dans le sein le feu de la concupiscence : *Sa couleur trompe*, dit le Sage², *dans une coupe; mais à la fin il vous pique comme une couleuvre.*

Ne vous plaisez point aux chants qui relâchent la vigueur de l'âme, ni à la musique amoureuse qui fait entrer la mollesse dans les cœurs par les oreilles.

N'aimez point les spectacles du monde, qui le font paroître beau, et en couvrent la vanité et la laideur.

N'assistez point aux théâtres; car tout y est comme dans le monde, dont ils sont l'image, ou concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie; on y rend les passions délectables, et tout le plaisir consiste à les réveiller.

Ne croyez pas qu'on soit innocent en jouant ou en faisant un jeu des vicieuses passions des autres; par-là on nourrit les siennes. Un spectateur du dehors est au dedans un acteur secret. Ces maladies sont contagieuses; et de la feinte on en veut venir à la vérité.

Je vous l'écris, pères; je vous l'écris, jeunes gens; je vous l'écris, petits enfants, dit saint Jean³. Il parle à trois âges : aux pères, qui sont déjà vieux ou approchent de la vieillesse; aux jeunes gens, qui sont dans la force; et aux enfants.

Vieillards, qui, dans la foiblesse de votre âge, mettez votre gloire dans vos enfants, mettez-la plutôt à

¹ II. Reg. xi. 2. — ² Prov. xxiii. 32. — ³ I. Joan. ii. 13.

connoître celui qui est dès le commencement, et à l'avoir pour votre père.

Jeunes gens, saint Jean vous parle deux fois. Vous vous glorifiez dans votre force, et par vos vives saillies et vos fougues impétueuses vous voulez tout emporter; mais vous devez mettre votre gloire à vaincre le malin, qui inspire à vos jeunes cœur tant de désirs, d'autant plus dangereux qu'ils paroissent doux et flatteurs.

Je dirai un mot aux enfants, et puis, jeunes gens, dont les périls sont si grands; je reviendrai encore à vous. Petits enfants: c'est par tendresse que je vous appelle ainsi; car je n'adresserois pas mon discours à ceux qui, dans le berceau, ne m'écouteront pas encore. Je parle donc à vous, ô enfants, qui commencez à avoir de la connoissance. Dès qu'elle commence à poindre, connoissez votre véritable père, qui est Dieu; honorez-le dans vos parents, qui sont les images de son éternelle paternité; ayez sa crainte dans le cœur, et apprenez de bonne heure à vous laisser enseigner, corriger et conduire à sa sagesse.

Qu'on ne vous apprenne point à aimer l'ostentation et les parures; que la vanité nè soit en vous ni l'attrait ni la récompense du bien que vous faites; et surtout qu'on ne fasse point un jeu de vos passions. Parents, ne nous donnez point ces petites comédies dans vos familles; ces jeux encore innocents viennent d'un fond qui ne l'est pas. Les filles n'apprennent que trop tôt qu'il faut avoir des galants; les garçons ne sont que trop prêts à en faire le personnage. Le vice naît sans qu'on y pense, et on ne sait quand il commence à germer.

Enfin je reviens à vous, jeunes gens. Il est vrai, vous êtes dans la force : *fortes estis*¹ ; mais votre force n'est que foiblesse, si elle ne se fait paroître que par l'ardeur et la violence de vos passions. Que la parole de Dieu demeure en vous ; vous commencez à l'entendre, commencez à la révéler. Vous voulez l'emporter sur tout le monde ; mais je vous ai déjà dit que celui sur qui il faut l'emporter c'est le malin qui vous tente.

Tous ensemble, pères déjà avancés en âge, jeunes gens, enfants, chrétiens tant que vous êtes, *n'aimez pas le monde, ni ce qui est dans le monde* : car tout y est amour des plaisirs, curiosité et ostentation ; enfin un orgueil foncier, qui étouffe la vertu dans sa semence, et ne cessant de la persécuter, la corrompt, non-seulement quand elle est née, mais encore quand elle semble avoir pris son accroissement et sa perfection.

CHAPITRE XXXII.

De la racine commune de la triple concupiscence, qui est l'amour de soi-même ; à quoi il faut opposer le saint et pur amour de Dieu.

SOUVENONS-NOUS, malheureux enfants d'Adam, qu'en quittant Dieu, en qui est la source et la perfection de notre être, nous nous sommes attachés à nous-mêmes ; et que c'est dans ce malheureux et aveu-

¹ I. Joan. II. 14.

gle amour que consiste la tache originelle , principalement dans cet amour de notre excellence propre ; puisque c'est celui qui nous fait véritablement dieux à nous-mêmes , idolâtres de nos pensées , de nos opinions , de nos vices , de nos vertus mêmes , incapables de porter , je ne dirai pas seulement les faux biens du monde qui nous maîtrisent et nous transportent , mais encore les vrais biens qui viennent de Dieu ; parce qu'au lieu de nous élever à celui qui les donne afin qu'on s'unisse à lui , nous nous y attachons , je ne sais comment , de même que s'ils nous étoient propres , ou que nous en fussions les auteurs. Notre libre arbitre , qui a trompé nos premiers parents , nous séduit encore ; et parce que vous avez voulu , ô mon Dieu , qu'il concourût à votre grand œuvre , qui est notre sanctification ; sans songer que c'est vous , ô moteur secret , qui lui inspirez le bon choix qu'il fait , il s'arrête , je ne sais comment , en lui-même , et croit-êtré quelque chose , quoiqu'il ne soit rien.

Mon Dieu , sanctifiez-nous en vérité ; que nous soyons saints , non pas à nos yeux , mais aux vôtres ; cachez-nous à nous-mêmes , et que nous ne nous trouvions plus qu'en vous seul.

Je me suis levé pendant la nuit avec David , *pour voir vos cieux qui sont les ouvrages de vos doigts , la lune et les étoiles que vous avez fondées*¹ : Qu'ai-je vu , ô Seigneur , et quelle admirable image des effets de votre lumière infinie ! Le soleil s'avançoit , et son approche se faisoit connoître par une céleste blancheur qui se répandoit de tous côtés ; les étoiles étoient disparues , et la lune s'étoit levée avec son croissant , d'un

¹ Ps. VIII. 4.

argent si beau et si vif, que les yeux en étoient charmés. Elle sembloit vouloir honorer le soleil, en paroissant claire et illuminée par le côté qu'elle tournoit vers lui ; tout le reste étoit obscur et ténébreux ; et un petit demi-cercle recevoit seulement dans cet endroit-là un ravissant éclat, par les rayons du soleil, comme du père de la lumière. Quand il la voit de ce côté, elle reçoit une teinte de lumière ; plus il la voit, plus sa lumière s'accroît. Quand il la voit toute entière, elle est dans son plein ; et plus elle a de lumière, plus elle fait honneur à celui d'où elle lui vient. Mais voici un nouvel hommage qu'elle rend à son céleste illuminateur. A mesure qu'il approchoit, je la voyois disparaître ; le foible croissant diminueoit peu à peu ; et quand le soleil se fut montré tout entier, sa pâle et débile lumière s'évanouissant, se perdit dans celle du grand astre qui paroissoit, dans laquelle elle fut comme absorbée. On voyoit bien qu'elle ne pouvoit avoir perdu sa lumière par l'approche du soleil qui l'éclairoit ; mais un petit astre cédoit au grand, une petite lumière se confondoit avec la grande ; et la place du croissant ne parut plus dans le ciel ; où il tenoit auparavant un si beau rang parmi les étoiles.

Mon Dieu, lumière éternelle, c'est la figure de ce qui arrive à mon âme, quand vous l'éclairez. Elle n'est illuminée que du côté que vous la voyez ; partout où vos rayons ne pénètrent pas, ce n'est que ténèbres ; et quand ils se retirent tout-à-fait, l'obscurité et la défaillance sont entières. Que faut-il donc que je fasse, ô mon Dieu, sinon de reconnoître de vous toute la lumière que je reçois ? Si vous détournez votre face, une nuit affreuse nous enveloppe, et vous seul êtes

la lumière de notre vie. *Le Seigneur est ma lumière et mon salut, qui craindrai-je ? Le Seigneur est le protecteur de ma vie, de qui aurai-je peur*¹ ? Nous sommes de ceux à qui l'apôtre a écrit : *Vous avez été autrefois ténèbres, mais maintenant vous êtes lumière en Notre-Seigneur*². Comme s'il eût dit : Si vous étiez par vous-mêmes lumineux, pleins de sainteté, de vérité et de vertu; et si vous étiez vous-mêmes votre lumière, vous n'auriez jamais été dans les ténèbres, et la lumière ne vous auroit jamais quittés. Mais maintenant vous reconnoissez, par tous vos égarements, que vous ne pouvez être éclairés que par une lumière qui vous vienne du dehors et d'en-haut; et si vous êtes lumière, c'est seulement en Notre-Seigneur.

O lumière incompréhensible, par laquelle vous illuminez tous les hommes qui viennent au monde, et d'une façon particulière ceux de qui il est écrit : *Marchez comme des enfants de lumière*³; outre l'hommage que nous vous devons, de vous rapporter toute la lumière et toute la grâce qui est en nous, comme la tenant uniquement de vous, qui êtes le vrai Père des lumières; nous vous en devons encore un autre, qui est que notre lumière, telle quelle, doit se perdre dans la vôtre, et s'évanouir devant vous. Oui, Seigneur, toute lumière créée, et qui n'est pas vous, quoiqu'elle vienne de vous, vous doit ce sacrifice de s'anéantir, de disparaître en votre présence; et disparaître principalement à nos propres yeux; en sorte que, s'il y a quelque lumière en nous, nous la voyions, non point en nous-mêmes, mais en celui que vous nous avez donné *pour nous être sagesse, et*

¹ Ps. xxvi. 1. — ² Ephes. v. 8. — ³ Ibid.

*justice, et sainteté, et rédemption*¹; afin que celui qui se glorifie, se glorifie; non point en lui-même, mais uniquement en *Notre-Seigneur*².

Voilà, mon Dieu, le sacrifice que je vous offre, et l'oblation pure de la nouvelle alliance, qui vous doit être offerte en Jésus-Christ et par Jésus-Christ dans toute la terre. Je vous l'offre, ô Dieu vivant et éternel; autant de fois que je respire, je veux vous l'offrir; autant de fois que je pense, je souhaite de penser à vous, et que vous soyez tout mon amour; car je vous dois tout. Vous n'êtes pas seulement la lumière de mes yeux; mais si j'ouvre les yeux pour voir la lumière que vous leur présentez, c'est vous-même qui m'en inspirez la volonté.

O Seigneur, de qui je tiens tout, je vous aimerai à jamais; je vous aimerai, ô Dieu, qui êtes ma force. Allumez en moi cet amour; envoyez-moi du plus haut des cieux, et de votre sein éternel, votre Saint-Esprit, ce Dieu amour, qui ne fait qu'un cœur et qu'une âme de tous ceux que vous sanctifiez; qu'il soit la flamme invisible qui consume mon cœur d'un saint et pur amour; d'un amour qui ne prenne rien pour soi-même, pas la moindre complaisance, mais qui vous renvoie tout le bien qu'il reçoit de vous.

O Dieu, votre Saint-Esprit peut seul opérer cette merveille; qu'il soit en moi un charbon ardent, qui purifie de telle sorte mes lèvres et mon cœur, qu'il n'y ait plus rien du mien en moi; et que l'encens que je brûlerai devant votre face, aussitôt qu'il aura touché ce brasier ardent que vous allumerez au fond de mon âme, sans qu'il m'en demeure rien,

¹ I. Cor. I. 30, 31. — ² II. Cor. X. 17.

s'exhale tout en vapeurs vers le ciel, pour vous être en agréable odeur. Que je ne me délecte qu'en vous, en qui seul je veux trouver mon bonheur et ma vie, maintenant et aux siècles des siècles. *Amen, Amen.*

OPUSCULES.

RÉFLEXIONS

SUR QUELQUES PAROLES

DE JESUS-CHRIST.

ET moi je vous dis : Ne résistez point à celui qui vous traite mal. (Matt. v, 39.) Ne point résister au prochain qui nous traite mal, c'est ne se point mettre en danger de perdre la patience, la charité, la douceur, la modération ; car ce sont des biens que nous devons avoir principalement soin de conserver. Ne point résister, c'est vaincre en vertu celui qui nous veut attaquer ; et c'est ainsi qu'il faut être plus fort que lui. Ne point résister, c'est ôter au feu le moyen de s'allumer, ne répondant rien, et adoucissant tout.

Bienheureux sont les doux, parce qu'ils posséderont la terre. (Matt. v. 4.)

Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. (Matt. xi. 29.)

Pour entretenir le bon ordre et la paix dans votre communauté, pour gagner peu à peu tous les cœurs, pour persuader sans difficulté et sans disputer, pour entraîner les autres sans effort, pour attirer les personnes les plus éloignées de suivre le bon chemin, il

n'y a qu'à pratiquer envers elles la douceur ; mais la pratiquer comme Jésus-Christ : car il ne suffit pas d'être doux, si on ne l'est comme lui. Il est vrai que pour y parvenir il faut beaucoup prendre sur soi. Il faut compatir, excuser, supporter, condescendre, se soumettre, s'humilier ; et j'avoue que cela est très-difficile. Mais souvenons-nous que la grande vertu, la grande sévérité du christianisme consiste dans la pratique de la charité, de l'humilité et de la douceur, dans la patience, et le pardon de toutes offenses, même les plus sensibles ; et que c'est une grande illusion que de vouloir chercher la perfection hors de là, ou de prétendre la trouver sans cela.

Saint François de Sales s'est adonné à un continuel exercice de douceur pour l'intérêt de la foi ; et nous devons nous y attacher pour l'intérêt de la charité : car la charité ne nous doit pas être moins précieuse que la foi, et nous ne devons pas faire moins pour l'une que pour l'autre. La miséricorde veut qu'on fasse du bien à son prochain en toutes rencontres, qu'on ne le juge jamais, qu'on ne le condamne point, et que dans ses peines et afflictions on l'assiste et le console.

Si le grain de froment, dit Jésus-Christ, ne tombe en terre et ne meurt, il demeure seul ; mais s'il meurt, il se multiplie et porte beaucoup de fruit. (Joan. XII. 24, 25.)

Nous sommes ce grain de froment, et nous avons un germe de vie caché en nous-mêmes : c'est par-là que nous pouvons porter beaucoup de fruit, et du fruit pour la vie éternelle : mais il faut pour cela que

tout meure en nous ; il faut que le germe de vie se dégage, et se débarrasse de tout ce qui l'enveloppe. La fécondité de ce grain ne paroît qu'à ce prix. Tombons donc et cachons-nous en terre ; humilions-nous ; laissons périr tout l'homme extérieur, la vie des sens, la vie du plaisir, la vie de l'honneur, la vie du corps. Entendons bien la force de ce mot : *Se haïr soi-même*¹. Si les choses de la terre n'étoient que viles et de nul prix, il suffiroit de les mépriser ; si elles n'étoient qu'inutiles, il suffiroit de les laisser là ; s'il suffisoit de donner la préférence au Sauveur, il se seroit contenté de dire comme ailleurs : *Si on aime ces choses plus que moi, on n'est pas digne de moi*² : mais pour nous montrer qu'elles sont nuisibles, il se sert du mot de *haine*. Entendons par-là le courage que demande le christianisme : tout perdre, tout sacrifier. Cette vie est une tempête ; il faut soulager le vaisseau, quoi qu'il en coûte : car que serviroit-il de tout sauver, si soi-même il faut périr ?

Péri●e donc pour nous tout ce qui nous plaît ; qu'il s'en aille en pure perte pour nous. Haïr son âme, c'est haïr tous les talents et tous les avantages naturels, comme étant à nous ; et peut-on s'en glorifier quand on les haït ? Mais peut-on ne les pas haïr quand on considère qu'ils ne nous servent qu'à nous perdre, dans l'état d'aveuglement et de foiblesse où nous sommes, toujours en danger de tout rapporter à nous, au lieu de tendre à Dieu par ses dons ? Gloire, fortune, réputation, santé, beauté, esprit, savoir, adresse, habileté, tout nous perd : le goût même de notre vertu nous perd plus que tout le reste. Il n'y a

¹ *Luc. xiv. 26.* — ² *Matt. x. 37.*

rien que Jésus-Christ ait tant répété et tant inculqué que ce précepte : *Si on veut être mon disciple, il faut, dit-il, haïr son père, sa mère, ses frères et sœurs, femme et enfants, et sa propre âme, et tout le sensible en nous; alors cette fécondité intérieure développera toute sa vertu, et nous porterons beaucoup de fruit.*

Notre Seigneur ajoute encore : *Qui aime son âme, la perdra.* C'est la perdre que de chercher à la satisfaire. Il faut qu'elle perde tout, et qu'elle se perde elle-même, qu'elle se haïsse, qu'elle se refuse tout, si elle veut se garder pour la vie éternelle.

Toutes les fois que quelque chose de flatteur se présente à nous, songeons à ces paroles : *Qui aime son âme, la perd.* Toutes les fois que quelque chose de dur et de pesant se présente, songeons aussitôt : *Haïr son âme, c'est la sauver.* Ainsi nous vivrons de la foi, et nous serons vrais justes dans l'esprit et les maximes de l'Évangile.

SUR LA PRIÈRE.

PRIER Dieu véritablement, c'est lui exposer avec humilité nos misères, et lui demander d'en avoir compassion selon la grandeur de sa miséricorde, et des mérites de Jésus-Christ. *Demandez et vous recevrez, frappez et on vous ouvrira, cherchez et vous trouverez*¹. Ce sont trois degrés, et comme trois instances qu'il faut faire persévéramment, et coup sur coup. Mais que faut-il demander à Dieu ? Saint Jacques nous

¹ *Matt.* VII. 7, 8.

le dit : *Si quelqu'un manque de sagesse, qu'il la demande à Dieu, qui donne abondamment à tous, sans jamais reprocher ses bienfaits* ¹. Mais il faut demander la sagesse d'en-haut avec confiance, et sans hésiter dans son cœur. C'est ce que Notre-Seigneur nous apprend lui-même : *En vérité, en vérité, je vous le dis, que si vous aviez de la foi, et que vous n'hésitez pas, vous obtiendriez tout, jusqu'à précipiter les montagnes dans la mer; et je vous le dis encore un coup, tout ce que vous demanderez dans votre prière, croyez que vous le recevrez, et il vous arrivera* ².

Regardons donc où nous en sommes par nos péchés, et demandons à Dieu notre conversion avec foi, et ne disons pas qu'il est impossible : car quand nos péchés seroient d'un poids aussi accablant qu'une montagne, prions; et il cédera à la prière; croyons que nous obtiendrons ce que nous demandons. Jésus-Christ se sert exprès de cette comparaison familière, pour nous montrer que tout est possible à celui qui prie, et à celui qui croit. Animons donc notre courage, ô chrétiens, et jamais ne désespérons de notre salut.

Apprenons maintenant ce que c'est que de frapper, et qu'il faut persévérer à frapper, jusqu'à nous rendre importuns si cela se pouvoit : car il y a une manière de forcer Dieu, et de lui arracher, pour ainsi dire, ses grâces ; et cette manière, c'est de demander et de crier sans relâche à son secours, avec une ferme foi, et une humble et haute confiance. D'où il faut conclure avec l'Évangile : *Demandez et on vous donnera, cherchez et vous trouverez, frappez et on vous ouvrira*. Ce que Jésus répète encore une fois en disant : *Car quicon-*

¹ Jac. I 5. — ² Matt. XXI. 21, 22.

que demande, reçoit; quiconque cherche, trouve; et on ouvre à celui qui frappe.

Il faut donc prier pendant le jour, prier pendant la nuit autant de fois qu'on s'éveille; et quoique Dieu semble ne pas écouter, ou même nous rebuter, frappons toujours, attendons tout de Dieu, et cependant agissons aussi : car il ne faut pas seulement demander comme si Dieu devoit tout faire tout seul; mais encore chercher de notre côté, et faire agir notre volonté avec la grâce; car tout se fait par ce concours : mais il ne faut jamais oublier que c'est toujours Dieu qui nous prévient, et c'est-là le fondement de l'humilité.

Jésus-Christ dit encore qu'il faut toujours prier, et ne cesser jamais¹. Cette prière perpétuelle ne consiste pas dans une continuelle contention d'esprit, qui ne feroit qu'épuiser les forces, et dont on ne viendrait peut-être pas à bout. Cette prière perpétuelle se fait lorsque, ayant prié aux heures réglées, on recueille de sa prière ou de sa lecture, quelques vérités, que l'on conserve dans son cœur, et que l'on rappelle sans effort, en se tenant le plus qu'on peut, dans l'état d'une humble dépendance envers Dieu; en lui exposant ses besoins, c'est-à-dire, les lui remettant devant les yeux sans rien dire. Alors comme la terre entr'ouverte et desséchée semble demander la pluie, seulement en exposant au ciel sa sécheresse, ainsi l'âme en exposant ses besoins à Dieu, le prie véritablement. C'est ce que dit David : *Mon âme, Seigneur, est devant vous comme une terre desséchée et sans eau*². Ah! Seigneur, je n'ai pas besoin de vous prier; mon besoin vous prie, ma nécessité vous prie, toutes mes misères et toutes

¹ Luc. XVIII. 1. — ² Ps. CXLII. 6.

mes foiblesses vous prient : tant que cette disposition dure, on prie sans prier ; tant qu'on demeure attentif à éviter ce qui met en danger de déplaire à Dieu , et qu'on tâche de faire en tout sa volonté , on prie , et Dieu entend ce langage.

O Seigneur, devant qui je suis , et à qui ma misère paroît toute entière , ayez-en pitié ; et toutes les fois qu'elle paroîtra à vos yeux, ô Dieu infiniment bon , qu'elle sollicite pour moi vos miséricordes. Voilà une manière de prier toujours , et peut-être la meilleure.

Apprenons encore à demander par Jésus-Christ. Par Jésus-Christ, c'est demander sa gloire ; c'est interposer le sacré nom du Sauveur ; c'est mettre sa confiance en ses bontés et aux mérites infinis de son sang. Ce qu'on demande par le Sauveur doit être principalement le salut ; le reste est comme l'accessoire : on est assuré d'obtenir quand on demande en un tel nom , auquel le Père ne peut rien refuser. Si donc on n'obtient pas, c'est qu'on demande mal, ou qu'on ne demande pas ce qu'il faut demander. Demander mal , c'est demander sans foi : si vous demandez avec foi et persévérance , vous l'obtiendrez : demandons notre conversion, et nous l'obtiendrons.

Le fruit de la doctrine de Jésus-Christ sur la prière, doit être de s'y rendre fidèle aux heures qu'on y a consacrées. Fût-on distrait au dedans, si on gémit de l'être, si on souhaite seulement de ne l'être pas, et qu'on demeure humble et recueilli au dehors ; l'obéissance qu'on rend à Dieu et à l'Eglise, à la règle de son état, l'attention à observer les cérémonies, et tout ce qui est de l'extérieur de la piété, prononçant bien les paroles, etc. ; on prie alors par état et par disposition,

par volonté; mais surtout si on s'humilie de ses sécheresses, de ses distractions. O que la prière est agréable à Dieu, quand elle mortifie le corps et l'âme! qu'elle obtient de grâces, et qu'elle expie de péchés!

SUR LA PRIÈRE AU NOM DE JÉSUS-CHRIST.

TOUTES les fois que nous disons : *Per Dominum nostrum Jesum Christum*, et nous devons le dire toutes les fois que nous prions, ou en effet, ou en désir et en intention, n'y ayant point d'autre nom par lequel nous devons être sauvés : toutes les fois donc que nous le disons, nous devons croire et connoître que nous sommes sauvés par grâce, uniquement par Jésus-Christ et par ses mérites infinis ; non que nous soyons sans mérites, mais à cause que nos mérites sont ses dons, et que ceux de Jésus-Christ en font tout le prix ; parce que ce sont les mérites d'un Dieu. C'est ainsi qu'il faut prier par Notre-Seigneur Jésus-Christ; et l'Eglise qui le fait toujours reçoit par-là tout l'effet de la divine prière qu'il fit pour nous la veille de sa passion. Si elle célèbre la grâce et la gloire des saints apôtres, qui sont les chefs du troupeau, elle reconnoît l'effet de la prière que Jésus-Christ a faite distinctement pour eux. Mais les saints, qui sont consommés dans la gloire, n'ont pas moins été compris dans la vue et dans l'intention de Jésus-Christ, encore qu'il ne l'ait pas exprimé. Qui doute qu'il n'y vit tous ceux que son Père lui avoit donnés dans la suite des siècles, et pour lesquels il alloit s'immoler avec un amour particulier?

Entrons donc avec Jésus-Christ et en Jésus-Christ dans la construction de tout le corps de l'Eglise; et rendant grâces avec elle par Jésus-Christ, pour tous ceux qui sont déjà consommés en lui, demandons l'accomplissement de tout le corps mystique de ce divin chef, et de toute la société des saints. Demandons en même temps, avec confiance, que nous nous trouvions rangés dans ce nombre bienheureux et fortuné. Ne doutons point que cette grâce ne nous soit donnée, si nous persévérons à la demander par pure miséricorde et par grâce; c'est-à-dire, par les mérites infinis du sang précieux de Jésus-Christ, qui a été versé pour nous, et dont nous avons le gage sacré dans l'Eucharistie.

PRIÈRE. O mon Sauveur, mon médiateur et mon avocat, je n'ai rien à espérer que par vous : j'entre dans vos voies pour obéir à vos préceptes; ainsi je justifie ce que vous dites : *Je suis la voie*¹. C'est par vous qu'il faut aller; c'est par vous qu'il faut demander; c'est par vous qu'il faut demander vos grâces.

Tant de vérités sont renfermées dans ces paroles : *Per Dominum nostrum Jesum Christum*. Toutes les fois qu'elles retentissent à nos oreilles, ou que nous les prononçons, rappelons ces vérités dans notre esprit, et conformons-y notre cœur. Les vœux montent par Jésus-Christ; les grâces viennent par lui : pour l'invoquer il faut l'aimer et l'imiter; c'est l'abrégé du christianisme.

¹ *Joan. xiv. 6.*

DE LA MEILLEURE MANIÈRE DE FAIRE L'ORAISON.

TOUT ce qui unit à Dieu, tout ce qui fait qu'on le goûte, et qu'on se plaît en lui, qu'on se réjouit de sa gloire, et qu'on l'aime si purement qu'on fait sa félicité de la sienne, et que, non content des discours, des pensées, des affections et des résolutions, on en vient solidement à la pratique du détachement de soi-même et des créatures; tout cela est bon, tout cela est la vraie oraison. Il faut observer de ne pas tourmenter sa tête, ni même trop exciter son cœur; mais prendre ce qui se présente à la vue de l'âme; avec humilité et simplicité, sans ces efforts violents qui sont plus imaginaires que véritables et fonciers; se laisser doucement attirer à Dieu, s'abandonnant à son Esprit. S'il reste quelque goût sensible, on le peut prendre en passant sans s'en repaître, et aussi sans le rejeter avec effort; mais se laisser couler soi-même en Dieu et en éternelle vérité par le fond de l'âme; aimant Dieu et non pas le goût de Dieu, sa vérité et non le plaisir qu'elle donne. Ne souhaitez pas un plus haut degré d'oraison pour être plus aimé de Dieu; mais désirez d'être toujours de plus en plus uni à Dieu, afin qu'il vous possède. La meilleure oraison est celle où l'on s'étudie, avec plus de simplicité et d'humilité, à se conformer à la volonté de Dieu et aux exemples de Jésus-Christ, et celle où l'on s'abandonne le plus aux dispositions et aux mouvements que Dieu met dans l'âme par sa grâce et par son Esprit.

PENSEES DÉTACHÉES

SUR LES VISITES DU SEIGNEUR, L'ATTENTION A LUI PLAIRE,
L'EFFICACE DE LA PAROLE DE DIEU.

I. Il y a un jour que Dieu seul sait, après lequel il n'y a plus pour l'âme aucune ressource; c'est parce que Jésus-Christ a dit : *Tu n'as pas connu, ô Jérusalem, le temps où Dieu te visitoit*¹; espère encore, il est encore temps; et si jusqu'ici tu as été insensible à ta propre perte, pleure aujourd'hui, et tu vivras: car c'est le grand signe de la miséricorde divine, de reconnoître sa misère et d'en gémir sincèrement.

II. Nous devrions tellement nous occuper de Dieu, en nous tenant en sa divine présence, que nuit et jour rien ne vous revienne tant dans l'esprit, que le soin et le désir de le contenter en tout, de l'aimer et de lui plaire. Certainement c'est un grand don de Dieu que de l'aimer, et d'être toujours pressé d'un ardent désir d'augmenter dans son amour.

III. La médecine des âmes malades, c'est la parole de Jésus-Christ. Prendre cette médecine, c'est la lire avec respect et attention, y réfléchir, et la méditer en esprit de prière. Le fondement du salut, c'est de croire, et de s'unir non-seulement à la vérité en général, mais encore à chaque vérité particulière qu'on lit, par un acte de foi qu'on fait dessus. Le commencement du salut, c'est lorsque ces vérités reviennent comme d'elles-mêmes dans la mémoire, et y ramènent l'attention à Dieu et au salut. Le fruit, c'est de vaincre

¹ *Luc. XIX. 44.*

ses passions, et de devenir plus fort et plus courageux par cette victoire. L'effet accompli de ce remède céleste, c'est de rendre l'âme parfaitement saine : elle le seroit d'abord, si elle le vouloit. Car comme sa maladie est le dérèglement de sa volonté, sa santé seroit parfaite par un seul acte parfait de sa volonté pour plaire en tout à Dieu. La force ne manque pas au remède. La parole de Jésus-Christ est vive et efficace; elle pénètre jusqu'à la moelle, jusque dans l'intérieur de l'âme : une vertu divine l'accompagne; et Jésus-Christ ne manque jamais de parler au dedans à ceux qui s'affectionnent au dehors à sa sainte parole. Le respect que lui portent ces âmes fidèles, est même une marque qu'il leur a déjà parlé.

MANIÈRE COURTE ET FACILE

POUR FAIRE L'ORAISON EN FOI, ET DE SIMPLE PRÉSENCE
DE DIEU.

I. IL faut s'accoutumer à nourrir son âme d'un simple et amoureux regard en Dieu, et en Jésus-Christ Notre-Seigneur; et pour cet effet il faut la séparer doucement du raisonnement, du discours, et de la multitude d'affections pour la tenir en simplicité, respect et attention, et l'approcher ainsi de plus en plus de Dieu, son unique souverain bien, son premier principe, et sa dernière fin.

II. La perfection de cette vie consiste en l'union avec notre souverain bien, et tant plus la simplicité est grande, l'union est aussi plus parfaite. C'est pour quoi la grâce sollicite intérieurement ceux qui veulent être parfaits, à se simplifier pour être enfin rendus capables de la jouissance de l'un nécessaire, c'est-à-dire, de l'unité éternelle; disons donc souvent du fond du cœur : *O unum necessarium, unum volo, unum quæro, unum desidero, unum mihi est necessarium, Deus meus et omnia.* O un nécessaire ! c'est vous seul que je veux, que je cherche, et que je désire; vous êtes mon un nécessaire, ô mon Dieu et mon tout !

III. La méditation est fort bonne en son temps, et fort utile au commencement de la vie spirituelle;

mais il ne faut pas s'y arrêter, puisque l'âme, par sa fidélité à se mortifier et à se recueillir, reçoit pour l'ordinaire une oraison plus pure et plus intime, que l'on peut nommer de simplicité, qui consiste dans une simple vue, regard ou attention amoureuse en soi, vers quelque objet divin, soit Dieu en lui-même, ou quelque'une de ses perfections; soit Jésus-Christ, ou quelque'un de ses mystères, ou quelques autres vérités chrétiennes. L'âme quittant donc le raisonnement, se sert d'une douce contemplation qui la tient paisible, attentive et susceptible des opérations et impressions divines, que le Saint-Esprit lui communique : elle fait peu; et reçoit beaucoup : son travail est doux, et néanmoins plus fructueux; et comme elle approche de plus près de la source de toute lumière, de toute grâce et de toute vertu, on lui en élargit aussi davantage.

IV. La pratique de cette oraison doit commencer dès le réveil, en faisant un acte de foi de la présence de Dieu, qui est partout, et de Jésus-Christ, duquel les regards, quand nous serions abîmés au centre de la terre, ne nous quittent point. Cet acte est produit, ou d'une manière sensible et ordinaire, comme qui diroit intérieurement : Je crois que mon Dieu est présent; ou c'est un simple souvenir de foi, qui se passe d'une façon plus pure et spirituelle de Dieu présent.

V. Ensuite il ne faut pas se multiplier à produire plusieurs autres actes ou dispositions différentes, mais demeurer simplement attentif à cette présence de Dieu, exposé à ses divins regards, continuant ainsi cette dévote attention ou exposition, tant que Notre-Seigneur nous en fera la grâce, sans s'empres-

ser à faire d'autres choses que ce qui nous arrive, puisque cette oraison est une oraison avec Dieu seul, et une union qui contient en éminence toutes les autres dispositions particulières, et qui dispose l'âme à la passiveté, c'est-à-dire, que Dieu devient le seul maître de son intérieur, et qu'il y opère plus particulièrement qu'à l'ordinaire : tant moins la créature travaille, tant plus Dieu opère puissamment ; et puisque l'opération de Dieu est un repos, l'âme lui devient donc en quelque manière semblable en cette oraison, et y reçoit aussi des effets merveilleux ; et comme les rayons du soleil font croître, fleurir et fructifier les plantes, ainsi l'âme qui est attentive et exposée en tranquillité aux rayons du divin soleil de justice, en reçoit mieux les divines influences qui l'enrichissent de toute sorte de vertus.

VI. La continuation de cette attention en foi lui servira pour remercier Dieu des grâces reçues pendant la nuit et en toute sa vie, d'offrande de soi-même et de toutes ses actions, de direction d'intention, et autres, etc.

VII. L'âme s'imaginera de perdre beaucoup par l'omission de tous ces actes ; mais l'expérience lui fera connoître qu'au contraire elle y gagne beaucoup, puisque plus la connoissance qu'elle aura de Dieu sera plus grande, son amour sera aussi plus pur, ses intentions plus droites, son aversion pour le péché plus forte, son recueillement, sa mortification et son humilité plus continuelles.

VIII. Cela n'empêchera pas qu'elle ne produise quelques actes de vertus, intérieurs ou extérieurs, quand elle s'y sentira portée par le mouvement de

la grâce; mais le fond et l'ordinaire de son intérieur doit être son attention susdite en foi ou l'union avec Dieu, qui la tiendra abandonnée entre ses mains et livrée à son amour, pour faire en elle toutes ses volontés.

Reste à lire

IX. Le temps de l'oraison venu, il faut la commencer en grand respect par le simple souvenir de Dieu, invoquant son esprit, et s'unissant intimement à Jésus-Christ, puis la continuer en cette même façon; comme aussi les prières vocales, le chant du chœur, la sainte messe, dite ou entendue, et même l'examen de conscience, puisque cette même lumière de la foi, qui nous tient attentifs à Dieu, nous fera découvrir nos moindres imperfections, et en concevoir un grand déplaisir et regret. Il faut aussi aller au repas avec le même esprit de simplicité, qui tiendra plus attentif à Dieu qu'au manger, et qui laissera la liberté d'entendre mieux la lecture qui s'y fait. Cette pratique ne nous attache à rien qu'à tenir notre âme détachée de toutes imperfections, et attachée seulement à Dieu, et unie intimement à lui, en quoi consiste tout notre bien.

X. Il faut se récréer dans la même disposition, pour donner au corps et à l'esprit quelques soulagements, sans se dissiper par des nouvelles curieuses, des ris immodérés, ni aucune parole indiscrete, etc.; mais se conserver pur et libre dans l'intérieur, sans gêner les autres; s'unissant à Dieu fréquemment, par des retours simples et amoureux; se souvenant qu'on est en sa présence, et qu'il ne veut pas qu'on se sépare en aucun temps de lui et de sa sainte volonté; c'est la règle la plus ordinaire de cet état de simplicité: c'est la

disposition souveraine de l'âme, qu'il faut faire la volonté de Dieu en toutes choses. Voir tout venir de Dieu, et aller de tout à Dieu, c'est ce qui soutient et fortifie l'âme en toutes sortes d'événements et d'occupations, et ce qui nous maintient même en possession de la simplicité. Suivez donc toujours la volonté de Dieu, à l'exemple de Jésus-Christ, et uni à lui comme à notre chef : c'est un excellent moyen d'augmenter cette manière d'oraison, pour tendre par elle à la plus solide vertu et à la plus parfaite sainteté.

XI. On doit se comporter de la même façon et avec le même esprit, et se conserver dans cette simple et intime union avec Dieu, dans toutes ses actions et sa conduite, au parloir, à la cellule, au souper, à la récréation; sur quoi il faut ajouter, que dans tous les entretiens on doit tâcher d'édifier le prochain, en profitant de toutes les occasions de s'entre-porter à la piété, à l'amour de Dieu, à la pratique des bonnes œuvres, pour être la bonne odeur de Jésus-Christ. *Si quelqu'un parle*, dit saint Pierre, *que ce soit de paroles de Dieu*, et comme si Dieu même parloit par lui; il suffit pour cela de se donner simplement à son esprit; il vous dictera, en toutes rencontres, tout ce qui convient sans affectation. Enfin, on finira la journée avec cette sainte présence, l'examen, la prière du soir, le coucher, et on s'endormira avec cette attention amoureuse, entrecoupant son repos de quelques paroles ferventes, et pleines d'onction, quand on se réveille pendant la nuit, comme autant de traits et de cris du cœur vers Dieu. Par exemple : Mon Dieu, soyez-moi toutes choses; jé ne veux que vous pour le temps et pour l'éternité; Sci-

gneur, qui est semblable à vous? Mon Seigneur et mon Dieu, mon Dieu et rien plus.

XII. Il faut remarquer que cette vraie simplicité nous fait vivre dans une continuelle mort, et dans un parfait détachement, parce qu'elle nous fait aller à Dieu avec une parfaite droiture et sans nous arrêter en aucune créature. Mais ce n'est pas par spéculation qu'on obtient cette grâce de simplicité, c'est par une grande pureté de cœur, et par la vraie mortification et mépris de soi-même : et quiconque fuit de souffrir et de s'humilier et de mourir à soi, n'y aura jamais d'entrée ; et c'est aussi d'où vient qu'il y en a si peu qui s'y avancent, parce que presque personne ne se veut quitter soi-même, faute de quoi on fait des pertes immenses, et on se prive des biens incompréhensibles. O heureuses sont les âmes fidèles, qui n'épargnent rien pour être pleinement à Dieu! heureuses les personnes religieuses qui pratiquent fidèlement toutes leurs observances, selon leur institut! cette fidélité les fait mourir constamment à elles-mêmes, à leur propre jugement, à leur propre volonté, inclinations et répugnances naturelles, et les dispose ainsi d'une manière admirable, mais inconnue, à cette excellente sorte d'oraison; car qu'y a-t-il de plus caché qu'un religieux et une religieuse, qui ne suit en tout que ses observances, et les exercices communs de la religion, n'y ayant en cela rien d'extraordinaire, et qui néanmoins consiste dans une mort totale et continuelle? par cette voie, le royaume de Dieu s'établit en nous, et tout le reste nous est donné libéralement.

XIII. Il ne faut pas négliger la lecture des livres spirituels; mais il faut lire en simplicité et en esprit d'o-

raison , et non pas par une recherche curieuse ; on appelle lire de cette façon , quand on laisse imprimer dans son âme les lumières et les sentiments que la lecture nous découvre , et que cette impression se fait plutôt par la présence de Dieu , que par notre industrie.

XIV. Il faut au reste être prévenu de deux ou trois maximes : la première, qu'une personne dévote sans oraison, est un corps sans âme ; la seconde, qu'on ne peut avoir d'oraison solide et vraie sans mortification, sans recueillement et sans humilité ; la troisième, qu'il faut de la persévérance pour ne se rebuter jamais dans les difficultés qui s'y rencontrent.

XV. Il ne faut pas oublier qu'un des plus grands secrets de la vie spirituelle, est que le Saint-Esprit nous y conduit non-seulement par les lumières, douceurs, consolations, tendresses et facilités ; mais encore par les obscurités, aveuglements, insensibilités, chagrins, angoisses, tristesses, révoltes des passions et des humeurs ; je dis bien plus, que cette voie crucifiée est nécessaire, qu'elle est bonne, qu'elle est la meilleure, la plus assurée, et qu'elle nous fait arriver beaucoup plus tôt à la perfection ; l'âme éclairée estime chèrement la conduite de Dieu, qui permet qu'elle soit exercée des créatures, et accablée de tentations et de délaissements, et elle comprend fort bien que ce sont des faveurs plutôt que des disgrâces, aimant mieux mourir dans les croix sur le Calvaire, que de vivre dans les douceurs sur le Thabor. L'expérience lui fera connoître avec le temps la vérité de ces belles paroles : *Et nox illuminatio mea in deliciis meis, et mea nox obscurum non habet, sed om-*

nia in luce clarescunt. Après la purgation de l'âme dans le purgatoire des souffrances, où il faut nécessairement passer, viendra l'illumination, le repos, la joie, par l'union intime avec Dieu, qui lui rendra ce monde, tout exil qu'il est, comme un petit paradis. La meilleure oraison est celle où l'on s'abandonne le plus aux sentiments et aux dispositions que Dieu même met dans l'âme, et où l'on s'étudie avec plus de simplicité, d'humilité et de fidélité à se conformer à sa volonté, et aux exemples de Jésus-Christ.

Grand Dieu, qui, par un assemblage merveilleux de circonstances très-particulières, avez ménagé de toute éternité la composition de ce petit ouvrage, ne permettez pas que certains esprits, dont les uns se rangent parmi les savants, les autres parmi les spirituels, puissent jamais être accusés à votre redoutable tribunal, d'avoir contribué en aucune sorte, à vous fermer l'entrée de je ne sais combien de cœurs, parce que vous vouliez y entrer d'une façon dont la seule simplicité les choquoit, et par une porte qui, tout ouverte qu'elle est par les saints depuis les premiers siècles de l'Eglise, ne leur étoit peut-être pas encore assez connue; faites plutôt que, devenant tous aussi petits que des enfants, comme Jésus-Christ l'ordonne, nous puissions entrer une fois par cette petite porte, afin de pouvoir ensuite la montrer aux autres plus sûrement et plus efficacement. Ainsi soit-il.

EXERCICE JOURNALIER,

POUR FAIRE EN ESPRIT DE FOI

TOUTES SES ACTIONS

PENDANT LE NOVICIAT.

POUR bien commencer votre journée, dès le moment que vous serez éveillée, faites le signe de la croix. Adorez la majesté de Dieu par un acte de retour sur tout ce que vous êtes ; rendez grâces à Dieu de toutes ses miséricordes sur vous, et vous donnez toute à lui.

Lorsque vous serez levée, mettez-vous à genoux, et faites votre exercice du matin en cette manière.

Très-sainte Trinité, je vous adore de toutes les puissances de mon âme ; je vous remercie de ce que vous m'avez préservée de tant de périls et de dangers, que d'autres meilleures que moi n'ont pas évités. Je me donne toute à vous, et vous remercie très-humblement de ce que vous m'avez créée à votre image et ressemblance. Rachetée de votre sang précieux, appelée à la foi et à la vocation religieuse, je vous supplie de me faire la grâce de reconnoître toutes ces miséricordes, et de vous être fidèle tout le temps de ma vie. Père de toute bonté, je m'offre à vous, et vous adore comme votre fille, voulant vous obéir en toutes choses. Rem-

plissez mon entendement de vos connoissances et de vos grandeurs, et mon cœur de votre amour, afin que je vous serve comme je dois.

Verbe divin, je vous honore et adore avec tous les respects que je dois, et je m'offre à vous comme esclave; mais esclave de votre amour, voulant m'assujétir à la vraie vie de l'esprit, que vous avez enseignée venant au monde. Mais comme je ne peux rien de moi-même que le péché, donnez-moi, s'il vous plaît, la grâce pour enflammer mon cœur dans la pratique des vertus. Présentez à ma mémoire le souvenir de ce que vous avez fait pendant que vous conversiez parmi les hommes, et de tout ce que vous avez souffert pour me racheter; c'est la miséricorde que je vous demande, ô mon Jésus, et que j'en fasse l'usage conforme à vos desseins.

Divin Esprit, je vous adore de toutes les forces de mon âme, et je m'offre à vous comme écolière et disciple, pour être instruite de ce que j'ai à faire pour posséder votre amour; vous suppliant que mon cœur en soit enflammé, et qu'il soit détaché de l'affection des créatures, auxquelles je renonce pour adhérer à vous seul. Je vous demande la lumière, pour connoître ce que je dois faire pour ma perfection; vous demandant pardon de la négligence que j'ai apportée à suivre les inspirations que vous m'avez données tant de fois pour mon salut.

Très-sainte et adorable Trinité, prosternée à vos pieds, je vous adore de toutes les forces de mon âme; et vous supplie d'agréer que je vous offre tout ce que je ferai aujourd'hui, intérieurement et extérieurement, en l'honneur des mérites de Jésus-Christ, et pour

honorer toutes ses actions, lui demandant la grâce que les miennes soient sanctifiées par les siennes, désirant de les unir à ses mérites.

POUR LE DIMANCHE.

MON Dieu, ayant uni toutes mes actions intérieures et extérieures à celles de mon Jésus, je vous les offre aussi, pour vous remercier de ce que vous avez donné l'infailibilité à la sainte Eglise pour nous enseigner, comme elle l'apprend à ses enfants par ce qu'elle leur commande de croire; je me rends de tout mon cœur à ses lois amoureuses.

POUR LE LUNDI.

MON Dieu, je vous supplie que toutes les actions de ce jour soient à l'intention et pour le repos des âmes du purgatoire, particulièrement pour celles qui sont le plus délaissées; vous conjurant que, par les douleurs et l'effusion du plus précieux sang de mon Sauveur, il vous plaise les délivrer et les faire jouir de votre gloire; vous demandant la foi, l'humilité et le mépris de tout ce qui n'est point vous.

POUR LE MARDI.

MON souverain Seigneur, je vous offre toutes mes pensées, mes paroles et mes actions, intérieures et extérieures, pour honorer toutes celles de mon Jésus, lorsqu'il étoit sur la terre, et pour vous remercier des grâces et prérogatives que vous avez accordées à tous les saints et saintes; mais particulièrement à ceux et à

celles que l'Eglise honore en ce jour; vous demandant par leur intercession ma conversion parfaite.

POUR LE MERCREDI.

MON Dieu, je vous offre tout ce que je ferai en ce jour, pour vous remercier de ce que vous m'avez fait naître de parents catholiques qui m'ont élevé dans la foi; vous suppliant de me faire la grâce d'y vivre et mourir, de daigner convertir tous les hérétiques, et de donner votre Esprit au pape et à tous ceux qui conduisent visiblement l'Eglise, pour en bannir toutes les erreurs.

POUR LE JEUDI.

MON Dieu, agréez que je fasse aujourd'hui toutes mes actions intérieures et extérieures, pour honorer la demeure de mon Jésus dans le très-saint Sacrement de l'autel, et que j'adore son humilité et son amour; vous suppliant, par cet anéantissement où il s'est réduit pour moi, que je sois humble, et que je me conforme aux états de mon Jésus dans ce sacrement auguste, que je révère de tout mon cœur.

POUR LE VENDREDI.

JE vous consacre en ce jour, mon Dieu, tout ce que je ferai intérieurement et extérieurement, pour honorer la passion et les souffrances de mon Jésus, et pour imprimer sa croix dans mon cœur, vous suppliant que, par sa mort et ses douleurs, j'aie la force pour supporter toutes les croix qu'il lui plaira

m'envoyer, auxquelles je me sou mets de tout mon cœur.

POUR LE SAMEDI

JE vous présente, ô mon souverain Seigneur, tout ce que j'ai dessein de faire aujourd'hui, pour votre plus grande gloire, et pour honorer en la sainte Vierge sa virginité et sa maternité tout ensemble; vous suppliant, mon Dieu, de me donner la pureté de corps et d'âme, la grâce que je vous sois fidèle, et que je ne m'éloigne point de vos desseins sur moi.

Sainte Vierge, je vous supplie de me prendre en votre protection, et de m'obtenir de votre Fils la grâce que je lui sois constamment unie, et que je m'étudie toujours à suivre ses volontés saintes.

Sub tuum præsidium, etc.

Saint Ange, qui m'avez été donné de la bonté divine pour gardien de mon corps et de mon âme, je vous supplie de me préserver en ce jour des périls spirituels et corporels, et que vous m'empêchiez d'offenser la majesté de mon Dieu; me portant à faire le bien et à m'éloigner du mal, et détournant de moi les occasions du péché: assistez-moi en tous les moments de ma vie, mais surtout à celui de ma mort.

Finissez après avoir adoré encore la très-sainte Trinité, disant :

Sainte Trinité, je vous adore de toutes les forces de mon âme; et je vous demande votre sainte bénédiction, et qu'il vous plaise remplir les puissances de

mon âme de votre connoissance , de votre amour et de votre souvenir.

Puis tâchez , en vous habillant , de vous entretenir l'esprit en la présence de Dieu ; le suppliant de vous revêtir de sa grâce , en vous couvrant des habits de la sainte religion , que vous baiserez par respect en les mettant , et demandant avec instance à Notre-Seigneur , qu'il vous donne le vrai esprit de votre père saint Benoît , qui est dans le silence et dans l'obéissance.

Vous irez à prime , et tâcherez d'assister à ce premier office avec le plus de ferveur que vous pourrez , et vous chanterez les louanges de Dieu avec respect et avec application d'esprit , vous souvenant que vous faites en terre ce que les anges font au ciel ; et si cela ne suffit pas , vous offrirez cette heure en l'honneur de Jésus cruellement flagellé. Pénétrez profondément ce mystère ; et abîmez-vous , voyant un Dieu de majesté traité en esclave , qui , depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête , n'a aucune partie saine en lui. Que cet état de Jésus vous excite à l'aimer de tout votre cœur , et à souffrir pour lui tout ce que la Providence permettra qu'il vous arrive.

Pour l'oraison , tâchez d'avoir un grand désir de converser avec Dieu. Vous commencerez votre oraison par un acte de foi et d'une profonde humilité , dans la vue de la grandeur de Dieu et de votre bassesse.

Après cela entrez doucement en votre sujet avec beaucoup de dépendance de Dieu , pour recevoir ce qu'il lui plaira vous donner , sans empressement de votre part , n'y apportant rien de vous que l'anéantissement et l'abaissement ; car bien souvent , faute de laisser agir la grâce , on la perd , Si vous avez quel-

que sécheresse , impuissance ou distractions, faites ce que vous pourrez pour rejeter les dernières, afin qu'il n'y ait point de votre faute ; et pour les dérélitions, acceptez-les avec humilité, croyant que c'est ce que vous méritez ; et dites à votre bon Dieu, dans le silence, par un simple regard, ou parlant intérieurement : Ah ! mon Dieu, j'avoue que j'ai mérité ce traitement par mes infidélités ; mais je vous supplie que je n'y commette point de fautes, et que je fasse bon usage de ce qu'il vous plaît que je souffre. Je vous aime de tout mon cœur, et en cet état de privation ; sachant bien que vous êtes la bonté même, et que vous ne faites rien que pour votre gloire et pour mon salut. D'autres fois, vous lui pourrez dire : Mon Dieu, je suis bien aise de vous servir à mes dépens ; puisque vous le voulez ainsi, je m'y sou mets de toutes les forces de mon esprit, et je renonce à tout ce qui vous pourroit déplaire.

Au commencement de la messe, excitez-vous à une grande douleur de vos péchés, et offrez le grand sacrifice de la messe, pour honorer celui que Jésus a consommé sur la croix pour nos péchés ; remerciez-le de cet adorable mystère, lui demandant la grâce de vous rendre digne d'une si copieuse rédemption. Offrez-le aussi pour remercier Dieu des grâces infinies qu'il a départies à la sainte Vierge sa mère, pour honorer Dieu en ses saints, et pour les âmes du purgatoire. Si cela ne suffit pas, servez-vous de l'Exercice de la messe et de la communion, quand vous communiez.

Après la basse messe, vous souvenant que vous venez de converser avec Dieu, faites l'offrande de

toutes vos actions dans cet esprit de recueillement, avec beaucoup de respect et d'attention à sa présence.

Après cette offrande, vous vous occuperez aux emplois de votre charge avec soin et diligence, travaillant, autant que vous pourrez, à être fidèle à la grâce; car de cette fidélité dépend votre avancement à la perfection. Dieu a tant de pente à se communiquer à nous, qu'il ne cherche que des âmes préparées à s'unir à lui. Disposez-vous pour recevoir ses dons. La meilleure disposition est de faire bon usage des grâces qu'il vous donne pour vous avancer; et c'est pour cela qu'il dit : *Celui qui est fidèle en peu, je l'établirai en beaucoup*¹. Soyez donc soigneuse et courageuse à mortifier vos passions et vos cinq sens; mais particulièrement lorsque vous en avez le mouvement.

Le ressouvenir de ces choses vous aidera à retourner à Dieu, et à rentrer en vous-même pendant votre travail manuel, pour vous donner toute à Dieu qui vous a créée pour lui, et pour vous engager à l'aimer. Comment le ferez-vous, sinon en détruisant en vous, par la mortification, l'Adam terrestre, pour vous revêtir du céleste qui est Jésus-Christ? Je vous conjure en son nom de vous rendre exacte en ces points par la pratique de ce qui suit.

Le premier point, être fidèle aux obligations de votre condition, et qu'il n'y ait jamais que l'obéissance qui vous en dispense; et que vous ne fassiez rien de ce que vous devez faire que pour Dieu, donnant une âme à tout ce que vous devez faire; parce qu'il n'y a rien de petit, quand on fait avec esprit et obéissance les actions religieuses.

¹ *Matt. xxv. 21.*

Le deuxième, être fidèle aux traits de Dieu dans votre intérieur; obéissant à sa voix, quelque répugnance que vous y ayez : rendez cette fidélité à sa grâce, et il vous en donnera de nouvelles. C'est ce qui fait avancer les âmes; parce qu'elles reçoivent de plus en plus de nouvelles grâces, par le bon usage des premières.

Le troisième est d'être inviolablement fidèle à la mortification de vos passions et des cinq sens; vous assurant que vous ne pouvez tendre à la perfection, ni devenir fille d'oraison que par cette voie.

Il y a encore trois autres principes sur lesquels je suis bien aise de vous instruire, qui, bien pratiqués, remédient aux trois occasions par lesquelles les chrétiens et les religieuses reculent au lieu d'avancer, et qui, lorsqu'elles ne sont pas encore dans le chemin, les empêchent d'y entrer.

Le premier, sont les tentations, sécheresses, dérélictions, impuissances, pauvreté, aveuglement, soit pour l'oraison mentale ou autres prières. Et afin que ces peines ne vous empêchent pas de servir Dieu, priez-le par foi, par fidélité, par obéissance; vous imprimant bien cela en l'esprit, pour vous engager avec courage au service que vous lui devez. Il est mon Sauveur, lui direz-vous, ma force, mon commencement et ma fin; cela étant, je dois le servir également au milieu de ces tentations, de ces impuissances, etc.

Produisez en ces commencements des actes de foi de ces vérités, pour vous en donner l'habitude.

Le deuxième, sont les maladies, infirmités, assujétissements du corps, qui souvent, si l'on n'est fidèle, relâchent l'esprit, et l'entretiennent dans les

soins de ce corps , dans la mollesse et dans la lâcheté. Il faut , pour y remédier et l'empêcher , accepter de la main de Dieu et de sa très-sainte volonté l'état de la maladie ; et vous persuader , par réflexion et par acte de foi , ce qui est dit dans le premier empêchement , qui est que , dans l'état de la maladie , vous devez rendre à Dieu service , fidélité , adoration , tendre à votre perfection par ces voies , et conserver toujours la mortification : si elle ne peut être exercée sur le corps par les austérités , il faut qu'elle soit dans l'esprit , les passions et les cinq sens. Qu'il y a de sujets de grande pénitence dans les maladies , quand on les sait prendre comme l'on doit !

Le troisième empêchement , sont les occupations , obédiences , contradictions , et embarras que vous devez éviter : mais quand l'obéissance vous y emploie , il s'y faut soumettre , et vous souvenir que vous devez être fidèle , et que Dieu est votre Dieu , que vous êtes sa créature , et par conséquent obligée de l'aimer et servir ; faire usage de ces embarras étant inviolablement fidèle à ce Dieu de bonté , et lui demander par aspiration , ou par la foi en sa présence , la grâce de lui rendre ce que vous lui devez comme à votre Créateur. C'est en cette manière que l'on pratique la vertu , et que l'on tend à la perfection ; et ce qu'on acquiert dans ces oppositions est bien plus solide que lorsque nous avons des goûts , des facilités à prier et à agir , de la santé , et bien du temps pour la retraite. C'est pourquoi , pendant que vous êtes dans la force et dans la vigueur de la grâce de votre vocation , imprimez-vous ces pratiques qui font toute la perfection des âmes religieuses , ou dont le défaut cause leur entière infi-

délicté et relâchement au service de Dieu, que vous devez préférer à tout, disant : C'est cette souveraine bonté qui m'a donné l'être, et qui m'a faite pour lui ; et ainsi du reste : et lorsque vous y aurez commis quelques fautes, vous pratiquerez trois choses.

La première, de rentrer dans votre intérieur pour vous en humilier, et en porter le poids devant la majesté divine.

La deuxième est de vous confier en sa miséricorde, et lui demander la grâce de vous en amender, lui promettant que vous le ferez par la force de sa grâce.

La troisième est de vous en humilier devant votre directeur, en lui découvrant l'état de votre intérieur. Je vous puis assurer que si vous voulez, avec la grâce de votre vocation, vous rendre fidèle à ces principes dans toutes les rencontres, en peu de temps vous y aurez une telle habitude, que vous n'aurez plus de peine dans la pratique de ces choses, comme dit votre sainte règle ; et pour vous aider à les retenir plus facilement, je les mettrai en abrégé.

La première, être inviolablement fidèle à tous les devoirs de votre condition, les faisant pour Dieu, donnant une âme à toutes les actions extérieures.

La deuxième est la fidélité aux inspirations intimes que vous ressentirez de quitter le mal et de faire le bien. Si l'on consultoit bien ce fonds, l'on ne feroit pas tant de fautes, et l'on adhéreroit plus qu'on ne fait aux saintes inspirations.

La troisième est la fidèle pratique de la mortification des passions, des cinq sens et de tout le grossier.

La quatrième est de porter les peines et privations

dans l'esprit de soumission et de fidélité, et d'en faire un saint usage par un acte de foi.

La cinquième est la maladie qu'il faut souffrir et accepter de la main de Dieu, pour être fidèle à ne se point relâcher de la pratique intérieure de la mortification.

La sixième est d'être soigneuse dans l'obéissance, et dans les emplois que l'obéissance vous donne, de vous y conserver dans un esprit intérieur, et une attention à la présence de Dieu en vous.

Sachez que si vous voulez tendre à la perfection et à la sanctification de votre âme, vous devez, durant les années de votre noviciat, vous engager dans une entière pratique de tout ceci; afin d'en prendre les habitudes: cela étant, vous pouvez en peu acquérir cet esprit d'oraison, qui est si avantageux pour les âmes religieuses, et qui les fait parvenir à cette union divine, qui leur fait aimer Dieu de tout leur cœur. Mais comment pouvez-vous garder ce premier commandement que Dieu nous a fait, si par toutes ces pratiques de mortification vous ne détruisez tout ce qui est opposé à ce Dieu d'amour?

Je vous conseille de ne point quitter ces petites pratiques, que votre direction vous donne, si ce n'est que Dieu vous accorde quelques grâces surnaturelles, qui n'arrivent, pour l'ordinaire, qu'après la purgation et la pratique d'une sérieuse mortification en toutes (qui dit toutes n'excepte rien) les voies de votre sanctification; faisant tout ce que je viens de vous marquer avec une obéissance entière: car je désire que vous ne fassiez rien sans une actuelle obéissance, et que vous vous accoutumiez à la demander pour tout

ce que vous avez à faire , soit pour votre intérieur ou extérieur , du moins une fois la semaine : et quand vous rendrez compte de votre intérieur , premièrement vous commencerez toujours , disant : Je vous supplie de me donner le mérite de l'obéissance pour dire ma coulpe , et pour rendre compte de mon intérieur ; secondement vous direz : Depuis que je suis sortie de ma direction , je me suis trouvée , en tous mes exercices et à l'oraison , de telle et telle manière ; troisièmement , vous direz comment vous avez travaillé à détruire le vice qu'on vous aura donné à combattre , et à acquérir la vertu opposée que vous deviez pratiquer ; quatrièmement vous déclarerez si vous avez été soigneuse de mortifier vos sens , et particulièrement celui que vous aurez eu la semaine à combattre ; cinquièmement , quelles impressions vos lectures vous ont faites , quel fruit vous en avez retiré pour l'accomplissement de vos devoirs ; sixièmement , si vous avez quelque avis à demander , ou quelque peine à exposer , vous le ferez ; septièmement , vous en allant vous tâcherez de vous souvenir des instructions qu'on vous aura données , avec une forte résolution d'en venir à la pratique.

Quand on sonnera le deuxième office , rentrez dans votre intérieur , et vous réjouissez de ce que vous allez chanter les louanges de Dieu ; et vous lui direz avec un saint transport : Mon Seigneur , préparez mon cœur et ma langue , afin que l'un et l'autre vous louent. E♣ tâchez d'être à l'office avec grande modestie et recueillement , ne pensant qu'à la majesté de Dieu ; ou si cela ne suffit , honorez les ignominies et les douleurs que les Juifs firent souffrir à Jésus , lui mettant une

couronne d'épines sur la tête, que l'on enfonçoit dans son sacré chef. Adorez-le profondément, pour réparer les outrages que lui firent souffrir les Juifs, qui se moquoient de cet innocent Agneau, se mettant à genoux et le saluant par dérision. Quel spectacle de voir un Dieu abandonné à la raillerie de ses ennemis ! Excitez votre âme à connoître la grandeur de votre ingratitude par les excessives douleurs de ce divin Sauveur.

Vous irez ensuite faire votre examen, vous mettant en la présence de Dieu, l'adorant avec le plus d'application que vous pourrez ; et rentrant dans votre intérieur, vous connoîtrez ce que vous avez fait contre Dieu contre l'obéissance, votre prochain et vous-même ; demandant à Notre-Seigneur qu'il vous fasse connoître toutes les fautes que vous avez commises, et qu'en les connoissant, il vous en donne le regret, la douleur et la volonté de ne les plus commettre ; car tout bien vient de Dieu, père des lumières. C'est pourquoi, il faut que vous demandiez avec confiance à Notre-Seigneur tout ce qui est pour votre sanctification ; il vous invite à demander tout à son Père en son nom.

Vous irez au réfectoire, vous humiliant de voir à quel assujétissement nous sommes obligés ; et pendant que vous donnerez la nourriture à votre corps, priez Notre-Seigneur qu'il sustente votre âme : de temps en temps renouvelez votre attention pour entendre la lecture ; et ne laissez jamais passer aucun repas sans vous mortifier, en vous privant de quelque chose de ce que vous mangez avec trop d'appétit, ou en mangeant ce que vous n'aimez pas : mais que ce soit en peu de chose ; parce qu'il faut estimer davantage l'es-

prit général que la singularité, prenant en esprit de simplicité et de pauvreté ce que la religion vous donne.

Après le réfectoire, vous monterez au dortoir pour garder le silence; ce que vous ferez en union avec celui que Jésus-Christ a gardé dans l'état d'abaissement de son enfance; et vous vous occuperez à quelque petit ouvrage, si vous en avez à faire, ou à quelque lecture peu appliquante.

Quand on dira none à midi, vous adorerez Jésus-Christ portant sa croix. Pénétrez-vous intérieurement de l'excès des douleurs qu'il souffroit, pendant que l'on clouoit ses mains et ses pieds, que vous adorerez profondément, en offrant au Père éternel toutes ces souffrances de Jésus pour le salut des hommes, mais en particulier pour votre âme criminelle.

Quand on sonnera le silence, vous ferez de même que j'ai dit au matin; vous souvenant, pendant vos occupations, que les dispositions éloignées pour l'oraison sont la fidélité aux inspirations de Notre-Seigneur, la mortification de vos passions et des cinq sens, et de faire vos actions pendant la journée en la présence de Dieu: et de temps en temps vous vous entretiendrez avec Notre-Seigneur, selon l'attrait que vous en aurez, tantôt par adoration, par consécration, et par des actes d'humilité; considérant la grandeur de Dieu et votre bassesse, sa charité pour vous, et votre indignité; ce qui vous doit bien engager à l'aimer de tout votre cœur. D'autres fois, confiez-vous en lui et lui demandez miséricorde, avec protestation de fidélité; le priant de vous accorder le pardon de vos fautes. Vous pourrez, de toutes ces pensées, prendre celle pour laquelle vous aurez plus d'attrait et de pente selon vos besoins.

Si vous voulez, vous vous contenterez de celle de la présence de Dieu. comme il est en vous et dans votre intime, et y adhérerez par la foi.

Sitôt que l'on sonnera l'oraison, vous serez diligente à y aller et tâcherez de vous consacrer toute à Notre-Seigneur; le priant qu'il remplisse les puissances de votre âme de sa connoissance et de son amour, et qu'il vous donne sa grâce pour converser avec lui par l'exercice de l'oraison, que vous ferez comme on vous l'a appris, ou de cette façon. Vous vous soumettez pleinement au domaine de Dieu, que vous adorerez, et à qui vous offrirez le temps que vous allez passer en sa sainte présence, en union des oraisons de Jésus-Christ; le suppliant amoureusement. qu'il sanctifie la vôtre par les siennes. Renoncez à toutes les pensées étrangères, et faites un désaveu de toutes les inutilités qui vous viendront; et appliquez-vous paisiblement, sous les yeux de Dieu, au sujet de votre oraison.

S'il arrive que vous ne le puissiez, par tentation ou distraction, causée par votre infidélité, humiliez-vous devant la majesté souveraine de Dieu; et après deux ou trois actes, si vous voyez que vous ne puissiez rien, souffrez cette peine, impuissance et pauvreté; renoncez à toute la coulpe, et acceptez-en la peine. Parlez à Dieu par quelque acte de confiance, d'abandon et de soumission à sa volonté; et demeurez avec respect en sa présence, supportant humblement les sécheresses que vous éprouvez. Ne sortez jamais de l'oraison sans en tirer quelque fruit; demandant à Notre-Seigneur la grâce de pratiquer tout ce que vous voyez qu'il demande de vous; prenant des résolutions d'être obéissante, assuiétissant votre jugement et toutes vos rai-

sons à celle qui vous gouverne ; et protestant que quelque difficulté que vous y trouviez, vous en voulez venir à la pratique, à l'imitation de Jésus-Christ, duquel l'apôtre dit : *Il a été obéissant jusqu'à la mort de la croix ; et pour cet effet, il a été exalté* ¹.

Les vêpres se disant ensuite, vous tâcherez de les chanter dans l'esprit que votre oraison vous aura laissé, ou bien dans la considération de Jésus-Christ sur la croix, mourant par amour pour vous. Voyez la plaie de son côté ; et le priez que vous puissiez être toute recueillie en elle, considérant l'excès de son amour.

Après vêpres, vous irez en votre cellule, où étant, vous vous mettrez à genoux ; et rentrant dans votre intérieur, vous y adorerez la majesté de Dieu, et lui offrirez ce temps en union de la retraite de Jésus-Christ ; le suppliant qu'il sanctifie cette heure, et qu'il vous donne son esprit et l'intelligence pour concevoir votre lecture, et être instruite de ce qu'il veut de vous, pour sa gloire et votre plus grande perfection. Cette lecture se doit plutôt appeler une méditation ou étude de toutes les vertus : et quand quelque vérité vous aura touchée, recueillie et éclairée, fermez votre livre, et la pénétrez à loisir ; laissez agir la grâce en vous, selon toute son étendue : et lorsque ce mouvement sera passé, relisez et employez ainsi cette heure de temps, qui sera fort utile si vous la pratiquez en cette manière.

Vous irez au réfectoire, et observerez les mêmes choses que le matin, après lequel vous irez faire une visite au saint Sacrement, que vous adorerez avec respect, rentrant dans votre intérieur : offrez par obéis-

¹ *Philip. II, 8, 9.*

sance votre heure de récréation ; suppliant Jésus-Christ qu'il lui plaise vous donner sa bénédiction, et vous faire la grâce de ne rien dire qui lui puisse déplaire. Pendant votre conversation, rappelez-vous de temps en temps que Dieu vous regarde, et qu'ainsi il ne faut rien dire ni rien faire qui soit indigne de sa présence.

Lorsque la cloche sonnera pour aller à complies ; tâchez d'élever votre cœur à Dieu avec une nouvelle ferveur, pour suppléer à toutes les négligences de ce jour. Honorez durant cette dernière heure de l'office, la descente de Jésus-Christ de la croix ; et reconnoissant par quelque acte d'amour celui qu'il vous a porté en achevant de consommer son sacrifice, demandez-lui que par sa mort il vous fasse mourir au péché pour ne vivre qu'en lui.

A la fin, vous ferez votre examen avec le plus d'application que vous pourrez, en cette manière.

Mon Seigneur, je vous adore du profond de mon âme ; prosternée à vos pieds, je vous rends grâces de ce que vous m'avez créée à votre image et ressemblance, rachetée de votre précieux sang, fait naître en la fo catholique, appelée à la sainte religion, et préservée de tant de périls et dangers, auxquels beaucoup d'autres, qui vous ont été plus fidèles que moi, ont été exposés, et surtout en ce jour, dans lequel vous m'avez tant fait de miséricordes. Béni soyez-vous, mon Dieu. Esprits bienheureux, aidez-moi à le remercier de toutes les grâces qu'il me fait ; et lui demandez pour moi celle de connoître les péchés que j'ai commis contre sa bonté, et qu'en les connoissant j'en aie le véritable regret que je dois.

Je vous adore, mon Sauveur Jésus, comme mon

souverain juge ; je me sou mets de tout mon cœur à la puissance que vous avez de me juger ; je suis très-aise que vous ayez ce pouvoir sur moi ; et je vous supplie de me faire participante de la lumière par laquelle vous me ferez voir mes péchés à l'heure de la mort, lorsque je comparoîtrai devant votre tribunal. Faites-moi aussi participante du zèle de votre justice, afin que je hâisse mes péchés comme vous les hâissez.

Veni, sancte Spiritus, etc.

Mon Seigneur, voilà un grand nombre de péchés que j'ai commis contre votre bonté infinie ; mais j'en ai regret, et je m'en accuse à vos pieds ; non-seulement de ceux que je connois, mais aussi de ceux dont je n'ai pas la connoissance et que vous voyez en moi : je vous en demande pardon, espérant, s'il vous plaît, en vos divines miséricordes.

Miserere mei, Deus, etc.

Oui, mon Dieu, je crie vers vous, pour obtenir miséricorde de votre infinie bonté ; je vous supplie de me pardonner par votre infinie clémence, par les mérites du sang de mon Sauveur, ayant un vif regret de vous avoir offensé, non point pour la crainte de l'enfer ni pour quelque motif temporel, mais uniquement pour l'amour de vous-même ; et c'est pour cela que je suis, par votre grâce, dans la volonté de n'y retomber jamais, et de vous être fidèle jusqu'à la mort : je voudrois avoir toute la douleur dont un cœur humain est capable, par le secours de votre grâce.

Confiteor, etc.

Mon Dieu, je vous donne mon cœur; et je vous aime avec une telle complaisance, que de toute ma volonté j'aime, j'accepte et embrasse tout ce qu'il vous plaira qui m'arrive, tant à moi qu'à toutes les personnes qui me regardent, pour lesquelles je vous demande, comme pour moi, l'accomplissement des desseins de miséricorde que vous avez sur nous de toute éternité.

Je vous offre, mon Seigneur, le sommeil que je vais prendre, en union de celui que mon Jésus a pris lorsqu'il étoit en cette vie mortelle; vous suppliant d'animer mon cœur si puissamment, que tous ses mouvements se portent vers vous, et qu'il s'unisse, par ses désirs, à tous les bienheureux pour vous aimer, vous louer, vous bénir et vous adorer dans leur société.

In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum.

In te, Domine, speravi; non confundar, etc.

Suscipe me, Domine, etc.

J'espère et j'espérerai toute ma vie, ô mon Dieu, en vos grandes miséricordes, où je mets toutes mes espérances.

Venez, ô mon Dieu, posséder mon cœur; qu'il n'aime que vous dans l'éternité.

Veni, Domine Jesu.

Je veux, ô mon Dieu, faire en tout votre sainte volonté, et m'y soumettre de toute la mienne.

Non mea, sed tua voluntas fiat.

Je me sou mets de tout mon cœur à la mort, et je l'accepte humblement; parce que c'est votre volonté que je meure; je veux toutes les circonstances qui la doivent accompagner, comme pour le temps et l'heure; vous suppliant de m'assister en ce moment, et que je meure en votre sainte grâce; adorant, dès maintenant et pour cette heure, ce que je ne pourrai peut-être pas faire alors, le jugement que vous porterez de mon âme, m'y soumettant de toute ma volonté; vous suppliant de me traiter non selon mes mérites, mais selon toute l'étendue de vos miséricordes et de la charité de Jésus-Christ pour moi.

Sainte Vierge, je vous prie de me prendre sous votre protection particulière; et demandez pour moi à votre Fils que je ne m'éloigne jamais de lui tant soit peu, mais que mon âme veille avec lui pendant le sommeil. Assistez-moi en tous les moments de ma vie, et surtout en celui de ma mort.

Saint Ange, à qui la bonté de Dieu a donné charge de mon âme et de mon corps, je vous supplie d'en prendre un soin singulier, et de me préserver de tout danger, des illusions et tentations, et de m'obtenir que je n'offense point mon Dieu, mais que mon âme soit toujours unie à lui par amour.

Je vous adore, très-sainte Trinité, c'est de tout mon cœur que je vous révère, vous suppliant de me donner votre sainte bénédiction, de me garder de tout péché, et de remplir les puissances de mon âme de votre connoissance, de votre amour et de votre souvenir. Ainsi soit-il.

Après l'examen, on monte au dortoir, où se commence le silence souverain, jusqu'au lendemain, que vous observerez avec toute l'exactitude possible. Vous vous déshabillerez en diligence pour être couchée à huit heures; et vous ne vous occuperez à rien du tout, sinon à lire votre sainte oraison auparavant.

Quand on vous éveillera pour matines, levez-vous en diligence et avec une nouvelle ferveur; remerciant Dieu de vous avoir appelée à une vocation où vous avez le moyen de le louer, durant que le monde n'y pense pas. Allez à l'église faire votre préparation, et offrez ce moment en l'honneur du moment de la naissance de Jésus-Christ; honorez toutes les circonstances de ses abaissements dans la crèche; vous unissant à tous les bienheureux, qui donnent gloire au Seigneur de ce que le Rédempteur est né.

Consacrez-vous toute à lui, et le priez de sanctifier toutes les actions de votre journée, ou, si vous aimez mieux, consacrez-la à Jésus agonisant.

Quel spectacle de voir un Dieu de majesté prosterné en terre sur sa face, priant et disant : *Mon Dieu, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi; mais votre volonté soit faite, et non la mienne!* Que cet exemple vous apprenne à prier avec humilité et soumission aux volontés de Dieu, et qu'il sanctifie toutes les petites angoisses et abandons que la Providence permettra vous arriver.

Avant que de finir cet exercice, il faut que je vous dise que je ne l'ai fait que pour les âmes qui ne sont pas encore dans la pratique des vertus, et qui n'ont point d'habitude à la mortification, et rien de bien sur-

¹ Luc. xxii. 42.

naturel. S'il se trouvoit des âmes à qui Notre-Seigneur fit quelque grâce extraordinaire, elles ne se doivent servir de ces petits moyens que dépendamment de la même grâce; car ce ne sont-là que de foibles moyens, pour aider et suppléer aux impuissances et défaut d'habitude; néanmoins, si l'on est exact à les suivre, ils peuvent beaucoup aider, pourvu qu'on les embrasse avec esprit et de cœur, sans se violenter ni aller contre le trait intérieur; à quoi l'on doit se rendre très-fidèle: cela étant, Notre-Seigneur bénira tout; je le supplie qu'il vous fasse cette grâce. Ainsi soit-il.

EXERCICE

DE

LA SAINTE MESSE.

AU commencement de la Messe, voyant le prêtre, vous vous représenterez Jésus-Christ revêtu de cet habit blanc, qui est signifié par l'aube du prêtre, adorant le Père éternel; et vous lui offrirez ce sacrifice, lui disant de cœur :

Mon Dieu, je vous adore de toutes les forces de mon âme, et je vous offre ce saint sacrifice pour honorer et renouveler la passion de mon Jésus, et, par lui, le mérite de ses douleurs. Je vous demande pardon de mes crimes et la grâce d'une parfaite conversion; que je sois par amour totalement à vous, confessant, mon Dieu, que je suis indigne d'assister à ce grand sacrifice. Mais je m'accuse à vos pieds de tous les péchés que j'ai commis, selon la parfaite connoissance que vous en avez; je vous en demande pardon et miséricorde, et une véritable douleur de vous avoir offensé.

Dites le *Confiteor*.

A l'Introït.

Vous honorerez la première entrée du Fils de Dieu dans le monde pour la rédemption des hommes, et

tâchez de reconnoître cet amour par amour, lui disant :

Ah ! mon doux Jésus, je vous aime , et je veux vous aimer de toutes les forces de mon âme ; et qu'à jamais je reconnoisse les bontés que vous avez pour tous les hommes, et pour mon âme en particulier.

Faites en sorte que votre esprit s'applique à la reconnaissance des miséricordes de Jésus-Christ venant au monde.

Au Kyrie, eleison.

Imaginez-vous toute la nature humaine prosternée devant la majesté de Dieu, demandant miséricorde à ce bon Jésus, qui ne vient au monde que pour vous la faire. Honorez toujours cette première entrée, et lui dites :

Ah ! mon Seigneur, faites-moi miséricorde, s'il vous plaît, et à tout votre pauvre peuple qui vous la demande avec moi.

Au Gloria in excelsis.

Vos anges, Seigneur, nous ont annoncé, par ce cantique, la réconciliation des hommes avec votre majesté. Vous promettez, mon Dieu, que la paix et la tranquillité seront assurées aux hommes de bonne volonté. Donnez-la-moi bonne, s'il vous plaît; puisque je ne veux chercher que de véritable repos qu'en vous, qui êtes mon souverain bien.

Honorez la charité infinie de Jésus-Christ venant au monde; et voyez que c'est pour glorifier le Père éternel, et sauver le genre humain. Demandez-lui que

vous reconnoissiez cette bonté, par une grande fidélité à son service.

A l'Evangile.

Vous tâcherez de l'entendre avec respect, vous représentant que c'est la vraie publication des œuvres du Fils de Dieu étant au monde, pour servir de modèle de perfection aux âmes chrétiennes, et aux religieuses plus particulièrement; puisque, pour imiter Jésus-Christ, elles ont renoncé à tout pour suivre, aimer et servir Dieu; sachant qu'on ne peut avoir deux maîtres sans aimer l'un et haïr l'autre, comme dit le même Seigneur¹. Anéantissez-vous; avouez que vous n'avez pas ouï la parole du saint Evangile avec le respect que vous deviez; puisque bien souvent, quoique consacrée à Dieu, vous avez voulu, en le servant, aimer le monde avec lui. Pendant que l'on achèvera l'Evangile, faites des résolutions contraires.

Pendant le *Credo*, vous ne ferez autre chose que dire intérieurement à Dieu : Je crois ce que la sainte Eglise me commande de croire, sans en douter; et je vous remercie, ô mon Dieu, de ce que vous m'avez fait naître dans la vraie Eglise; je vous supplie que j'y meure, et que par votre sang et l'amour que vous lui portez comme à votre épouse, vous augmentiez le nombre de ses enfants et la renouveliez; convertissant les Juifs, avec tous les infidèles et les hérétiques, à la vraie et unique foi, pour laquelle je souhaite, par votre grâce, donner ma vie.

Si cela ne suffit pas pour vous occuper pendant le

¹ *Matt.* vi. 24.

Credo, vous n'avez qu'à vous arrêter intérieurement aux paroles qui y sont dites, que Jésus est né d'une vierge, qu'il a souffert la mort, et est descendu aux enfers, ressuscité et assis à la droite de son Père, où il prie pour nous, et est notre unique avocat ; voyant en tous ces mystères l'amour de votre Dieu pour tous les hommes.

A l'Offertoire.

L'offertoire de la Messe représente ce que Jésus a fait dans le jardin des Olives, acceptant la mort, et s'offrant à son Père. Renouvelez cette même offrande, disant intérieurement :

Père de toute bonté, je vous offre mon Jésus et l'acceptation qu'il fit de souffrir pour mon salut ; vous suppliant qu'elle me soit méritoire, que je sois tout à vous, et que j'accepte toutes les souffrances qu'il vous plaira m'envoyer, comme je fais maintenant de tout mon cœur.

A la Préface.

Il faut que votre cœur s'élève d'une façon plus spirituelle ; vous détachant de toutes sortes de pensées pour paroître devant Dieu avec plus de pureté, vous unissant avec tous les esprits bienheureux pour entonner ; *Sanctus, Sanctus, Sanctus.*

A l'Élévation.

Adorez Jésus-Christ avec foi et respect ; le priant qu'il vous élève et attiré à lui par sa grâce, et par sa

présence dans le très-saint Sacrement. Offrez-vous à sa divine majesté en ce moment, pour honorer l'offrande qu'il a faite de lui-même à son Père, pour vos péchés et pour ceux de tout le monde; tâchant de vous unir à lui intimement, par amour et par foi.

Pendant le *Pater*, appliquez-vous à quelqu'une des demandes de l'Oraison dominicale, en en prenant une pour chaque jour, vous unissant avec le prêtre dans l'esprit de l'Eglise.

Aux *Agnus Dei*, vous demanderez au Père éternel, par Jésus-Christ, le pardon de vos péchés, et vous le lui offrirez comme le vrai Agneau sans tache; puisqu'il n'est venu que pour effacer les péchés du monde, et pour vous faire miséricorde.

Pour la communion spirituelle.

Vous tâcherez de faire une communion spirituelle, vous y préparant par une confession intérieure en la présence de Dieu, auquel vous demanderez pardon, et produirez quelque acte de contrition. Excitez votre cœur à le recevoir chez vous d'une façon toute spirituelle; après, vous l'adorerez profondément, et produirez des actes d'une vive foi de la présence sacramentelle de votre Dieu, avec lequel vous unirez les puissances de votre âme le plus intimement que vous pourrez; et vous vous abandonnerez toute à lui, pour qu'il prenne une pleine possession de votre cœur, et qu'il en dirige tous les mouvements. Vous veillerez avec soin sur vous-même, pour vous conserver dans cette union avec le divin Epoux; et vous entretiendrez Jésus aussi familièrement, comme si vous

aviez reçu les saintes espèces. Ainsi vous pourrez, durant tout le jour, manger spirituellement Jésus, vous unissant intimement à lui avec de profonds actes d'adoration. Il ne faut point qu'il y ait obstacle en l'âme, si petit soit-il, pour rendre la communion spirituelle efficace.

Le reste de la Messe se doit employer à entretenir Jésus, et lui exposer vos nécessités spirituelles.

Aux dernières Oraisons.

Demandez à Dieu, dans l'esprit de l'Eglise, qu'il vous fasse la grâce d'avoir participé à ce saint sacrifice; le priant, par les mérites d'icelui, que vous ne vous éloigniez jamais de la fidélité que vous lui devez, soit en ce jour, soit pendant toute votre vie.

A la bénédiction du prêtre, priez la sainte Trinité de vous donner la sienne. Ainsi soit-il.

PRIÈRES

POUR SE PRÉPARER

A LA SAINTE COMMUNION.

I.^{re} PARTIE DE LA PRIÈRE.

Le chrétien reconnoît le dessein du Sauveur dans l'institution de l'Eucharistie, et admire l'excès de son amour.

IL faut avouer, ô Jésus mon Sauveur, que vous avez voulu nous témoigner votre amour par des effets incompréhensibles. Cet amour a été la cause de cette union réelle, par laquelle vous vous êtes fait homme. Cet amour vous a porté à immoler pour nous ce même corps, aussi réellement que vous l'aviez pris : et voulant, ô Jésus, faire ressentir à chacun de vos enfants, en vous donnant à lui en particulier, la charité que vous avez témoignée à tous en général; vous avez institué l'admirable sacrement de l'Eucharistie, ce chef-d'œuvre de votre toute-puissance, ce rare effet de votre bonté, par lequel vous nous rendez tous réellement participants de votre corps divin; afin de nous persuader par-là que c'est pour nous que vous l'avez pris, et que vous l'avez offert en sacrifice. Car si les Juifs, dans l'ancienne alliance, mangeoient la chair des hosties

pacifiques, offertes pour eux, comme une marque de la part qu'ils avoient à cette immolation : de même, ô Jésus, vous avez voulu, après vous être fait vous-même notre victime, que nous mangeassions effectivement cette chair de notre sacrifice; afin que la manducation actuelle de cette chair adorable fût un témoignage perpétuel à chacun de nous en particulier, que c'est pour nous que vous l'avez prise, et que vous l'avez immolée. O prodige de bonté! ô abîme de charité! ô tendresse de l'amour de notre Sauveur! Quel excès de miséricorde! O Jésus, quelle invention de votre sagesse! Mais quelle confiance nous inspire la manducation de cette chair sacrifiée pour nos péchés! Quelle assurance de notre réconciliation avec vous! Il étoit défendu à l'ancien peuple de manger de l'hostie offerte pour ses crimes, pour lui faire comprendre que la véritable expiation ne se faisoit pas dans cette loi par le sang des animaux : tout le monde étoit comme interdit par cette défense, sans pouvoir actuellement participer à la rémission des péchés. Ce n'est pas ainsi que vous traitez vos enfants, divin Sauveur : vous nous commandez de manger votre corps, qui est la vraie hostie immolée pour nos fautes, pour nous persuader que la rémission des péchés est accomplie dans le nouveau Testament. Vous ne vouliez pas non plus, ô mon Dieu, que ce même peuple mangeât du sang¹; et une des raisons de cette défense étoit que le sang nous est donné pour l'expiation de nos âmes. Mais au contraire vous nous donnez votre sang, et vous nous ordonnez de le boire; parce qu'il est répandu pour la rémission des péchés; nous marquant par-là, en même temps,

¹ *Levit. xvii. 10, 11.*

que la manducation de votre corps et de votre sang est aussi réelle à la sainte table, que la grâce et l'expiation des péchés est actuelle et effective dans la nouvelle alliance.

II.° PARTIE DE LA PRIÈRE.

Le chrétien excite sa foi sur ce mystère, et renonce au jugement des sens.

IL est ainsi, mon Dieu, je le crois; c'est la foi de votre Eglise: c'est ce qu'elle a toujours cru, appuyée sur votre parole. Car vous l'avez dit vous-même de votre bouche sacrée: *Prenez, c'est mon corps; buvez, c'est mon sang*¹. Je le crois; votre autorité domine sur toute la nature. Sans me mettre donc en peine comment vous exécutez ce que vous dites, je m'attache, avec votre Eglise, précisément à vos paroles. Celui qui fait ce qu'il veut, opère ce qu'il dit en parlant; et il vous a été plus aisé, ô Sauveur, de forcer les lois de la nature, pour vérifier votre parole, qu'il ne nous est aisé d'accommoder notre esprit à des interprétations violentes, qui renversent toutes les lois du discours. Cette parole toute-puissante a tiré toutes choses du néant: lui seroit-il donc difficile de changer en d'autres substances ce qui étoit déjà? Je crois, Seigneur; mais augmentez ma foi: rendez-la victorieuse dans le combat que lui livrent les sens. Ce mystère est un mystère de foi: que je n'écoute donc que ce qu'elle m'en apprend;

¹ *Matt.* xxvi. 26, 27, 28.

que je croie, sans aucun doute, que ce qui est sur cet autel est votre corps même, que ce qui est dans le calice est votre propre sang répandu pour la rémission des péchés.

III.° PARTIE DE LA PRIÈRE.

Le chrétien demande à Jésus-Christ les saintes dispositions qu'il faut apporter à la réception d'un si grand sacrement.

QU'IL opère en moi, mon Sauveur, la rémission de mes péchés : que ce sang divin me purifie, qu'il lave toutes les taches qui ont souillé cette robe nuptiale, dont vous m'aviez revêtu dans le baptême; afin que je puisse m'asseoir avec assurance au banquet des noces de votre Fils. Je suis, je l'avoue, une épouse infidèle, qui ai manqué une infinité de fois à la foi donnée : *Mais revenez, nous dîtes-vous, ô Seigneur, revenez, je vous recevrai*¹; pourvu que vous ayez repris votre première robe, et que vous portiez, dans l'anneau que l'on vous met au doigt, la marque de l'union où le Verbe divin entre avec vous. Rendez-moi cet anneau mystique : revêtez-moi de nouveau, ô mon Père, comme un autre enfant prodigue qui retourne à vous, de cette robe de l'innocence, et de la sainteté que je dois apporter à votre table. C'est l'immortelle parure que vous nous demandez, vous qui êtes en même temps l'époux, le convive, et la victime immolée qu'on nous donne à manger.

¹ Jerem. III. 1

Les riches habits sont une marque de joie; et il est juste de se réjouir à votre table, ô Roi tout-puissant, lorsque vous célébrez les noces de votre Fils avec les âmes saintes; lorsque vous nous en donnez le corps pour en jouir et pour nous faire devenir un même corps et un même esprit avec lui par la communion. Car ce festin nuptial est aussi en un autre sens, ô mon Dieu, la consommation de ce mariage sacré, où l'Église et toute âme sainte s'unit à l'Époux corps à corps, cœur à cœur, esprit à esprit; et c'est là qu'on trouve l'accomplissement de cette parole : *Qui me mange, vivra par moi*¹. Qu'elle s'accomplisse en moi, mon Sauveur, que j'en sente l'effet : transformez-moi en vous, et que ce soit vous-même qui viviez en moi. Mais pour cela, que je m'approche de ce céleste repas avec les habits les plus magnifiques; que j'y vienne avec toutes les vertus; que j'y coure avec une joie digne d'un tel festin, et de la viande immortelle que vous m'y donnez. *Ce pain est un pain du ciel; c'est un pain vivant, qui donne la vie au monde*². Venez, mes amis, nous dites-vous, ô céleste Époux, venez, mangez, buvez, enivrez-vous, mes très-chers³, de ce vin, qui transporte l'âme, et lui fait goûter, par avance, les plaisirs des anges. Mais, ô Jésus, pour avoir part à ces chastes délices, faites-moi cesser de vivre selon les sens : car la mortification doit faire une des parties de notre habit nuptial; et il faut se mortifier pour célébrer votre mort, ô mon Sauveur.

¹ Joan. vi. 58. — ² Ibid. 33, 51. — ³ Prov. ix, 5. Cant. v. 1.

DISCOURS

SUR

L'ACTE D'ABANDON A DIEU.

SES CARACTÈRES, SES CONDITIONS ET SES EFFETS.

JE voudrais qu'on lût attentivement le chapitre X de l'Évangile de saint Luc, depuis le verset 38 jusqu'à la fin. Après l'avoir lu et un peu considéré en grand silence, je souhaiterais que, par un acte de foi, on se mît aux pieds de Jésus avec Marie, pour entendre sa parole.

Jésus parle encore tous les jours dans son Évangile; mais il parle d'une manière admirable dans l'intime secret du cœur : car il est la parole même du Père éternel, où toute vérité est renfermée. Il faut donc lui prêter ces oreilles intérieures dont il est écrit : *Vous avez, Seigneur, ouvert l'oreille à votre serviteur*¹.

Heureux ceux à qui Dieu a ouvert l'oreille en cette sorte; ils n'ont qu'à la tenir toujours attentive, leur oraison est faite de leur côté. Jésus leur parlera bientôt, et il n'y a qu'à se tenir en état d'entendre sa voix.

*Marie étoit assise aux pieds de Jésus*². Assise, tranquille aux pieds de Jésus : humilité, soumission; se soumettre à la parole éternelle, à la vérité. Silence :

¹ II. Reg. VII. 27. — ² Luc. X. 39.

que tout se taise : *Il se fit un silence dans le ciel, environ d'une demi-heure* ¹. Qui parle durant ce temps ? Dieu seul. *Environ une demi-heure*. Ce grand silence de l'âme, où tout cesse, où tout se tait devant Dieu, dans le ciel, dans la haute partie de notre âme, ne dure guère durant cette vie ; mais pour peu qu'il dure, qu'il se dit de choses, et que Dieu y parle ! Sois attentive, âme chrétienne ; ne te laisse pas détourner dans ces bienheureux moments.

Entrez dans le cabinet, et fermez la porte sur vous : priez votre Père dans le secret ; et votre Père, qui vous voit dans le secret, vous le rendra ². Que vous rendra-t-il ? Parole pour parole : pour la parole par laquelle vous l'aurez prié de vous instruire, la parole par laquelle il vous fera entendre ce qu'il veut de vous, et son éternelle vérité.

Entrez donc, et fermez la porte. Entrez en vous-même, et ne vous laissez détourner par quoi que ce soit. Quand ce seroit une Marthe, une âme sainte qui viendroit vous inviter à servir Jésus, demeurez toujours enfermée dans ces saints et bienheureux moments. Jésus ne veut point de vous ces services extérieurs : tout le service qu'il veut de vous, c'est que vous l'écoutez seul, et que vous prêtez l'oreille du cœur à sa parole.

Parlez donc, Seigneur ; il est temps : votre serviteur écoute ³, parlez : et que direz-vous ? *Marthe, Marthe, tu es empressée, et tu te troubles dans le soin de beaucoup de choses : or, il n'y a qu'une seule chose qui soit nécessaire* ⁴. Ne faut-il donc pas s'acquitter de tous ses devoirs, de toutes ses obédiences ? Il le faut, sans

¹ *Apoc.* VIII. 1. — ² *Matt.* VI. 6. — ³ *I. Reg.* III. 10. — ⁴ *Luc.* X. 41.

doute : mais il ne faut jamais être empressée ; et il y a d'heureux moments où tout autre devoir, tout autre exercice, toute autre obéissance cessent en vous : il n'y a pour vous d'autre obéissance que celle d'écouter Jésus qui veut vous parler.

Il n'y a qu'une seule chose qui soit nécessaire. Il n'y a que Dieu seul qui soit nécessaire ; il est tout : le reste n'est rien ; et *tout ce qui est, disparaît devant sa face ; et toutes les nations sont un vide et un néant à ses yeux*¹. Il est le seul nécessaire à l'homme ; c'est lui seul qu'il faut désirer, et à qui il faut s'unir. *Crains Dieu, et observe ses commandements ; car c'est là tout l'homme*². Tout le reste lui est étranger ; cela seul lui appartient, comme une chose qui lui est propre : c'est tout le fonds de l'homme, toute sa substance, tout son être. Quoi que tu perdes, ô homme, pourvu que tu ne perdes pas Dieu, tu n'as rien perdu du tien. Laisse donc écouter le reste : ne te réserve que de craindre et aimer Dieu ; c'est là tout l'homme.

Il n'y a qu'une chose qui soit nécessaire. Comme Dieu est seul, et que l'homme se considère comme seul devant lui ; il faut trouver quelque chose en l'homme qui soit parfaitement un, un acte qui renferme tout dans son unité ; qui d'un côté renferme tout ce qui est dans l'homme ; et d'autre côté réponde à tout ce qui est en Dieu.

Faites-moi trouver cet acte, ô mon Dieu, cet acte si étendu, si simple, qui vous livre tout ce que je suis, qui m'unisse à tout ce que vous êtes. O Jésus, je suis à vos pieds ; faites-le moi trouver, faites-moi trouver cet *un nécessaire*. Tu l'entends déjà, âme chrétienne : Jésus te dit dans le cœur que cet acte c'est l'acte d'a-

¹ *Isai. xl. 17.* — ² *Eccle. xii. 13.*

bandon. Car cet acte livre tout l'homme à Dieu ; son âme, son corps en général et en particulier, toutes ses pensées, tous ses sentiments, tous ses désirs, tous ses membres, toutes ses veines, avec tout le sang qu'elles renferment, tous ses nerfs, jusqu'aux moindres linéaments, tous ses os, et jusqu'à l'intérieur et jusqu'à la moelle, toutes ses entrailles, tout ce qui est au dedans et au dehors. Tout vous est abandonné, ô Seigneur, faites-en ce que vous voulez. O mon Dieu, je vous abandonne ma vie ; et non-seulement celle que je mène en captivité et en exil sur la terre ; mais encore ma vie dans l'éternité. Je vous abandonne mon salut ; je remets ma volonté entre vos mains : je vous remets l'empire que vous m'avez donné sur mes actions. Faites-moi selon votre cœur ; et *créez en moi un cœur pur*¹, un cœur docile et obéissant. *Tirez-moi ; nous courrons après vous et après les douceurs de vos parfums. Ceux qui sont droits vous aiment*². Faites-moi donc droit, ô mon Dieu ; afin que je vous aime de tout mon cœur, de ce cœur que vous formez en moi par votre grâce. Je vous ai tout livré ; je n'ai plus rien : c'est là tout l'homme.

Que si cet acte répond à tout ce qui est en l'homme, il répond aussi en même temps à tout ce qui est en Dieu. Je m'abandonne à vous, ô mon Dieu ; à votre unité, pour être fait un avec vous ; à votre infinité et à votre immensité incompréhensible, pour m'y perdre et m'y oublier moi-même ; à votre sagesse infinie, pour être gouverné selon vos desseins, et non pas selon mes pensées ; à vos décrets éternels, connus et inconnus, pour m'y conformer, parce qu'ils sont tous éga-

¹ Ps. L. 12. — ² Cant. I. 3.

lement justes ; à votre éternité, pour en faire mon bonheur ; à votre toute-puissance, pour être toujours sous votre main ; à votre bonté paternelle, afin que, dans le temps que vous m'avez marqué, vous receviez mon esprit entre vos bras ; à votre justice, en tant qu'elle justifie l'impie et le pécheur, afin que d'impie et de pécheur vous le fassiez devenir juste et saint. Il n'y a qu'à cette justice qui punit les crimes, que je ne veux pas m'abandonner ; car ce seroit m'abandonner à la damnation que je mérite : et néanmoins, Seigneur, elle est sainte cette justice, comme tous vos autres attributs ; elle est sainte, et ne doit pas être privée de son sacrifice. Il faut donc aussi m'y abandonner. Et voici que Jésus-Christ se présente ; afin que je m'y abandonne, en lui et par lui.

Donc, ô Dieu saint, ô Dieu vengeur des crimes, j'adore vos saintes et inexorables rigueurs ; et je m'y abandonne en Jésus-Christ, qui s'y est abandonné pour moi, afin de m'en délivrer : car il s'est soumis volontairement à porter tous mes péchés, et ceux de tout le monde, et s'est livré pour eux tous aux rigueurs de votre justice ; parce qu'il avoit un mérite et une sainteté infinie à lui opposer. Je m'y livre donc, en lui et par lui ; et je vous offre, pour vous apaiser envers moi, ses mérites et sa sainteté, dont il m'a couvert et revêtu. Ne me regardez pas en moi-même ; mais regardez-moi en Jésus-Christ, et comme un membre du corps dont il est le chef. Donnez-moi telle part que vous voudrez à la passion de votre saint Fils Jésus ; afin que *je sois sanctifié en vérité*, en celui *qui s'est sanctifié pour moi*, comme il dit lui-même ¹.

¹ *Jouan. XVII. 19.*

Enfin, ô Dieu, unité parfaite, que je ne puis égaler, ni comprendre par la multiplicité, quelle qu'elle soit, de mes pensées; et au contraire dont je m'éloigne d'autant plus, que je multiplie mes pensées, je vous en demande une, si vous le voulez, où je ramasse en un, autant qu'il est permis à ma foiblesse, toutes vos infinies perfections, ou plutôt cette perfection seule et infinie, qui fait que vous êtes Dieu, le seul qui est, de qui tout est, en qui tout est, qui est heureux par lui-même. O Dieu soyez heureux éternellement; je m'en réjouis : c'est en cela que je mets tout mon bonheur. En cet esprit, ô mon Dieu, *grand dans vos conseils, incompréhensible à penser, qui vous êtes fait un nom et une gloire immortelle*¹, par la magnificence de vos œuvres; je m'abandonne à vous de tout mon cœur, à la vie et à la mort, dans le temps et dans l'éternité. Vous êtes ma joie, mon consolateur, mon refuge, mon appui; qui m'avez donné Jésus-Christ pour être *la pierre posée dans les fondements de Sion, la pierre principale, la pierre de l'angle, la pierre éprouvée, choisie, affermie, inébranlable, la pierre solide et précieuse : et qui espère en cet appui, qui s'y abandonne, ne sera point confondu dans son espérance*².

Faisons donc comme ceux qui, accablés de travail et ne pouvant plus se soutenir, aussitôt qu'ils ont trouvé quelque appui solide, quelque bras ferme et puissant, mais bienfaisant tout ensemble, qui se prête à eux, s'y abandonnent, se laissent porter et se reposent dessus. Ainsi nous qui ne pouvons rien par nous-mêmes, que nous tourmenter vainement jusqu'à l'infini, laissons-nous aller avec foi entre les bras secourables de notre

¹ *Jerem. xxxii. 19, 20. — 2 Is. xxviii. 16.*

Dieu, notre Sauveur et notre Père : car c'est alors que nous apprenons véritablement à l'appeler de ce nom ; puisque comme de petits enfants innocents et simples, sans peine, sans inquiétude, sans prévoyance, en un certain sens, pour l'avenir, *nous rejetons en lui toutes nos inquiétudes ; parce qu'il a soin de nous*, comme dit saint Pierre ¹, fondé sur cette parole du Sauveur : *Votre Père sait que vous avez besoin de ces choses* ².

Je te dis donc, âme chrétienne, quelle que tu sois, et de quelques soins que tu sois agitée, je te dis au nom du Sauveur : *Votre Père sait de quoi vous avez besoin*. Ne vous laissez donc point agiter ; et, comme dit le même Sauveur en saint Luc ³, *Ne vous laissez point élever en haut*, et comme tenir en suspens entre le ciel et la terre, incertain de quel côté vous allez tomber ; mais laissez-vous doucement tomber entre les bras secourables de votre Père céleste.

Avec cet acte, mon cher frère, et ma chère sœur, chrétien qui que vous soyez, ne soyez en peine de rien : ne soyez point en peine de votre foiblesse ; car Dieu sera votre force. Le dirai-je ? Oui, je le dirai : ne soyez point en peine de vos péchés mêmes, parce que cet acte, s'il est bien fait, les emporte tous ; et toutes les fois qu'il n'a pas son effet, c'est à cause qu'il n'est pas fait dans toute sa perfection. Tâchez donc seulement de le bien faire, et livrez-vous tout entier à Dieu ; afin qu'il le fasse en vous, et que vous le fassiez avec son secours. Tout est fait, et vous n'avez qu'à y demeurer.

Cet acte est le plus parfait et le plus simple de tous les actes : car ce n'est pas un effort comme d'un homme

¹ I. Petr. v. 7. — ² Matt. vi. 32. — ³ Luc. xiii. 29.

qui veut agir de lui-même ; mais c'est se laisser aller pour être *mu et poussé par l'Esprit de Dieu*, comme dit saint Paul ¹, non pas toutefois, à Dieu ne plaise, à la manière des choses inanimées ; puisque c'est se laisser aller à cet Esprit qui nous meut volontairement, librement, avec une sincère complaisance pour tout ce que Dieu est, et par conséquent pour tout ce qu'il veut ; puisque sa volonté, c'est Dieu lui-même : pour dire avec le Sauveur : *Oui, mon Père, il est ainsi ; parce qu'il a été ainsi déterminé devant vous* ².

Il ne faut donc pas s'imaginer, comme quelques-uns, qu'on tombe, par cet abandon, dans une inaction ou dans une espèce d'oisiveté. Car, au contraire, s'il est vrai comme il l'est, que nous soyons d'autant plus agissants, que nous sommes plus poussés, plus mus, plus animés par le Saint-Esprit ; cet acte par lequel nous nous y livrons, et à l'action qu'il fait en nous, nous met, pour ainsi parler, tout en action pour Dieu. Nous allons avec ardeur à nos exercices, parce que Dieu, à qui nous nous sommes abandonnés, le veut ainsi ; nous recourons continuellement aux saints sacrements, comme aux secours que Dieu, à qui nous nous sommes livrés, nous a donnés pour nous soutenir. Ainsi un acte si simple enferme tous nos devoirs, la parfaite connoissance de tous nos besoins, et un efficace désir de tous les remèdes que Dieu a donnés à notre impuissance.

C'est cet acte qui nous fait dire : *Que votre nom soit sanctifié*. Car nous sanctifions, autant qu'il est en nous, tout ce qui est en Dieu, quand nous nous y unissons de tout notre cœur. Ce même acte nous fait

¹ Rom. VIII. 14. — ² Matth. XI. 26.

dire encore : *Que votre règne arrive*¹ ; puisque nous ne nous livrons à Dieu qu'afin qu'il règne en nous et qu'il règne sur nous, qu'il règne sur tout ce qui est, qu'il fasse en nous son royaume, ainsi que dit le Sauveur : *Le royaume de Dieu est au dedans de vous*². Cet acte nous fait dire aussi : *Votre volonté soit faite dans la terre comme au ciel*³ ; parce que nous consentons, de tout notre cœur, de la faire en tout ce qui dépend de nous, et que Dieu la fasse en tout ce qui n'en dépend pas : en sorte qu'il soit maître en nous, comme il l'est au ciel sur les esprits bienheureux, qui n'ont, lorsque Dieu agit, qu'un *Amen* à dire, c'est-à-dire, *ainsi soit-il* ; qu'un *Alléluia* à chanter, c'est-à-dire, *Dieu soit loué* de tout ce qu'il fait, comme il paroît dans l'Apocalypse⁴, et comme dit l'apôtre saint Paul⁵ : *Abondant en actions de grâces, rendant grâces en tout temps et en toutes choses à Dieu le Père, par Notre-Seigneur Jésus-Christ.*

Ainsi le partage du chrétien est une continuelle action de grâces, rendue à Dieu de tout ce qu'il fait ; parce que tout ce qu'il fait tourne à sa gloire ; et cette action de grâces est le fruit de cet abandon, par lequel nous nous livrons à lui par une entière complaisance pour ses volontés.

Vous trouverez dans cet acte, âme chrétienne, un parfait renouvellement des promesses de votre baptême ; vous y trouverez une entière abnégation de tout ce que vous êtes née ; parce que si vous n'étiez née dans l'iniquité, et que vous ne fussiez point, par votre naissance, toute remplie de péché et d'ordure, vous

¹ *Luc. xi. 2.* — ² *Ibid. xvii. 21.* — ³ *Matth. vi. 10.* — ⁴ *Apoc. xix. 4.*
— ⁵ *Colos. ii. 7. Eph. v. 20*

n'auriez pas eu besoin de renaître ; vous y trouverez un entier abandon à *cet esprit de nouveauté*¹ ; qui ne cesse de vous réformer intérieurement et extérieurement, en remplissant tout votre intérieur de soumission à Dieu, et tout votre extérieur de pudeur, de modestie, de douceur, d'humilité et de paix.

Vous trouverez dans le même acte, âme religieuse, le renouvellement de tous vos vœux ; parce que si Dieu seul est votre appui, auquel vous vous livrez toute entière, vous ne voulez donc nul appui dans ces biens extérieurs qu'on nomme richesses ; et ainsi vous êtes pauvre. Vous en voulez encore moins dans tout ce qui flatte les sens ; et ainsi vous êtes chaste ; et encore moins, sans hésiter, en tout ce qui flatte au dedans votre volonté ; et ainsi vous êtes obéissante.

Car qu'est-ce que l'amour des richesses, si ce n'est un emprunt qu'on fait des choses extérieures, et par conséquent une marque de la pauvreté du dedans ? Et qu'est-ce que l'amour des plaisirs des sens, sinon encore un emprunt que l'âme va faire à son corps et aux objets qui l'environnent ; et par conséquent toujours une pauvreté du dedans ? Et qu'est-ce que l'amour de sa propre volonté, si ce n'est encore un emprunt que l'âme se va faire continuellement à elle-même pour tâcher de se contenter, sans pouvoir jamais en venir à bout ? au lieu de se faire riche une bonne fois, en s'abandonnant à Dieu, et en prenant tout en lui, ou plutôt en le prenant lui-même tout entier.

Te voilà donc, âme chrétienne, rappelée à ton origine, c'est-à-dire, à ton baptême. Te voilà, âme religieuse, rappelée à ton origine, c'est-à-dire, au jour

¹ Ps. L. 12.

bienheureux de ta profession. Que reste-t-il maintenant, sinon que tu renouvelles ta ferveur, et que ton sacrifice soit agréable comme le sacrifice des premiers jours, lorsque, tout abîmée en Dieu, et toute pénétrée du dégoût du monde, tu ressentais la première joie d'une âme renouvelée et délivrée de ses liens ?

Cet abandon est la mort du péché ; et premièrement c'est la mort des péchés passés ; parce que, lorsqu'il est parfait, il les emporte. Car cet acte, qu'est-ce autre chose qu'un amour parfait, et une parfaite conformité de nos volontés avec celle de Dieu ? A qui se peut-on livrer, sinon à celui qu'on aime ? Et qui est celui qu'on aime, sinon celui à qui on se fie souverainement ? Qu'est-ce donc, encore un coup, qu'est-ce que cet acte, sinon, comme dit saint Jean, *cet amour parfait, cette parfaite charité qui bannit la crainte*¹ ? Il n'y a donc plus rien à craindre pour ceux qui feront cet acte avec toute la perfection que Dieu y demande ; il n'y a plus rien à craindre, ni péchés passés, ni supplice, ni punition. Tout dispaçoit devant cet acte, qui enferme par conséquent toute la vertu de la contrition, et celle du sacrement de pénitence, dont elle emporte le vœu. Mais quels regrets, quelle repentance ne reste-t-il point de cet abandon ? Quelle douleur d'avoir abandonné, quand ce ne seroit qu'un seul moment, celui à qui on s'est livré en s'abandonnant tout entier ?

O mon Dieu, je n'aurai jamais assez de larmes pour déplorer un si grand malheur, quand je serois tout changé en pleurs. Mais si jamais j'ai des larmes, si je regrette jamais mes péchés, ce sera pour avoir tant offensé et outragé cette divine bonté, à laquelle je m'abandonne.

¹ I. Joan. iv. 18.

Mais aussi pour faire un tel acte, et s'abandonner tout-à-fait à Dieu, à quoi ne faut-il pas renoncer? à quelles inclinations? à quelles douceurs? Car puis-je me livrer à Dieu, avec l'amour, pour petit qu'il soit, des biens de la terre, sans craindre cette sentence du Sauveur : *Vous ne pouvez pas servir deux maîtres*¹? Il faut renoncer à tout autre maître, c'est-à-dire, à tous les désirs qui me maîtrisent, et qui dominent dans le cœur. Il faut renoncer jusqu'au bout; car il seroit encore mon maître où je ne voudrois pas renoncer tout-à-fait. Ainsi cet abandon n'est pas seulement la mort des péchés passés, c'est encore celle des péchés à venir. Car quelle âme qui se livre à Dieu, pourroit, dans ce saint état, se livrer à l'iniquité et à l'injustice? Et en même temps, c'est la mort de tous les scrupules, parce que l'âme, livrée à Dieu et à sa bonté infinie, afin qu'il fasse et excite en elle tout ce qu'il faut pour lui plaire, ne peut rien craindre, ni d'elle-même ni de son péché; puisqu'elle est toujours unie, par son fond, au principe qui les guérit et les purifie.

Comment donc, direz-vous, une telle âme n'est-elle pas assurée de sa sainteté et de son salut? Comment, si ce n'est pour cette raison, qu'il ne lui est jamais donné en cette vie, de savoir si elle s'abandonne à Dieu de bonne foi, ni si elle persévérera à s'y abandonner jusqu'à la fin? Ce qui la porte à s'humilier jusqu'aux enfers; et en même temps lui sert d'aiguillon pour s'abandonner à Dieu de nouveau à chaque moment, avec la même ferveur et la même ardeur que si elle n'avoit jamais rien fait, mettant sa force, son repos et sa confiance, non en elle-même ni

¹ *Matt. vi. 24.*

dans ce qui est en elle, mais en Dieu, dont tout lui vient.

C'est là enfin; pour revenir à l'évangile que nous avons lu au commencement, et à Marie que nous y avons vue si attentive au Sauveur; c'est là, dis-je, ce qui s'appelle *être véritablement assise aux pieds du Sauveur*, pour écouter ce qu'il veut, et se laisser gouverner par ce qu'on écoute comme sa loi. C'est là cet *un nécessaire* que Jésus explique, et que Marie avoit déjà choisi; et il ne faut pas s'étonner si Jésus ajoute : *Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée*¹.

Elle a choisi d'être assise aux pieds du Sauveur; d'être tranquille, attentive, obéissante à sa parole, c'est-à-dire, à sa volonté, à sa parole intérieure et extérieure, à ce qu'il dit au dedans et au dehors, d'être unie à sa vérité, et abandonnée à ses ordres.

Elle a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée. La mort viendra; et, *en ce jour, toutes les pensées des hommes périront*²; mais cette pensée, par laquelle l'homme s'est livré à Dieu, ne périra pas; au contraire, elle recevra sa perfection : car *la charité*, dit saint Paul³, *ne finira jamais, pas même lorsque les prophéties s'évanouiront, et que la science humaine sera abolie*; la charité ne finira pas; et rien ne périra que ce qu'il y a d'imparfait en nous.

Viendra le temps de sortir de la retraite, et de rentrer dans les exercices ordinaires; mais le partage de Marie ne périra pas. La parole qu'elle a écoutée, la suivra partout; l'attention secrète qu'elle y aura, lui fera tout faire comme il faut : elle ne rompra ce silence intime qu'avec peine; et lorsque l'obéissance et la cha-

¹ Luc. x. 43. — ² Ps. cxlv. 4. — ³ I. Cor. xiii. 8, 9, 10.

rité le prescriront, une voix intérieure ne cessera de la rappeler dans son secret. Toujours prête à y retourner, elle ne laissera pas de prêter son attention à ses emplois; mais elle souhaitera, avec une infatigable ardeur, sa bienheureuse tranquillité aux pieds du Sauveur; et encore avec plus d'ardeur, la vie bienheureuse, où la vérité sera manifestée, et où Dieu sera tout en tous. *Amen, Amen.*

Au reste, mes frères, que tout ce qui est véritable, tout ce qui est honnête, tout ce qui est juste, tout ce qui est saint, tout ce qui nous peut rendre aimables (sans vouloir plaire à la créature); tout ce qui est d'édification et de bonne odeur; s'il y a quelque sentiment raisonnable et vertueux, et quelque chose de louable dans le règlement des mœurs : que tout cela soit le sujet de vos méditations, et l'unique entretien de vos pensées¹. Car à quoi pense celui qui est uni à Dieu, sinon aux choses qui lui plaisent? Que si quelqu'un parle, que ce soit comme si Dieu parloit en lui. Si quelqu'un sert dans quelques saints exercices, qu'il y serve comme n'agissant que par la vertu que Dieu lui donne; afin qu'en tout ce que vous faites, Dieu soit glorifié par Jésus-Christ². Et tout ce que vous ferez, faites-le de tout votre cœur; jamais avec nonchalance, par coutume, et comme par manière d'acquit : faites-le, dis-je, de tout votre cœur comme le faisant pour Dieu, et non pour les hommes. Servez Notre-Seigneur Jésus-Christ³, que ce soit votre seul Maître. Amen, Amen. Oui, je viens bientôt. Ainsi soit-il. Venez, Seigneur Jésus; venez. La grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec vous⁴. Amen, Amen.

¹ Philip. IV. 8. — ² I. Petr. IV. 11. — ³ Colos. III. 23, 24. — ⁴ Apoc. XII. 20, 21.

SUR.

LE PARFAIT ABANDON.

QUAND on est bien abandonné à Dieu, on est prêt à tout ; on suppose le pis qu'on en puisse supposer, et on se jette aveuglément dans le sein de Dieu. On s'oublie, on se perd ; et c'est là la plus parfaite pénitence qu'on puisse faire, que cet entier oubli de soi-même : car toute la conversion ne consiste qu'à se bien renoncer et s'oublier, pour s'occuper de Dieu et se remplir de lui. Cet oubli est le vrai martyre de l'amour-propre ; c'est sa mort et son anéantissement, où il ne trouve plus de ressource ; alors le cœur se dilate et s'élargit. On est soulagé en se déchargeant du dangereux poids de soi-même, dont on étoit accablé auparavant. On regarde Dieu comme un bon père, qui nous mène, comme par la main, dans le moment présent ; et on trouve tout son repos dans l'humble et la ferme confiance en sa bonté paternelle.

Si quelque chose est capable de rendre un cœur libre, et de le mettre au large, c'est le parfait abandon à Dieu et à sa sainte volonté ; cet abandon répand dans le cœur une paix divine, plus abondante que les fleuves les plus vastes et les plus remplis. Si quelque chose peut rendre un esprit serein, dissiper les plus vives inquiétudes, adoucir les peines les plus amères, c'est assurément cette parfaite simplicité et liberté d'un

cœur entièrement abandonné entre les mains de Dieu. L'onction de l'abandon donne une certaine vigueur dans toutes les actions, et épanche la joie du Saint-Esprit jusque sur le visage et dans les paroles. Je mettrai donc toute ma force dans ce parfait abandon entre les mains de Dieu par Jésus-Christ, et il sera ma conclusion pour toutes choses, en la vertu du Saint-Esprit. *Amen.*

ACTE D'ABANDON.

O DIEU saint, ô Dieu vengeur des crimes, j'adore vos saintes et inexorables rigueurs, et je m'y abandonne entièrement en Jésus-Christ, qui s'y est abandonné pour moi, afin de m'en délivrer. Il s'est soumis volontairement à porter mes péchés et ceux de tout l'univers. Il s'est livré pour eux tous aux rigueurs de votre justice; parce qu'il a un mérite infini à lui opposer pour vous apaiser envers moi. Je vous offre ses mérites et sa sainteté parfaite, dont il m'a couvert et revêtu; ne me regardez pas en moi-même; mais regardez-moi en Jésus-Christ, comme un membre dont il est le chef; donnez-moi telle part que vous voudrez à son sacrifice, et à sa sainte mort et passion; afin qu'en Jésus-Christ votre Fils je sois sanctifié en vérité. *Amen.*

AUTRE ACTE.

MON Dieu, qui êtes la bonté même, j'adore cette bonté infinie; je m'y unis, je m'appuie sur elle, plus encore en elle-même que dans ses effets. Je ne sens en moi aucun bien, aucunes bonnes œuvres faites

dans l'exactitude de la perfection que vous voulez , ni par où je puisse vous plaire : aussi n'est-ce pas en moi ni en mes œuvres que je mets ma confiance ; mais en vous seul, ô bonté infinie, qui pouvez, en un moment, faire en moi tout ce qu'il faut pour vous être agréable. Je vis dans cette foi ; et je remets durant que je vis, jusqu'au dernier soupir, mon cœur, mon corps, mon esprit, mon âme, mon salut et ma volonté entre vos divines mains.

O Jésus, Fils unique du Dieu vivant, qui êtes venu en ce monde pour racheter mon âme pécheresse, je vous la remets. Je mets votre sang précieux, votre sainte mort et passion, et vos plaies adorables, et surtout celle de votre sacré cœur, entre la justice divine et mes péchés ; et je vis ainsi dans la foi et dans l'espérance que j'ai en vous, ô Fils de Dieu, qui m'avez aimé, et qui vous êtes donné pour moi. *Amen.*

Ne craignez rien avec cet acte (*), qui efface les péchés en un moment. Faites-vous le lire dans vos peines ; tenez-le tant que vous pourrez entre vos mains ; et quand vous croyez ne le pouvoir plus produire, tenez-en le fond, et incorporez-le dans l'intime de votre cœur.

(*) C'est-à-dire l'acte de charité parfaite. Voyez ce qui est dit à ce sujet, ci-dessus pag. 195. (*Edit. de versailles.*)

RÉNOVATION

DE L'ENTRÉE

DANS LA SAINTE RELIGION.

IL faut la célébrer tous les ans dans les transports de joie, de reconnaissance et d'amour, pour le choix plein de miséricorde et de bonté que Dieu a fait de nous, en nous attachant pour jamais à lui. *O mon âme, bénissez le Seigneur; et que tout ce qui est en moi loue son saint nom en Jésus-Christ et par Jésus-Christ. O mon âme, bénissez le Seigneur, et n'oubliez jamais toutes les grâces qu'il vous a faites*¹; et efforcez-vous sans cesse, avec son divin secours, à y répondre de plus en plus, à mériter celle qu'il vous prépare, et à parvenir à leur parfaite consommation par une heureuse persévérance. *Amen.*

Laissons de nouveau évanouir le monde et tout son faux éclat, tout ce qui le compose, et qui fait l'empressement des hommes insensés; et quand, par les lumières de la foi, tout sera mis en pièces et en morceaux, et que nous le verrons comme déjà détruit, restons seuls avec Dieu seul, environnés de ce débris et de ce vaste néant : laissons-nous écouler dans ce grand tout qui est Dieu; en sorte que nous-mêmes nous ne

¹ Ps. cii. 1, 2.

soyons plus rien qu'en lui seul. Nous étions en lui, avant tous les temps, dans son décret éternel ; nous en sommes sortis, pour ainsi dire, par son amour qui nous a tirés du néant. Retournons à cette fin adorable, à cette idée, à ce décret, à ce principe et à cet amour ; et le jour anniversaire que nous partîmes pour aller à la maison de Dieu, la sainte religion, afin de nous immoler à lui, disons, avec une plénitude de cœur, dans une joie pure, le psaume CXXI : *Lætatus sum in his*. Le jour de notre arrivée, et de notre entrée, le psaume LXXXIII : *Quàm dilecta*, et le LXXXIV : *Benedixisti*, appuyant sur les versets 8 et 9. Le lendemain le psaume XC : *Qui habitat*, et le LXXXI : *Memento, Domine, David* ; arrêter sur le verset 15. Le troisième jour, le psaume LXXXVI : *Fundamenta* ; admirons les fondements de Sion, qui sont l'humilité et la confiance. Le quatrième jour, pour rendre grâces à Dieu de notre liberté, les psaumes CXIV : *Dilexi, quoniam exaudiet*, et CXV : *Credidi propter*, qui n'en font qu'un dans l'original, et qui sont de même dessein ; appuyer sur les versets 7, 8, du psaume *Credidi*. Le cinquième jour, dans les mêmes vues encore, mais avec une plus intime joie de notre sortie du monde, le psaume CXIII : *In exitu Israel de Ægypto*. Le sixième jour, le psaume CXXV et le XXII : *In convertendo et Dominus regit me*. Le septième jour adorons l'Époux céleste dans le sein et à la droite de son Père, et au sortir des temps de sa sainte enfance, par les psaumes XXIX : *Exaltabo te, Domine*, et XXXIX : *Expectans expectavi*. Le huitième jour de l'octave, disons, avec une pleine effusion de cœur, en éclatant en reconnaissance et en action de grâces, le psaume CII : *Benedic*,

anima mea, Domino, le CXLIV : *Exaltabo te*, et le CXVII : *Confitemini*. Ainsi se célébrera notre heureuse délivrance de la servitude du siècle.

Consacrons-nous donc de nouveau au Seigneur notre Dieu, de tout notre cœur, de toute notre âme et de toutes nos forces, comme des victimes qu'on mène librement à l'autel, qui est le sens des versets 26, 27, de ce dernier psaume. Voilà les psaumes pour la veille et l'octave de la fête de notre sainte dédicace. Lisons encore, durant cette aimable octave, les chapitres LI et LIV d'Isaïe, le chapitre VIII de l'Évangile de saint Jean; et demandons à Dieu la liberté véritable, qui est celle que Jésus-Christ donne par la vérité. Écoutons plutôt les promesses que les menaces. Accoutumons-nous à craindre la vérité; mais à espérer encore davantage en la grande bonté de Dieu: lisons-en les merveilles dans le chapitre V de l'Épître aux Romains.

DU PROPHÈTE ISAÏE.

CHAPITRE LII, VERSETS CHOISIS.

1. LEVEZ-VOUS, Sion, levez-vous; revêtez-vous de votre force, parez-vous des vêtements de votre gloire, Jérusalem ville du Saint; parce qu'à l'avenir il n'y aura plus d'incirconcis et d'impurs qui passent au milieu de vous.

2. Sortez de la poussière, levez-vous, asseyez-vous, ô Jérusalem, rompez les chaînes de votre cou, filles de Sion captive.

3. Car voici ce que dit le Seigneur : Vous avez été

vendues pour rien , et vous serez rachetées sans argent.

4. Il viendra un jour auquel mon peuple connoîtra la grandeur de mon nom ; un jour auquel je dirai : Moi qui parlois autrefois , me voici présent.

7. Que les pieds de celui qui annonce et qui prêche la paix sur les montagnes , sont beaux ! les pieds de celui qui annonce la bonne nouvelle , qui prêche le salut , qui dit à Sion : Votre Dieu va régner.

8. Alors vos sentinelles se feront entendre ; ils élèveront leur voix ; ils chanteront ensemble des cantiques de louanges ; parce qu'ils verront , de leurs yeux , que le Seigneur aura converti Sion.

9. Réjouissez-vous , désert de Jérusalem , louons tous ensemble le Seigneur ; parce qu'il a consolé son peuple , et racheté Jérusalem.

10. Le Seigneur a fait voir son bras saint à toutes les nations ; et toutes les régions de la terre verront le Sauveur que notre Dieu doit envoyer.

11. Retirez-vous , sortez de Babylone , ne touchez rien d'impur ; sortez du milieu d'elle ; purifiez-vous , vous qui portez les vases du Seigneur.

12. Vous n'en sortirez point en tumulte , ni par une fuite précipitée ; parce que le Seigneur marchera devant vous , le Dieu d'Israël vous rassemblera.

13. Mon serviteur sera rempli d'intelligence ; il sera grand et élevé ; il montera au plus haut comble de la gloire.

14. Il paroîtra sans gloire et sans éclat devant les hommes , et dans une forme méprisable.

15. Il arrosera beaucoup de nations. Les rois se tiendront devant lui dans le silence ; ceux à qui il n'a

pas été annoncé le verront ; et ceux qui n'avoient point entendu parler de lui , le contempleront.

CHAPITRE LV, VERSETS CHOISIS.

1. VOUS tous qui avez soif, venez aux eaux ; vous qui n'avez point d'argent , hâtez-vous , achetez et mangez ; venez et achetez sans argent , et sans aucun échange , le vin et le lait.

2. Pourquoi employez-vous votre argent à ce qui ne peut vous nourrir , et vos travaux à ce qui ne peut vous rassasier ? Ecoutez-moi avec attention ; nourrissez-vous de la bonne nourriture que je vous donne ; et votre âme , en étant comme engraisée , sera dans la joie.

3. Abaissez votre oreille , et venez à moi ; écoutez-moi , et votre âme trouvera la vie ; je ferai avec elle une alliance éternelle.

6. Cherchez le Seigneur pendant qu'on le peut trouver , invoquez-le pendant qu'il est proche.

7. Que l'impie quitte ses voies , et l'injuste ses pensées , et qu'il retourne au Seigneur ; et il lui fera miséricorde ; qu'il retourne à notre Dieu , parce qu'il est plein de bonté pour pardonner.

8. Car mes pensées ne sont pas vos pensées ; et vos voies ne sont pas mes voies , dit le Seigneur.

9. Mais autant que le ciel est élevé au-dessus de la terre , autant mes voies et mes pensées sont au-dessus de vos pensées.

10. Et comme la pluie et la neige descendent du ciel et n'y retournent plus ; mais qu'elles abreuvent la terre , la rendent féconde et la font germer ; en sorte

qu'elle donne la semence pour semer , et le pain pour s'en nourrir :

11. Ainsi ma parole , qui sort de ma bouche , ne retournera point sans fruit ; mais elle fera tout ce que je veux.

12. Vous sortirez avec joie et vous serez conduits dans la paix. Les campagnes et les collines retentiront de cantiques de louanges.

13. Le sapin s'élèvera au lieu des herbes les plus viles ; le myrte croîtra au lieu de l'ortie ; et le Seigneur éclatera comme un signe éternel qui ne disparaîtra jamais.

RÉFLEXIONS.

IL y a un livre éternel, où est écrit ce que Dieu veut de tous ses élus ; et à la tête, ce qu'il veut en particulier de Jésus-Christ, qui en est le chef. Le premier article de ce livre , est que Jésus-Christ sera mis à la place de toutes les victimes , en faisant la volonté de Dieu avec une entière obéissance. C'est à quoi il se soumet ; et David lui fait dire : *Mon Dieu, je l'ai voulu ; et votre loi est au milieu de mon cœur*¹.

Soyons donc , à l'exemple de Jésus-Christ, en esprit de victime ; soyons abandonnés sans réserve à la volonté de Dieu ; autrement nous n'aurons point de part à son sacrifice. Fallût-il être un holocauste entièrement consumé par le feu , laissons-nous réduire en cendres plutôt que de nous opposer jamais à ce que Dieu veut de nous. C'est dans la sainte volonté de Dieu que se trouvent l'égalité et le repos. Dans la vie des passions et de la volonté propre, on pense aujourd'hui une chose,

¹ Ps. XXXIX. 8.

et demain une autre ; une chose durant la nuit, et une autre durant le jour ; une chose quand on est triste, une autre quand on est de bonne humeur. Le seul remède à ces alternatives journalières et à ces inégalités de notre vie, c'est la soumission à la volonté de Dieu. Comme Dieu est toujours le même dans tous les changements qu'il opère au dehors, l'homme chrétien est toujours le même lorsqu'il est soumis à sa volonté. On n'a pas besoin de chercher des raisons particulières pour se calmer, c'est l'amour-propre ordinairement qui les fournit ; la souveraine raison, au-dessus de toute raison, c'est ce que Dieu veut. La volonté de Dieu, seule sainte en elle-même, est elle seule sa raison et toute notre raison pour toutes choses. Prenons garde néanmoins que ce ne soit pas par paresse, et pour nous donner un faux repos, que nous ayons recours à la volonté de Dieu ; elle nous fait reposer, mais en agissant et en faisant tout ce qu'il faut. Qu'importe donc ce que nous devenions sur la terre ? arrive ce qui pourra de nous ; il n'y a qu'une seule chose à vouloir et à demander toujours : c'est d'accomplir la divine volonté ; parce que quiconque fait la volonté de Dieu, demeurera éternellement. *Amen.*

ÉLÉVATION

POUR

LE RENOUVELLEMENT DES VOEUX ,

LE JOUR DE LA TOUSSAINT.

SEIGNEUR , qui ne manquez jamais de vous laisser trouver à ceux qui vous cherchent , qui avez tendu la main à votre peuple toutes les fois qu'il a levé les siennes vers vous , et que du comble de son iniquité et de son ingratitude , aussi-bien que de son affliction et de son malheur , il a eu recours à votre clémence.

Seigneur, de qui les yeux sont incessamment ouverts sur les besoins de ceux qui s'appliquent à ne rien vouloir en ce monde, que l'exaltation de votre saint nom, et la sanctification de leurs âmes ; recevez dans votre miséricorde les promesses que nous vous faisons aujourd'hui , pressés par le désir de réparer les maux que nos langueurs , nos négligences et nos infidélités nous ont causés , et par la crainte que nous avons de continuer à vous déplaire , et enfin de vous perdre.)

Formez dans le fond de nos cœurs ces protestations saintes que nous allons faire, avant que nos bouches les prononcent ; afin qu'étant votre œuvre beaucoup plus que la nôtre, le même esprit qui les aura dictées veille

sans cesse pour les rendre inviolables , et que malgré les tentations qui s'opposent toujours aux résolutions les plus saintes , rien n'empêche que celle-ci n'ait son effet et son accomplissement tout entier.

Nous renouvelons donc, Seigneur, dans la présence de tous vos saints, dont nous célébrons aujourd'hui la fête, et sous la protection de votre sainte Mère, que nous regardons comme le soutien de notre faiblesse et l'appui de notre fragilité, les engagements que nous avons déjà pris au pied de vos sacrés autels, et nous vous promettons tout de nouveau de garder notre sainte règle d'une manière plus exacte que nous n'avons fait jusqu'ici, conformément aux usages, aux pratiques et aux maximes établies dans ce monastère, que nous avons reçues de nos pères et de nos saints instituteurs, comme si vous nous les aviez donnés par le ministère de vos anges. Nous vous promettons donc de nouveau de vivre dans l'oubli de toutes les choses qui passent, dans la fuite et dans l'éloignement des hommes, dans l'amour de la retraite, dans la prière, dans l'observation d'un silence rigoureux, dans la mortification des sens, dans l'austérité de la nourriture, dans la pauvreté, dans les travaux des mains, dans l'humiliation de l'esprit, dans l'exercice des humiliations si utiles et si sanctifiantes, dans cette obéissance, dans ce parfait délaissement et abandon de nous-mêmes entre les mains de celui qui aura l'autorité pour nous conduire, tant qu'il aura votre esprit et vos lumières; et que, conformément à nos obligations et à nos désirs, il n'aura point d'autres vues que de nous élever à la perfection à laquelle notre profession nous destine; dans cette confiance sincère et cette affection

cordiale, que notre règle nous ordonne d'avoir pour nos supérieurs ; et enfin dans cette charité si ardente, si soigneuse et si tendre, que nous devons exercer à l'égard de nos frères, et que nous reconnoissons, selon votre parole, être le véritable caractère qui distingue vos élus de ceux qui ne le sont pas.

Nous espérons, Seigneur, que vous ferez descendre les flammes sacrées de votre divin amour sur le sacrifice que nous vous offrons, comme vous fites autrefois tomber le feu du ciel sur celui qui vous fut offert par votre prophète ; et que l'odeur qui s'élèvera de l'embrasement de la victime, étant portée jusqu'à votre trône, obtiendra de votre bonté toutes les grâces qui nous sont nécessaires ; afin que persévérant tous ensemble, d'un même zèle et d'une même fidélité, dans cette sainte carrière, dans laquelle nous nous trouvons engagés par l'ordre de votre providence, nous puissions terminer nos combats et consommer heureusement notre course ; et que dans ce jour redoutable, auquel vous viendrez juger le ciel et la terre, lorsque votre archange nous éveillera de notre sommeil, nous allions, malgré toutes les puissances de l'air, à votre rencontre, pleins de cette joie et de cette confiance que vous donnerez à tous ceux qui, selon vos déterminations éternelles, doivent avoir part à votre gloire et à votre triomphe.

RETRAITE

DE DIX JOURS

SUR LA PÉNITENCE.

AVERTISSEMENT.

QUAND je dis , dans tout ce discours , qu'on pèse , qu'on appuie , qu'on considère sérieusement ; je veux dire qu'on s'arrête un peu en faisant un acte de foi : Je crois ; cela est vrai ; celui qui l'a dit est la vérité même.

Considérer cette vérité particulière comme une parcelle de la vérité qui est Jésus-Christ même ; c'est-à-dire , Dieu même s'approchant de nous , se communiquant et s'unissant à nous ; car voilà ce que c'est que Jésus-Christ. Il faut donc considérer cette vérité qu'il a révélée de sa propre bouche , s'y attacher par le cœur , l'aimer ; parce qu'elle nous unit à Dieu par Jésus-Christ qui nous l'a enseignée , et qui dit qu'il est *la voie , la vérité et la vie*¹.

AVANT LA LECTURE OU MÉDITATION.

Veni , sancte Spiritus , etc.

Parlez , Seigneur ; votre serviteur , votre servante vous écoute.

¹ Joan. xiv. 6.

En finissant.

Faites croître, ô mon Dieu, dans mon âme la divine semence que vous venez d'y jeter; je vous le demande par les mérites infinis, et au nom de votre Fils Jésus-Christ Notre-Seigneur, par l'intercession de la très-sainte Vierge, de saint Joseph, et de tous les anges et saints.

PREMIER JOUR.

LISEZ le chapitre III de saint Matthieu; pesez sur ces paroles : *Faites pénitence; car le royaume des cieux est proche*, v. 2; et sur celles-ci : *Préparez les voies du Seigneur; faites ses sentiers droits*, v. 3. Entrez dans les dispositions qui ouvrent le cœur à Dieu, et l'invitent à demeurer en nous; faites ses sentiers droits; redressez votre cœur; excitez-vous à aimer Dieu, après avoir tant aimé la créature, vous-même principalement, et la moindre partie de vous-même, c'est-à-dire, votre corps. Rétablissez en vous-même la droiture, en préférant l'âme au corps, et Dieu à l'un et à l'autre; c'est ce qui rend le cœur droit, et les voies droites.

Pesez ces paroles : *Et Jean les baptisoit dans le Jourdain, pendant qu'ils confessoient leurs péchés*, v. 6; c'est faire sortir le pus de l'ulcère; et celles-ci : *Faites de dignes fruits de pénitence*, en vous corrigeant, et en évitant, comme la mort, les choses mêmes qui seroient d'ailleurs innocentes ou moins défendues, si elles vous dispoient au péché; en vous châtiant vous-même par des mortifications volontaires, lorsqu'on

trouvera a propos de vous en prescrire ou de vous en permettre. Pesez encore ces paroles : *Jean avoit un habit de poil de chameau, et une ceinture de cuir sur ses reins, vivant de sauterelles et de miel sauvage, v. 4.* Si un innocent et un juste si parfait s'affligoit ainsi lui-même, combien plus les pécheurs y sont-ils obligés ? Pesez enfin ces paroles : *Dieu peut tirer de ces pierres des enfants d'Abraham, v. 9.* Ne désespérez jamais de votre conversion; d'un cœur endurci, Dieu en peut faire un cœur pénitent; d'un cœur de pierre, un cœur de chair; pourvu qu'on lui soit fidèle : car il faut de la fidélité et du courage, pour faire de dignes fruits de pénitence.

Il se faut faire violence, *afin que la coutume de pécher cède à la violence du repentir*, comme dit saint Augustin¹. Méditez, et goûtez cette parole.

Le même jour, vous direz le psaume VI, qui est le premier de la pénitence. Se présenter soi-même à Dieu, comme un malade ulcéré, gangrené, affoibli, épuisé; demander à Dieu qu'il nous guérisse; lui dire du fond du cœur : *Sed tu, Domine, usquequo? Mais vous, Seigneur, jusqu'à quand?* v. 4. Jusqu'à quand me laisserez-vous dans ma nonchalance? Excitez ma langueur, excitez ma foi; donnez-moi de la force et du courage : car il faut vous être fidèle. Vous m'excitez au dehors par vos ministres, vous m'excitez au dedans par vous-même; et si je n'étois pas sourd, j'entendrois votre voix. Tâchez d'attendrir votre cœur sur ce verset : *J'ai été travaillé dans mon gémissement; toutes les nuits je laverai mon lit, et je l'arroserai de mes larmes,* v. 7.

¹ In Joan. Tract. XLIX, n. 19, tom. III, part. II, col. 627.

O Dieu, quand pleurerai-je ma malheureuse âme, plongée volontairement dans le péché et dans les ombres de la mort? O Dieu, frappez cette pierre, et faites-en découler les larmes de la pénitence.

Je n'exclus pas les autres pensées; je donne celle-ci pour aider: si une suffit, on s'y tiendra. On passera une demi-heure le matin, et autant l'après-dinée, dans cet exercice. On laissera passer dans la lecture ce qu'on n'entend pas, sans même s'efforcer à l'entendre; et on tâchera de graver dans son cœur ce qu'on entend, en pesant chaque parole, surtout celles que je viens de marquer, en en remarquant quelques-unes pour les rappeler de temps en temps pendant le jour et la nuit.

On commencera par se mettre à genoux, en invoquant le Saint-Esprit, et se mettant devant Dieu. On pourra lire le chapitre assis, et on dira le psaume à genoux; on fera ainsi tous les autres jours.

II.^e JOUR.

LISEZ le même chapitre III de saint Matthieu; appuyez sur ces paroles: *La hache est déjà à la racine de l'arbre*, v. 10. Etat d'une âme pécheresse sous le coup inévitable et irrémédiable de la justice divine, prête à trancher non les branches, mais la racine: la main déjà appliquée, et le tranchant enfoncé; il va tomber, et il n'y a plus que le feu pour un tel arbre. Mais quel feu! Pesez ces paroles: *Il brûlera la paille dans un feu qui ne s'éteindra jamais*, v. 12.

A ces paroles: *Celui qui vient après moi est plus fort que moi*, v. 11, pensez à Jésus-Christ, qui est venu laver nos péchés en nous donnant le baptême et le feu

du Saint-Esprit, pour nous purifier ; et après ce baptême, il nous donne encore le baptême de la pénitence et des larmes ; s'exciter aux regrets, et dire : O mon âme, seras-tu encore long-temps insensible ? O Jésus, attendrissez, amollissez mon cœur. En continuant, appuyez sur cette parole : *C'est ici mon Fils bien-aimé, en qui je me plais uniquement*, v. 17. Excitez votre âme à se plaire en celui en qui le Père met toute sa complaisance.

Le même jour, le psaume xxxi, qui est le second de la pénitence. Appuyez sur ces mots : *Bienheureux ceux à qui les iniquités sont pardonnées, et dont les péchés sont couverts*, v. 1. *Bienheureux l'homme !* Goûtez le bonheur de celui à qui ses péchés sont pardonnés, qui est réconcilié avec Dieu. Et encore sur ces paroles : *J'ai dit : Je confesserai mon iniquité au Seigneur*, v. 5. O bonté ! j'ai dit : Je confesserai ; et vous avez pardonné : vous avez prévenu même l'exécution de la résolution de me confesser, et vous me pardonnez avant que je m'acquitte de ce devoir. C'est ce qui arrive à ceux qui ont le cœur contrit de la contrition parfaite ; et pour les autres, c'est déjà un commencement de pardon, que de leur donner un commencement de repentir. Dieu achèvera son ouvrage ; mais il faut lui être fidèle, et coopérer à sa grâce, c'est-à-dire en suivre les impressions et les mouvements.

Sur ces paroles : *Ne soyez pas comme le cheval et le mulet*, v. 9 : inclinations bestiales, l'abrutissement dans les sens de la chair, impétuosité aveugle et indomptable ; aller toujours devant soi au gré de son appétit insensé : mais dans la suite, écoutez : O Seigneur : *tenez-leur la mâchoire par le mors et par la bride* : puis-

qu'ils sont comme des chevaux et des mulets, traitez-les comme ces animaux. Toi-même, âme chrétienne, prends la bride en main, et retiens tes emportements : car il faut être fidèle, et pendant qu'il tient la bride, la tenir aussi, se dompter soi-même et se faire violence.

III.^e JOUR.

LISEZ le chapitre XIII de saint Luc, jusqu'au v. 18. Appuyez sur la parabole de l'arbre infructueux : v. 6 : c'est un figuier, un excellent arbre, dont le fruit est des plus exquis. Ce que Dieu attend de nous est excellent, un très-bon fruit, qui est son amour. Pesez ces paroles : *Il y a trois ans que je viens chercher du fruit à ce figuier, et je n'en trouve point*; et celles-ci : *Coupez l'arbre*, v. 7 : pourquoi tient-il une bonne place, et occupe-t-il inutilement la culture et les soins de l'Eglise? Et encore ces paroles : *Laissez-le encore cette année*, v. 8. Prolongation du temps de la pénitence, les soins de la culture redoublés, le coup hientôt après si on n'est fidèle; espérer, mais craindre, et se souvenir de cette hache terrible, et de son tranchant, appliqué par une main toute-puissante à la racine, dans l'évangile des jours précédents.

Le psaume XXXVII, qui est le troisième de la pénitence, v. 5 : considérer encore les plaies de notre âme, ses ulcères invétérés, la corruption, la gangrène, la mort dans les veines, le cœur attaqué et déjà presque pénétré par le venin. Appuyez encore sur ces paroles : *Ma force m'a délaissé, et la lumière de mes yeux n'est plus avec moi*, v. 11; et sur celles-ci : *Mes amis et mes proches se sont approchés de moi, et se sont*

arrêtés pour me considérer, v. 12. Les prêtres, les confesseurs, les supérieurs sont venus auprès de moi, pour m'aider dans mon mal extrême : saisis d'étonnement, ils se sont arrêtés ne sachant plus que me faire : enfin ils se sont retirés ; ils se sont éloignés de moi : *De longè steterunt*. O Seigneur, où en suis-je ? Mais, *ó Seigneur, j'espère en vous : Quoniam in te speravi, Domine*, v. 16. *Ne me délaissez pas, Seigneur : Ne derelinquas me, ne discesseris à me : intende in adjutorium meum*. O Seigneur, Dieu de mon salut, qui en êtes le seul auteur, appliquez-vous à mon secours, v. 22, 23. Apprenez, par ces paroles, qu'il faut faire tous nos efforts pour prendre de bonnes résolutions ; mais encore en faire davantage pour demander de tout son cœur à Dieu son secours, sans lequel on ne peut rien. Il faut encore appuyer sur ces paroles : *J'annoncerai mon péché : Iniquitatem meam annuntiabo*, v. 19. C'est la confession ; mais il faut y joindre : *Cogitabo pro peccato meo : Je penserai à mon péché* ; je ferai réflexion sur un si grand mal et sur les moyens de m'en délivrer.

IV.^e JOUR.

LE même chapitre XIII de saint Luc jusqu'au même endroit. Appuyez sur cette femme qui avoit, depuis dix-huit ans, un esprit d'infirmité, une habitude de foiblesse, qui la rendoit incapable de soutenir son corps et sa tête, qui ne pouvoit même en aucune sorte regarder en haut, v. 11. Appliquez-vous le tout à vous-même ; et prenez cette habitude dans toutes les lectures que je vous prescrist. Passez au v. 12, où Jésus la guérit. Il n'y a rien à désespérer : le mal est grand, mais

le médecin est tout-puissant. Pesez encore, dans le v. 16 : *Ne falloit-il pas délivrer cette fille d'Abraham que Satan tenoit liée ?* etc. Songez ce que c'est qu'une âme liée par Satan, par l'habitude du mal : nul autre que Jésus-Christ ne la pouvoit délier. Il s'applique avec un amour particulier à délivrer les filles d'Abraham, celles qui sont dans l'alliance; celles qui, à l'exemple de ce patriarche, ont quitté leur pays, et tout ce qu'elles avoient ou espéroient sur la terre, pour suivre Dieu. Il en a pitié : *Ne falloit-il pas, dit-il, la délier et rompre ses mauvaises habitudes ?* Finissez enfin votre lecture avec ces paroles : *Tout le peuple se réjouissoit,* v. 17. Goûtez la joie que vous donnerez à tous ceux qui, ayant été témoins de votre indifférence pour votre salut, le seront du renouvellement de votre zèle.

Le psaume L, qui est le quatrième de la pénitence. Tout y parle également en faveur du pécheur qui a pitié de lui-même, et qui prie Dieu de le regarder aussi avec compassion. Appuyez sur ces paroles : *Créez en moi un cœur pur,* v. 12. C'est un ouvrage du Tout-Puissant, et plus qu'une création. Et encore sur ces paroles : *Fortifiez-moi par l'esprit principal,* v. 14, l'esprit de courage, de persévérance et de force, opposé à cet esprit de foiblesse, que vous venez de voir dans cette femme de notre évangile. A ces mots : *Usez, Seigneur, de votre bonté ; afin que les murailles de Jérusalem soient rebâties,* v. 20 ; songez à Jérusalem ruinée, ville autrefois si belle et si sainte, qui n'est plus qu'un amas de pierres : ainsi est votre âme. Il la faut réédifier depuis le fondement jusqu'au comble, avec tous ses ornements. Quel travail ! quel courage ! quelle applica-

tion! mais aussi quelle joie après l'accomplissement d'un si bel ouvrage!

V.° JOUR.

LISEZ le chapitre XVI de saint Luc, depuis le v. 19 jusqu'à la fin. Considérez-y deux choses : la fin des plaisirs par la mort ; le commencement des supplices dans l'enfer. Pesez ces mots : *Le riche mourut*, v. 22. L'homme attaché à son corps mourut : que lui serviraient ses plaisirs ? Quelle folie de tant travailler pour un corps mortel ! Appuyez sur la pensée de la mort ; mais voyez-y commencer le supplice éternel de ceux qui sont attachés à leur corps. Appuyez sur ces paroles : *Je suis tourmenté ; je souffre cruellement dans cette flamme ;* et sur celles-ci : *Qu'il trempe le bout de son doigt dans l'eau, pour rafraîchir ma langue*, v. 24. A quoi en est-on réduit ? à quoi se termine notre abondance de plaisirs tant recherchés ? On se réduit à demander une goutte d'eau, éternellement demandée, éternellement refusée. Et encore sur ces paroles : *Il y a un grand chaos entre vous et nous*, v. 26. Voir de loin le lieu de repos et de gloire ; voir, entre soi et ce lieu, un espace immense, un impénétrable chaos : on voudrait s'y élancer, on ne peut : on voudrait que quelqu'un vînt de ce lieu-là pour nous apporter le moindre soulagement ; rien n'en viendra jamais : on n'aura que supplice, désespoir, grincements de dents ; des ennemis impitoyables autour de soi ; soi-même plus ennemi que tous les autres ennemis joints ensemble : trouble immense au dedans ; au dehors, nul secours, et rien à espérer. Quel état ! Pesez enfin sur cette parole : *Ils*

ont Moïse et les prophètes, v. 29. Ils sont inexcusables; combien plus le sommes-nous, nous qui avons Jésus-Christ et les apôtres, qui avons reçu tant de grâces, qui avons été, par tant d'exemples des saints, favorisés de tant d'instructions et de moyens de sanctification ?

Le psaume CI, qui est le cinquième de la pénitence. Pesez ces mots : *Hâtez-vous de m'écouter dans mon extrême foiblesse ; j'ai besoin d'un prompt secours : mes jours se sont dissipés comme une fumée ; j'ai oublié de manger mon pain*, v. 3, 4, 5. J'ai perdu le pain de vie, la sainte parole, le goût de la vérité, et celui de la table sacrée de Jésus-Christ. Revenez encore à la pensée de la mort, à ces mots : *Mes jours se sont abaissés et échappés comme l'ombre*, v. 12 ; et encore : *Il est temps de vous souvenir de Sion, de Jérusalem ruinée : les pierres en sont agréables à vos serviteurs*, v. 14, 15. Il faut aimer en soi-même ce qui reste de la ruine de notre âme, ces pierres, quoique renversées, qui autrefois ont composé l'édifice : conserver soigneusement le peu de bien qui reste dans son âme, et songer à rétablir Jérusalem ; c'est-à-dire, à renouveler l'âme ruinée et désolée par le péché.

VI.^e JOUR.

LISEZ le chapitre IX de saint Marc, depuis le v. 42. Appuyez sur ces mots, que Jésus-Christ inculque tant, que *le ver des damnés ne mourra point, et que le feu qui les brûlera ne s'éteindra jamais*. Ce ver rongeur est la conscience réveillée par le long assoupissement de cette vie, qui ne nous laissera de repos ni jour ni nuit. Songez à ce feu qui ne s'éteindra pas; pesez encore ces

paroles de saint Matthieu ¹ : *Les enfants du royaume*, ceux à qui le royaume céleste étoit destiné, *seront envoyés*, à cause de leurs infidélités, *dans les ténèbres extérieures*, hors de la lumière céleste, hors le lieu de paix : *c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents*; là, les grâces méprisées ou négligées se tourneront en fureur : il n'y aura pas moyen d'apaiser les reproches de sa conscience ; un mal si interne ne laissera aux damnés que la rage et le désespoir. Concluez que pour éviter un mal si étrange, ce n'est pas trop nous demander que nos mains, nos pieds, nos yeux : il faut arracher tous nos membres, toutes nos mauvaises habitudes, toutes nos mauvaises inclinations les unes après les autres, plutôt que de périr à jamais dans de si cruels supplices. Songez aussi à la violence qu'il se faut faire par la pénitence, comme s'il falloit s'arracher un pied, une main, ses propres yeux. Pesez enfin quel aveuglement c'est de s'attacher à son corps, qu'il faut, pour ainsi dire, mettre en pièces ; de peur qu'il ne soit l'instrument de notre supplice, après avoir été l'appât qui nous a trompé.

Le psaume CXXIX, qui est le sixième de la pénitence. Entonner un lugubre *De profundis*, sur la mort de son âme ; se représenter dans l'enfer, au milieu de ces affreux et intolérables supplices qu'on vient de voir ; crier à Dieu du fond de cet abîme ; *De profundis*, et n'attendre rien que de sa miséricorde. Pesez surtout cette parole : *Copiosa apud eum redemptio : La rédemption chez lui est abondante*, v. 7. Pensez ici à ses infinies miséricordes, et aux mérites infinis du sang de son Fils. Ah, que la rédemption est abondante du côté de

¹ *Matt. VIII. 12.*

Dieu ! Que la fidélité à la recevoir soit égale de votre côté, par le secours de sa grâce qu'il faut demander avec ardeur. Interposez souvent dans vos prières, entre Dieu et vous, le nom adorable de notre Sauveur Jésus-Christ, à l'exemple de l'Eglise, qui conclut toutes ses prières par ces mots : *Per Dominum nostrum Jesum Christum* : Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

VII.^e JOUR.

LISEZ le chapitre XXV de saint Matthieu, jusqu'au v. 14 : *Le royaume des cieux est semblable à dix vierges*. Elles sont toutes vierges ; toutes elles ont une lampe allumée ; toutes étoient en grâce ; toutes également dans une profession sainte où elles attendoient l'Epoux céleste, et ne demandoient que d'entrer dans son festin nuptial : mais la moitié en est excluse. Pesez sur cette huile qui doit entretenir les lampes : ce sont les saintes pratiques, et en particulier celles de la vie religieuse, toutes faites pour entretenir la présence de Dieu, et l'esprit de piété. Faute de s'attacher à ces observances, les lampes s'éteignent : c'est en vain qu'on demande aux autres une partie de leur huile ; chacun a à répondre de soi.

Pesez sur cette forte clameur, ce grand cri qui se fait entendre tout à coup : *Voici l'Epoux qui vient ; il faut aller au devant de lui*, v. 6. Il faut mourir, il arrive, il faut aller comparoître à son jugement. On craint d'y paroître avec des lampes éteintes ; on va pour acheter de l'huile. On s'efforce près de la mort de faire de bonnes œuvres, et on regrette le temps perdu : il n'est plus temps ; il y avoit le moment à prendre. Ce n'est

pas qu'il ne soit toujours temps à notre égard ; parce que nous ne savons pas jusqu'où l'Epoux veut étendre ses miséricordes : c'est pourquoi il faut toujours approcher, à quelque heure qu'il nous invite. Mais l'Epoux sait ses moments ; et il faut aussi toujours veiller ; parce qu'on ne sait ni le jour ni l'heure : et si on la passe, on criera en vain : *Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous.* Le Seigneur nous répondra : *Nescio vos : Je ne vous connois point*, v. 12. O terribles paroles ! Je ne vois en vous aucune des marques que j'ai mises dans mes enfants, aucune marque de la piété chrétienne, aucune vraie observance de la vie religieuse. Retirez-vous ; la porte est fermée à jamais ; je ne sais qui vous êtes. Allez, allez avec ceux que je ne connois pas, et qui ne me connoissent pas aussi. Elles périssent donc par leur négligence, et pour avoir méprisé ou négligé ce qui entretenoit la lampe allumée ; c'est-à-dire, la piété véritable, la piété fervente. Pesez le mal de la négligence : ce n'est pas tant le crime qui nous perd, que la négligence ; car on sortiroit du crime sans la négligence. C'est elle qui, en empêchant d'entretenir l'esprit de piété, fait venir les crimes qui l'éteignent tout-à-fait : ceci est bien à peser.

Le psaume CXLII, qui est le septième de la pénitence. Appuyez sur ces paroles : *N'entrez point en jugement avec votre serviteur*, v. 2 ; ne m'imputez point toutes mes négligences : qui se peut sauver si vous les imputez ? Mais il faut donc travailler sans cesse à les diminuer ; autrement c'est se moquer que de le prier de ne les pas imputer. Et encore : *Mon ennemi m'a mis dans des lieux obscurs : ma vie est éteinte, et on me va mettre dans le tombeau ; je suis*

parmi les morts , v. 3 , 4. Et encore : *Mon âme est comme une terre desséchée ; hâtez-vous de m'écouter : mon esprit est défailli, et je tombe sans force ; si vous ne m'aidez, mes résolutions seront vaines ; apprenez-moi à faire votre volonté*, v. 6 , 7 , 10. Mais il faut donc que je vous écoute ; autrement je n'apprendrai rien , et tous vos enseignements seront sans effet.

VIII.^e JOUR.

LE même chapitre XXV de saint Matthieu , depuis le v. 14 jusqu'à la fin. Les talents sont les dons de Dieu. Pesez sur la nécessité de les faire valoir ; pesez sur la rigueur extrême du compte qu'on vous en demandera. Appuyez encore sur ces paroles : *Le serviteur inutile....* v. 30 , et voyez où on le jette. Son crime, c'est son inutilité ; c'est de n'avoir pas fait profiter les grâces, ce sont des talents enfouis ; ce qui est confirmé par ces paroles : *Serviteur paresseux et mauvais*, v. 26. Un serviteur est assez mauvais quand il est paresseux , lâche et nonchalant ; il n'en faut pas davantage pour le chasser : on lui ôte même ce qu'il a , v. 28 , 29 , il est nu , dépouillé , misérable , et dans une indigence éternelle. Le bon serviteur profite de sa perte ; parce qu'il devient encore plus soigneux et plus diligent , par l'exemple d'une si sévère punition de la négligence. Pesez encore ces paroles du maître : *Parce que vous avez été fidèle en peu, il vous sera donné beaucoup*, v. 21 ; car il le répète deux fois. Prenez garde à ne pas négliger les petites choses, car de là dépendent les grandes ; et le Sage a raison de dire : *Qui méprise les petites choses, tombe peu à*

peu¹. L'on se trouve, sans y penser, dans l'abîme, d'où l'on ne sort point; car le juge a dit : *Allez, maudits, retirez-vous*, v. 41. Cet abîme, c'est le chaos que vous avez déjà vu. Tremblez à ces mots : *Retirez-vous*; et à ceux-ci : *au feu éternel*; et encore à ceux-ci : *préparé au diable et à ses anges*. Quel est le lieu où l'on est banni? avec qui est-on? et pourquoi? On ne raconte point d'autres crimes que celui d'avoir omis et négligé les bonnes œuvres. Ainsi, à vrai dire, la nonchalance est le seul crime qu'on punit : donc tout faire, et toujours avec zèle, avec ferveur, avec persévérance.

Le psaume LXXXVII. Appuyez sur ces mots : *Mon âme est remplie de mal; ma vie est proche de l'enfer : je suis mis au rang de ceux qui ont été jetés dans le lac*, v. 4, 5. C'est le cachot des criminels, si profond qu'on a trouvé l'eau en le creusant; et encore : *Dans le lac inférieur*, v. 7; dans le cachot le plus profond et le plus ténébreux, *comme ceux qui sont blessés, et déjà mis dans le tombeau, dont vous ne vous souvenez plus*, v. 6. Il faut donc crier jour et nuit, et prévenir Dieu dès le matin : car encore que par son long endurcissement on soit mis au rang des morts, on peut ressusciter par sa bonté. Les médecins ne ressuscitent pas; mais Jésus-Christ est un médecin tout-puissant, qui peut rendre la vie à l'âme, et qui ressuscite les morts.

IX.^e JOUR.

LE chapitre XVI de saint Matthieu, depuis le v. 21 jusqu'à la fin; et en saint Luc, le chapitre IX, v. 21 jusqu'au 27. Pesez ces mots : *Porter sa croix*, v. 24;

¹ *Ecel. xix. 1.*

et ce mot que saint Luc ajoute : *tous les jours*, v. 13. Crucifier ses passions, c'est l'ouvrage de tous les jours. Pesez ces mots : *Qu'il renonce à soi-même* ; à son corps, à ses sens, à tout ce qu'ils présentent ; à son âme, comme Jésus-Christ dit ailleurs, à sa propre volonté, à sa propre joie. Si cela semble rude, deux choses adoucissent cette peine : la première, c'est que Jésus-Christ nous a précédés dans cette voie ; c'est ce qu'il pose pour fondement : c'est pourquoi il ajoute qu'il faut le suivre. C'est la première considération qui doit nous consoler dans cet étrange dépouillement.

La seconde considération, qui adoucit cette croix et ce prodigieux renoncement que l'Évangile nous prescrit, c'est que par-là on sauve son âme. *Qui la perd* en cette sorte, *la sauve*, la trouve, la garde : *mais qui la garde* en cette vie, qui lui épargne les croix, qui lui procure les plaisirs, qui ménage ses inclinations, *la perd sans ressource*¹. Jésus-Christ achève de surmonter la difficulté, en nous disant : *Que sert à l'homme de gagner tout le monde, s'il perd son âme ? Que donnera-t-il en échange pour son âme*² ? Il faut donc répéter souvent, et se dire souvent à soi-même : Que sert à l'homme, que sert à l'homme ; que lui sert d'avoir tout le monde, s'il perd son âme, s'il se perd lui-même ? et le dire souvent pendant le jour. Quand il faut quitter quelque chose qui plaît, se dire toujours, quand ce seroit tout le monde : *Que sert à l'homme ? Hélas ! encore un coup, que sert à l'homme ? Que peut gagner celui qui se perd soi-même ? que lui reste-t-il de ce qu'il croyoit avoir gagné, après que lui-même il s'est perdu ?* Cette parole a fait tous les soli-

¹ *Matt. xvi. 25. Luc. ix. 24* — ² *Matt. xvi. 26.*

taires, tous les pénitents, tous les martyrs, tous les saints. Faute de l'avoir entendue, saint Pierre est appelé Satan¹; et tous les apôtres sont jugés indignes d'annoncer Jésus-Christ.

Le psaume XII : *Usquequo, Domine : Jusqu'à quand, Seigneur, jusqu'à quand m'oublierez-vous ?* Mais vous ne m'oubliez que parce que je m'oublie moi-même. Jusqu'à quand oublierai-je mon âme, et tâcherai-je de lui gagner ce qui la perd ? Serai-je encore long-temps à rouler de vains desseins dans mon esprit ? ne me résoudrai-je jamais ? Pourquoi veux-je faire triompher mon ennemi ? quel plaisir prends-je à me perdre ? Mon âme, prends une fois une bonne résolution. Et vous, Seigneur, éclairez-moi, de peur que je m'endorme dans la mort. Pesez ces mots : *S'endormir dans la mort*. Affreux sommeil, funeste repos, perte irréparable, quand on est dans la mort ; et que loin de veiller pour en sortir on s'y endort volontairement.

X.^e JOUR.

LE chapitre IX de saint Matthieu, depuis le v. 9 jusqu'au 14 ; et le chapitre XV de saint Luc tout du long. Pesez ces paroles : *Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs* ². Les pécheurs sont la cause de sa venue : il leur doit en quelque sorte son être : combien donc les aime-t-il ? S'approcher de Jésus-Christ, comme d'un médecin des maux incurables, lui exposer ses plaies cachées ; considérer combien *il aime à exercer la miséricorde*. Contempler, des yeux de la foi, la brebis égarée et perdue ; soi-même : le bon Pas-

¹ *Matt. XVI. 23.* — ² *Ibid. IX. 13.*

teur qui la cherche , qui s'abaisse pour la relever ; sa pitié , sa condescendance ; qui la porte , parce qu'elle est foible ; qui la charge sur ses épaules et ne se plaint point de ce fardeau , parce qu'il l'aime et qu'il ne la veut plus perdre ; la joie du ciel. Le pécheur pénitent est , en un certain sens , préféré au juste ; et un seul , à quatre-vingt-dix-neuf¹. Considérer le grand prix d'une âme devant Jésus-Christ ; la grande douleur qu'il a de la perdre , et la joie de la recouvrer , comme la dragme perdue , v. 8. Le prodigue qui veut son bien hors des mains et de la maison de son père , v. 12 : il perd tout par ses plaisirs. Ses propres excès le ramènent : il a honte d'avoir à nourrir les pourceaux , ses passions , ses sens ; troupeau immonde et infâme. Il ne dit pas seulement : *Je me lèverai* , v. 18 ; il ne prend pas de vaines résolutions : il se lève , il marche , il arrive. *Mon père* , dit-il , *j'ai péché : je ne suis pas digne.....* v. 21 : dire cela du fond du cœur. Plus il s'humilie , plus le père s'attendrit. Il le voit de loin ; dès le premier pas qu'il fait , il accourt , il s'attendrit , il tombe sur son cou : remarquez , il ne s'y jette pas , il tombe ; il ne se peut retenir , il s'incline , il s'abaisse lui-même : il semble qu'il ne veuille plus avoir de soutien qu'en ce fils qu'il a recouvré ; et il le comble de tant de biens , que le juste , qui a toujours persévéré , semble avoir quelque sujet d'entrer en jalousie. Laissons-nous toucher à sa bonté ; disons souvent : *Je me lèverai , j'irai à mon Père*. Ayons pitié de nous-mêmes , en disant : *Je meurs ici de faim* , v. 17. Mon Père donne à toutes ses créatures , jusqu'aux plus viles , ce qui leur est nécessaire , et il nourrit

¹ *Luc. xv. 4.*

jusqu'aux corbeaux : et moi , qui suis son fils , *je meurs ici de faim* ; je cherche une nourriture qui m'affame , parce qu'elle me prive du pain de vie. Allons , allons , je me lèverai , j'irai à mon père : il est temps ; il est plus que temps.

Qui ne pleurerait son âme égarée , en lisant ces paroles ? qui nes'empresserait de se ranger parmi les pécheurs pénitents ? On a vu dans le second psaume de la pénitence que tous les saints prient pour nous et pour notre iniquité ; il faut donc les appeler à notre secours , et dire les litanies des saints avec les prières qui suivent ; et pour psaume , le LXIX , qui fait partie de ces prières. Pesez ces mots : *Hâtez-vous*. Le prodigue , qui dit déjà : *Je me lèverai ; j'irai....* sent qu'il a eu besoin de Dieu pour le dire , et qu'il en a encore besoin pour l'exécuter. Il dit donc , dans son besoin et dans sa foiblesse : *Hâtez-vous , hâtez-vous* : je suis un mendiant , je suis un pauvre ; aidez-moi , Seigneur ; je n'ai rien à vous donner ; je suis pauvre et mendiant , je suis votre pauvre ; je n'ai rien pour vous exciter à la pitié , que mon extrême misère. Voulez-vous faire un coup digne de votre miséricorde ? mes péchés vous présentent une occasion de la signaler. Mais , mon aide , mon libérateur , ne tardez pas ; hâtez-vous , ne tardez pas ; hâtez-vous , je péris ; la force me manque ; je ne puis me tenir à ce bâton que vous me tendez au-dessus de l'eau ; je n'en puis plus ; mes mains défaillent. *Tirez-moi de cet abîme ; je n'en puis plus , je me noie.*

CONCLUSION.

FINIR la retraite en lisant les derniers versets de saint

Matthieu, chapitre XI, depuis le verset 28 : *Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et fatigués, et je vous soulagerai.* C'est Jésus qui vous invite, le même que vous avez offensé ; il vous cherche, il revient à vous. A qui vient-il ? à moi qui suis un pécheur, un ingrat, un prodigue, un malade. Il revient donc à moi comme un médecin, comme un Sauveur aussi bon que puissant. Venez, ô âme malade et mourante ; venez, vous que vos foiblesses troublent, que vos péchés accablent ; venez, imitez ma douceur. Ne vous plaignez pas, ne vous aigrissez pas, ne vous soulevez pas contre ceux qui vous veulent guérir. Soyez doux quand on vous reprend ; je l'ai bien été quand on m'a mis à la croix, moi en qui il n'y avoit rien à reprendre. Soyez humble à mon exemple. Si vous êtes humble, vous serez doux, vous vous laisserez conduire, vous vous laisserez reprendre ; vous changerez votre aigreur indocile en douceur et en reconnoissance. N'appréhendez pas mon joug, il est doux ; ni mon fardeau, il est léger. Le saint amour que j'inspire adoucit tout ; il rend tout agréable et aisé. C'est un joug cependant, c'est un fardeau ; il faut du courage pour le porter ; mais on est bien payé de sa peine. J'ai beaucoup à donner et en cette vie et en l'autre ; on ne perd rien avec moi ; il n'y a qu'à venir lorsque j'appelle. Répétez souvent, et croyez toujours entendre : *Venez*, cette douce invitation du Sauveur, ce doux *Venez*.

Quelle doit être notre espérance et notre consolation, dans quelque angoisse que nous puissions nous trouver ! Comme c'est à titre de misère que Jésus-Christ nous invite de venir à lui, les plus misérables sont les plus appelés. *Amen.*

RETRAITE

DE DIX JOURS,

SUR LES JUGEMENTS TEMÉRAIRES

ET AUTRES SUJETS.

PREMIER JOUR.

NE jugez pas¹; car qui êtes-vous pour juger le serviteur d'autrui? S'il demeure ferme, ou s'il tombe, cela regarde son maître; et c'est à lui de le juger. Mais le Seigneur est puissant pour l'établir et le faire demeurer ferme², soit en le soutenant ou en l'empêchant de tomber, soit en le relevant de sa chute. Celui que vous croyez tombé, ou dont vous regardez la chute comme prochaine, sera peut-être élevé plus haut que vous dans le ciel. Car savez-vous la grâce que le Seigneur lui réserve? Songez à cette parole du Sauveur : *Les femmes de mauvaise vie et les publicains vous précéderont dans le royaume de Dieu*³. Vous qui nous vantez votre zèle pour observer la loi; à qui donc oserez-vous désormais vous préférer, si les excès de ceux que vous méprisez n'empêchent pas la préférence que Dieu leur réserve en ses miséricordes? Qui êtes-vous donc, encore un coup,

¹ *Matt.* vii. 1. — ² *Rom.* xiv. 4. — ³ *Matt.* xxi. 31.

pour juger votre frère? Qui vous a donné ce droit sur votre égal? ou pourquoi méprisez-vous votre frère? *Car il faut que nous comparoissions tous devant le tribunal de Jésus-Christ; chacun de nous rendra compte à Dieu pour soi-même, et non pour les autres, qu'il juge si sévèrement. Ainsi ne nous jugeons plus les uns les autres; nous devons être assez occupés du jugement que nous avons à craindre pour nous-mêmes. Voyez saint Paul aux Romains, XIV. 10, 12, 13.*

Représentez-vous par la foi ce redoutable jugement de Jésus-Christ, et combien vous avez d'intérêt à en éviter la rigueur; mais vous l'évitez en ne jugeant pas. *Ne jugez point, dit-il, et vous ne serez pas jugés; car, poursuit-il, on vous jugera comme vous aurez jugé les autres, et par la même règle¹. C'est pourquoi, dit saint Paul², vous êtes inexcusable, ô vous, qui que vous soyez, qui jugez votre frère; car en ce que vous jugez les autres, vous vous condamnez vous-même; puisque vous faites les mêmes choses que vous jugez; et quand vous ne feriez pas les mêmes, vous en faites d'autres qui ne sont pas moins mauvaises; et vous devez vous souvenir de cette parole: *Celui qui transgresse la loi en un commandement la méprise en tous les autres. Car celui qui a dit: Tu ne commettras point d'impureté, a dit aussi: Tu ne tueras point³.**

Regarde-toi donc toi-même comme transgresseur de toute la loi; et vois si, en cet état de criminel, tu oseras entreprendre de juger ton frère. Prends garde, sévère censeur de la vie des autres, et trop rigoureux exacteur de ses devoirs; prends garde que tu ne prononces toi-même ta propre sentence, et qu'il ne te soit

¹ *Matt. VII. 1.* — ² *Rom. II. 1.* — ³ *Jac. II. 10, 11.*

dit un jour : *Tu seras jugé par ta bouche, mauvais serviteur*¹.

II.° JOUR.

POURQUOI voyez-vous ce fêtu dans l'œil d'autrui, et que vous ne songez pas plutôt à la poutre qui crève le vôtre²? Songez premièrement à vous rappeler en votre mémoire les paroles de saint Paul : *En jugeant les autres, vous vous condamnez vous-mêmes*. Vous laissez vivre vos vices, et vous condamnez ceux d'autrui. Clairvoyant en ce qui ne vous touche pas, vous êtes aveugle pour vous-même. Que vous serviront vos lumières, votre vaine curiosité, et la pénétration dont vous vous savez si bon gré à connoître les vices des autres, et à juger de leurs secrètes intentions; que vous servira tout cela, sinon à vous perdre? Hypocrite, songez à la qualité que le Sauveur, c'est-à-dire, la vérité même, donne à ces sévères censeurs qui, trop attentifs aux vices des autres, oublient les leurs que leur amour-propre leur cache. Vous auriez honte d'avoir à vous reprocher un vice si bas et si honteux que celui de l'hypocrisie; c'est Jésus-Christ, c'est la vérité même qui vous le reproche.

Songez à cette parole du Sauveur, lorsqu'on accusa devant lui la femme adultère : *Que celui qui est innocent jette la première pierre*³.

Ne songez pas à accuser ou à juger les autres, mais à vous corriger vous-même. Lisez les paroles de saint Paul : *La charité est patiente, elle est douce, elle n'a point de jalousie, elle n'est point maligne ni malicieuse dans les jugements; elle ne s'enfle point elle-même par la pré-*

¹ Luc. xix. 22. — ² Matt. vii. 3. — ³ Joan. viii. 7.

somption ou par la fierté ; elle n'est point ambitieuse , ni ne s'élève au-dessus des autres par les jugements ; elle ne s'aigrit ni ne s'irrite contrè personne ; elle ne soupçonne pas le mal ; elle ne prend pas plaisir de trouver le mal dans les autres ; toute sa joie est d'y trouver du bien , et elle regarde toujours le prochain du beau côté. Loin de se laisser aigrir par le mal qu'elle croit qu'on lui a fait , elle souffre tout , elle croit tout , elle espère tout de son prochain , elle en endure tout¹ : trop heureuse , par l'équité qu'elle garde envers les autres , et par la condescendance qu'elle a pour eux , d'obtenir de Dieu qu'il la traite avec une pareille miséricorde , et d'éviter ce reproche : Hypocrite.

Faisons donc un rigoureux examen de nos propres défauts , et laissons à Dieu à juger de ceux des autres.

III.^e JOUR.

NE donnez pas les choses saintes aux chiens , ni les perles aux pourceaux².

La chose sainte des chrétiens , c'est l'eucharistie. L'ange , en parlant à la sainte Vierge de Jésus-Christ qu'elle devoit concevoir dans ses bénites entrailles , lui dit : *La chose sainte qui naîtra de vous³*. Cette chose sainte , c'est le corps de Jésus-Christ , c'est le même corps que nous recevons ; ne le donnez pas aux chiens ni aux pourceaux.

Les chiens et les pourceaux , à qui il ne faut pas donner la chose sainte , sont ceux dont parle saint Pierre : *Un chien qui ravale ce qu'il a vomé ; un pourceau qui vraiment lavé ; se vautre de nouveau dans le borbier⁴ ;*

¹ I. Cor. XIII. 4, 5, 6. — ² Matt. VII. 6. — ³ Luc. I. 35. — ⁴ II. Petr. II. 22.

c'est-à-dire, un pécheur qui ne prend aucun soin de se corriger, et se salit de nouveau après la communion et la pénitence : ne lui donnez pas aisément la chose sainte ; qu'il s'en rende digne par sa fidélité.

Les choses saintes aux saints : c'est ce qu'on croit autrefois, et ce que l'Eglise orientale crie encore avant la communion. *Quelle société entre la justice et l'iniquité, entre la lumière et les ténèbres, entre Jésus-Christ et le démon ?* Ne venez donc à la chose sainte que lorsque vous serez saints.

Mais quand donc y viendrons-nous ? Dieu tiendra pour saint à cet égard celui qui aura un sincère désir de l'être ; et qui, après avoir travaillé sérieusement à se corriger, va chercher la sainteté dans sa source, et dans le corps du Sauveur, dans le dessein de s'en remplir et de soutenir sa foiblesse.

Les pourceaux qui foulent les perles aux pieds, et se jettent avec fureur contre ceux qui les leur présentent, sont ceux qui, étant repris et recevant de saints avis de leurs supérieurs ou de leurs frères, s'aigrissent par orgueil, et s'irritent contre ceux qui les leur donnent. Prenez garde à n'être pas de ce nombre ; et en quelque sorte qu'on vous fasse connoître vos défauts, humiliez-vous, et profitez de l'avis.

IV.^e JOUR.

DEMANDEZ². Ce n'est pas assez : n'attendez pas que Dieu vous donne tout sans vous-même, ni que les bonnes œuvres que vous souhaitez d'obtenir tombent du ciel toutes seules, sans que vous vous excitiez à

¹ *II. Cor.* VI. 14, 15. — ² *Matt.* VII. 7.

coopérer à la grâce. Demandez et cherchez tout ensemble. Ne demandez pas foiblement; frappez fortement et persévéramment à la porte. Lisez attentivement la parabole de l'ami qui presse son ami, en saint Luc, XI. 5 et suiv.

Cherchez la cause profonde de ce que vous n'êtes pas toujours exaucé, et apprenez-la de saint Jacques, I. 5, 6, 7, et encore IV. 3.

Demandez à Dieu le vrai bien, qui est la sagesse du ciel: demandez-la persévéramment et avec foi au Père des lumières; elle vous sera donnée: car il donne abondamment et sans reprocher ses bienfaits.

Demandez à Dieu comme à un père, et pesez bien ces paroles: *Si vous qui êtes mauvais*; et encore: *Si vous donnez volontiers les biens qui vous sont donnés*, et que vous n'avez que par emprunt; *combien plus votre Père céleste*, qui est la source du bien et de la bonté même, dont la nature, pour ainsi parler, est de donner, combien plutôt *vous donnera-t-il les biens véritables*¹! Demandez donc, encore un coup, comme à un père; demandez avec foi et confiance: votre Père céleste ne vous pourra rien refuser.

Demandez avec confiance jusqu'aux moindres choses; mais insistez principalement sur les grandes, qui sont le salut et la conversion, qui sont celles qu'il ne refuse jamais.

Ne vous découragez point de vos chutes si fréquentes; ne dites pas: Jamais je ne viendrai à bout de ce défaut. *Opérez votre salut avec tremblement*, mais en même temps avec confiance; parce que ce n'est pas vous seul qui devez agir: *C'est Dieu qui opère en vous*

¹ *Math.* VII. 11.

le vouloir et le faire, comme dit saint Paul ¹. Appuyez-vous donc sur la grâce, et demandez-la avec foi à celui qui ne demande que de vous la donner.

V.^e JOUR.

FAITES *comme vous voulez qu'on vous fasse*². C'est la règle la plus simple qu'on se puisse proposer, et en même temps la plus droite et la plus naturelle. C'est sur cette loi qu'est fondée la société et l'équité naturelle; mais Notre-Seigneur l'a relevée, en ajoutant : *C'est la loi et les prophètes*.

La racine de cette loi est dans ce précepte : *Tu aimeras ton prochain comme toi-même*. Tu lui souhaiteras la même chose qu'à toi-même : tu ne voudras donc point lui faire ce que tu ne voudrais pas en souffrir. Tous ces préceptes sont compris dans ce seul précepte : apprenez-le de saint Paul, Rom. XIII. 8, 9, 10.

Lisez aussi dans la même Epître, chapitre XII, v. 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21; appuyez sur ces paroles du v. 18 : *S'il se peut et autant qu'il est en vous*. Quand votre frère ne répondroit pas au désir que vous avez de vivre en paix avec lui; vous, de votre côté, *autant qu'il est en vous, gardez la paix et la charité* : car si vous aviez l'esprit droit, vous souhaiteriez qu'on en usât ainsi avec vous-même. Faites-le donc avec les autres, et imprimez dans votre cœur cette belle règle de l'Evangile.

¹ *Phl.* II. 12, 13. — ² *Matt.* VII. 12.

VI.^e JOUR.

APPUYEZ sur ces paroles : *Efforcez-vous* : le salut ne se fait point avec mollesse et nonchalance : *Le royaume des cieus souffre violence, et les violents l'emportent*¹. *D'entrer* : ne vous contentez pas d'approcher ; entrez en effet *par la porte étroite* de la mortification de vos passions , par la crainte de votre humeur altière qu'il faut dompter en toutes choses. *La porte est large, la voie est spacieuse*². Se laisser aller à ses désirs , c'est la voie large : il est aisé d'entrer par cette porte ; mais songez où elle mène, à la perdition. Peu entrent par la porte étroite ; beaucoup trouvent la voie large. Ne songez donc pas à ce qu'on fait communément : les mauvais exemples l'emportent par le nombre. Imitiez le petit nombre de ceux qui pensent solidement à leur perfection. Pesez encore sur cette parole : *Que la porte est petite, et que la voie est étroite!* comme qui diroit : Vous ne sauriez assez comprendre combien elle l'est. Concluez donc : Il faut faire effort , il faut se faire violence ; point de paresse ni de langueur dans la voie du salut. Qui n'avance pas , recule. Ainsi le soin de la perfection et celui du salut sont inséparables. Qui ne vise pas à être parfait , à monter jusqu'au haut avec un effort continuel , retombe par son propre poids.

La voie étroite, en un autre sens, est la voie large. Plus on se met à l'étroit en mortifiant ses désirs , plus Dieu dilate le cœur par la consolation de la charité.

La vie religieuse est la voie étroite , par l'observance des conseils évangéliques : il faut donc entrer non-

¹ Luc. XIII. 24. Matt. XI. 12. — ² Matt. VII. 13.

seulement par la profession et par l'habit, mais par la pratique. Il ne suffit pas d'y être appelé; il faut entrer jusqu'au fond. *Beaucoup d'appelés et peu d'élus*¹ : peu entrent de bonne foi dans la voie étroite.

VII.^e JOUR.

*VOUS les connoîtrez par leurs fruits*². Le figuier, que Jésus-Christ maudit avec ses feuilles, avoit l'apparence d'un bel arbre; mais parce qu'il manquoit de fruit, il fut maudit.

La malédiction consista à le priver de fruit à jamais : prenez-y garde.

Les feuilles sont l'apparence d'une bonne vie : les fleurs sont les fruits commencés. Si l'on ne porte de vrais fruits, et des œuvres parfaites de la justice chrétienne, on est maudit.

*Faites de dignes fruits de pénitence*³. Quand un arbre produit continuellement de mauvais fruits ou qu'il n'en porte pas de bons, il est mauvais : triste état d'un arbre qui, faute de porter des fruits, n'est plus propre que pour le feu. *Tout arbre qui ne porte pas de bons fruits est coupé et jeté au feu*⁴. Songez à ces paroles : *La cognée est à la racine des arbres*; non aux branches, mais à la racine : tout va périr tout d'un coup.

Interrogez-vous vous-même : quel bon fruit ai-je porté? quelle passion ai-je corrigée? quelle bonne habitude ai-je acquise?

Si un sage confesseur vous prive quelquefois des sacrements, parce qu'il ne voit en vous que des feuilles

¹ *Matt. xx. 16.* — ² *Ibid. vii. 20.* — ³ *Ibid. iii. 8.* — ⁴ *Ibid. 10.*

ou des fleurs, et non des fruits, ne vous en étonnez pas.

Lisez le chapitre XIII de saint Luc jusqu'au v. 10 ; et appuyez sur la parabole du figuier infructueux malgré la culture, v. 6 et suiv.

VIII.^e JOUR.

VERSETS 21, 22, 23¹ : ces versets sont la confirmation des précédents. Celui qui répète si souvent : *Seigneur, Seigneur*, et n'accomplit par ses préceptes, c'est l'arbre qui porté des feuilles et des fleurs tout au plus ; mais nul fruit. Il vaudroit mieux ne pas tant dire : *Seigneur, Seigneur*, et accomplir ses préceptes.

Je ne vous connois pas, ô vous qui n'avez que des paroles : je ne vous connois pas ; vous n'avez pas le vrai caractère du chrétien. *Retirez-vous* ; vous n'êtes pas de mes brebis. Pesez, et tremblez à ces paroles : *Je ne vous connois point ; retirez-vous*. Et où irez-vous, en vous retirant de la vie et de tout le bien, sinon à la mort et à tout le mal ?

Eussiez-vous fait des miracles au nom de Jésus-Christ, retirez-vous ; il ne vous connoît pas. Les bonnes œuvres sont les vrais miracles, et la vraie marque qu'il désire. Humiliez-vous, abaissez-vous aux pieds de tous vos frères et de toutes vos sœurs ; cela vaut mieux que des miracles.

O mon Jésus, comment pourrai-je entendre ces paroles : *Retirez-vous* ? Quoi, mon bien et le seul objet de mon amour, vous perdrai-je à jamais ? ne vous verrai-je jamais dans toute l'éternité ? Ah ! plutôt mille morts.

¹ *Math.* VII.

PIÉTÉ. XII.

IX.^e JOUR.

CELUI qui écoute, et fait, en qui la vertu se tourne en habitude par la pratique, c'est l'homme sage qui bâtit sur la pierre, v. 24, 25, 26, 27.

Ecouter n'est rien ; faire c'est tout. Toutes les fois qu'on conçoit de bons désirs, ou qu'on forme de bonnes résolutions, on écoute ; mais on est encore du nombre des écoutants. *Celui qui écoute mon Père, et qui apprend vient à moi*¹, dit Jésus-Christ. Ecoute, âme chrétienne ; écoute au dedans de toi-même : retire-toi à l'endroit intime où la vérité éternelle se fait entendre. Ecoute, et apprends sous un tel maître ; écoute ce que dit l'Esprit qui te sollicite, et qui t'appelle à la perfection. Mais la marque que tu auras écouté et appris, c'est que tu viens à Jésus. Marche après lui ; suis ses exemples : c'est bâtir sur la pierre. Mais celui qui ne fait qu'écouter, c'est-à-dire, que considérer et méditer la sainte parole, sans en venir réellement à la pratique, bâtit sur le sable. Les tentations, les afflictions, les dégoûts viennent : la maison tombe ; et la ruine est si grande que souvent elle devient irréparable. Songez à la véritable sagesse et à la véritable folie, dont vous voyez un exemple dans cette parabole du Sauveur.

X.^e JOUR.

QUI n'admireroit la doctrine de Jésus-Christ, sa pureté, sa sublimité, son efficace dans la conversion du monde, dans la mort de tant de martyrs, dans le mé-

¹ *Joan. vi. 45.*

pris des grandeurs et des plaisirs, qu'elle a inspiré à tant de millions d'âmes ?

Par elle, les honneurs du monde ont perdu tout leur éclat ; toutes les fleurs sont tombées. L'homme est devenu un ange par le détachement de ses sens ; et il est porté à se proposer pour modèle la perfection de Dieu même : *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait*¹. Qui n'admireroit donc, encore un coup, cette doctrine céleste ? Mais ce n'est pas tout de l'admirer. Jésus enseigne avec puissance, comme ayant la souveraine autorité ; parce qu'il est la vérité même : il faut que tout cède, que tout orgueil humain baisse la tête.

Dieu vous préserve d'un docteur timide et vacillant, qui n'ose vous dire vos vérités, ni vous faire marcher à grands pas à la perfection ; à la manière des pharisiens et des docteurs de la loi, qui ne songeoient qu'à s'attacher le peuple, et non à le corriger. Demandez à Dieu un docteur qui vous parle avec efficace et avec puissance, sans vous épargner : c'est à celui-là que votre conversion est réservée.

Songez à l'autorité de la doctrine de Jésus-Christ et combien il lui appartient de parler avec puissance : ainsi laissez-vous conduire à sa direction et à ses maximes.

Lisez pour conclusion le chapitre XVII de saint Jean. Conformez-vous aux intentions et aux prières du Maître céleste ; et disposez-vous à en faire le sujet d'une retraite, si Dieu vous en fait la grâce.

Il est aisé de faire de cette matière des sujets de méditation pour plusieurs heures par jour.

Il n'est pas besoin de multiplier ses pensées : en faisant un acte de foi sur chacune des vérités, et en le

¹ *Matt. v. 48.*

244 RETRAITE SUR DIVERS SUJETS.

répétant souvent, ou plutôt en le continuant par une adhérence à la vérité qu'il contient, et une soumission à l'autorité du Fils de Dieu qui l'enseigne, il en naît naturellement des désirs et des résolutions. On priera Dieu qu'il les tourne en œuvres et en pratiques solides. D'un clin d'œil, on fait l'application de chaque vérité à son état, à sa vocation, à ses besoins particuliers. Plus de foi que de raisonnement, plus d'affection que de considération. Digérer, c'est se nourrir; prendre beaucoup de nourriture, sans la diriger, c'est se suffoquer : lire peu chaque fois, et en tirer le suc. *Amen, Amen.*

PRÉPARATION

A LA MORT.

PREMIÈRE PRIÈRE.

Le coupable attend son supplice, et adore la puissance qui le punit.

SEIGNEUR, vous n'avez pas fait la mort¹ : elle n'étoit pas au commencement; et elle n'est entrée dans le monde qu'en punition du péché². Vous avez créé l'homme immortel³; et s'il fût demeuré obéissant, la mort eût été pour lui un mal inconnu : mais c'étoit le moindre de nos malheurs. L'âme mortellement blessée par le péché, par la mort temporelle nous précipitoit dans l'éternelle; et l'enfer étoit notre partage.

O Dieu, voici la merveille de votre grâce. La mort n'est plus mort, après que Jésus-Christ l'a soufferte pour nos péchés et pour les péchés du monde. Elle n'est plus qu'un passage à l'immortalité : et notre supplice nous a tourné en remède ; puisqu'en portant avec foi et avec soumission la mort, à laquelle nous avons été justement condamnés, nous l'évitons à jamais.

Voici donc, Seigneur, votre coupable qui vient porter la mort à laquelle vous l'avez condamné : enfant

¹ Sap. I. 13. — ² Rom. v. 12. — ³ Sap. II. 23.

d'Adam pécheur et mortel, je viens humblement subir l'exécution de votre juste sentence. Mon Dieu, je le reconnois, j'ai mangé du fruit défendu, dont vous aviez prononcé qu'au jour que je le mangerois, je mourrois de mort. Je l'ai mangé, Seigneur, ce fruit défendu, non-seulement une fois en Adam, mais encore toutes les fois que j'ai préféré ma volonté à la vôtre. Je viens donc subir ma sentence ; je viens recevoir la mort que j'ai méritée. Frappez, Seigneur ; votre criminel se soumet. J'adore votre souveraine puissance dans l'exécution de cette sentence, dont nul n'a jamais pu éviter l'effet, ni même le reculer d'un moment. Il faut mourir ; vous l'avez dit : le riche comme le pauvre ; le roi comme le sujet. C'est ce coup inévitable de votre main souveraine qui égale toutes les conditions, tous les âges, tous les états, et la vie la plus longue avec la plus courte ; parce qu'il ne sert de rien d'écrire beaucoup, si, en un moment et par une seule rature, tout est effacé.

J'adore donc, ô mon Dieu, ce coup tout-puissant de votre main souveraine ; j'entre dans la voie de toute chair. Il falloit à notre orgueil et à notre mollesse ce dernier coup pour nous confondre. Les vanités nous auroient trop aisément enivrés, si la mort ne se fût toujours présentée en face ; si, de quelque côté qu'on se peut tourner, on ne voyoit toujours devant soi ce dernier moment, lequel, lorsqu'il est venu, tout le reste de notre vie est convaincu d'illusion et d'erreur. O Seigneur, je vous rends grâces de ce secours que vous laissez à notre foiblesse, de cette humiliation que vous envoyez à notre orgueil, de cette mort que vous donnez à nos sens. O Seigneur ! la vie de nos sens et de notre vanité

seroit trop vive, si vous ne la mortifiez par la vue continuelle de la mort. Taisons-nous, mortels malheureux; il n'y a plus de réplique : il faut céder; il faut, malgré qu'on en ait, mépriser ce squelette, de quelques parures qu'on le revêtisse. La mort en montre le fond à tous les hommes, même à ceux qui y sont le plus attachés. Que toute chair demeure atterrée et anéantie. O Dieu, j'adore ce bras souverain, qui détruit tout par un seul coup. O mort, tu m'ouvres les yeux, afin que je voie mes vanités. Ainsi, ô mort, tu m'es un remède contre toi-même. Il est vrai, tu ôtes tout à mes sens; mais en même temps tu me désabuses de tous les faux biens que tu m'ôtes. O mort, tu n'es donc plus mort que pour ceux qui veulent être trompés. O mort, tu m'es un remède : tu envoies tes avant-coureurs, les infirmités, les douleurs, les maladies de toutes les sortes; afin de rompre peu à peu les liens qui me plaisent trop, quoiqu'ils m'accablent. O mort, Jésus-Christ crucifié t'a donné cette vertu. O mort, tu n'es plus ma mort; tu es le commencement de ma délivrance.

II.° PRIÈRE.

Le chrétien attend sa délivrance, et adore son libérateur.

O SEIGNEUR, nous avons fait un traité avec la mort, et un pacte avec l'enfer; nous nous y étions vendus et livrés; et vous avez dit : *Je poserai en Sion une pierre fondamentale, une pierre précieuse et choisie; la pierre de l'angle, fondée sur un fondement inébranlable. Que*

*celui qui croit en celui qui est figuré par cette pierre , ne se presse pas d'exécuter le traité qu'il a fait avec la mort et avec l'enfer. Car le traité que vous avez fait avec la mort sera effacé, et le pacte que vous avez fait avec l'enfer ne tiendra pas*¹. Et voici comme ce pacte a été rompu. Le Juste, le Saint des saints, celui que Dieu a sacré par une onction qui est au-dessus de tout, et par la divinité même, s'est livré volontairement à la mort, il s'est soumis à la puissance des ténèbres; et, en même temps, le traité de notre servitude a été annulé. Jésus-Christ l'a mis en croix, et l'a effacé par son sang. Il est entré dans le tombeau, il est descendu jusqu'aux enfers; et au lieu d'y demeurer assujéti, il y a chanté ce cantique, que David, son père selon la chair, avoit composé pour lui : *J'avois toujours le Seigneur en vue, je le voyois à ma droite, jusque dans les ombres de la mort, jusque dans les tristes prisons dont j'ai été délivrer les âmes qui y attendoient ma venue. C'est pour cela que mon cœur étoit plein de joie, et que mon corps même s'est reposé en espérance, parce que vous ne laisserez pas mon âme dans l'enfer, et vous ne permettrez pas que votre Saint éprouve la corruption. Vous m'avez montré le chemin à la vie*², j'y retournerai victorieux de la mort.

Je le crois ainsi, mon Sauveur. David, qui a composé ce divin cantique, ne l'a pas composé pour lui; puisque sa chair a été corrompue, comme celle de tous les autres hommes; mais il a vu en esprit la vôtre qui sortoit de lui, et qui est demeurée incorruptible. Il est ainsi, je le crois; il est ainsi. Vous êtes ressuscité le troisième jour; et votre résurrection, manifestée à

¹ Is. xxviii. 16, 18. — ² Ps. xv. 8. — 10. Act. II. 29 — 31.

toute la terre par le témoignage de vos saints apôtres , suivie de tant de miracles , a été le signal donné aux gentils et aux Juifs que vous aviez choisis , pour se rassembler sous l'invocation de votre nom ; il est ainsi , je le crois.

Mais je crois encore que vous n'avez pas surmonté la mort pour vous seul ; vous l'avez surmontée pour nous qui croyons en vous. Nous n'aurons pas , à la vérité , votre privilège , de ne pas trouver la corruption dans le tombeau ; car il faut que notre chair , qui est une chair de péché , soit dissoute , et poussée jusqu'à la dernière séparation de ses parties. Mais notre corps sera mis en terre comme un germe qui se reproduira lui-même. *Il est mis en terre dans la corruption ; il sera reproduit incorruptible : il est mis en terre difforme et défiguré ; il sera reproduit et ressuscitera glorieux : il est mis en terre sans force et sans mouvement ; il en sortira plein de vie et de vigueur : il est mis en terre comme on y mettroit le corps d'un animal ; mais il ressuscitera comme un corps spirituel*¹ , et ne laissera à la terre que la mort , la corruption , l'infirmité et la vieillesse.

Je vous adore , ô Jésus mon libérateur ; je vous adore , ô Jésus ressuscité pour vous-même , et pour tous vos membres que vous avez remplis de votre esprit , qui est l'esprit de vie éternelle. Vous avez enduré la mort , *afin que la mort fût vaincue , Satan désarmé , son empire abattu ; et afin d'affranchir ceux que la crainte de la mort tenoit dans une éternelle servitude*². *Vous serez vraiment libres , quand le Fils vous aura délivrés*³. Je le crois , Seigneur , il est ainsi. Mon unique libérateur , je vous adore , il faut que je meure comme

¹ I. Cor. xv. 42, 43, 44. — ² Hebr. II. 14, 15. — ³ Joan. VIII. 36.

vous, afin que je vive comme vous. *Je sais que mon Rédempteur est vivant; et au dernier jour je ressusciterai de la poussière, et je serai de nouveau environné de ma peau; et je verrai mon Dieu dans ma chair. Je le verrai moi-même de mes yeux; ce sera moi, et non pas un autre. Je conserverai cette espérance dans mon sein*¹; je la porterai jusqu'au milieu des ombres de la mort. *Qui me donnera que ce discours soit écrit comme avec le fer et le diamant sur le rocher*², que le caractère en soit immortel, et gravé éternellement dans mon cœur, dans un cœur affermi dans la foi.

Ce sera vous, ô-Seigneur, ce sera vous qui mettrez votre main sur moi, et qui me direz comme vous dites à votre disciple bien-aimé : *Ne crains point, je suis le premier et le dernier: je suis vivant, et j'ai été mort, et je vis aux siècles des siècles; et j'ai en ma main les clefs de la mort et de l'enfer*³. Tout le monde entendra ma voix; *et tous ceux qui sont dans les tombeaux, entendront la voix du Fils de Dieu; et ceux qui auront bien fait ressusciteront pour la vie, et ceux qui auront mal fait ressusciteront pour le jugement*⁴.

III.° PRIÈRE.

Le chrétien s'abandonne à la confiance.

O MON Dieu, cette dernière parole me rejette dans de plus grandes frayeurs qu'auparavant; car elle m'an-

¹ Job. XIX. 25, 26, 27, 28. — ² Ibid. 24. — ³ Apoc. I. 17, 18. — ⁴ Joan. V. 28, 29.

nonce qu'il faudra comparoître devant votre tribunal redoutable. Et comment oserai-je y comparoître avec tant de péchés? Mais quoi! est-ce donc en vain que vous avez dit : *Qui espère en moi ne sera pas confondu*¹? Et encore : *Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? Celui qui n'a pas épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous à la mort, quels biens ne nous a-t-il pas donnés avec lui? Qui osera accuser les élus de Dieu? c'est Dieu même qui justifie. Qui les condamnera? c'est Jésus-Christ, qui est mort, mais qui est ressuscité, qui est à la droite de son Père, qui ne cesse d'intercéder pour nous*². Et encore : *Je vis en la foi du Fils de Dieu qui m'a aimé, qui s'est livré pour moi*³; *qui a porté nos péchés dans son propre corps sur le bois de la croix, et nous avons été guéris par ses blessures*⁴. Je n'ai donc point à craindre mes péchés, qui sont effacés au moment que je m'abandonne à la confiance. Je n'ai à craindre que de craindre trop; je n'ai à craindre que de ne me pas assez abandonner à Dieu par Jésus-Christ. O mon Dieu, ma miséricorde; ô mon Dieu, je m'abandonne à vous; je mets la croix de votre Fils entre mes péchés et votre justice.

Mon Sauveur, vous avez deux titres pour posséder l'héritage de Dieu votre Père : vous avez le titre de votre naissance; vous avez celui de vos travaux. Le royaume vous appartient comme étant le Fils; et il vous appartient encore en qualité de conquérant. Vous avez retenu pour vous le premier titre, et vous m'avez abandonné le second. Je le prends, je m'en saisis avec foi. Mon âme, il faut espérer en Dieu. *Mon âme,*

¹ Eccli. II. 11. — ² Rom. VII. 31, 32, 33, 34. — ³ Galat. II. 20. — ⁴ I. Petr. II. 24.

*pourquoi es-tu triste, et pourquoi me troubles-tu? Pourquoi me troubles-tu, encore une fois? Espère en lui, mon âme, et dis-lui de toutes tes forces : O mon Dieu, vous êtes mon salut*¹. Mon âme, tu n'as rien à craindre que de ne pas crier assez haut.

IV.^e PRIÈRE.

A la vue de la mort, le chrétien renouvelle les actes de foi, d'espérance et de charité

LE temps approche, Seigneur, que les ténèbres seront dissipées, et que la foi se changera en claire vue; le temps approche où je chanterai avec le psalmiste : O Seigneur, *nous avons vu ce que nous avons ouï*². O Seigneur, tout nous paroît comme il nous avoit été prêché. Je n'ai plus qu'un moment; et dans un instant je verrai à découvert toutes vos merveilles, toute la beauté de votre face, la sainteté qui est en vous, votre vérité toute entière. *Mon Sauveur, je crois; aidez mon incrédulité*³, et soutenez ma foiblesse. O Dieu, je le reconnois, je n'ai rien à espérer de moi-même; mais vous avez commandé d'aller *en espérance contre l'espérance*⁴. Ainsi en espérance contre l'espérance, je crois avec Abraham. Tout tombe; cet édifice mortel s'en va par pièce. Mais *si cette maison de terre se renverse et tombe sur ses propres ruines, j'ai une maison céleste*⁵, où vous me promettez de me recevoir. O Seigneur,

¹ Ps. xli. 6, 12, 13. — ² Ps. xlvii. 9. — ³ Marc. ix. 23. — ⁴ Rom. iv. 18. — ⁵ II. Cor. v. 1.

j'y cours, j'y vole, j'y suis déjà transporté par la meilleure partie de moi-même. *Je me réjouis d'entendre dire que j'irai dans la maison du Seigneur. Je suis à ta porte, ô Jérusalem; me voilà debout; mes pieds sont en mouvement*¹, et tout mon corps s'élançe pour y entrer.

Quand vous verrai-je, ô le bien unique, quand vous verrai-je? Quand jouirai-je de votre face désirable, ô vérité, ô vraie lumière, ô bien, ô source du bien, ô tout le bien, ô le tout parfait, ô le seul parfait, ô vous qui êtes seul, qui êtes tout, en qui je serai, qui serez en moi, qui serez tout à tous, avec qui je vais être *un seul esprit*²? Mon Dieu, je vous aime: mon Dieu, ma vie et *ma force, je vous aime, je vous aimerai*³; je verrai vos merveilles. Enivré de votre beauté et de vos délices, je chanterai vos louanges. Tout le reste est passé, tout s'en va autour de moi comme une fumée; mais je m'en vais où tout est. Dieu puissant, Dieu éternel, Dieu heureux, je me réjouis de votre puissance, de votre éternité, de votre bonheur. Quand vous verrai-je, ô principe qui n'avez point de principe? Quand verrai-je sortir de votre sein votre Fils, qui vous est égal? Quand verrai-je votre Saint-Esprit procéder de votre union, terminer votre fécondité, consommer votre éternelle action? Tais-toi, mon âme; ne parle plus. Pourquoi bégayer encore quand la vérité te va parler?

Mon Sauveur, en écoutant vos saintes paroles j'ai tant désiré de vous voir et de vous entendre vous-même: l'heure est venue; je vous verrai dans un moment; je vous verrai comme juge, il est vrai; mais vous me serez un juge Sauveur. Vous me jugerez selon vos miséricordes; parce que je mets en vous toute mon

¹ Ps. CXXI. 1. — ² I. Cor. VI. 17. — ³ Ps. XVII. 1.

espérance, et que je m'abandonne à vous sans réserve. Sainte cité de Jérusalem, mes nouveaux citoyens, mes nouveaux frères, ou plutôt mes anciens citoyens, mes anciens frères, je vous salue en foi. Bientôt, bientôt, dans un moment, je serai en état de vous embrasser : recevez-moi dans votre unité. Adieu, mes frères mortels; adieu, sainte Eglise catholique. Vous m'avez porté dans vos entrailles, vous m'avez nourri de votre lait : achevez de me purifier par vos sacrifices; puisque je meurs dans votre unité et dans votre foi. Mais, ô Eglise, point d'adieu pour vous; je vais vous trouver dans le ciel dans la plus belle partie de vous-même. Ah! je vais voir votre source et votre terme, les prophètes et les apôtres vos fondements, les martyrs vos victimes, les vierges votre fleur, les confesseurs votre ornement, tous les saints vos intercesseurs. Eglise, je ferme les yeux; je vous dis adieu sur la terre; je vous trouverai dans le ciel.

V.^e PRIÈRE.

Le chrétien fait sa dernière confession pour mourir.

O DIEU, *je vous découvre mes péchés, et je ne vous cache point mes injustices. J'ai dit : Seigneur, je confesserai mon injustice contre moi-même, et vous avez remis mon iniquité*¹. J'ai dit : Je confesserai; et vous avez déjà remis. Je l'ai dit avec tant de foi et une si vive ardeur, avec tant de contrition et tant d'espérance, que la ré-

¹ Ps. xxxi. 5.

mission a prévenu la confession. Mais comment sais-je si je l'ai dit de cette sorte? Je n'ai pas besoin de le savoir, je ne veux pas le savoir; ce n'en est pas ici le temps. Mais vous, Seigneur, qui savez ce qu'il faut faire pour le bien dire, donnez ce que vous commandez, et commandez ce qu'il vous plaira. Je vous le demande par vous-même, par votre bonté, par Jésus-Christ, par sa mort, par tous ses mystères. Je vous donne ma volonté, qui est à vous par tant de titres; faites en moi ce qu'il faut qui y soit pour vous plaire. Pour moi je ne puis vous prêter qu'un foible effort, qui encore vient de vous. J'ai dit: Je confesserai. Votre ministre m'ordonnera-t-il de repasser sur les péchés de ma vie passée? J'ai dit: Je confesserai. Me défendra-t-il de me troubler par cette vue effroyable? J'ai dit: Je confesserai de ma vie passée ce qu'il voudra que je confesse. Vous lui avez ordonné de me lier et de me délier, de pardonner, de retenir. Il a vos clefs en sa main; et c'est à lui à y soumettre ce qu'il trouvera à propos; et vous lui avez donné votre Saint-Esprit; esprit de discernement, qui sonde le fond des cœurs pour exercer cette fonction: *Recevez le Saint-Esprit*¹, avez-vous dit, grand pontife. C'est vous qui me gouvernez, qui me purifiez par son ministère. Mon Sauveur, je me réjouis de ce que le péché va finir en moi. Je vous ai tant offensé, bon Père, bon Juge, bon Sauveur; pardon. Mais les péchés vont finir; la mort ne sera pas la fin de ma vie; elle le sera de mon péché. O mort, que je t'aime par cet endroit-là! Remettez tout, Seigneur, par votre bonté; et retirez-moi promptement, de peur que je ne pêche de nouveau.

¹ Joan. xx. 22.

VI.^e PRIÈRE.*Le chrétien reçoit le Viatique.*

JE suis la résurrection et la vie : celui qui croit en moi, encore qu'il soit mort, il vivra ; et tout homme qui vit et qui croit en moi, ne mourra point à jamais. Le croyez-vous ainsi¹ ? O chrétien, je ne te dis plus rien ; c'est Jésus-Christ qui te parle en la personne de Marthe : réponds avec elle : *Oui, Seigneur, je crois que vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant, qui êtes venu en ce monde².* Ajoute avec saint Paul : *Afin de sauver les pécheurs, desquels je suis le premier³.*

Crois donc, âme chrétienne; adore, espère, aime. O Jésus, ôtez les voiles, et que je vous voie. O Jésus, parlez dans mon cœur, et faites que je vous écoute. Parlez, parlez, parlez ; il n'y a plus qu'un moment, parlez. Donnez-moi des larmes pour vous répondre : frappez la pierre, et que les eaux d'un amour plein d'espérance, pénétré de reconnoissance, vraiment pénitent, coulent jusqu'à terre.

¹ *Joan.* xi. 25, 26. — ² *Ibid.* 27. — ³ *I. Tim.* i. 15.

VII.^e PRIERE.

Le chrétien demande et reçoit l'Extrême-onction.

VENEZ, prêtres du Seigneur, venez soutenir mon infirmité de votre huile adoucissante, purifiante et confortative. Hélas ! j'ai désiré d'un grand désir de recevoir ce soutien de vos saintes mains. Je me souviens des prières avec lesquelles on a consacré cette huile sainte le jeudi saint, avec un si grand concours de saints ministres, et une si grande attention de tout le peuple. Voici le temps de la lutte : Eglise sainte, oignez vos athlètes, afin que le démon soit vaincu. O saints prêtres, j'entends votre sainte voix qui m'annonce la promesse du Saint-Esprit, écrite par l'apôtre saint Jacques : *Le Seigneur soulagera le malade ; et s'il est en péché, il lui sera remis*¹. Voix de consolation et d'espérance. Effacez, Seigneur, tous mes péchés, effacez, déracinez, purifiez tous mes sens, afin que je vous sois présenté comme *une oblation sainte*², et digne de vous.

¹ Jac. v. 15. — ² Rom. xii. 1.

VIII.^e PRIÈRE.

Le chrétien expire en paix en s'unissant à l'agonie du Sauveur.

MON Sauveur, je cours à vos pieds dans le sacré jardin ; je me prosterne avec vous la face contre terre ; je m'approche autant que je puis de votre saint corps, pour recueillir sur le mien les grumeaux de sang qui découlent de toutes vos veines. Je prends à deux mains le calice que votre Père m'envoie. Vous n'aviez pas besoin d'un ange pour vous consoler dans votre agonie ¹ : c'est pour moi, qu'il vient à vous. Venez, ange saint ; venez, aimable consolateur de Jésus-Christ souffrant et agonisant dans ses membres ; venez. Fuyez, troupes infernales ; ne voyez-vous pas ce saint ange, la croix de Jésus-Christ en main ? Ah ! mon Sauveur, je le dirai avec vous : *Tout est consommé* ². *Amen, amen* ; tout est fait. *Je remets mon esprit entre vos mains* ³. Mon âme, commençons l'*Amen* éternel, l'*Alleluia* éternel, qui sera la joie et le cantique des bienheureux dans l'éternité.

Je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur : Misericordias Domini in æternum cantabo ⁴.

Amen, Alleluia.

O moment heureux, où nous sortirons des ombres

¹ *Luc.* xxii. 43. — ² *Joan.* xix. 30. — ³ *Luc.* xxiii. 46. — ⁴ *Ps.* lxxxviii. 1.

et des énigmes pour voir la vérité manifestée! courons-y avec ardeur. Hâtons-nous de purifier notre cœur, afin de voir Dieu selon la promesse de l'Evangile. C'a été le temps du voyage : *Là finissent les gémissements* ¹; là s'achèvent les travaux de la foi, quand elle va, pour ainsi dire, enfanter la claire vue. Heureux moment, encore une fois ! qui ne le désire pas, n'est pas chrétien.

¹ Apoc. XXI. 4.

COURTES PRIÈRES,

QUE L'ON PEUT FAIRE RÉITÉRER SOUVENT A UN MALADE,
AUX APPROCHES DE LA MORT.

CONTRE LES TERREURS DE LA MORT

JE suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi, quand il seroit mort, il vivra; et celui qui vit et croit en moi, ne mourra point à jamais. Celui qui croit en moi ne connoitra point la mort¹.

O Jésus, soyez ma vie et ma résurrection, selon votre parole.

Je me soumets, ô Dieu, ô juste juge, à la sentence de mort que vous avez donnée contre moi, à cause de mon péché. *O mort, je serai ta mort, dit le Fils de Dieu. O mort, où est ta victoire? où est ton aiguillon? où sont tes armes? Mon Seigneur t'a désarmée.*

CONTRE LES TERREURS DE LA CONSCIENCE.

Mon Dieu, ayez pitié de moi, pauvre pécheresse. Mon Dieu, *j'ai péché contre le ciel et contre vous; je ne suis pas digne d'être appelée votre fille: traitez-moi comme le moindre de vos serviteurs*³.

Qui accusera les élus de Dieu? C'est Dieu qui les jus-

¹ Joan. xi. 25, 26. VIII. 51, 52. — ² Osee. XIII. 14. I. Cor. xv. 55. —
³ Luc. xv. 18, 19.

tife. Qui les condamnera? C'est Jésus-Christ, qui est mort, qui est aussi ressuscité, qui est à la droite de son Père, et qui intercède pour moi. Qui donc me séparera de la vérité et de la charité de Jésus-Christ¹? Qui me privera de son amour? qui m'empêchera de l'aimer?

Celui à qui on remet davantage, aime davantage².

In te, Domine, speravi; non confundar in æternum.

In manus tuas, Domine commendo spiritum meum. Redemisti me, Domine Deus veritatis³.

Où le péché a abondé, la grâce surabonde⁴.

DANS LES GRANDES DOULEURS.

Je suis attaché à ta croix avec Jésus-Christ; et je vis, non pas moi, mais Jésus-Christ en moi. Je vis en la foi du Fils de Dieu, qui m'a aimé, et qui s'est livré à la mort pour moi⁵.

Que je porte, mon Dieu, sur mon corps l'impres- sion de la mort de Jésus, afin que la vie de Jésus se dé- veloppe sur moi⁶. O mon Père, si vous le voulez, vous pouvez détourner de moi ce calice; mais, ô mon Dieu, votre volonté soit faite, et non pas la mienne⁷.

Mon Dieu, donnez-moi la patience. Vous nous avez promis que vous ne nous laisseriez pas tenter au-dessus de nos forces⁸. Vous êtes fidèle, ô mon Dieu; je me fie à votre promesse. Je le sais, Seigneur; si ce grain, si ce corps mortel n'est mortifié, il ne portera aucun fruit. Faites-moi faire de dignes fruits de pénitence. O Jésus, j'embrasse la croix que vous m'imposez: je la

¹ Rom. VIII. 33, 34, 35. — ² Luc. VII. 47. — ³ Ps. XXX. 2, 6. — ⁴ Rom. V. 20. — ⁵ Gal. II. 19, 20. — ⁶ II. Cor. IV. 10. — ⁷ Luc. XXI. 42. — ⁸ I. Cor. X. 13.

veux porter jusqu'au bout; donnez-moi la force de la soutenir.

Acceptez ce foible sacrifice; et unissez-le au vôtre, qui est parfait et infini.

EN ADORANT ET BAISANT LA CROIX.

O Jésus, vous avez été élevé sur cette croix pour être l'objet de notre espérance. *Il falloit que vous fussiez élevé sur cette croix, comme le serpent dans le désert*¹; afin que tout le monde pût tourner ses yeux vers vous. La guérison de tout l'univers a été le fruit de cette cruelle et mystérieuse exaltation. O Jésus, je vous adore sur cette croix; et m'y tenant à vos pieds, je vous dis comme l'Épouse : *Tirez-moi; nous courrons après vous*². La miséricorde, qui vous fait subir le supplice de la croix, l'amour qui vous fait mourir, et qui sort par toutes vos plaies, est le doux parfum qui s'exhale pour attirer mon cœur. Tirez-moi de cette douce et puissante manière, dont vous avez dit que *votre Père tire à vous tous ceux qui y viennent*³; de cette manière toute-puissante, qui ne me permette pas de demeurer en chemin. Que j'aille jusqu'à vous, jusqu'à votre croix; que j'y sois uni, percé de vos douleurs, crucifié avec vous; en sorte que je ne vive plus que pour vous seul, et que je n'aspire plus qu'à cette vie immortelle, que vous nous avez méritée par la croix.

O Jésus, que tout est vil à qui vous a trouvé, à qui est attiré jusqu'à vous, jusqu'à votre croix! O Jésus, quelle vertu vous avez cachée dans cette croix! Fai-

¹ Joan. III. 14. — ² Cant. I. 3. — ³ Joan. VI. 44.

tes-la sentir à mon cœur, maintenant que mes douleurs m'y tiennent attaché.

Le psaume, *Miserere*, versets choisis.

Le psaume, *Lætatus sum*, de même.

Le psaume, *Benedic, anima mea, Domino*.

Le psaume, *Quàm dilecta*, de même.

Le psaume, *Quemadmodum desiderat*.

Il faut choisir les traits les plus perçants de la Préparation à la mort, et les réciter de temps en temps.

Misericordias Domini in æternum cantabo.

Deus meus, misericordia mea.

Où peut dire en latin ce que le malade entend.

EXERCICE

POUR

SE DISPOSER A BIEN MOURIR.

Vous ferez un acte de foi en la présence de Dieu, et demeurerez avec respect devant lui, comme si vous n'aviez plus que ce moment à vivre; et en cet état, vous l'adorerez profondément, lui disant :

Mon Dieu, je vous adore de toute ma volonté; et pour le faire plus dignement, je m'unis à toutes les saintes âmes du ciel et de la terre, qui le font maintenant; et je crois fermement que vous êtes mon Dieu et mon juste juge, auquel je dois un jour, et peut-être dans ce moment, rendre un compte exact de toutes mes pensées, paroles et actions.

ACTE DE FOI.

Je proteste aussi, mon Dieu, que je crois tout ce que l'Eglise croit; et je veux mourir dans la vraie et vive foi de tout ce qu'elle m'enseigne, étant prête, pour votre grâce, de donner ma vie, et de répandre mon sang jusqu'à la dernière goutte, pour confirmer cette divine foi.

ACTE DE DÉSIR DE VOIR DIEU.

Je désire ardemment, ô mon Dieu, de jouir de vous et de vous voir ; puisque c'est vous qui êtes mon bonheur et ma vraie félicité. Mais je sais, ô mon Dieu, que je ne le mérite par aucune de mes œuvres, mais uniquement par les mérites de mon Jésus. C'est aussi par tout ce qu'il a fait et souffert pour moi, que j'ose espérer, quoique misérable pécheresse, que je jouirai de vous éternellement.

ACTE DE CONTRITION.

Toute ma confiance, ô mon Dieu, est dans les mérites du sang précieux que Jésus-Christ a répandu pour effacer mes crimes ; et c'est en son saint nom que je vous demande pardon, prosternée aux sacrés pieds de ce divin Sauveur de mon âme, dans un vrai sentiment d'humiliation à la vue de mes résistances à vos grâces, et des infidélités que j'ai commises contre vous. Je vous en demande pardon, dans la confiance que vous ne pouvez refuser un cœur contrit et humilié.

Miserere mei, Deus, etc.

ACTE D'AMOUR.

Ah ! mon Dieu, faites-moi miséricorde, et la grâce que mon cœur brûle de votre saint amour pour le temps et pour l'éternité. Je ne le puis que par votre grâce ; ô mon Dieu, ne me la refusez pas ; je vous la

demande de tout mon cœur ; et vous proteste que je veux et consens d'être séparée, par la mort, de tout ce qui m'est le plus cher, quand il vous plaira et de la manière que vous le voudrez ; puisque vous m'êtes plus cher que tout et que moi-même.

ACTE DE SOUMISSION.

Prosternée à vos pieds cloués pour moi sur la croix, ô Jésus, je proteste que, de toute ma volonté, j'accepte la mort par soumission à votre sainte volonté, et par hommage à la vôtre, adorant le jugement que vous ferez de moi. Je vous supplie, par les mérites de votre mort, de me le rendre favorable, pour que je puisse m'unir à vous éternellement : car, par votre grâce, je vous aime et désire vous aimer de tout mon cœur, plus que moi-même et que toutes les choses de ce monde, que je vous sacrifie de toute ma volonté.

RÉFLEXIONS

SUR

L'AGONIE DE JÉSUS-CHRIST.

CE qui s'appelle agonie, selon l'usage ordinaire, c'est cet intervalle de temps qui se passe depuis que l'âme, forcée de se séparer du corps, vient se retirer au cœur, qui est le dernier mourant, jusqu'à ce qu'elle s'en sépare effectivement par la mort.

Comme Jésus-Christ, dans sa passion, voulut que la nature humaine, dont il s'étoit revêtu, fit en lui à la mort ce qu'elle fait dans les autres hommes, et souffrit sur la croix cette agonie : ce fut dans les derniers moments qui se passèrent entre la plus belle de toutes les vies et la plus précieuse de toutes les morts, qu'il éprouva le dernier effort de la nature ; lorsque, ayant remis son esprit entre les mains de son Père, sa tête, pour donner passage à son âme vers son cœur, se baissa ; et son âme divine s'y étant en effet retirée toute entière, s'en sépara pour s'y réunir au troisième jour par sa glorieuse résurrection.

Les chrétiens ont un si grand intérêt à savoir les mystères, et à prendre les sentiments et les dispositions de Jésus-Christ leur adorable Sauveur, dans tous ses états, qu'ils devoient sans cesse s'y appliquer ; mais surtout à ces grands et terribles mystères de sa passion

et de sa mort, par lesquels il a consommé l'œuvre de notre salut éternel par la rédemption, et terminé sa très-sainte vie. Puisque, de tous les temps, il n'y en a point de plus important que celui de la mort, qui est celui de la décision de notre sort pour toute l'éternité; c'est aussi celui sur lequel Dieu et le démon ont de plus grands desseins pour ou contre nous : c'est enfin celui où l'on peut réparer toutes les pertes passées; puisque n'y ayant alors rien de médiocre dans les sentiments de l'âme, c'est le temps de pratiquer les plus hautes vertus d'une manière grande et héroïque, sur le modèle de celles que le Fils de Dieu a voulu y pratiquer pour notre exemple.

C'est l'opinion de plusieurs célèbres docteurs, et même de quelques saints Pères que le démon, qui avoit tenté lui-même Jésus-Christ au désert, fit encore visiblement un dernier effort lorsqu'il le vit attaché à la croix; ou pour reconnoître avec certitude s'il étoit effectivement le Messie promis, et le libérateur du genre humain, ce qu'il craignoit infiniment; ou, s'il ne l'étoit pas, pour le surprendre, et pour lui faire commettre quelques péchés qui rendissent sa mort criminelle ou moins parfaite. Cette opinion a beaucoup de vraisemblance; car cet esprit infernal remarquant tant de sagesse, tant de courage, tant de sainteté en Jésus-Christ dans le désert, désespéra pour lors de le vaincre, et *se retira*, dit saint Luc; *mais ce ne fut que pour un temps*¹.

Si nous cherchons ce temps auquel Satan ranima toutes ses espérances et sa rage par de nouveaux efforts, nous l'apprenons du Sauveur même. Car dans cet ad-

¹ Luc. iv, 13.

mirable discours qu'il fit à ses apôtres dans le cénacle, immédiatement après l'institution de la divine Eucharistie, et avant que de partir pour aller au jardin des Olives, il leur dit : *Voici le Prince du monde qui va venir, et il ne trouvera rien en moi qui lui appartienne*¹. Ce fut peut-être pour le surprendre d'une manière qui confondit davantage sa fausse et maligne prudence, que le Fils de Dieu s'écria sur la croix : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné*²? Le démon n'en pénétra ni le sens ni le mystère : il crut, comme il l'a inspiré depuis à un hérésiarque, que c'étoit un désespoir, étant pris lui-même au piège qu'il tendoit au Sauveur, et qui lui fut un sujet d'aveuglement. Il se trouva donc vaincu par un triomphe d'amour, de puissance et de sagesse, au moment qu'il se croyoit victorieux. On peut même, sans forcer les paroles, tirer cette opinion de saint Paul aux Colossiens : *que Jésus-Christ vainquit en lui-même, et mena en triomphe sur la croix les principautés et les puissances de l'enfer*³. Ce terme, *en lui-même*, paroît nous devoir faire conclure que le combat se fit en lui-même, et qu'il fut attaqué sur la croix ; soit que le démon eût reçu le pouvoir de faire quelque impression sur l'imagination du Sauveur, ou que toute cette tentation demeurât au dehors, et se bornât à des efforts inutiles. Le démon se mit dans la partie avec les Juifs et avec les gentils, et se présenta dans l'agonie de Jésus-Christ, pour l'y attaquer et l'y renverser.

Mais de ces mêmes paroles de l'apôtre, les enfants de la nouvelle alliance tirent un grand sujet de confiance et de consolation : car il n'est pas dit seulement que le

¹ Joan. xiv. 30. — ² Matth. xxvii. 46. — ³ Coloss. ii. 15.

Sauveur vainquit les puissances infernales; il est encore ajouté qu'il les désarma. Les démons peuvent donc bien nous attaquer dans ces derniers moments de la vie, comme ils attaquèrent Jésus-Christ : mais étant sans armes, sans courage et sans force contre ceux qui s'appuient sur le secours d'un si puissant défenseur; ce n'est qu'une rage impuissante, laquelle jette dans l'air des faux et des flèches qui retombent sur elle. Si l'on menace tant les pécheurs du pouvoir et de la malice de Satan à la mort, ce ne sont que ceux qui jusque-là lui ont donné sur eux ce pouvoir, et se sont mis à son égard dans une espèce de servitude, dans laquelle il les surprend. Ils ont bien voulu être surpris dans son esclavage; ils s'y sont exposés librement, en voulant bien risquer leur salut. Ils ne peuvent, il est vrai, échapper alors à ce pouvoir que par une grâce privilégiée d'une puissance extraordinaire, laquelle il ne se faut pas promettre; parce que Jésus-Christ ne l'a jamais promise; qu'il a même menacé du contraire, en criant si souvent, dans son Evangile, que l'on veillât et que l'on se tint prêt¹ : car cette grâce s'étend en effet sur bien moins de personnes qu'on ne pense, même de celles qui meurent au milieu des prêtres et avec les sacrements.

Mais pour ceux que la dernière maladie trouvera dans l'union avec Jésus-Christ, qui portent les chaînes sacrées qu'il donne à ceux que la charité fait ses esclaves, et qui sont dans son parti, comme étant les enfants de Jérusalem, et non pas de Babylone; c'est un droit que la victoire de Jésus-Christ leur a acquis pour ces derniers moments, que d'être hors de la portée des flèches du démon. Sa victoire a tiré la leur en

¹ *Matt. xxiv. 42. Marc. xiii. 33 et seq. Luc. xii. 37 et seq.*

conséquence : c'est pour eux comme pour lui qu'il a vaincu et triomphé ; parce que c'est plutôt pour eux que pour lui qu'il a désarmé cet ennemi désespéré.

C'est enfin, en un sens, pour eux comme pour lui qu'il a dit que *le démon n'a nul pouvoir sur lui*¹ ; parce qu'étant sous la protection et sous la puissance du vainqueur, le vaincu ne trouve rien en eux qui lui appartienne.

Cette victoire du Fils de Dieu à l'agonie et sur la croix, de quelque manière qu'on la comprenne, est un des grands bienfaits dont les chrétiens lui sont redevables : car qui pourroit échapper, dans ces moments de faiblesse, à la rage d'un ennemi si puissant et si rusé ? Ce doit donc être là un des principaux objets de la dévotion de ceux qui veulent rendre un hommage singulier à ce dernier état de la vie du Sauveur : ils doivent adorer cette puissance victorieuse et ce triomphe de Jésus-Christ sur la croix. S'il leur paroît alors agonisant, il doit être vu, des yeux de la foi, comme triomphant dans son agonie, et triomphant déjà par avance pour eux quand ils seront en cet état. Ils doivent se pénétrer de reconnaissance pour un si grand bienfait, se persuader du besoin qu'ils ont, pour avoir part à ce privilège et à ce droit, de vivre sous la puissance et dans le parti de Jésus-Christ ; afin de n'être pas surpris dans un assujétissement contraire, qui feroit alors toute la force de Lucifer. Il faut qu'ils demandent à cet adorable victorieux, avec une humble instance, qu'il les associe à sa victoire et à son triomphe : en un mot, ils doivent, par une entière confiance à cette victoire à laquelle ils ont droit, calmer toutes les

¹ Joan. xlv. 30.

agitations qu'une crainte trop vive de la mort, du démon, de leurs péchés passés et des jugements de Dieu, pourroit faire dans leur cœur, en affoiblissant la foi.

Si c'est une grâce de l'agonie du Sauveur, que de rendre vains les efforts de Satan, dans un temps où la raison obscurcie, affoiblie et préoccupée, auroit peine à s'en défendre, ou, pour mieux dire, ne s'en défendrait pas; c'est encore une plus grande grâce que d'associer cette âme, par un droit d'union, de société et de commerce entre le chef et les membres vivants, aux emplois divins de l'âme de Jésus-Christ et aux vertus héroïques qu'il pratiqua dans cet état. Le Sauveur s'étoit chargé non-seulement des péchés; mais aussi de tous les intérêts, des obligations et de tous les devoirs de ses enfants, et de ses véritables membres mystiques. Leur agonie étoit à la croix distinctement présente aux yeux de son cœur : il prévit le genre de maladie dont ils devoient mourir; et comme il n'ignoroit pas combien les douleurs et les symptômes d'une maladie violente ou précipitée lioient avec les sens les plus nobles puissances de l'âme, et les rendroient foibles et impuissantes dans leur abattement; qui pourroit comprendre l'étendue et l'effort de la charité avec laquelle il regarda leur agonie comme inséparable de la sienne? Tout ce qu'il fit alors, il le fit en acquit de leurs obligations, et en supplément de ce qu'ils ne pourroient faire en ce temps. Il consacra en lui la peine naturelle que l'âme ressent quand elle est frappée des sombres et affreuses idées d'une séparation inévitable : il la sanctifia dans un esprit de soumission et de pénitence, de sacrifice et d'hommage à la souveraineté de son Père. Il offrit cette agonie de ses enfants, et toute sa suite, par un

mouvement d'amour qu'il leur communiqua dès lors, s'ils sont en état d'y avoir part, et dont il leur fit le transport aux yeux et dans le sein de son Père, en supplément de leur impuissance, si leur raison obscurcie les rendoit incapables d'entrer actuellement dans ses dispositions. S'ils ne peuvent les avoir en eux-mêmes, ils les ont en Jésus-Christ : et les avoir en lui, c'est les avoir en soi, par le droit de la société que la grâce de leur union avec lui met entre lui et eux.

Que de grandeurs, que de privilèges de grâce, que de miracles d'amour qu'on ne connoitra qu'après la mort ! Le chrétien les trouve en Jésus-Christ : et que ceux-là sont malheureux que le péché mortel excommunie, tient séparés de lui, et prive de ces avantages merveilleux en ces derniers moments ! Quelles pertes ! quelles angoisses ! quelles suites de justes frayeurs ! Il faut tirer trois instructions de ce principe, qui est une vérité constante dans la foi, et très-bien établie dans les saintes Ecritures. Comme c'est au même degré que la grâce aura uni les âmes à Jésus-Christ, et les aura fait participer à ses sentiments et à son esprit, qu'elles auront part à ce divin supplément, qui, dans la foiblesse où la maladie réduit, doit être d'un grand secours ; il est donc d'une conséquence infinie de s'appliquer pendant la vie à se remplir de cet esprit, en prenant les mesures de sa conduite sur les sentiments, les maximes et les exemples du Sauveur.

Il est vrai que le moindre degré de la grâce justificante, qui lie l'âme à Jésus-Christ, la rend participante de tout ce qu'il a fait pour elle dans cet état. C'est toujours là un grand fonds de consolation pour tant d'âmes, que leur simplicité rend ignorantes des grandeurs

de Dieu et du christianisme, et que l'on ne peut même en informer; parce qu'une éducation grossière et rustique les en rend incapables, et que la misère et la nécessité de leur condition leur fait compter les heures du jour par celles de leur travail. Ces âmes, si elles ont observé la loi de Dieu selon le degré de leur lumière, trouveront en Jésus-Christ ce supplément sur le pied de leur bonne foi et de leur innocente simplicité. C'est ce qui sanctifie leur mort, quoique les prêtres, qui seroient peu instruits de ces sentiments, ne les leur inspirent pas. La vertu de Jésus-Christ n'est bornée ni aux sacrements, ni aux ministres, ni à la connoissance de ceux qui y sont intéressés. Il nous fait du bien sans nous le dire; parce qu'étant le Verbe et la parole du Père, il nous le dira pour nous charmer durant toute l'éternité. Cependant il n'est pas moins vrai que ces grands privilèges d'amour se communiquent aux âmes, avec des effusions beaucoup plus riches et plus abondantes, à qui une union plus étroite d'esprit et de sentiment y donne plus de droit. Ce lien, qui est aussi un canal de communication, à mesure qu'il sera fort et qu'il sera grand, portera du cœur de Jésus-Christ dans l'âme fidèle, des gouttes, des ruisseaux, des torrents, des fleuves entiers de grâce et de miséricorde.

L'autre instruction est qu'au lieu d'embarrasser, par un zèle mal entendu, les âmes agonisantes de mille actes confus, au hasard de l'imagination; il faut les faire entrer doucement, de temps en temps, dans la vue de ce que Jésus-Christ leur est et de ce qu'elles lui sont; leur insinuer, par cette vue, une entière confiance en lui et en ce qu'il a fait pour elles; le leur

faire voir agonisant avec elles, et se chargeant de leurs intérêts et de leurs obligations ; exciter en elles le désir d'union et de société avec lui, dans toutes les dispositions de son agonie et de sa mort ; et si on leur fait produire des actes de contrition, de soumission, de confiance, d'amour, qu'on ne les sépare jamais de Jésus-Christ dans ces actes, mais qu'on leur dise, par exemple : Le cœur sacré de Jésus-Christ a été rempli dans sa passion de la douleur de vos péchés ; il faut participer à cette douleur, il faut s'y unir et la demander, l'offrir en supplément de la foiblesse de la vôtre ; et pour l'exciter dans leur cœur, faire pour eux, en peu de paroles, des actes qui en expriment tout le sentiment. Mais animez, leur doit-on dire, un acte formé sur ce modèle, par la soumission de Jésus-Christ, qui, en acceptant et offrant sa mort, a accepté la vôtre, et l'a offerte à son Père. Il lui a remis entre les mains votre vie, en lui remettant la sienne ; il l'a fait en votre nom et en acquit de votre obligation. Il faut donc dire avec lui, et avoir intention de le dire dans tous les sentiments dans lesquels il l'a dit : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum* †.

C'est ainsi qu'il faut rendre conforme, autant qu'on peut, l'agonie des âmes chrétiennes à celle du Fils de Dieu leur unique exemplaire, leur chef et leur espérance. Il n'y a presque autre chose à faire, si l'on suppose des âmes qui aient fait pendant leur vie une attention principale et souveraine à leur salut : car pour celles qui ont besoin qu'on s'applique alors à l'essentiel, à étonner leur insensibilité, à développer les replis corrompus de leur conscience, à réconcilier, à

† *Luc. xxiii. 46.*

restituer, à réparer des scandales; il faudroit tenir un autre langage : mais ce ne sont pas de pareilles âmes que nous avons ici en vue.

Enfin la troisième instruction qui regarde la dévotion à l'agonie de Jésus-Christ, c'est qu'il faut adorer tous les mouvements de son divin cœur en cet état, s'y consacrer, en implorer la puissance et la vertu, s'y unir de toute son âme par avance pour ces moments-là : et comme ces mouvements du sacré cœur de Jésus-Christ sont renfermés, et exprimés prophétiquement, pour la plupart, en mêmes termes qu'il les exprima sur la croix, dans les psaumes XXI et XXX; ce doit être l'application de l'âme de les prononcer souvent de cœur et de bouche, parce que le Sauveur l'a fait; et si elle ne peut les dire tout entiers, d'en prononcer au moins les principaux versets.

La dévotion à l'agonie du Fils de Dieu doit aussi appliquer l'âme singulièrement à cette grande et importante parole, qui fut la dernière qu'il proféra : *Consummatum est* ¹. Cette parole est comme le sceau du nouveau Testament et de la nouvelle alliance : mais sans entrer dans tous les sens dans lesquels on la peut entendre, en voici un de pratique, et qui est très-propre à notre salut et à notre sujet.

Il n'y a rien de plus grand dans l'univers que Jésus-Christ; il n'y a rien de plus grand dans Jésus-Christ que son sacrifice; et il n'y a rien de plus grand dans son sacrifice que son dernier soupir, et que le moment précieux qui sépara son âme très-sainte de son corps adorable. Ce fut dans cet instant fatal à l'enfer et infiniment favorable à l'Eglise, que toute la

¹ *Joan.* XIX. 30.

vieille loi étant finie , et toutes les promesses du testament étant confirmées , ce qui ne se pouvoit accomplir que par l'achèvement du sacrifice du Médiateur ; tous les anciens sacrifices des animaux perdirent alors leur vertu ; tous les enfants des promesses prirent alors leurs places avec le Sauveur ; et devenant des victimes , leur mort , qui n'auroit pu être jusque-là qu'une peine du péché , fut changée , dans celle de Jésus-Christ , en nature de sacrifice.

Tout est consommé , nous crie-t-il ; et les digues de mon cœur étant levées , mon amour va répandre sans bornes , dans tout l'univers , la vertu de mon sacrifice. *Tout est consommé* ; et la mort de mes membres mystiques étant unie à la mienne , ne sera désormais que l'accomplissement de mes promesses et de mes desseins sur eux. *Tout est consommé* ; et la consommation de leur vie , dans leur dernier moment , doit recevoir de ma mort la vertu d'être un sacrifice parfait , qui rend hommage à toutes les perfections de la divinité. C'est dans ce sens que l'apôtre la comprit , quand il dit aux Hébreux , que le Sauveur , *par une seule oblation , a consommé pour toujours ceux qu'il a sanctifiés* ¹ ; c'est-à-dire , que la mort des vrais chrétiens , consacrés dans le baptême pour être des victimes , est devenue dans celle de Jésus-Christ un sacrifice parfait ; et que , de son oblation et de la leur , il ne s'en est fait qu'une seule oblation.

Voilà le terme de la grâce des sacrements et de toute la religion. C'est donc là que toutes les agonies se terminent : c'est le grand sacrifice de Jésus-Christ qui en est le préparatif ; et , si on l'ose dire , le pom-

¹ *Heb. x. 14.*

peux appareil. Jésus-Christ en est le souverain Prêtre ; n'y envisageons rien de naturel : et un des grands emplois de sa sacrificature , jusqu'à la fin des siècles, sera de renouveler et de perpétuer son sacrifice , non-seulement dans le mystère de la divine eucharistie , mais encore dans la mort de tous les vrais fidèles.

C'est dans cet esprit qu'il faut recevoir le saint viatique. Le grand Pontife de la loi nouvelle se transporte pour cela dans son temple ; c'est-à-dire , dans le corps et l'âme du chrétien : il y offre premièrement le sacrifice de lui-même , y étant en état de victime par le sacrement , et y représentant cette destruction , qui se fit sur le Calvaire , de sa vie naturelle. Il exerça alors singulièrement auprès de son Père le grand emploi de sa médiation , y traitant avec lui de tous les intérêts éternels de ses élus ; et tout cela se fait dans l'âme et le corps du fidèle même : et celui qui est le temple du sacerdoce de Jésus-Christ , pour ces augustes usages et ces divines fonctions de son sacerdoce , devient aussi prêtre et victime avec lui.

C'est en dernier ressort que le Pontife souverain prend possession de la victime dans ce sacrement , qu'il consacre sa mort , qu'il devient lui-même le sceau qui est la marque du caractère de victime , et qu'usant de ses droits sur une vie qui lui appartient , il se sert de la maladie comme du couteau et du glaive , avec lequel il égorge et immole cette hostie. Ainsi le chrétien s'unissant alors , non-seulement au corps adorable de Jésus-Christ dans son sacrement , mais encore à son esprit et à son cœur ; entrant par soumission et par adhérence dans tous ses desseins ; voulant disposer de son être et de sa vie , comme le grand

sacrificateur en dispose, devient prêtre avec lui dans sa mort, et achève dans ce dernier moment ce sacrifice auquel il avoit été consacré au baptême, et qu'il a dû continuer tous les moments de sa vie.

C'est ainsi que la vérité de ces paroles, *Consummatum est*, s'accomplit dans les membres, comme en Jésus-Christ leur chef.

L'extrême-onction contribue encore à la perfection de ce sacrifice; et c'étoit l'ancien usage de l'Eglise de la donner avant le saint viatique, à ceux qui avoient perdu par des crimes l'innocence de leur baptême, et avoient été assujétis à la pénitence canonique. Car quoiqu'on supposât que le sacrement de la réconciliation leur avoit rendu la grâce, l'on savoit cependant que les crimes laissent ordinairement dans l'âme de certains vestiges, de certains dérèglements qui sont des impuretés ou des taches. Or, il faut à Dieu, qui est infiniment pur, des victimes pures et sans défaut. Ce sacrement, et la grâce qu'il communique, étoit en partie pour rendre la victime pure: c'est pourquoi il précédoit le saint viatique; afin que le grand Prêtre, trouvant la victime en état d'être sacrifiée, pût la présenter toute pure à son Père par l'oblation, avant que de l'immoler par la mort.

Mais quoique l'on donne ce sacrement après l'eucharistie, l'on doit toujours le donner dans ce sentiment; y avoir en vue l'infinie pureté de Dieu; et aspirer à cette grâce de pureté, dont le caractère est d'ôter de la victime les impuretés et les taches, qui rendent sa vie moins propre et moins digne d'être immolée à un Dieu si pur et si saint.

Une compagnie de fidèles qui assistent à la récep-

tion de ces sacrements , et à l'agonie d'une âme ; un prêtre qui tient lieu de Jésus-Christ comme son ministre , ne doivent-ils pas détourner leur esprit de tout ce qui frappe les sens , pour ne se remplir que de l'idée d'un sacrifice où celui du Sauveur va se renouveler , et auquel ils doivent concourir chacun en leur manière ? Dieu nous fasse la grâce d'entrer dans ces vérités , et d'en être remplis à la mort. *Amen.*

PRIÈRE.

En union et hommage des trois heures de vos extrêmes langueurs , et des douleurs de la séparation de votre âme très-sainte d'avec votre corps adorable , ô Jésus , je vous consacre ma dernière agonie et les douleurs de ma mort. Faites , mon cher Sauveur , que mon âme soit entre vos mains toute couverte de vos infinis mérites et de votre précieux sang ; que mon dernier instant honore le vôtre ; et que le dernier mouvement de mon cœur soit un acte de votre très-saint et très-pur amour. Je réitère de tout mon cœur la protestation que j'ai faite tant de fois , que je déteste tous mes péchés , et tout ce qui vous déplaît ; que je vous aime par-dessus toutes choses ; que je vous rends grâces de tous vos infinis bienfaits ; que je veux être à jamais uni à vous ; et que je mets en vous seul , et par vous en votre Père , toute ma confiance ; et que j'espère mon salut de son éternelle miséricorde , par vos souffrances et par votre mort. O Jésus , victime sacrée , seule digne de Dieu , daignez nous joindre et nous unir à votre sacrifice.

O Jésus , vous êtes le refuge et le salut des pécheurs ;

soyez le mien, et dites à mon âme : Je suis ton salut. Mettez votre croix, votre mort et votre passion entre nous et vos divins jugements; afin de nous faire grâce et miséricorde. O divine Marie, ouvrez-nous votre sein maternel; recevez-nous en votre protection toute-puissante; mettez-nous dans le cœur adorable de Jésus-Christ votre Fils. O grand saint Joseph, saint Michel, saint Gabriel, saint Raphaël, tous les anges et saints, intercédez pour nous, maintenant et à l'heure de notre mort. *Amen.*

PRIERE

POUR UNIR NOS SOUFFRANCES

A CELLES

DE JÉSUS-CHRIST.

MON Dieu, je m'unis de tout mon cœur à votre saint Fils Jésus, qui, dans la sueur de son agonie, vous a présenté la prière de tous ses membres infirmes. O Dieu, vous l'avez livré à la tristesse, à l'ennui, à la frayeur; et le calice que vous lui avez donné à boire étoit si amer et si plein d'horreur, qu'il vous pria de le détourner de lui. En union avec sa sainte âme, je vous le dis, ô mon Dieu et mon Père : *Détournez de moi ce calice horrible; toutefois que votre volonté soit faite, et non pas la mienne*¹. Je mêle ce calice avec celui que votre Fils notre Sauveur a avalé par votre ordre. Il ne me falloit pas un moindre remède, ô mon Dieu : je le reçois de votre main avec une ferme foi que vous l'avez préparé pour mon salut, et pour me rendre semblable à Jésus-Christ mon Sauveur. Mais, ô Seigneur, qui avez promis de ne nous mettre pas à des épreuves qui passent nos forces, vous êtes fidèle et véritable : je crois en votre parole ; et je vous prie,

¹ Luc. xx. 42.

par votre Fils, de me donner de la force, ou d'épargner ma foiblesse.

Jésus mon Sauveur, nom de miséricorde et de grâce, je m'unis à la sainte prière du jardin, à vos sueurs, à votre agonie, à votre accablante tristesse, à l'agitation effroyable de votre sainte âme, aux ennuis auxquels vous avez été livré, à la pesanteur de vos immenses douleurs, à votre délaissement, à votre abandon, au spectacle affreux qui vous fit voir la justice de votre Père armée contre vous, aux combats que vous avez livrés aux démons dans ce temps de vos délaissements, et à la victoire que vous avez remportée sur ces noirs et malicieux ennemis, à votre anéantissement et aux profondeurs de vos humiliations, qui font fléchir le genou devant vous à toutes créatures, dans le ciel, dans la terre, et dans les enfers : en un mot, je m'unis à votre croix, et à tout ce que vous choisissez pour crucifier l'homme. Ayez pitié de tous les pécheurs, et de moi, qui suis la première de tous : consolez-moi, convertissez-moi, anéantissez-moi, rendez-moi digne de porter votre livrée. *Amen.*

DISCOURS

AUX FILLES DE LA VISITATION,

SUR LA MORT,

Le jour du décès de M. MUTELLE, leur confesseur.

Vous voyez, mes Filles, la fin de toutes choses : tout passe, tout nous quitte, tout nous abandonne, tout finit; et nous passons et nous finissons aussi nous-mêmes.

C'est la mort, oui, c'est la mort qui finit tout, qui détruit tout, qui renverse tout et qui anéantit tout. Tout fait effort contre la mort, tout se révolte contre elle; les hommes, les bêtes mêmes emploient toutes leurs forces pour se défendre de la mort. Cependant rien ne lui peut résister; elle brise, elle écrase, elle détruit, elle anéantit tout. Grandeur, puissance, élévation, rois, empereurs, souverains, grands et petits de la terre, nul ne s'en peut défendre; elle confond et réduit en poussière les plus superbes monarques, comme les derniers de leurs sujets. C'est donc la mort qui finit tout, qui détruit tout, qui nous réduit au néant; et qui, en même temps, nous fait voir que nous ne pouvons sortir de ce néant, et nous relever par conséquent, qu'en nous élevant vers Dieu, qu'en nous portant à Dieu, qu'en nous attachant à Dieu par un immortel amour.

Rien n'établit et ne prouve mieux l'être souverain de Dieu et son domaine sur nous que la mort.

Dieu est celui qui est ; tout ce qui est et existe , est et existe par lui. Il est cet Etre vivant , en qui tout vit et respire. Remarquez donc bien , mes Filles , ce que je vais vous dire ; écoutez-le avec une profonde attention. Quelle consolation et quel sujet de joie pour vous , en quelque état que vous soyez ! quand quelquefois même vous vous trouveriez à l'oraison , l'esprit rempli de mille fantômes , sans aucun arrêt , ne pouvant assujétir l'imagination , cette folle de l'âme comme l'appelle sainte Thérèse ; d'autres fois , sèches et arides , sans pouvoir produire une seule bonne pensée , comme une souche , comme une bête devant Dieu ; qu'importe ? Il n'y a alors qu'à consentir et qu'à adhérer à la vérité de l'être de Dieu ; consentir à la vérité , cet acte seul suffit. Prenez garde que je dis consentir à la vérité ; car Dieu seul est le seul Etre vrai. Adhérer à la vérité , consentir à la vérité , c'est adhérer à Dieu , c'est mettre Dieu en possession du droit qu'il a sur nous. Cet acte seul comprend tous les actes ; c'est le plus grand , c'est le plus élevé que nous puissions faire.

Mais , vous me direz : Cela est bien difficile. Non , mes Filles , il n'est point difficile ; faites attention à ce que je vous dis. Cet acte est grand , il est parfait ; mais en même temps je dis qu'il doit être fait fort simplement. Il n'y a rien de si simple que cet acte : adhérer à la vérité , consentir à la vérité , se rendre à la vérité , se soumettre à la vérité. Mais cet acte doit être fait sans effort , par un retour de tout le cœur vers Dieu. Il doit être , je cherche un terme pour m'expliquer , il

doit être affectueux, tendre, sensible. Me comprenez-vous ? mais me comprends-je bien moi-même ? Car c'est un certain mouvement du cœur, qui n'est point sensible de la sensibilité humaine ; mais qui naît de cette joie pure de l'esprit, de cette joie du Seigneur qu'on ne peut exprimer. Et partant réjouissez-vous ; et dites seulement en tout temps : Je consens, mon Dieu, à toute la vérité de votre être ; je fais mon bonheur de ce que vous êtes ce que vous êtes ; c'est ma béatitude anticipée ; c'est mon paradis à présent, et ce sera mon paradis dans le paradis. *Amen.*

SENTIMENTS

DU CHRÉTIEN,

TOUCHANT LA VIE ET LA MORT,

Tirés du chapitre cinquième de la seconde Epître
aux Corinthiens.

SCIMUS enim, quoniam si terrestris domus nostra hujus habitationis dissolvatur, quòd ædificationem ex Deo habemus, domum non manufactiam, æternam in cœlis. Nous savons, dit l'apôtre; nous ne sommes pas induits à le croire par des conjectures douteuses; mais nous le savons très-assurément, et avec une entière certitude, que si cette maison de terre et de boue, dans laquelle nous habitons, c'est-à-dire, notre chair mortelle, est détruite; nous avons une autre maison que Dieu nous a préparée au ciel, laquelle n'étant point bâtie de main d'homme, ni sur des fondements caducs, ne peut jamais être ruinée; mais subsiste éternelle et inébranlable. C'est pourquoi, lorsque nous approchons de la mort, nous ne nous affligeons pas, comme des personnes qui vont être chassées de leur maison; mais nous nous réjouissons, au contraire, comme étant prêts de passer à un palais plus magnifique : et en attendant ce jour nous gémissons continuellement par le désir que nous

avons d'être bientôt revêtus de cette demeure céleste : Nam et in hoc ingemiscimus, habitationem nostram, quæ de cælo est, superindui cupientes. Ce qui nous arrivera infailliblement; *pourvu que nous paroissions devant Dieu comme revêtus, et non pas comme dépouillés : Si tamen vestiti, non nudi inveniamur* : parce qu'il est écrit qu'on ne donne rien, sinon à celui qui a déjà quelque chose¹; et que nul ne peut espérer d'être revêtu de cet habillement de gloire, s'il n'a eu soin de couvrir sa nudité ignominieuse par le vêtement des bonnes œuvres.

Nous donc, qui vivons dans cette espérance, tandis que nous sommes enfermés dans cette demeure terrestre, étant appesantis par ce corps de mort, qui est un fardeau insupportable, et un empêchement étrange à l'esprit, nous ne cessons de gémir : Nam et qui sumus in hoc tabernaculo, ingemiscimus gravati : comme ceux qui étant dans une prison soupirent et gémissent, quand ils rappellent en leur souvenir les beautés et les douceurs de la maison paternelle; et la cause la plus pressante de nos gémissements, *c'est que nous ne voulons point être dépouillés : Eò quòd nolumus expoliari.* C'est pourquoi cette vie misérable, dans laquelle les ans qui vont et qui viennent nous enlèvent continuellement quelque chose, nous est extrêmement à charge; parce que nous sentant nés pour être immortels, nous ne pouvons nous contenter d'une vie qui n'est qu'une ombre de mort. Mais nous soupirons de tout notre cœur après cette vie bienheureuse, qui, nous revêtant de gloire de toutes parts, engloutira tout d'un coup ce qu'il y a en nous de mortel : *Sed supervestiri, ut absorbeat quod mortale est, à vita.*

¹ *Matt. xxv. 29.*

Ce seroit véritablement une témérité bien criminelle, si nous prenions de nous-mêmes des pensées si hautes ; mais c'est Dieu qui nous a faits pour cela : *Qui autem nos efficit in hoc ipsum, Deus* ; parce qu'il nous a créés au commencement pour ne mourir jamais : et après que notre péché nous a faits déchoir de cette grâce, en laquelle Jésus-Christ nous a rétablis ; afin de soutenir notre confiance dans des prétentions si relevées, il nous a donné son Saint-Esprit, esprit de régénération et de vie, pour nous être un gage certain de notre immortalité : *Qui dedit nobis pignus Spiritûs*. C'est ce qui fait que contre toute apparence humaine nous osons espérer sans crainte des choses qui sont si fort au-dessus de nous : *Audentes igitur semper*. Et comme cette loi nous est imposée par un ordre supérieur et irrévocable, que tant que nous serons dans ce corps mortel, nous serons éloignés du Seigneur, nous nous excitons nous-mêmes à concevoir une volonté déterminée de nous éloigner du corps pour être présents devant Dieu : *Scientes quoniam, dum sumus in corpore, peregrinamur à Domino... Audemus autem, et bonam voluntatem habemus magis peregrinari à corpore, et præsentem esse ad Dominum*. Car nous sentons en effet que nous sommes bien loin de lui ; parce que nous le connoissons par la foi, et non point encore en lui-même et en sa propre nature : *Per fidem enim ambulamus, et non per speciem*. Cette obscurité de nos connoissances est une marque trop convaincante, que nous sommes fort éloignés de la source de la lumière. C'est pourquoi nous désirons ardemment que les nuages soient dissipés, que les énigmes s'évanouissent ; et que nos esprits, qui ne font qu'entre-

voir le jour parmi les ténèbres qui nous environnent, soient enfin réjouis par la claire vue de la vérité éternelle.

Nous devons entendre par-là que nous avons à faire un double voyage : car tant que nous sommes dans le corps, nous voyageons loin de Dieu ; et quand nous sommes avec Dieu, nous voyageons loin du corps. L'un et l'autre n'est qu'un voyage, et non point une entière séparation ; parce que nous passons dans le corps pour aller à Dieu, et que nous allons à Dieu dans l'espérance de retourner à nos corps. D'où il faut tirer cette conséquence, que lorsque nous vivons dans cette chair, nous ne devons pas nous y attacher comme si nous y devions demeurer toujours ; et que lorsqu'il en faut sortir, nous ne devons pas nous affliger comme si nous n'y devions jamais retourner.

Ainsi étant délivrés, par ces sentiments, des soins inquiets de la vie et des appréhensions de la mort, nous tournons toutes nos pensées à celui auquel seul aboutit tout notre voyage ; et nous ne songeons qu'à lui plaire, soit que nous soyons absents ou présents ; parce que, pendant ce temps malheureux que nous passons loin de sa présence, nous travaillons à nous rendre dignes de paroître un jour devant sa face : *Et ideo contendimus, sive absentes, sive præsentis, placere illi.*

Telle doit être la vie chrétienne ; et pour vivre comme chrétiens, il faut vivre comme voyageurs : car vivre chrétiennement, c'est vivre selon la foi, selon ce qui est écrit : *Le juste vit de la foi ; Justus autem ex fide vivit*¹. Or, vivre selon la foi, c'est vivre comme voya-

¹ Rom. I. 17.

geur, en ne contemplant pas ce qui se voit, mais ce qui ne se voit pas, qui est la vraie disposition d'un homme qui passe son chemin : *Non contemplantibus nobis quæ videntur, sed quæ non videntur*¹. Que si nous vivons comme voyageurs, nous devons considérer tout ce que nous possédons sur la terre, non pas comme un bien véritable, mais comme un rafraîchissement durant le voyage : *Instrumentum peregrinationis, non irritamentum cupiditatis*, dit saint Augustin² ; comme un bâton pour nous soutenir dans le travail, et non comme un lit pour nous reposer ; comme une maison de passage où l'on se délasse, et non comme une demeure où l'on s'arrête. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul appelle notre corps un tabernacle ; c'est-à-dire, une tente, un pavillon, une cabane, en un mot, un lieu de passage, et non une demeure fixe.

Cet esprit de pèlerinage, qui est l'esprit de la foi, et par conséquent l'esprit du christianisme, nous est excellemment représenté par ces beaux mots de l'apôtre : « Je vous le dis, mes frères, le temps est court : »
 » reste que ceux qui ont des femmes soient comme
 » n'en ayant pas ; et ceux qui s'affligent, comme ne
 » s'affligeant pas ; et ceux qui se réjouissent, comme
 » ne se réjouissant pas ; et ceux qui achètent, comme
 » ne possédant pas ; et ceux qui usent de ce monde,
 » comme n'en usant pas ; parce que la figure de ce
 » monde passe : » *Hoc ilaque dico, fratres, tempus breve est : reliquum est ut qui habent uxores, tanquam non habentes sint ; et qui flent, tanquam non flentes ; et qui gaudent, tanquam non gaudentes ; et qui emunt,*

¹ II. Cor. IV. 18. — ²In Joan. Tract. XL, n. 10, tom. III, part. II, col. 569.

tanquam non possidentes ; et qui utuntur hoc mundo , tanquam non utantur : præterit enim figura hujus mundi ¹. C'est-à-dire, selon saint Augustin, que ceux » qui ont des femmes, ne doivent point y être liés par » aucun attachement corporel ; que ceux qui s'affli- » gent par le sentiment du mal présent, doivent se ré- » jouir par l'espérance du bien futur ; que la joie de » ceux qui s'emportent parmi les commodités tempo- » relles, doit être tempérée par la crainte des juge- » ments éternels ; que ceux qui achètent doivent pos- » séder ce qu'ils ont, sans que leur cœur y soit engagé ; » enfin que ceux qui usent de ce monde, doivent con- » sidérer qu'ils passent avec lui ; parce que la figure » de ce monde passe : » *Qui habent uxores , non carnali concupiscentiæ subjugentur ; et qui flent tristitiâ præsentis mali , gaudeant spe futuri boni ; et qui gaudent , propter temporale aliquod commodum , timeant æternum supplicium ; et qui emunt , sic habendo possideant , ut amando non hæreant ; et qui utuntur hoc mundo , transire se cogitent , non manere* ².

Si nous entrons comme il faut dans cet esprit de la foi, nous prendrons les choses comme en passant ; et lorsque ceux qui nous sont chers s'en iront à Dieu devant nous, nous ne serons pas inconsolables comme si nous les avions perdus ; mais nous travaillerons à nous rendre dignes de les rejoindre au lieu où ils nous attendent. De là vient que nous ne devons pas nous laisser abattre par une douleur sans remède, comme si nous n'avions plus aucune espérance ; mais nous affliger seulement comme feroient des personnes proches,

¹ *I. Cor. vii. 29, 30, 31.* — ² *De Nupt. et Concup. lib. 1, cap. xiii, n. 15, tom. x, col. 288.*

qui ayant long-temps voyagé ensemble, seroient contraints de se séparer ; lesquels ayant donné quelques larmes à la tendresse naturelle, vont, continuant leur chemin, où leurs affaires les appellent, non sans quelque regret qui les accompagne toujours, mais qui est notablement allégé par l'espérance de se revoir. « C'est » ainsi, dit saint Augustin ¹, qu'on permet à la tendresse des fidèles de s'attrister sur la mort de leurs amis, par le mouvement d'une douleur passagère. » Que les sentiments de l'humanité leur fassent répandre des larmes momentanées, qui soient aussitôt réprimées par les consolations de la foi ; laquelle nous persuade que les chrétiens qui meurent, s'éloignent un peu de nous pour passer à une meilleure vie : »

Permittuntur itaque pia corda charorum de suorum mortibus contristari dolore sanabili, et consolabiles lacrymas fundant conditione mortali ; quas citò reprimat fidei gaudium, quâ creduntur fideles, quando moriuntur, paululum à nobis abire, et ad meliora transire.

Mais si, dans les pertes que nous faisons, notre cœur est abattu et désolé, cela nous doit avertir de penser à nous : car c'est par-là que nous connoissons qu'une grande partie de nous-mêmes est appuyée sur la créature ; puisque ce fondement lui ayant manqué, elle s'abat et tombe par terre ; ou bien, demeurant comme suspendue, elle souffre beaucoup d'inquiétude, pour ne savoir plus où se reposer : ce qui nous doit faire recueillir nos forces, pour retirer et réunir au Créateur cette partie de nous-mêmes, qui se détachoit sans que nous nous en fussions aperçus : d'où, passant encore plus outre, nous devons apprendre à ouvrir les yeux

¹ *Serm. CLXXII, n. 3, tom. v, col. 828.*

pour reconnoître les autres liens également imperceptibles, par lesquels notre cœur, étant captivé dans l'amour des biens qu'il possède, ne se donne pas tout entier, et ne s'appuie qu'avec réserve sur celui en qui seul il doit espérer, s'il ne veut pas être confondu.

RÉFLEXIONS

SUR

LE TRISTE ÉTAT DES PÉCHEURS,

ET LES RESSOURCES QU'ILS ONT

DANS LA MISÉRICORDE DE DIEU.

C'EST une coutume ordinaire aux hommes, de s'appliquer sérieusement et assidûment à des affaires très-inutiles, et de ne se donner aucun soin pour celles qui leur sont de la dernière conséquence. Vous dépensez beaucoup, et vous prenez bien de la peine pour vous délivrer des maux que votre corps souffre. Certes le péché n'est pas un mal de peu d'importance, qui doit être négligé, et dont le malade ait sujet de rire. Il n'y a point d'homme sage sur la terre, qui n'aimât mieux perdre tous ses biens, et la vie même, plutôt que de commettre un péché mortel. Les anges et les saints sont si sensibles à l'outrage que le péché fait à Dieu, que, malgré la charité dont ils sont remplis pour les hommes, le zèle de la justice, qui les dévore, les porte à demander vengeance contre les pécheurs impénitents. Saint Paul, transporté du même zèle, trouvoit qu'il lui seroit plus doux de mourir, et d'être ana-

thème pour ses frères ¹, que de voir régner dans leur cœur le péché qu'ils aimoient, qu'ils y souffroient sans se plaindre. Ce grand apôtre parloit sincèrement; parce qu'il connoissoit très-bien les deux propriétés essentielles du péché de l'homme, qui sont d'être la vraie mort de l'âme immortelle, et la vraie cause de la mort d'un Dieu.

Vous qui employez les années à penser à d'autres choses qu'à votre salut et qu'aux affaires de l'éternité, ne refusez pas à votre conscience le temps, pour écouter ce qu'elle vous dira de la part de Dieu sur ce grand sujet. C'est alors que vous pourrez apprendre d'elle l'explication de ces paroles de saint Denis : « Que la » lumière porte dans soi la connoissance de la nuit ; » qu'en se voyant et se connoissant elle connoît les » ténèbres. » Saint Denis veut dire que Dieu pense du péché de l'homme, ce que le soleil penseroit de la nuit, s'il pouvoit se voir et se connoître lui-même.

Et en effet, quoiqu'il n'y ait rien de ténébreux dans le soleil ; néanmoins si cet astre avoit de l'intelligence et des yeux vivants, comme il verroit mieux que personne, que la lumière est la plus parfaite des beautés visibles, il verroit aussi mieux que la laideur, la plus effroyable des laideurs, et la plus ennemie des yeux, c'est la nuit. Quoiqu'il n'ait jamais été avec elle, et que jamais il ne l'ait vue ; il suffiroit à cet astre d'être parfaitement lumineux, pour la connoître et la mesurer parfaitement. Il est vrai qu'il ne se trouve en Dieu aucune tache, ni aucun péché ; que tout y est parfaitement lumineux : néanmoins c'est dans cette essence pure et impeccable qu'il voit, mieux que tous les

¹ Rom. ix. 3.

hommes ne l'ont jamais vu dans leur substance pécheresse et corrompue, ce que c'est que le péché.

[Je vous laisse ici avec vous-même, âme chrétienne : levez les yeux ; contemplez en silence ces vérités théologiques : que Dieu par sa propre sainteté connoît votre péché , qu'il le considère , qu'il l'examine, et qu'il en sait toutes les dimensions ; que c'est par elle qu'il mesure ce que vous êtes durant vos désordres ; qu'autant qu'il voit d'infinité dans les beautés et les grandeurs de ses perfections divines, autant il en voit dans les laideurs , les bassesses et les opprobres de votre vie criminelle. Il mesure votre état au sien ; et il trouve qu'il n'y a pas plus de hauteur ni de gloire dans les plus sublimes élévations de sa sagesse, et de son amour, envers son Verbe, qu'il y a de néant où vous êtes tombée en vous éloignant de lui. Il voit les unes et les autres par la même vision.

Qu'est-ce ceci, grand Dieu, s'écrie le prophète, tremblant d'horreur ? Faut-il donc que ce soit dans un jour si éclatant que vous contemplez les disgrâces et les hontes de notre vie misérable ; et que, parmi les splendeurs du paradis, le siècle de notre ingratitude soit un spectacle de votre éternité ? Voilà comme Dieu connoît ce qui se passe parmi nous ; et voilà ce qu'il pense d'un seul et du moindre des péchés.

Mais combien en voit-il ? Regardez-vous tandis que votre juge vous regarde. Voyez dans votre âme ce qu'il y voit, ce nombre innombrable de péchés invétérés, cet amas de corruption ancienne et nouvelle, toutes ces funestes dispositions que Dieu contemple dans vous ; contemplez-les vous-même ; ne vous cachez rien. Il connoît vos pensées ; connoissez les siennes ,

51490

et considérez ce qu'il médite. Au moins voyez ce qui est autour de vous, à l'heure que je vous parle : sa justice qui vous environne, qui observe et qui écrit votre vie ; sa miséricorde qui vous délaisse, et qui vous livre à la mort ; l'une et l'autre, qui par des cris intérieurs vous reprochent ce que vous êtes aujourd'hui, et vous annoncent ce que vous serez demain, ou cette nuit, et peut-être dans une heure ; inopinément, au milieu de vos plaisirs, mort, jugé, condamné : en trois minutes ce grand changement sera fait. C'est Dieu qui vous parle ; pesez ses paroles ; méditez, et accordez à votre conscience la solitude où elle vous appelle ; afin que vous réfléchissiez un peu sur ces grands objets, et que vous délibériez avec elle. Il est question de vous résoudre ou à périr, en demeurant, par un choix de désespoir, dans le déplorable état où vous êtes, ou bien à vous en retirer au plutôt par la pénitence.

Peut-être que ni l'un ni l'autre ne vous plaît. Vous ne répondez que par des larmes, comme un malade désespéré, étendu sur son lit, et agité par la violence de son mal, qui ne peut s'exprimer que par des cris ou des soupirs. Il semble que la pensée vous vienne de faire comme le pécheur dont parle le prophète, et de vous informer s'il n'y a point quelque endroit au monde où Dieu ne soit point, et où vous puissiez n'être point vu de lui, et n'être point persécuté par sa voix foudroyante. Vous sentez combien il est terrible d'être vu d'un Dieu, tandis qu'on est dans le péché, et qu'on ne fait aucun effort pour en sortir ; combien il est malheureux d'être appelé à une nouvelle vie par des inspirations si fortes et si douces, tandis qu'une

longue accoutumance nous tient attachés à la vie mondaine, et qu'une cruelle et invincible passion nous engage à aimer la créature. Grand Dieu, dites-vous, ayez pitié de moi. Je ne vous demande qu'une grâce, qui est que vous me disiez ce que vous savez vous seul ; en quel endroit du monde je pourrai m'enfuir pour me cacher à vos yeux, et pour ne plus entendre les menaces de votre justice, ni le bruit des poursuites et des invitations de votre amour.

Voilà certes une résolution bien étrange, de demander à Dieu même ce qu'il faut faire, et où il faut aller, pour s'enfuir de sa présence : mais c'est une merveille plus admirable, que ce grand Dieu ne refuse pas de répondre au pécheur et de l'instruire. La réponse qu'il lui donne, et que je vous adresse, âme chrétienne, c'est d'aller à l'endroit où habite la miséricorde, c'est-à-dire, sur le Calvaire ; que là, pourvu que vous disiez sincèrement ce qui doit être dit à la miséricorde souveraine, et que vous la laissiez faire ce qu'il lui plaira dans votre cœur, vous y trouverez le repos et la sûreté que vous désirez.

Jusqu'à ce que les ombres se dissipent, et que le jour de la bienheureuse éternité paroisse, j'irai dans la solitude, sur la montagne de la myrrhe, et sur la colline de l'encens ; pour contempler de là les vérités éternelles, et pour m'élever à Dieu par la pénitence et par l'oraison, comme l'encens monte au ciel en se détruisant lui-même, et en se consumant dans la flamme.

Ce n'est point ma voix, âme chrétienne, ni la voix de l'homme ; c'est quelque chose de plus puissant et de plus digne d'être écouté, qui vous appelle au Calvaire, et qui vous y attend, comme à l'endroit le plus

propre pour apaiser les agitations de votre cœur, et pour vous établir en l'état heureux où vous aspirez. Dites-y d'abord ce que votre douleur vous inspirera. Continuez de vous y plaindre de la nécessité fatale, où vous pensez être d'aimer partout votre péché, et partout d'être vu d'un Dieu, et persécuté par ses inspirations et par ses menaces. Levez ensuite les yeux, et contemplez celui qui paroît sur la croix. Vous verrez, dans son cœur ouvert, une miséricorde, qui voit à la vérité les pécheurs en quelque endroit qu'ils puissent être; mais qui ne les regarde que pour mesurer les grâces qu'elle leur destine sur ses bontés, et les proportionner à la grandeur de leurs fautes et des châtimens qu'ils ont mérités. Vous y verrez que ce Dieu, que vous fuyez, ne vous poursuit que parce qu'il a dans ses mains ce que vous cherchez en le fuyant, le repos de votre âme; et ce que vous ne trouverez jamais, si cet incomparable bienfaiteur manque à vous atteindre, avant que la mort, qui vous poursuit elle-même, l'ait prévenu.

Remarquez que le dernier état, et le plus bas où l'homme puisse se trouver, est l'état du péché; et que l'éclat le plus haut et le plus divin où puisse être un Dieu, est celui de la grande miséricorde. Dieu et l'homme sont parvenus chacun à cette dernière extrémité : l'un de la hauteur, et l'autre de la bassesse, le jour de la passion; l'homme en répandant le sang du Sauveur crucifié, et Dieu le Père en recevant l'oblation de ce sang précieux. Voilà de quoi contempler et vous arrêter un peu. Je n'ai pas de longs discours à vous faire, pour vous porter à entrer dans les sentiments que demande de vous ce grand spectacle. Il me suffit de vous

dire, que s'il y a de grands péchés dans l'homme, il y a en Dieu une grande miséricorde.

Les grands péchés sont ceux qui se commettent contre les préceptes divins, et qui naissent dans le cœur de l'homme ingrat, après le baptême, au milieu des grâces et des bienfaits de la rédemption; qui y renaisent après le pardon reçu, et après toutes les promesses de la pénitence; qui se multiplient par les rechutes, qui se fortifient par l'impunité, qui s'endurcissent par le châtement. Voilà les différents degrés par lesquels le pécheur est conduit dans l'abîme le plus profond de l'iniquité. Alors insensible sur ses désordres, il parvient à étouffer les cris de sa conscience; il perd de vue les jugements de son Dieu, et bannit toutes les craintes qui pouvoient le retenir au commencement.

Mais si Dieu, pour troubler le funeste repos que goûte le pécheur; étend sur lui sa main, et lui fait voir l'horreur de son état; bientôt cette fausse paix, dont il jouissoit, se dissipera; il ne pourra plus se souffrir lui-même; et continuellement pressé par les inquiétudes qui le dévoreront, il se répandra de tous côtés pour se délivrer de ces insupportables agitations de son cœur : semblable à un cheval, qui couvert d'une armée d'abeilles, et piqué jusqu'aux entrailles par leurs aiguillons, se met en fuite, portant avec soi ses ennemis et son mal; et qui brisant ce qu'il rencontre, terrassant ceux qui l'arrêtent, et les foulant aux pieds, s'égaré où il peut et où la fureur le conduit, à travers les précipices, cherchant partout son remède, et partout semblant demander où est la mort. Tel est l'état des pécheurs livrés aux cruels remords de leur conscience.

Quelque terrible que soit l'extrémité où ils se trouvent réduits, qu'ils ne perdent pas confiance : car ils ont encore une ressource assurée dans la grande miséricorde de leur Dieu. La grande miséricorde, c'est celle qui contemple ce spectacle du pécheur épuisé par de vains efforts, avec des sentiments de compassion, et qui entreprend efficacement d'y remédier. Elle le fait lorsque rassemblant ce qu'il y a de plus fort et de plus doux dans sa grâce victorieuse, elle en forme une lumière semblable à celle de l'aurore. C'est par cette lumière répandue sur le visage des pécheurs profondément endormis, qu'elle ouvre leurs yeux aveugles ; et que, sans violence et sans douleur, brisant toutes les chaînes de leur sommeil, elle les éveille et les éclaire, et leur fait voir inopinément dans un grand jour toutes les beautés de la vertu. Grande et adorable miséricorde, qui n'a point de bornes dans l'étendue de ses bienfaits ; et qui ne voit aucun crime sur la terre qu'elle ne soit prête d'oublier, si le pécheur, après toutes ses impiétés, ses révoltes et ses désordres, entroit dans les sentiments d'une sincère pénitence, et soumettoit son orgueil à faire l'aveu humble de toutes ses iniquités.

Chrétiens, qui lisez ces lignes, combien de péchés en votre vie, depuis le premier jour que vous avez commencé d'être pécheurs ; et combien de bonté dans Dieu depuis ce moment ! Quel jour s'est-il passé où cet aimable père des enfants prodigues ne vous ait attendus, où il ne vous ait été chercher pour vous tendre la main, et pour vous aider à sortir de cet état d'impénitence ? Que n'a-t-il pas fait pour vous ramener des portes de la mort et de l'enfer, où vous a conduit

voire vie licencieuse? De quelque côté que vous vous considérez, vous ne voyez en vous que des grands péchés et d'effroyables ingraturités; mais aussi de quelque côté que vous examiniez la conduite que Dieu a tenue sur vous jusqu'à ce jour, vous ne découvrez en lui que d'ineffables miséricordes. Voudriez-vous ensuite exécuter la résolution que vous avez prise de vous enfuir assez loin de Dieu, pour ne plus entendre sa voix paternelle, et pour courir où le désespoir et l'aveuglement vous mèneront. Ne préférerez vous pas plutôt de vous abandonner à cette miséricorde si pleine de tendresse qui vous ouvre son sein, et vous invite avec tant d'amour à vous y réfugier?

Quoi, pécheur, vous hésitez? vous êtes incertain sur le choix que vous devez faire? Hélas! disoit saint Pierre, *à qui irons-nous, Seigneur, vous avez les paroles de la vie éternelle? Ad quem ibimus, verba vitæ æternæ habes*¹? Divin Sauveur, la grâce et la vie sont sur vos lèvres, pour se répandre sur les hommes : mon cœur soupire après l'une et l'autre. Je suis pécheur, et je suis mort. Je porte dans mon sein la mort et le péché qui m'étouffent : il ne me reste qu'un moment de vie; et une éternité de peines m'attend, si je ne pense sérieusement à ma guérison. Où chercherai-je mon remède, si ce n'est auprès de celui qui peut seul me délivrer des maux que je souffre, et de ceux qui me menacent? *Où irai-je, sinon à vous qui avez les paroles de la vie éternelle*²? Pesez ces paroles; et tâchez d'entendre ce qu'on vous répond du ciel.

Je n'ai rien à vous dire davantage, que ce que je viens de vous représenter : vous avez de grands pé-

¹ Joan. vi. 69. — ² Ibid.

chés : vous avez par conséquent besoin d'une grande miséricorde. Allez au Calvaire ; c'est l'unique endroit où elle se trouve, et l'unique endroit où vous la devez chercher. Il est vrai qu'on vous y accusera d'avoir répandu le sang du Sauveur et d'être le parricide qui l'avez crucifié : on vous y montrera sur le haut d'un arbre le plus énorme de tous les crimes ; et c'est à vous qu'on l'attribue. Mais ne vous effrayez pas : ayez seulement soin, d'abord que vous entrez et que vous verrez le Crucifié, de faire sortir la vérité de votre cœur et de votre bouche. Confessez que vous êtes le coupable contre qui le ciel et la terre crient vengeance ; dites avec le prophète, et dans les mêmes dispositions : *Je reconnois mon iniquité¹ : Iniquitatem meam ego cognosco*. Vous verrez aussitôt la miséricorde qui sortira du cœur de Dieu, pour venir à votre rencontre, pour vous embrasser, et joindre sur vos lèvres la grâce avec la vérité, c'est-à-dire, la confiance du pardon à la sincérité de la douleur qui vous aura fait confesser votre injustice.

Parlez donc, et avouez votre crime ; dites avec David : *Mon péché est toujours présent devant moi : Peccatum meum contra me est semper²*. Il est vrai, Seigneur, mon péché est grand, puisqu'il comprend la multitude infinie des péchés que j'ai commis. Je le vois imprimé sur votre croix qui me le reproche ; mais votre miséricorde y est aussi gravée en caractères ineffaçables. C'est sur elle que vous devez régler les desseins de votre cœur envers moi ; et c'est par elle qu'il faut que vous appreniez la réponse que vous devez donner à mes larmes. Je n'implore pas la miséricorde des anges et des saints, ni la miséricorde d'un Dieu

¹ Ps. L. 5. — ² *Ibid.*

glorieux dans le ciel. J'ai besoin de la grande et suprême miséricorde, que je ne trouve que dans un Dieu crucifié. Celui que j'ai fait mourir est le seul qui me doit ressusciter. O Dieu souffrant et mourant, le mal que je vous montre en moi n'est pas un mal passager ou indifférent; c'est la mort de l'âme, pour le temps et l'éternité. Ramassez la multitude de vos grâces et des pardons que vous avez accordés aux pécheurs depuis le commencement du monde; ramassez-les aujourd'hui pour moi seul. Vous trouverez en moi tous les pécheurs: il faut que je trouve en vous toutes les bontés, et tout l'amour qui les a convertis jusqu'à cette heure. Divin Sauveur, glorifiez votre puissance; et faites voir dans cette créature si criminelle ce que c'est qu'un Dieu fait homme pour le salut des hommes, et ce que peut sa grâce sur un cœur désespéré.

MAXIMES

ET RÉFLEXIONS

SUR LA COMÉDIE.

I. Occasion et dessein de ce traité ; nouvelle Dissertation en faveur de la comédie.

LE religieux à qui on avoit attribué la Lettre ou Dissertation pour la défense de la comédie , a satisfait au public par un désaveu aussi humble que solennel ¹. L'autorité ecclésiastique s'est fait reconnoître : par ses soins la vérité a été vengée ; la saine doctrine est en sûreté , et le public n'a besoin que d'instruction sur une matière qu'on avoit tâché d'embrouiller par des raisons frivoles , à la vérité , et qui ne seroient dignes que de mépris , s'il étoit permis de mépriser le péril des âmes infirmes ; mais qui enfin éblouissent les gens du monde toujours aisés à tromper sur ce qui les flatte. On a tâché d'éluder l'autorité des saints Pères , à qui on a opposé les scolastiques , et on a cherché entre les uns et les autres je ne sais quelles conciliations ; comme si la comédie étoit enfin devenue ou meilleure ou plus favorable avec le temps. Les grands noms de saint Thomas et des autres saints ont été em-

¹ Voyez la lettre du P. Caffaro, vol. des Lettres diverses.

ployés en sa faveur ; on s'est servi de la confession pour attester son innocence. C'est un prêtre, c'est un confesseur qu'on introduit pour nous assurer qu'il ne connoît pas les péchés que des docteurs trop rigoureux attribuent à la comédie ; on affoiblit les censures et l'autorité des rituels ; et enfin on n'oublie rien dans un petit livre, dont la lecture est facile, pour donner quelque couleur à une mauvaise cause. Il n'en faut pas davantage pour tromper les simples, et pour flatter la foiblesse humaine, trop penchée par elle-même au relâchement. Des personnes de piété et de savoir qui sont en charge dans l'Eglise, et qui connoissent les dispositions des gens du monde, ont jugé qu'il seroit bon d'opposer à une Dissertation qui se faisoit lire par sa brièveté, des réflexions courtes, mais pleines des grands principes de la religion : par leur conseil, je laisse partir cet écrit pour s'aller joindre aux autres discours qui ont déjà paru sur ce sujet.

II. *A quoi il faut réduire cette question.*

Il semble que pour ôter la prévention que le nom de saint Thomas pourroit jeter dans les esprits, il faudroit commencer ces réflexions par la discussion des passages tirés de ce grand auteur en faveur de la comédie ; mais, avant que d'engager les lecteurs dans cet examen, je trouve plus à propos de les mener d'abord à la vérité par un tour plus court, c'est-à-dire, par des principes qui ne demandent ni discussion, ni lecture. Puisqu'on demeure d'accord, et qu'en effet on ne peut nier que l'intention de saint Thomas et des autres saints qui ont toléré ou permis les comédies, s'ils

l'ont fait, n'ait été de restreindre leur approbation ou leur tolérance à celles qui ne sont point opposées aux bonnes mœurs ; c'est à ce point qu'il faut s'attacher, et je n'en veux pas davantage pour faire tomber de ce seul coup la Dissertation.

III. *Si la comédie d'aujourd'hui est aussi honnête que le prétend l'auteur de la Dissertation.*

La première chose que j'y reprends, c'est qu'un homme qui se dit prêtre ait pu avancer, que la comédie, telle qu'elle est aujourd'hui, n'a rien de contraire aux bonnes mœurs, et qu'elle est même si épurée à l'heure qu'il est sur le théâtre françois, qu'il n'y a rien que l'oreille la plus chaste ne pût entendre. Il faudra donc que nous passions pour honnêtes les impiétés et les infamies dont sont pleines les comédies de Molière, ou qu'on ne veuille pas ranger parmi les pièces d'aujourd'hui, celles d'un auteur qui a expiré, pour ainsi dire, à nos yeux, et qui remplit encore à présent tous les théâtres des équivoques les plus grossières, dont on ait jamais infecté les oreilles des chrétiens.

Qui que vous soyez, prêtre ou religieux, quoi qu'il en soit, chrétien qui avez appris de saint Paul que ces infamies ne doivent pas seulement être nommées parmi les fidèles, ne m'obligez pas à répéter ces discours honteux : songez seulement si vous osez soutenir, à la face du ciel, des pièces où la vertu et la piété sont toujours ridicules, la corruption toujours excusée et toujours plaisante, et la pudeur toujours offensée, ou toujours en crainte d'être violée par les derniers attentats, je veux dire par les expressions les

plus impudentes , à qui l'on ne donne que les enveloppes les plus minces. Songez encore, si vous jugez digne du nom de chrétien et de prêtre, de trouver honnête la corruption réduite en maximes dans les opéras de Quinault , avec toutes les fausses tendresses , et toutes ces trompeuses invitations à jouir du beau temps de la jeunesse, qui retentissent partout dans ses poésies. Pour moi , je l'ai vu cent fois déplorer ces égarements : mais aujourd'hui on autorise ce qui a fait la matière de sa pénitence et de ses justes regrets , quand il a songé sérieusement à son salut ; et si le théâtre françois est aussi honnête que le prétend la Dissertation , il faudra encore approuver que ces sentiments, dont la nature corrompue est si dangereusement flattée, soient animés d'un chant qui ne respire que la mollesse.

Si Lulli a excellé dans son art , il a dû proportionner, comme il a fait, les accents de ses chanteurs et de ses chanteuses à leurs récits et à leurs vers : et ses airs , tant répétés dans le monde, ne servent qu'à insinuer les passions les plus décevantes, en les rendant les plus agréables et les plus vives qu'on peut par le charme d'une musique , qui ne demeure si facilement imprimée dans la mémoire , qu'à cause qu'elle prend d'abord l'oreille et le cœur.

Il ne sert de rien de répondre, qu'on n'est occupé que du chant et du spectacle, sans songer au sens des paroles, ni aux sentiments qu'elles expriment : car c'est là précisément le danger , que pendant qu'on est enchanté par la douceur de la mélodie, ou étourdi par le merveilleux du spectacle, ces sentiments s'insinuent sans qu'on y pense, et plaisent sans être aperçus. Mais il n'est pas nécessaire de donner le secours du chant

et de la musique à des inclinations déjà trop puissantes par elles-mêmes; et si vous dites que la seule représentation des passions agréables, dans les tragédies d'un Corneille et d'un Racine, n'est pas dangereuse à la pudeur, vous démentez ce dernier qui, occupé de sujets plus dignes de lui, renonce à sa Bérénice, que je nomme parce qu'elle vient la première à mon esprit; et vous, qui vous dites prêtre, vous le ramenez à ses premières erreurs.

IV. *S'il est vrai que la représentation des passions agréables ne les excite que par accident.*

Vous dites que ces représentations des passions agréables, *et les paroles des passions, dont on se sert dans la comédie*, ne les excitent qu'indirectement, *par hasard et par accident*, comme vous parlez; et que ce n'est pas leur nature de les exciter: mais, au contraire, il n'y a rien de plus direct, de plus essentiel, de plus naturel à ces pièces, que ce qui fait le dessein formel de ceux qui les composent, de ceux qui les récitent, et de ceux qui les écoutent. Dites-moi, que veut un Corneille dans son Cid, sinon qu'on aime Chimène, qu'on l'adore avec Rodrigue, qu'on tremble avec lui, lorsqu'il est dans la crainte de la perdre, et qu'avec lui on s'estime heureux lorsqu'il espère de la posséder? Le premier principe sur lequel agissent les poètes tragiques et comiques, c'est qu'il faut intéresser le spectateur; et si l'auteur ou l'acteur d'une tragédie ne le sait pas émouvoir et le transporter de la passion qu'il veut exprimer, où tombe-t-il, si ce n'est dans le froid, dans l'ennuyeux, dans le ri-

dicule, selon les règles des maîtres de l'art? *Aut dormitabo, aut ridebo*¹, et le reste. Ainsi, tout le dessein d'un poète, toute la fin de son travail, c'est qu'on soit, comme son héros, épris des belles personnes, qu'on les serve comme des divinités; en un mot, qu'on leur sacrifie tout, si ce n'est peut-être la gloire, dont l'amour est plus dangereux que celui de la beauté même. C'est donc combattre les règles et les principes des maîtres, que de dire, avec la Dissertation, que le théâtre n'excite que *par hasard et par accident* les passions qu'il entreprend de traiter.

On dit, et c'est encore une objection de notre auteur., que *l'Histoire*, qui est si grave et si sérieuse, *sert de paroles qui excitent les passions*, et qu'aussi vive à sa manière que la comédie, elle veut intéresser son lecteur dans les actions bonnes et mauvaises qu'elle représente. Quelle erreur de ne savoir pas distinguer entre l'art de représenter les mauvaises actions pour en inspirer de l'horreur, et celui de peindre les passions agréables d'une manière qui en fasse goûter le plaisir? Que s'il y a des histoires qui, dégénérant de la dignité d'un si beau nom, entrent, à l'exemple de la comédie, dans le dessein d'émouvoir les passions flatteuses; qui ne voit qu'il les faut ranger avec les romans et les autres livres corrupteurs de la vie humaine!

Si le but de la comédie n'est pas de flatter ces passions, qu'on veut appeler délicates, mais dont le fond est si grossier; d'où vient que l'âge où elles sont le plus violentes, est aussi celui où l'on est touché le plus vivement de leur expression? Mais pourquoi en est-on

¹ *Hor. de Arte poet. vers. 105.*

si touché, si ce n'est, dit saint Augustin¹, qu'on y voit, qu'on y sent l'image, l'attrait, la pâture de ses passions? et cela, dit le même saint², qu'est-ce autre chose, qu'une déplorable maladie de notre cœur? On se voit soi-même dans ceux qui nous paroissent comme transportés par de semblables objets : on devient bientôt un acteur secret dans la tragédie ; on y joue sa propre passion ; et la fiction au dehors est froide et sans agrément, si elle ne trouve au dedans une vérité qui lui réponde. C'est pourquoi ces plaisirs languissent dans un âge plus avancé, dans une vie plus sérieuse ; si ce n'est qu'on se transporte par un souvenir agréable dans ses jeunes ans, les plus beaux de la vie humaine. à ne consulter que les sens, et qu'on en réveille l'ardeur qui n'est jamais tout-à-fait éteinte.

Si les peintures immodestes ramènent naturellement à l'esprit ce qu'elles expriment, et que pour cette raison on en condamne l'usage, parce qu'on ne les goûte jamais autant qu'une main habile l'a voulu, sans entrer dans l'esprit de l'ouvrier, et sans se mettre en quelque façon dans l'état qu'il a voulu peindre ; combien plus sera-t-on touché des expressions du théâtre, où tout paroît effectif ; où ce ne sont point des traits morts et des couleurs sèches qui agissent, mais des personnages vivants, de vrais yeux, ou ardents, ou tendres et plongés dans la passion ; de vraies larmes dans les acteurs, qui en attirent d'aussi véritables dans ceux qui regardent ; enfin de vrais mouvements, qui mettent en feu tout le parterre et toutes les loges : et tout

¹ *Confess. lib. III, cap. II, tom. I, col. 88, 89.* — ² *De Catechiz. rud. n. 25, tom. VI col. 280, 281.*

cela, dites-vous, n'émeut qu'indirectement, et n'excite que par accident les passions ?

Dites encore que les discours qui tendent directement à allumer de telles flammes, qui excitent la jeunesse à aimer, comme si elle n'étoit pas assez insensée, qui lui font envier le sort des oiseaux et des bêtes que rien ne trouble dans leurs passions, et se plaindre de la raison et de la pudeur si importunes et si contraignantes : dites que toutes ces choses et cent autres de cette nature, dont tous les théâtres retentissent, n'excitent les passions que par accident, pendant que tout crie qu'elles sont faites pour les exciter, et que si elles manquent leur coup, les règles de l'art sont frustrées, et les auteurs et les acteurs travaillent en vain.

Je vous prie, que fait un acteur, lorsqu'il veut jouer naturellement une passion, que de rappeler autant qu'il peut celles qu'il a ressenties, et que s'il étoit chrétien, il auroit tellement noyées dans les larmes de la pénitence, qu'elles ne reviendroient jamais à son esprit, ou n'y reviendroient qu'avec horreur : au lieu que, pour les exprimer, il faut qu'elles lui reviennent avec tous leurs agréments empoisonnés, et toutes leurs grâces trompeuses !

Mais tout cela, dira-t-on, paroît sur les théâtres comme une foiblesse. Je le veux : mais il y paroît comme une belle, comme une noble foiblesse, comme la foiblesse des héros et des héroïnes; enfin comme une foiblesse si artificieusement changée en vertu, qu'on l'admire, qu'on lui applaudit sur tous les théâtres, et qu'elle doit faire une partie si essentielle des plaisirs publics, qu'on ne peut souffrir de spectacle

où non-seulement elle ne soit, mais encore où elle ne règne et n'anime toute l'action.

Dites que tout cet appareil n'entretient pas directement et par soi le feu de la convoitise; ou que la convoitise n'est pas mauvaise, et qu'il n'y a rien qui répugne à l'honnêteté et aux bonnes mœurs dans le soin de l'entretenir; ou que le feu n'échauffe qu'indirectement, et que pendant qu'on choisit les plus tendres expressions pour représenter la passion dont brûle un amant insensé, ce n'est que *par accident* que l'ardeur des mauvais désirs sort du milieu de ces flammes: dites que la pudeur d'une jeune fille n'est offensée que *par accident*, par tous les discours où une personne de son sexe parle de ses combats, où elle avoue sa défaite, et l'avoue à son vainqueur même, comme elle l'appelle. Ce qu'on ne voit point dans le monde; ce que celles qui succombent à cette foiblesse y cachent avec tant de soin, une jeune fille le viendra apprendre à la comédie. Elle le verra, non plus dans les hommes à qui le monde permet tout, mais dans une fille qu'on montre comme modeste, comme pudique, comme vertueuse; en un mot dans une héroïne: et cet aveu, dont on rougit dans le secret, est jugé digne d'être révélé au public, et d'emporter, comme une nouvelle merveille, l'applaudissement de tout le théâtre.

V. *Si la comédie d'aujourd'hui purifie l'amour sensuel en le faisant aboutir au mariage.*

Je crois qu'il est assez démontré que la représentation des passions agréables porte naturellement au péché, quand ce ne seroit qu'en flattant et en nourris-

sant de dessein prémédité la concupiscence qui en est le principe. On répond que, pour prévenir le péché, le théâtre purifie l'amour; la scène, toujours honnête dans l'état où elle paroît aujourd'hui, ôte à cette passion ce qu'elle a de grossier et d'illicite; et ce n'est, après tout, qu'une innocente inclination pour la beauté, qui se termine au nœud conjugal. Du moins donc, selon ces principes, il faudra bannir du milieu des chrétiens les prostitutions dont les comédies italiennes ont été remplies, même de nos jours, et qu'on voit encore toutes crues dans les pièces de Molière; on réprovera les discours, où ce rigoureux censeur des grands canons ce grave réformateur des mines et des expressions de nos précieuses, étale cependant au plus grand jour les avantages d'une infâme tolérance dans les maris, et sollicite les femmes à de honteuses vengeances contre leurs jaloux. Il a fait voir à notre siècle le fruit qu'on peut espérer de la morale du théâtre qui n'attaque que le ridicule du monde, en lui laissant cependant toute sa corruption. La postérité saura peut-être la fin de ce poète comédien, qui, en jouant son *Malade imaginaire* ou son *Médecin par force*, reçut la dernière atteinte de la maladie dont il mourut peu d'heures après, et passa des plaisanteries du théâtre, parmi lesquelles il rendit presque le dernier soupir, au tribunal de celui qui dit : *Malheur à vous qui riez, car vous pleurerez*¹. Ceux qui ont laissé sur la terre de plus riches monuments n'en sont pas plus à couvert de la justice de Dieu : ni les beaux vers, ni les beaux chants ne servent de rien devant lui; et il n'épargnera pas ceux qui, en quelque manière que

¹ Luc. vi. 25.

ce soit, auront entretenu la convoitise. Ainsi vous n'éviterez pas son jugement, qui que vous soyez, vous qui plaidez la cause de la comédie, sous prétexte qu'elle se termine ordinairement par le mariage. Car encore que vous ôtiez en apparence à l'amour profane ce grossier et cet illicite dont on auroit honte, il en est inséparable sur le théâtre. De quelque manière que vous vouliez qu'on le tourne et qu'on le dore, dans le fond ce sera toujours, quoi qu'on puisse dire, la concupiscence de la chair, que saint Jean défend de rendre aimable, puisqu'il défend de l'aimer. Le grossier que vous en ôtez feroit horreur, si on le montrait, et l'adresse de le cacher ne fait qu'y attirer les volontés d'une manière plus délicate, et qui n'en est que plus périlleuse lorsqu'elle paroît plus épurée. Croyez-vous, en vérité, que la subtile contagion d'un mal dangereux demande toujours un objet grossier, ou que la flamme secrète d'un cœur trop disposé à aimer, en quelque manière que ce puisse être, soit corrigée ou ralentie par l'idée du mariage que vous lui mettez devant les yeux dans vos héros et vos héroïnes amoureuses ? Vous vous trompez. Il ne faudroit point nous réduire à la nécessité d'expliquer des choses auxquelles il seroit bon de ne penser pas. Mais puisqu'on croit tout sauver par l'honnêteté nuptiale, il faut dire qu'elle est inutile en cette occasion. La passion ne saisit que son propre objet; la sensualité est seule excitée; et s'il ne falloit que le saint nom du mariage pour mettre à couvert les démonstrations de l'amour conjugal, Isaac et Rébecca n'auroient pas caché leurs jeux innocents et les témoignages mutuels de leurs pudiques tendresses¹.

¹ *Genes. xxvi. 8.*

C'est pour vous dire, que le licite, loin d'empêcher son contraire, le provoque; en un mot, ce qui vient par réflexion n'éteint pas ce que l'instinct produit; et vous pouvez dire à coup sûr, de tout ce qui excite le sensible dans les comédies les plus honnêtes, qu'il attaque secrètement la pudeur. Que ce soit ou de plus loin ou de plus près, il n'importe; c'est toujours là que l'on tend, par la pente du cœur humain à la corruption. On commence par se livrer aux impressions de l'amour sensuel : le remède des réflexions ou du mariage vient trop tard : déjà le foible du cœur est attaqué, s'il n'est vaincu; et l'union conjugale, trop grave et trop sérieuse pour passionner un spectateur qui ne cherche que le plaisir, n'est que par façon et pour la forme dans la comédie.

Je dirai plus : quand il s'agit de remuer le sensible, le licite tourne à dégoût; l'illicite devient un attrait. Si l'eunuque de Térence avoit commencé par une demande régulière de sa Pamphile, ou quel que soit le nom de son idole, le spectateur seroit-il transporté, comme l'auteur de la comédie le vouloit? On prendroit moins de part à la joie de ce hardi jeune homme, si elle n'étoit imprévue, inespérée, défendue et emportée par la force. Si l'on ne propose pas dans nos comédies des violences semblables à celles-là, on en fait imaginer d'autres, qui ne sont pas moins dangereuses; et ce sont celles qu'on fait sur le cœur, qu'on tâche à s'arracher mutuellement, sans songer si l'on a droit d'en disposer, ni si on n'en pousse pas les désirs trop loin. Il faut toujours que les règles de la véritable vertu soient méprisées par quelque endroit pour donner au spectateur le plaisir qu'il cherche. Le licite et le régu-

lier le feroit languir s'il étoit pur : en un mô't, toute comédie ; selon l'idée de nos jours , veut inspirer le plaisir d'aimer ; on en regarde les personnages , non pas comme gens qui épousent , mais comme amants ; et c'est amant qu'on veut être , sans songer à ce qu'on pourra devenir après.

VI. *Ce que c'est que les mariages du théâtre.*

Mais il y a encore une autre raison plus grave et plus chrétienne , qui ne permet pas d'étaler la passion de l'amour , même par rapport au licite : c'est , comme l'a remarqué , en traitant la question de la comédie , un habile homme de nos jours ; c'est , dis-je , que le mariage présuppose la concupiscence , qui , selon les règles de la foi , est un mal auquel il faut résister , contre lequel par conséquent il faut armer le chrétien. C'est un mal , dit saint Augustin ¹ , dont l'impureté use mal , dont le mariage use bien , et dont la virginité et la continence font mieux de n'user point du tout. Qui étale , bien que ce soit pour le mariage , cette impression de beauté sensible qui force à aimer , et qui tâche à la rendre agréable , veut rendre agréable la concupiscence et la révolte des sens. Car c'en est une manifeste que de ne pouvoir ni ne vouloir résister à cet ascendant auquel on assujétit dans les comédies les âmes qu'on appelle grandes. Ces doux et invincibles penchans de l'inclination , ainsi qu'on les représente ; c'est ce qu'on veut faire sentir , et ce qu'on veut rendre aimable ; c'est-à-dire , qu'on veut rendre aimable une

¹ *De Nupt. et Concup. lib. 1, cap. vii, n. 8 ; lib. 11, cap. xxi, n. 36 ; tom. x, col. 284, 319. Cont. Jul. lib. 111, cap. xxi, n. 42 ; ibid. col. 572.*

servitude qui est l'effet du péché, qui porte au péché; et on flatte une passion qu'on ne peut mettre sous le joug que par des combats qui font gémir les fidèles, même au milieu des remèdes. N'en disons pas davantage, les suites de cette doctrine font frayeur : disons seulement que ces mariages, qui se rompent, ou qui se concluent dans les comédies, sont bien éloignés de celui du jeune Tobie et de la jeune Sara : « Nous sommes, disent-ils¹, enfants des saints, et il ne nous est pas permis de nous unir comme les Gentils. » Qu'un mariage de cette sorte, où les sens ne dominent pas, seroit froid sur nos théâtres ! Mais aussi que les mariages des théâtres sont sensuels, et qu'ils paroissent scandaleux aux vrais chrétiens ! Ce qu'on y veut, c'en est le mal ; ce qu'on y appelle les belles passions, sont la honte de la nature raisonnable ; l'empire d'une fragile et fausse beauté, et cette tyrannie qu'on y étale sous les plus belles couleurs, flatte la vanité d'un sexe, dégrade la dignité de l'autre, et asservit l'un et l'autre au règne des sens.

VII. *Paroles de l'auteur, et l'avantage qu'il tire des confessions*

L'endroit le plus dangereux de la Dissertation est celui où l'auteur tâche de prouver l'innocence du théâtre par l'expérience. « Il y a, dit-il, trois moyens » aisés de savoir ce qui se passe dans la comédie, et je » vous avoue que je me suis servi de tous les trois. Le » premier est de s'en informer des personnes de poids » et de probité, lesquelles avec l'horreur qu'elles ont

¹ Tob. viii. 5.

» du péché, ne laissent pas d'assister à ces sortes de
 » spectacles. Le second moyen est encore plus sûr ;
 » c'est de juger par les confessions des fidèles du mau-
 » vais effet que produisent les comédies dans leur cœur :
 » car il n'est point de plus grande accusation que celle
 » qui vient de la bouche même du coupable. La troi-
 » sième enfin est la lecture des comédies, qui ne nous
 » est pas défendue comme en pourroit être la représen-
 » tation : et je proteste que par aucun de ces chefs, je
 » n'ai pu trouver dans la comédie la moindre apparence
 » des excès que les saints Pères y condamnent avec
 » tant de raison. » Voici un homme qui nous appelle
 à l'expérience, et non-seulement à la sienne, mais à
 celle des plus gens de bien et de presque tout le pu-
 blic. « Mille gens, dit-il, d'une éminente vertu et
 » d'une conscience fort délicate, pour ne pas dire scrupuleuse, ont été obligés de m'avouer qu'à l'heure
 » qu'il est, la comédie est si épurée sur le théâtre fran-
 » çois, qu'il n'y a rien que l'oreille la plus chaste ne
 » pût entendre. »

**VIII. Crimes publics et cachés dans la comédie. Dispositions dangereuses et imperceptibles : la concupis-
 cence répandue dans tous les sens.**

De cette sorte, si nous l'en croyons, la confession même, où tous les péchés se découvrent, n'en découvre point dans les théâtres ; et il assure, avec une confiance qui fait trembler, « qu'il n'a jamais pu en-
 » trevoir cette prétendue malignité de la comédie, ni
 » les crimes dont on veut qu'elle soit la source. » Apparemment il ne songe pas à ceux des chanteuses, des

comédiennes, et de leurs amants, ni au précepte du Sage, où il est prescrit d'éviter « les femmes dont la » parure porte à la licence ; *ornatu meretricio* ; qui sont » préparées à perdre les âmes, (ou, comme traduisent » les Septante), qui enlèvent les cœurs des jeunes gens, » qui les engagent par les douceurs de leurs lèvres, » par leurs entretiens, par leurs chants, par leurs récits : ils se jettent d'eux-mêmes dans leurs lacets, « comme » un oiseau dans les filets qu'on lui tend ¹. » N'est-ce rien que d'armer des chrétiennes contre les âmes faibles, de leur donner de ces *flèches qui percent les cœurs*², de les immoler à l'incontinence publique d'une manière plus dangereuse qu'on ne feroit dans les lieux qu'on n'ose nommer ? Quelle mère, je ne dis pas chrétienne, mais tant soit peu honnête, n'aimeroit pas mieux voir sa fille dans le tombeau que sur le théâtre ? Quoi, l'a-t-elle élevée si tendrement et avec tant de précaution pour cet opprobre ? L'a-t-elle tenue nuit et jour, pour ainsi parler, sous ses ailes, avec tant de soin, pour la livrer au public, et en faire un écueil de la jeunesse ? Qui ne regarde pas ces malheureuses chrétiennes, si elles le sont encore, dans une profession si contraire aux vœux de leur baptême ; qui, dis-je, ne les regarde pas comme des esclaves exposées, en qui la pudeur est éteinte, quand ce ne seroit que par tant de regards qu'elles attirent ; elles que leur sexe avoit consacrées à la modestie, dont l'infirmité naturelle demandoit la sûre retraite d'une maison bien réglée ? Et voilà qu'elles s'étaient elles-mêmes en plein théâtre avec tout l'attirail de la vanité, comme *ces sirènes*, dont parle Isaïe ³, qui font leur demeure *dans les temples de*

¹ Prov. VII. 10, 21, 23, 25. — ² Ibid. 25. — ³ Is. XIII. 22.

la volupté, dont les regards sont mortels, et qui reçoivent de tous côtés, par les applaudissements qu'on leur renvoie, le poison qu'elles répandent par leur chant. Mais n'est-ce rien aux spectateurs de payer leur luxe, d'entretenir leur corruption, de leur exposer leur cœur en proie, et d'aller apprendre d'elles tout ce qu'il ne faudroit jamais savoir? S'il n'y a rien là que d'honnête, rien qu'il faille porter à la confession, hélas! quel aveuglement faut-il qu'il y ait parmi les chrétiens; et falloit-il prendre le nom de prêtre pour achever d'ôter aux fidèles le peu de componction qui reste encore dans le monde pour tant de désordres? Vous ne trouvez pas, dites-vous, par les confessions, que les riches qui vont à la comédie soient plus sujets aux grands crimes que les pauvres qui n'y vont pas. Vous n'avez encore qu'à dire que le luxe, que la mollesse, que l'oisiveté, que les excessives délicatesses de la table, et la curieuse recherche du plaisir en toutes choses, ne font aucun mal aux riches, parce que les pauvres, dont l'état est éloigné de tous ces attrait, ne sont pas moins corrompus par l'amour des voluptés. Ne sentez-vous pas qu'il y a des choses, qui, sans avoir des effets marqués, mettent dans les âmes de secrètes dispositions très-mauvaises, quoique leur malignité ne se déclare pas toujours d'abord? Tout ce qui nourrit les passions est de ce genre : on n'y trouveroit que trop de matière à la confession, si on cherchoit en soi-même les causes du mal. Qui sauroit connoître ce que c'est en l'homme qu'un certain fonds de joie sensuelle, et je ne sais quelle disposition inquiète et vague au plaisir des sens qui ne tend à rien et qui tend à tout, connoitroit la source secrète des plus grands péchés. C'est

ce que sentoît saint Augustin au commencement de sa jeunesse emportée, lorsqu'il disoit : « Je n'aimois pas » encore ; mais j'aimois à aimer ¹ ! » il cherchoit, continue-t-il, quelque piège, où il prît et où il fût pris : et il trouvoit ennuyeuse et insupportable une vie où il n'y eût point de ces lacets : *viam sine muscipulis*. Tout en est semé dans le monde : il fut pris, selon son souhait ; et c'est alors qu'il fut enivré du plaisir de la comédie, où il trouvoit « l'image de ses misères, l'amorce » et la nourriture de son feu ². » Son exemple et sa doctrine nous apprennent à quoi est propre la comédie : combien elle sert à entretenir ces secrètes dispositions du cœur humain, soit qu'il ait déjà enfanté l'amour sensuel, soit que ce mauvais fruit ne soit pas encore éclos.

Saint Jacques nous a expliqué ces deux états de notre cœur par ces paroles ³ : « Chacun de nous est » tenté par sa concupiscence qui l'emporte et qui l'at- » tire ; ensuite, quand la concupiscence a conçu, elle » enfante le péché ; et quand le péché est consommé, » il produit la mort. » Cet apôtre distingue ici la conception d'avec l'enfantement du péché ; il distingue la disposition au péché d'avec le péché entièrement formé par un plein consentement de la volonté : c'est dans ce dernier état qu'il *engendre la mort*, selon saint Jacques, et qu'il devient tout-à-fait mortel. Mais de là il ne s'ensuit pas que les commencements soient innocents : pour peu qu'on adhère à ces premières complaisances des sens émus, on commence à ouvrir son cœur à la créature ; pour peu qu'on les flatte par

¹ *Conf. lib. III, cap. I, tom. I, col. 87.* — ² *Ibid. c. II, col. 88.* — ³ *Jac. l. 14, 15.*

d'agréables représentations, on aide le mal à éclore; et un sage confesseur, qui sauroit alors faire sentir à un chrétien la première plaie de son cœur et les suites d'un péril qu'il aime, prévieudroit de grands malheurs.

Selon la doctrine de saint Augustin¹, cette malignité de la concupiscence se répand dans l'homme tout entier. Elle court, pour ainsi parler, dans toutes les veines, et pénètre jusqu'à la moelle des os. C'est une racine envenimée qui étend ses branches par tous les sens : l'ouïe, les yeux et tout ce qui est capable de plaisir en ressent l'effet; les sens se prêtent la main mutuellement; le plaisir de l'un attire et fomente celui de l'autre; et il se fait de leur union un enchaînement qui nous entraîne dans l'abîme du mal. Il faut, dit saint Augustin, distinguer dans l'opération de nos sens la nécessité, l'utilité, la vivacité du sentiment, et enfin l'attachement au plaisir sensible : *libido sentiendi*. De ces quatre qualités des sens, les trois premières sont l'ouvrage du Créateur : la nécessité du sentiment se fait remarquer dans les objets qui frappent nos sens à chaque moment : on en éprouve l'utilité, dit saint Augustin, particulièrement dans le goût, qui facilite le choix des aliments et en prépare la digestion : la vivacité des sens est la même chose que la promptitude de leur action et la subtilité de leurs organes. Ces trois qualités ont Dieu pour auteur; mais c'est au milieu de cet ouvrage de Dieu, que l'attache forcée au plaisir sensible et son attrait indomptable, c'est-à-dire la concupiscence introduite par le péché, établit son siège. C'est celle-là, dit saint Augus-

¹ *Cont. Jul. lib. iv, cap. xiv, n. 65 et seq. tom. x, col. 615, etc. Confes. lib. x, cap. xxxi et seq. tom. I, col. 185, etc.*

tin, qui est l'ennemie de la sagesse, la source de la corruption, la mort des vertus : les cinq sens sont cinq ouvertures par où elle prend son cours sur ses objets et par où elle en reçoit les impressions ; mais ce Père a démontré qu'elle est la même partout, parce que c'est partout le même attrait du plaisir, la même indocilité des sens, la même captivité et la même attache du cœur aux objets sensibles. Par quelque endroit que vous la frappiez, tout s'en ressent. Le spectacle saisit les yeux ; les tendres discours, les chants passionnés, pénètrent le cœur par les oreilles. Quelquefois la corruption vicut à grands flots ; quelquefois elle s'insinue comme goutte à goutte : à la fin, on n'en est pas moins submergé. On a le mal dans le sang et dans les entrailles avant qu'il éclate par la fièvre. En s'affoiblissant peu à peu, on se met en un danger évident de tomber avant qu'on tombe ; et ce grand affoiblissement est déjà un commencement de chute.

Si l'on ne conçoit de maux aux hommes que ceux qu'ils sentent et qu'ils confessent, on est trop mauvais médecin de leurs maladies. Dans les âmes, comme dans les corps, il y en a qu'on ne sent pas encore, parce qu'elles ne sont pas déclarées, et d'autres qu'on ne sent plus, parce qu'elles ont tourné en habitude, ou bien qu'elles sont extrêmes, et tiennent déjà quelque chose de la mort, où l'on ne sent rien. Lorsqu'on blâme les comédies comme dangereuses, les gens du monde disent tous les jours, avec l'auteur de la Dissertation, qu'ils ne sentent point ce danger. Poussez-les un peu plus avant, ils vous en diront autant des nudités, et non-seulement de celles des tableaux, mais encore de celles des personnes. Ils insultent aux

prédicateurs qui en reprennent les femmes , jusqu'à dire que les dévots se confessent eux-mêmes par-là et trop foibles et trop sensibles : Pour eux, disent-ils, ils ne sentent rien , et je les en crois sur leur parole. Ils n'ont garde , tout gâtés qu'ils sont , d'apercevoir qu'ils se gâtent , ni de sentir le poids de l'eau quand ils en ont par-dessus la tête : et pour parler aussi à ceux qui commencent , on ne sent le cours d'une rivière que lorsqu'on s'y oppose : si on s'y laisse entraîner on ne sent rien , si ce n'est peut-être un mouvement assez doux d'abord , où vous êtes porté sans peine ; et vous ne sentez bien le mal qu'il vous fait , que tôt après quand vous vous noyez. N'en croyons donc pas les hommes sur leurs maux ni sur leurs dangers , que leur corruption , que l'erreur de leur imagination blessée , que leur amour-propre leur cachent.

IX. *Qu'il faut craindre en assistant aux comédies , non-seulement le mal qu'on y fait , mais encore le scandale qu'on y donne.*

Pour ce qui est de ces *gens de poids et de probité*, qui , selon l'auteur de la Dissertation , fréquentent les comédies *sans scrupule*; que je crains que leur probité ne soit de celle des sages du monde , qui ne savent s'ils sont chrétiens ou non , et qui s'imaginent avoir rempli tous les devoirs de la vertu lorsqu'ils vivent en gens d'honneur , sans tromper personne , pendant qu'ils se trompent eux-mêmes en donnant tout à leurs passions et à leurs plaisirs. Ce sont de tels sages et de tels prudents à qui Jésus-Christ déclare ¹ que « les

¹ *Matt. xi. 25.*

» secrets de son royaume sont cachés, et qu'ils sont
 » seulement révélés aux humbles et aux petits, » qui
 tremblent aux moindres discours qui viennent flat-
 ter leurs cupidités. Mais ce sont gens, dit l'auteur,
d'une éminente vertu, et il les compte par milliers.
 Qu'il est heureux d'en trouver tant sous sa main et
 que la voie étroite soit si fréquentée! « Mille gens,
 » dit-il, d'une éminente vertu et d'une conscience fort
 » délicate, pour ne pas dire scrupuleuse, approuvent
 » la comédie et la fréquentent sans peine. » Ce sont
 des âmes invulnérables, qui peuvent passer des
 jours entiers à entendre des chants et des vers pas-
 sionnés et tendres, sans en être émus. Et des gens
 d'une *si éminente vertu* n'écoutent pas ce que dit saint
 Paul ¹ : « Que celui qui croit être ferme, craigne de
 » tomber : » ils ignorent que quand ils seroient si
 forts, et tellement à toute épreuve qu'ils n'auroient
 rien à craindre pour eux-mêmes, il auroient encore
 à craindre le scandale qu'ils donnent aux autres,
 selon ce que dit ce même apôtre ² : « Pourquoi scan-
 » dalisez-vous votre frère infirme? Ne perdez point
 » par votre exemple celui pour qui Jésus-Christ est
 » mort. » Ils ne savent même pas ce que prononce le
 même saint Paul ³ : « Que ceux qui consentent à un
 » mal ; y participent. » Des âmes *si délicates et si scrupuleuses*
 ne sont point touchées de ces règles de la con-
 science. Que je crains, encore une fois, qu'ils ne soient
 de ces scrupuleux « qui coulent le moucheron, et
 » qui avalent le chameau ⁴ ; » ou que l'auteur ne nous
 fasse des vertueux à sa mode, qui croient pouvoir être
 ensemble au monde et à Jésus-Christ.

¹ I. Cor. x. 12. — ² Rom. xiv. 15. — ³ Ibid. i. 32. — ⁴ Matth. xxiii. 24.

X. *Différence des périls qu'on cherche et de ceux qu'on ne peut éviter.*

Il compare les dangers où l'on se met dans les comédies, à ceux qu'on ne peut éviter « qu'en fuyant, » dit-il, dans les déserts. On ne peut, continue-t-il, » faire un pas, lire un livre, entrer dans une église, » enfin vivre dans le monde, sans rencontrer mille » choses capables d'exciter les passions. » Sans doute, la conséquence est fort bonne : tout est plein d'inévitables dangers ; donc il en faut augmenter le nombre. Toutes les créatures sont un piège et une tentation à l'homme ¹ ; donc il est permis d'inventer de nouvelles tentations et de nouveaux pièges pour prendre les âmes. Il y a de mauvaises conversations, qu'on ne peut, comme dit saint Paul ², *éviter sans sortir du monde* ; il n'y a donc point de péché de chercher volontairement de mauvaises conversations, et cet apôtre se sera trompé en nous faisant craindre *que les mauvais entretiens ne corrompent les bonnes mœurs* ³ ? Voilà votre conséquence. Tous les objets qui se présentent à nos yeux peuvent exciter nos passions ; donc on peut se préparer des objets exquis et recherchés avec soin, pour les exciter et les rendre plus agréables en les déguisant : on peut conseiller de tels périls ; et les comédies, qui en sont d'autant plus remplies qu'elles sont mieux composées et mieux jouées, ne doivent pas être mises *parmi ces mauvais entretiens, par lesquels les bonnes mœurs sont corrompues*. Dites plutôt, qui que vous soyez : Il y a tant dans le monde

¹ Sap. xiv. 11. — ² *Ibid.* Cor. v. 10. — ³ *Ibid.* xv. 33.

d'inévitables périls; donc il ne les faut pas multiplier. Dieu nous aide dans les tentations qui nous arrivent par nécessité; mais il abandonne aisément ceux qui les recherchent par choix : et *celui qui aime le péril*, il ne dit pas, *Celui qui y est par nécessité*, mais *Celui qui l'aime* et qui le cherche „ *y périra*¹.

XI. *Si on a raison d'alléguer les lois en faveur de la comédie.*

L'auteur, pour ne rien omettre, appelle enfin les lois à son secours; et, dit-il, si la comédie étoit si mauvaise, on ne la toléreroit pas, on ne la fréquenteroit pas : sans songer que saint Thomas, dont il abuse, a décidé que les lois humaines ne sont pas tenues à réprimer tous les maux, mais seulement ceux qui attaquent directement la société². L'Eglise même, dit saint Augustin³, « n'exerce la sévérité de ses censures » que sur les pécheurs dont le nombre n'est pas grand : » *Severitas exercenda est in peccata paucorum*; c'est pourquoi elle condamne les comédiens, et croit par là défendre assez la comédie. La décision en est précise dans les Rituels⁴, la pratique en est constante : on prive des sacrements, et à la vie et à la mort, ceux qui jouent la comédie, s'ils ne renoncent à leur art; on les passe à la sainte table comme des pécheurs publics; on les exclut des ordres sacrés comme des personnes infames : par une suite infaillible, la sépulture ecclésiastique leur est déniée. Quant à ceux qui fréquentent

¹ *Eccli. III. 27.* — ² *1. 2. q. xxxix, 3, ad 3. q. xcvi, 2. c.* — ³ *Epist. ad Aur. xxii n. 5, al. lxxiv, tom. II, col. 28.* — ⁴ *Rit. Paris. de Euchar. et de Viat*

les comédies, comme il y en a de plus innocents les uns que les autres, et peut-être quelques-uns qu'il faut plutôt instruire que blâmer, ils ne sont pas répréhensibles en même degré, et il ne faut pas fulminer également contre tous. Mais de là il ne s'ensuit pas qu'il faille autoriser les périls publics : si les hommes ne les aperçoivent pas, c'est aux prêtres à les instruire, et non pas à les flatter. Dès le temps de saint Chrysostôme, les défenseurs des spectacles « criaient que les renverser c'étoit « détruire les lois » ; » mais ce Père, sans s'en émouvoir, disoit au contraire, que l'esprit des lois étoit contraire aux théâtres. Nous avons maintenant à leur opposer quelque chose de plus fort, puisqu'il y a tant de décrets publics contre la comédie que d'autres que moi ont rapportés. Si la coutume l'emporte, si l'abus prévaut, ce qu'on en pourra conclure, c'est tout au plus que la comédie doit être rangée parmi les maux dont un célèbre historien a dit qu'on les défend toujours, et qu'on les a toujours. Mais après tout, quand les lois civiles autoriseroient la comédie; quand au lieu de flétrir, comme elles ont toujours fait, les comédiens, elles leur auroient été favorables; tout ce que nous sommes de prêtres, nous devrions imiter l'exemple des Chrysostôme et des Augustin. Pendant que les lois du siècle, qui ne peuvent pas déraciner tous les maux, permettoient l'usure et le divorce, ces grands hommes disoient hautement que si le monde permettoit ces crimes, ils n'en étoient pas moins réprouvés par la loi de l'Évangile; que l'usure qu'on appelloit légitime, parce qu'elle étoit autorisée par les lois romaines, ne l'étoit pas selon celles de Jésus-Christ,

¹ *Hom. xxxviii, al. xxxviii in Matt. n. 6 ; tom. vii, p. 423.*

et que les lois de la cité sainte et celles du monde étoient différentes¹.

XII. De l'autorité des Pères.

Je ne veux pas me jeter sur les passages des Pères, ni faire ici une longue dissertation sur un si simple sujet. Je dirai seulement, que c'est les lire trop négligemment, que d'assurer, comme fait l'auteur, qu'ils ne blâment dans les spectacles de leur temps, que l'idolâtrie et les scandaleuses et manifestes impudicités. C'est être trop sourd à la vérité de ne sentir pas que leurs raisons portent plus loin. Ils blâment dans les jeux et dans les théâtres l'inutilité, la prodigieuse dissipation, le trouble, la commotion de l'esprit peu convenable à un chrétien, dont le cœur est le sanctuaire de la paix ; ils y blâment les passions excitées, la vanité, la parure, les grands ornements, qu'ils mettent au rang des pompes que nous avons abjurées par le baptême, le désir de voir et d'être vu, la malheureuse rencontre des yeux qui se cherchent les uns les autres, la trop grande occupation à des choses vaines, les éclats de rire qui font oublier et la présence de Dieu et le compte qu'il lui faut rendre de ses moindres actions et de ses moindres paroles ; et enfin tout le sérieux de la vie chrétienne. Dites que les Pères ne blâment pas toutes ces choses, et tout cet amas de périls que les théâtres réunissent ; dites qu'ils n'y blâment pas même les choses honnêtes, qui enveloppent le mal et lui servent d'introducteur ; dites que saint Augustin n'a pas dé-

¹ *Chrysost. hom. lvi, al. lvii, in Matth. etc. tom. vii, p. 573, etc. Aug. epist. clxiii, al. lxxv, ad Maced. etc. tom. ii, col. 524, etc.*

ploré dans les comédies ce jeu des passions et l'expression contagieuse de nos maladies, et ces larmes que nous arrache l'image de nos passions si vivement réveillées, et toute cette illusion qu'il appelle une misérable folie ¹. Parmi ces commotions où consiste tout le plaisir de la comédie, qui peut élever son cœur à Dieu? qui ose lui dire qu'il est là pour l'amour de lui et pour lui plaire? qui ne craint pas, dans ces folles joies et dans ces folles douleurs, d'étouffer en soi l'esprit de prière, et d'interrompre cet exercice qui, selon la parole de Jésus-Christ ², doit être perpétuel dans un chrétien, du moins en désir et dans la préparation du cœur? On trouvera dans les Pères toutes ces raisons et beaucoup d'autres. Que si on veut pénétrer les principes de leur morale, quelle sévère condamnation n'y lira-t-on pas de l'esprit qui mène aux spectacles, où, pour ne pas raconter ici tous les autres maux qui les accompagnent, l'on ne cherche qu'à s'étourdir et à s'oublier soi-même, pour calmer la persécution de cet inexorable ennui qui fait le fond de la vie humaine, depuis que l'homme a perdu le goût de Dieu?

XIII. *Si l'on peut excuser les laïques qui assistent à la comédie, sous le prétexte des canons qui la défendent spécialement aux ecclésiastiques. Canon mémorable du Conc. III de Tours.*

Il est souvent défendu aux clercs d'assister aux spectacles, aux pompes, aux chants, aux réjouissances publiques : et il seroit inutile d'en ramasser les réglemens, qui sont infinis. Mais pour voir si le mal

¹ Conf. lib. III, cap. II, tom. I, col. 88, 89. — ² Luc. XVIII. 1.

qu'on y remarque est seulement pour les ecclésiastiques, ou en général pour tout le peuple, il faut peser les raisons qu'on y emploie. Par exemple, nous lisons ce beau canon dans le III concile de Tours, d'où il a été transféré dans les Capitulaires de nos rois ¹ : *Ab omnibus quæcumque ad aurium et oculorum pertineat illecebras, unde vigor animi emolliri posse credatur, quod de aliquibus generibus musicorum aliisque nonnullis rebus sentiri potest, Dei sacerdotes abstinere debent; quia per aurium oculorumque illecebras turba vitiorum ad animum ingredi solet.* C'est-à-dire, « Toutes » les choses où se trouvent les attraites des yeux et des » oreilles, par où l'on croit que la vigueur de l'âme » puisse être amollie, comme on le peut ressentir dans » certaines sortes de musique et autres choses sem- » blables, doivent être évitées par les ministres de » Dieu; parce que par tous ces attraites des oreilles et » des yeux, une multitude de vices, *turba vitiorum*, a » coutume d'entrer dans l'âme. » Ce canon ne suppose pas dans les spectacles qu'il blâme, des discours ou des actions licencieuses, ni aucune incontinence marquée : il s'attache seulement à ce qui accompagne naturellement *ces attraites, ces plaisirs des yeux et des oreilles : oculorum et aurium illecebras*; qui est une mollesse dans les chants, et je ne sais quoi pour les yeux, qui affoiblit insensiblement la vigueur de l'âme. Il ne pouvoit mieux exprimer l'effet de ces réjouissances, qu'en disant qu'elles donnent entrée à une troupe de vices : ce n'est rien, pour ainsi dire, en particulier; et s'il y falloit remarquer précisément ce qui est mauvais, souvent on auroit peine à le faire : c'est le tout qui est dange-

¹ *Conc. Tur. III, cart. 7. Capitul. Bal. tom. 1, add. 3, c. 71.*

reux ; c'est qu'on y trouve d'imperceptibles insinuations, des sentiments foibles et vicieux ; qu'on y donne un secret appât à cette intime disposition qui ramollit l'âme et ouvre le cœur à tout le sensible : on ne sait pas bien ce qu'on veut, mais enfin on veut vivre de la vie des sens ; et dans un spectacle où l'on n'est assemblé que pour le plaisir, on est disposé du côté des acteurs à employer tout ce qui en donne, et du côté des spectateurs à le recevoir. Que dira-t-on donc des spectacles, où de propos délibéré tout est mêlé de vers et de chants passionnés, et enfin de tout ce qui peut amollir un cœur ? Cette disposition est mauvaise dans tous les hommes ; l'attention qu'on doit avoir à s'en préserver ne regarde pas seulement les ecclésiastiques ; et l'Eglise instruit tous les chrétiens en leurs personnes.

On dira que c'est pousser les choses trop avant, et que selon ces principes il faudroit trop supprimer de ces plaisirs et publics et particuliers qu'on nomme innocents. N'entrons point dans ces discussions qui dépendent des circonstances particulières. Il suffit d'avoir observé ce qu'il y a de malignité spéciale dans les assemblées, où, comme on veut contenter la multitude dont la plus grande partie est livrée aux sens, on se propose toujours d'en flatter les inclinations par quelques endroits : tout le théâtre applaudit quand on les trouve ; on se fait comme un point d'honneur de sentir ce qui doit toucher, et on croiroit troubler la fête, si on n'étoit enchanté avec toute la compagnie. Ainsi, outre les autres inconvénients des assemblées de plaisir, on s'excite et on s'autorise, pour ainsi dire, les uns les autres par le concours des acclamations et des ap-

plaudissemens, et l'air même qu'on y respire est plus mûlin.

Je n'ai pas besoin, après cela, de réfuter les conséquences qu'on tire en faveur du peuple, des défenses particulières qu'on fait aux clercs, de certaines choses. C'est une illusion semblable à celle de certains docteurs qui rapportent les canons par où l'usure est défendue aux ecclésiastiques, comme s'ils portoient une permission au reste des chrétiens de l'exercer. Pour réfuter cette erreur, il n'y a qu'à considérer où portent les preuves dont on s'appuie dans les défenses particulières que l'on fait aux clercs. On trouvera, par exemple, dans les canons de Nicée¹, dans la décrétale de saint Léon², dans les autres décrets de l'Eglise, que les passages de l'Écriture sur laquelle on fonde la prohibition de l'usure pour les ecclésiastiques, regardent également tous les chrétiens; il faudra donc conclure dès là, que l'on a voulu faire une obligation spéciale aux clercs de ce qui étoit d'ailleurs établi par les règles communes de l'Évangile. Vous ne vous tromperez pas en tirant, dans le même cas, une conséquence semblable des canons où les spectacles sont défendus à tout l'ordre ecclésiastique; et le canon du concile de Tours, que nous avons rapporté, vous en sera un grand exemple.

¹ *Can. xvii, tom. II, Concil. col. 38.* — ² *Ep. III, univ. Ep. per Camp. etc. cap. III.*

XIV. *Réponse à l'objection qu'il faut trouver du relâchement à l'esprit humain; que celui qu'on lui veut donner par la représentation des passions est réprouvé même par les philosophes; beaux principes de Platon.*

On dit qu'il faut bien trouver un relâchement à l'esprit humain, et peut-être un amusement aux Cours et au peuple. Saint Chrysostôme répond ¹, que sans courir au théâtre, nous trouverons la nature si riche en spectacles divertissants, et que d'ailleurs la religion et même notre domestique sont capables de nous fournir tant d'occupations où l'esprit se peut relâcher, qu'il ne faut pas se tourmenter pour en chercher davantage; enfin que le chrétien n'a pas tant besoin de plaisir, qu'il lui en faille procurer de si fréquents et avec un si grand appareil. Mais si notre goût corrompu ne peut plus s'accommoder des choses simples, et qu'il faille réveiller les hommes gâtés par quelques objets d'un mouvement plus extraordinaire, en laissant à d'autres la discussion du particulier, qui n'est point de ce sujet, je ne craindrai point de prononcer qu'en tout cas il faudroit trouver des relâchements plus modestes, des divertissements moins emportés. Pour ceux-ci, sans parler des Pères, il ne faut pour les biens connoître, consulter que les philosophes. « Nous ne recevons, dit Platon ², ni la tragédie » ni la comédie dans notre ville. » L'art même qui formoit un comédien à faire tant de différents person-

¹ *Homil. xxxvii, al. xxxviii in Matt. n. 6, tom. vii, pag. 422, 423. —*

² *De Repub. lib. ii, lxi.*

nages lui paroissoit introduire dans la vie humaine un caractère de légèreté indigne d'un homme, et directement opposé à la simplicité des mœurs. Quand il venoit à considérer que ces personnages qu'on représentoit sur les théâtres, étoient la plupart ou bas ou même vicieux, il y trouvoit encore plus de mal et plus de péril pour les comédiens, et il craignoit que » l'imitation ne les amenât insensiblement à la chose » même¹. » C'étoit saper le théâtre par le fondement, et lui ôter jusqu'aux acteurs, loin de lui laisser des spectateurs oisifs. La raison de ce philosophe étoit qu'en contrefaisant ou en imitant quelque chose, on en prenoit l'esprit et le naturel : on devenoit esclave avec un esclave; vicieux avec un homme vicieux; et surtout, en représentant les passions, il falloit former au dedans celles dont on vouloit porter au dehors l'expression et le caractère. Le spectateur entroit aussi dans le même esprit : il louoit et admiroit un comédien qui lui causoit ces émotions; ce qui, continue-t-il, n'est autre chose que « d'arroser de mauvaises herbes » qu'il falloit laisser entièrement dessécher. » Ainsi tout l'appareil du théâtre ne tend qu'à faire des hommes passionnés, et à fortifier « cette partie brute et » déraisonnable, » qui est la source de toutes nos faiblesses. Il concluoit donc à rejeter tout ce genre « de » poésie voluptueuse, qui, disoit-il, est capable seule » de corrompre les plus gens de bien. »

¹ *De Repub. lib. III, III.*

XV. La tragédie ancienne, quoique plus grave que la nôtre, condamnée par les principes de ce philosophe.

Par ce moyen, il pousoit la démonstration jusqu'au premier principe, et ôtoit à la comédie tout ce qui en fait le plaisir, c'est-à-dire, le jeu des passions. On rejette en partie sur les libertés et les indécences de l'ancien théâtre les invectives des Pères contre les représentations et les jeux scéniques. On se trompe si on veut parler de la tragédie : car ce qui nous reste des anciens païens en ce genre-là (j'en rougis pour les chrétiens), est si fort au-dessus de nous en gravité et en sagesse, que notre théâtre n'en a pu souffrir la simplicité. J'apprends même que les Anglois se sont élevés contre quelques-uns de nos poètes qui, à propos et hors de propos, ont voulu faire les héros galants, et leur font pousser à toute outrance les sentiments tendres. Les anciens du moins étoient bien éloignés de cette erreur, et ils renvoyoient à la comédie une passion qui ne pouvoit soutenir la sublimité et la grandeur du tragique ; et toutefois ce tragique si sérieux parmi eux étoit rejeté par leurs philosophes. Platon ne pouvoit souffrir les lamentations des théâtres qui « excitoient, dit-il, » et flattoient en nous cette partie foible et plaintive, » qui s'épanche en gémissements et en pleurs. » Et la raison qu'il en rend, c'est qu'il n'y a rien sur la terre ni dans les choses humaines, dont la perte mérite d'être déplorée avec tant de larmes. Il ne trouve pas moins mauvais qu'on flatte cette autre partie plus emportée de notre âme, où règnent l'indignation et la

¹ *De Rep. lib. III, x.*

colère : car on la fait trop émue pour de légers sujets. La tragédie a donc tort, et donne au genre humain de mauvais exemples lorsqu'elle introduit les hommes et même les héros ou affligés ou en colère, pour des biens ou des maux aussi vains que sont ceux de cette vie : N'y ayant rien, poursuit-il, qui doive véritablement toucher les âmes, dont la nature est immortelle, que ce qui les regarde dans tous leurs états, c'est-à-dire, dans tous les siècles qu'elles ont à parcourir. Voilà ce que dit celui qui n'avoit pas ouï les saintes promesses de la vie future, et ne connoissoit les biens éternels que par des soupçons ou par des idées confuses ; et néanmoins il ne souffre pas que la tragédie fasse paroître les hommes *ou heureux ou malheureux* par des biens ou des maux sensibles : « Tout cela, dit-il ¹, n'est que corruption. » Et les chrétiens ne comprendront pas combien ces émotions sont contraires à la vertu !

XVI. Les pièces comiques et risibles rejetées par les principes du même Platon.

La comédie n'est pas mieux traitée par Platon que la tragédie. Si ce philosophe trouve si foible cet esprit de lamentation et de plainte que la tragédie vient émouvoir, il n'approuve pas davantage « cette pente » aveugle et impétueuse à se laisser emporter par l'« vie de rire ², » que la comédie remue. Ainsi la comédie et la tragédie, le plaisant de l'un et le sérieux de l'autre, sont également proscrits de sa république, comme capables *d'entretenir et d'augmenter* ce qu'il y a en nous de déraisonnable. D'ailleurs les pièces comi-

¹ *De Rep. lib. x.* — ² *Ibid. De Legib. lib. vii.*

ques étant occupées des folies et des passions de la jeunesse, il y avoit une raison particulière de les rejeter : « De peur, disoit-il¹, qu'on ne tombât dans » l'amour vulgaire ; » c'est-à-dire, comme il l'expliquoit, dans celui des corps, qu'il oppose perpétuellement à l'amour de la vérité et de la vertu. Enfin aucune représentation ne plaisoit à ce philosophe, parce qu'il n'y en avoit point « qui n'excitât ou la » colère, ou l'amour, ou quelque autre passion. »

XVII. *Que les femmes ne montoient pas sur l'ancien théâtre.*

Au reste, les pièces dramatiques des anciens, qu'on veut faire plus licencieuses que les nôtres, et qui l'étoient en effet jusqu'aux derniers excès dans le comique, étoient exemptes du moins de cette indécence qu'on voit parmi nous, d'introduire des femmes sur le théâtre. Les païens mêmes croyoient qu'un sexe consacré à la pudeur, ne devoit pas ainsi se livrer au public, et que c'étoit là une espèce de prostitution. Ce fut aussi à Platon une des raisons de condamner le théâtre en général²; parce que la coutume régulièrement ne permettant pas d'y produire les femmes, leurs personnages étoient représentés par des hommes, qui devoient, par conséquent, non-seulement prendre l'habit et la figure, mais encore exprimer les cris, les emportemens et les foiblesses de ce sexe : ce que ce philosophe trouvoit si indigne, qu'il ne lui eût fallu que cette raison pour condamner la comédie.

¹ *De Rep. lib. x.* — ² *Ibid. lib. iii.*

XVIII. *Sentiment d' Aristote.*

Quoique Aristote son disciple aimât à le contredire , et qu'une philosophie plus accommodante lui ait fait attribuer à la tragédie une manière qu'il n'explique pas ¹, de purifier les passions en les excitant (du moins la pitié et la crainte), il ne laisse pas de trouver dans le théâtre quelque chose de si dangereux, qu'il n'y admet point la jeunesse pour y voir ni les comédies ni même les tragédies ², quoiqu'elles fussent aussi sérieuses qu'on le vient de voir : Parce qu'il faut craindre , dit-il , les premières impressions d'un âge tendre que les sujets tragiques auroient trop ému. Ce n'est pas qu'on y jouât alors , comme parmi nous , les passions des jeunes gens : nous avons vu à quel rang on les reléguoit ; mais c'est en général, que des pièces d'un si grand mouvement remuoient trop les passions , et qu'elles représentoient des meurtres , des vengeances , des trahisons et d'autres grands crimes dont ce philosophe ne vouloit pas que la jeunesse entendit seulement parler , bien loin de les voir si vivement représentés et comme réalisés sur le théâtre.

Je ne sais pourquoi il ne vouloit pas étendre plus loin cette précaution. La jeunesse et même l'enfance durent long-temps parmi les hommes , ou plutôt on ne s'en défait jamais entièrement : quel fruit, après tout , peut-on se promettre de la pitié ou de la crainte qu'on inspire pour les malheurs des héros , si ce n'est de rendre à la fin le cœur humain plus sensible aux objets de ces passions ? Mais laissons , si l'on veut , à

¹ *De Poet. cap. vi, vii.* — ² *Polit. lib. vii, cap. xviii.*

Aristote cette manière mystérieuse de les purifier, dont ni lui ni ses interprètes n'ont su encore donner de bonnes raisons : il nous apprendra du moins qu'il est dangereux d'exciter les passions qui plaisent ; auxquelles on peut étendre ce principe du même philosophe ¹, que « l'action suit de près le discours, et » qu'on se laisse aisément gagner aux choses dont on aime l'expression : » maxime importante dans la vie, et qui donne l'exclusion aux sentiments agréables qui font maintenant le fond et le sujet favori de nos pièces de théâtre,

XIX. *Autre principe de Platon sur cette matière.*

Par un principe encore plus universel, Platon trouvoit tous les arts qui n'ont pour objet que le plaisir, dangereux à la vie humaine ; parce qu'ils vont le recueillant indifféremment des sources bonnes et mauvaises, aux dépens de tout et même de la vertu, si le plaisir le demande ². C'est encore un nouveau motif à ce philosophe pour bannir de sa république les poètes comiques, tragiques, épiques, sans épargner ce divin Homère, comme ils l'appeloient, dont les sentences paroissent alors inspirées : cependant Platon les chassoit tous, à cause que ne songeant qu'à plaire, ils étalent également les bonnes et les mauvaises maximes ; et que sans se soucier de la vérité, qui est simple et une, ils ne travaillent qu'à flatter le goût et les passions dont la nature est compliquée et variable. C'est pourquoi « Il y a, dit-il ³, une an-

¹ *Polit. lib. viii, cap. iv.* — ² *De Rep. lib. ii, iii, x. De Leg. lib. ii, vii.*
— ³ *De Rep. lib. x, fin.*

» cienne antipathie entre les philosophes et les poètes : » les premiers n'étant occupés que de la raison, pendant que les autres ne le sont que du plaisir. Il introduit donc les lois qui à la vérité renvoient ces derniers avec un honneur apparent, et je ne sais quelle couronne sur la tête; mais cependant avec une inflexible rigueur, en leur disant ¹ : Nous ne pouvons endurer ce que vous criez sur vos théâtres, ni dans nos villes écouter personne qui parle plus haut que nous. Que si telle est la sévérité des lois politiques, les lois chrétiennes souffriront-elles qu'on parle plus haut que l'Évangile? qu'on applaudisse de toute sa force, et qu'on attire l'applaudissement de tout le public à l'ambition, à la gloire, à la vengeance, au point d'honneur, que Jésus-Christ a proscrit avec le monde? ou qu'on intéresse les hommes dans des passions qu'il veut éteindre? Saint Jean crie à tous les fidèles et à tous les âges ² : « Je vous écris, pères, et à vous, » vieillards; je vous écris, jeunes gens; je vous écris, » enfants; chrétiens, tant que vous êtes, n'aimez » point le monde : car tout y est ou concupiscence de » la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de » la vie. » Dans ces paroles, et le monde, et le théâtre qui en est l'image, sont également réprouvés : c'est le monde avec tous ses charmes et toutes ses pompes, qu'on représente dans les comédies. Ainsi, comme dans le monde tout y est sensualité, curiosité, ostentation, orgueil; et on y fait aimer toutes ces choses, puisqu'on ne songe qu'à y faire trouver du plaisir.

¹ *De Rep. lib. iii. De Leg. lib. vii. — 2 I. Joan. ii. 12.*

XX. *Silence de l'Écriture sur les spectacles ; il n'y en avoit point parmi les Juifs ; comment ils sont condamnés dans les saintes Écritures ; passages de saint Jean et de saint Paul.*

On demande, et cette remarque a trouvé place dans la Dissertation : Si la comédie est si dangereuse, pourquoi Jésus-Christ et les apôtres n'ont rien dit d'un si grand mal ? Ceux qui voudroient tirer avantage de ce silence, n'auroient encore qu'à autoriser les gladiateurs et toutes les autres horreurs des anciens spectacles, dont l'Écriture ne parle non plus que des comédies. Les saints Pères, qui ont essayé de pareilles difficultés de la bouche des défenseurs des spectacles, nous ont ouvert le chemin pour leur répondre, que les délectables représentations qui intéressent les hommes dans des inclinations vicieuses, sont prosrites avec elles dans l'Écriture. Les immodesties des tableaux sont condamnées par tous les passages où sont rejetées en général les choses déshonnêtes : il en est de même des représentations du théâtre. Saint Jean n'a rien oublié, lorsqu'il a dit ¹ : « N'aimez point le » monde, ni ce qui est dans le monde : celui qui aime » le monde, l'amour du Père n'est point en lui ; car » tout ce qui est dans le monde, est concupiscence » de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil » de la vie ; laquelle *concupiscence* n'est point de Dieu, » mais du monde. » Si la concupiscence n'est pas de Dieu, la délectable représentation qui en étale tous les attraits n'est non plus de lui, mais du monde, et les chrétiens n'y ont point de part.

¹ *I. Joan. II. 12.*

Saint Paul aussi a tout compris dans ces paroles ¹ :
 « Au reste , mes frères , tout ce qui est véritable , tout
 » ce qui est juste , tout ce qui est saint (selon le grec ,
 » tout ce qui est chaste , tout ce qui est pur) , tout ce qui
 » est aimable , tout ce qui est édifiant ; s'il y a quel-
 » que vertu parmi les hommes , et quelque chose digne
 » de louange dans la discipline : c'est ce que vous devez
 » penser : » tout ce qui vous empêche d'y penser , et
 qui vous inspire des pensées contraires , ne doit point
 vous plaire , et doit vous être suspect. Dans ce bel
 amas de pensées que saint Paul propose à un chrétien ,
 qu'on trouve la place de la comédie de nos jours , quel-
 que vantée qu'elle soit par les gens du monde.

Au reste , ce grand silence de Jésus-Christ sur les
 comédies me fait souvenir qu'il n'avoit pas besoin
 d'en parler à la maison d'Israël pour laquelle il étoit
 venu , où ces plaisirs de tout temps n'avoient point de
 lieu. Les Juifs n'avoient de spectacles pour se réjouir
 que leurs fêtes , leurs sacrifices , leurs saintes cérémo-
 nies : gens simples et naturels par leur institution pri-
 mitive , ils n'avoient jamais connu ces inventions de la
 Grèce ; et après ces louanges de Balaam ² , « Il n'y a
 » point d'idole dans Jacob , il n'y a point d'augure , il
 » n'y a point de divination , » on pouvoit encore ajou-
 ter : Il n'y a point de théâtres , il n'y a point de ces
 dangereuses représentations ; ce peuple innocent et
 simple trouve un assez agréable divertissement dans sa
 famille parmi ses enfants : c'est où il se vient délasser à
 l'exemple de ses patriarches , après avoir cultivé ses
 terres ou ramené ses troupeaux , et après les autres
 soins domestiques qui ont succédé à ces travaux ; et il

¹ *Philip.* iv. 8. — ² *Num.* xxiii. 21, 23.

n'a pas besoin de tant de dépenses ni de si grands efforts pour se relâcher.

C'est peut-être une des raisons du silence des apôtres qui, accoutumés à la simplicité de leurs pères et de leur pays, n'étoient point sollicités à reprendre en termes exprès dans leurs écrits des pratiques qu'ils ne connoissoient pas dans leur nation : il leur suffisoit d'établir les principes qui en donnoient du dégoût : les chrétiens savoient assez que leur religion étoit fondée sur la judaïque, et qu'on ne souffroit point dans l'Eglise les plaisirs qui étoient bannis de la Synagogue. Quoi qu'il en soit, c'est un grand exemple pour les chrétiens, que celui qu'on voit dans les Juifs ; et c'est une honte au peuple spirituel, de flatter les sens par des joies que le peuple charnel ne connoissoit pas.

XXI. Réflexion sur le Cantique des cantiques et sur le chant de l'Eglise.

Il n'y avoit parmi les Juifs qu'un seul poëme dramatique, et c'est le Cantique des cantiques. Ce Cantique ne respire qu'un amour céleste ; et cependant, parce qu'il y est représenté sous la figure d'un amour humain ; on défendoit la lecture de ce divin poëme à la jeunesse : aujourd'hui on ne craint point de l'inviter à voir soupirer des amants pour le plaisir seulement de les voir s'aimer, et pour goûter les douceurs d'une folle passion. Saint Augustin met en doute, s'il faut laisser dans les églises un chant harmonieux, ou s'il vaut mieux s'attacher à la sévère discipline de saint Athanase et de l'église d'Alexandrie, dont la gravité souffroit à peine dans le chant ou plutôt

dans la récitation des psaumes , de foibles inflexions¹ : tant on craignoit , dans l'Eglise , de laisser affoiblir la vigueur de l'âme par la douceur du chant. Je ne rapporte pas cet exemple pour blâmer le parti qu'on a pris depuis , quoique bien tard , d'introduire les grandes musiques dans les églises pour ranimer les fidèles tombés en langueur , ou relever à leurs yeux la magnificence du culte de Dieu , quand leur froideur a eu besoin de ce secours. Je ne veux donc point condamner cette pratique nouvelle par la simplicité de l'ancien chant , ni même par la gravité de celui qui fait encore le fond du service divin : je me plains qu'on ait si fort oublié ses saintes délicatesses des Pères et que l'on pousse si loin les délices de la musique , que loin de les craindre dans les cantiques de Sion , on cherche à se délecter de celles dont Babylone anime les siens. Le même saint Augustin reprochoit des gens qui étaloient beaucoup d'esprit à tourner agréablement des inutilités dans leurs écrits : Et , leur disoit-il² , je vous prie « qu'on ne rende point agréable ce qui est inutile : » *Ne faciant delectabilia quæ sunt inutilia* : » maintenant on voudroit permettre de rendre agréable ce qui est nuisible ; et un si mauvais dessein dans la Dissertation n'a pas laissé de lui concilier quelque faveur dans le monde.

XXII. *On vient à saint Thomas ; exposition de la doctrine de ce saint.*

Il est temps de la dépouiller de l'autorité qu'elle a prétendu se donner par le grand nom de saint Tho-

¹ *Confes. lib. x, cap. xxxiii, tom. 1, col. 187.* — ² *De Anim. et ejus orig. lib. 1, n. 3, tom. x, col. 339.*

mas et des autres saints. Pour saint Thomas, on oppose deux articles de la question *de la modestie extérieure*¹; et on dit qu'il n'y a rien de si exprès que ce qu'il enseigne en faveur de la comédie. Mais d'abord il est bien certain que ce n'est pas ce qu'il a dessein de traiter. La question qu'il propose dans l'article second, est à savoir s'il y a des choses *plaisantes, joyeuses, ludicra, jocosæ*, qu'on puisse admettre dans la vie humaine, *tant en actions qu'en paroles, dictis seu factis*: en d'autres termes, s'il y a des jeux, des divertissements, des récréations innocentes; et il assure qu'il y en a, et même quelque vertu à bien user de ces jeux, ce qui n'est point révoqué en doute: et dans cet article il n'y a pas un seul mot de la comédie; mais il y parle en général des jeux nécessaires à la récréation de l'esprit, qu'il rapporte à une vertu qu'Aristote a nommée *eutrapelia*², par un terme qu'il nous faudra bientôt expliquer.

Au troisième article, la question qu'il examine est à savoir s'il peut y avoir de l'excès dans les divertissements et dans les jeux; et il démontre qu'il peut y en avoir, sans dire encore un seul mot de la comédie au corps de l'article; en sorte qu'il n'y a là aucun embarras.

Ce qui fait la difficulté, c'est que saint Thomas, dans ce même article, se fait une objection, qui est la troisième en ordre, où, pour montrer qu'il ne peut y avoir d'excès dans les jeux, il propose l'art *des baladins, histriorum, histrions*, comme le traduisent quelques-uns de nos auteurs, qui ne trouvent point dans notre langue de terme assez propre pour expri-

¹ 2. 2. q. cxxviii, art. 2 et 3. — ² *De Mor. lib. iv, cap. xiv.*

mer ce mot latin ; n'étant pas même certain qu'il faille entendre par-là les comédiens. Quoi qu'il en soit, saint Thomas s'objecte à lui-même, que dans cet art, quel qu'il soit et de quelque façon qu'on le tourne, on est dans l'excès du jeu, c'est-à-dire, du divertissement, puisqu'on y passe la vie, et néanmoins la profession n'en est pas blâmable. A quoi il répond, qu'en effet elle n'est pas blâmable pourvu qu'elle garde les règles qu'il lui prescrit, « qui sont de ne rien dire et ne rien » faire d'illicite, ni rien qui ne convienne aux affaires » et au temps : » et voilà tout ce que l'on tire de ce saint docteur en faveur de la comédie.

XXIII. *Première et seconde réflexion sur la doctrine de saint Thomas.*

Mais afin que la conclusion soit légitime, il faudroit en premier lieu qu'il fût bien certain, que sous le nom d'*histrions*, saint Thomas eût entendu les comédiens : et cela, loin d'être certain, est très-faux ; puisque sous ce mot d'*histrions* il comprend manifestement un certain *joueur*, *joculator*, qui fut montré en esprit à saint Paphnuce, comme un homme qui l'égalait en vertu. Or, constamment ce n'étoit pas un comédien, mais un simple « joueur de flûte qui gagnoit sa vie à cet » exercice dans un village, *in vico* : » comme il paroît par l'endroit de la vie de ce saint solitaire qui est cité par saint Thomas¹. Il n'y a donc rien, dans ce passage, qui favorise les comédiens : au contraire, on peut remarquer que Dieu voulant faire voir à un grand saint que dans les occupations les

¹ *Vit. Patr. Ruf. in Paph. cap. XVI. Hist. Laus. c. LXXIII.*

plus vulgaires il s'élevoit des âmes cachées, d'un rare mérite, il ne choisit pas des comédiens, dont le nombre étoit alors si grand dans l'empire, mais un homme qui gagnoit sa vie à jouer d'un instrument innocent; qui encore se trouva si humble, qu'il se croyoit le dernier de tous les pécheurs, à cause, dit-il, que de la vie des voleurs il avoit passé à *cet état hon-teux, foedum artificium*, comme il l'appeloit : non qu'il y eût rien de vicieux, mais parce que la flûte étoit parmi les anciens un des instruments les plus méprisés : à quoi il faut ajouter, qu'il quitta ce vil exercice aussitôt qu'il eut reçu les instructions de saint Paphuce : et c'est à quoi se réduit cette preuve si décisive, qu'on prétend tirer de saint Thomas à l'avantage de la comédie.

Secondement, lorsqu'il parle dans cet endroit du plaisir que ces *histrions* donnoient au peuple *en paroles et en actions*, il ne sort point de l'idée des discours facétieux accompagnés de gestes plaisants : ce qui est encore bien éloigné de la comédie. On n'en voit guère en effet, et peut-être point, dans le temps de ce saint docteur. Dans son livre sur les sentences, il parle lui-même des « jeux du théâtre comme de jeux qui furent « autrefois : *Ludi qui in theatris agebantur* ¹ : » et dans cet endroit, non plus que dans les autres où il traite des jeux de son temps, les théâtres ne sont pas seulement nommés. Je ne les ai non plus trouvés dans saint Bonaventure son contemporain. Tant de décrets de l'Eglise et le cri universel des saints Pères les avoient décrédités, et peut-être renversés entièrement. Ils se relevèrent quelque temps après sous une autre

¹ *In 4. dist. xvi, q. iv, art. 2. c.*

forme, dont il ne s'agit pas ici ; mais comme l'on ne voit pas que saint Thomas en fait aucune mention, l'on peut croire qu'ils n'étoient pas beaucoup en vigueur de son temps, où l'on ne voit guère que des récits ridicules d'histoires piéuses, ou en tout cas certains *jongleurs, jocularos*, qui divertissoient le peuple, et qu'on prétend à la fin que saint Louis abolit, par la peine qu'il y a toujours à contenir de telles gens dans les règles de l'honnêteté.

XXIV. *Troisième réflexion sur la doctrine de saint Thomas ; passage de ce saint docteur contre les bouffonneries.*

Quoi qu'il en soit, en troisième lieu, il ne faut pas croire que saint Thomas ait été capable d'approuver les bouffonneries dans la bouche des chrétiens, puisque, parmi les conditions sous lesquelles il permet les réjouissances, il exige entre autre chose, « que la gravité n'y soit pas entièrement relâchée : *Ne gravitas animæ totaliter resolvatur* ¹. » Il faudroit donc, pour tirer de saint Thomas quelque avantage, faire voir par ce saint docteur, que cette condition convienne aux bouffonneries poussées à l'extrémité dans nos théâtres, où l'on en est comme enivré, et prouver que quelque reste de gravité s'y conserve encore parmi ces excès. Mais saint Thomas est bien éloigné d'une doctrine si absurde, puisqu'au contraire dans son commentaire sur ces paroles de saint Paul : « Qu'on n'en tende point parmi vous de saleté, *turpitude* ; de paroles folles, *stultiloquium* ; de bouffonneries, *scurrilitas* ² ; » il explique ainsi ces trois mots : L'apôtre,

¹ 2. 2. q. CLXVIII, a. 2. c. — ² *Foh.* v. 4.

» dit-il ¹, exclut trois vices, *tria vitia excludit* : la sa-
 » leté, *turpitudinem* ; qui se trouve, *in tactibus turpibus*
 » et *amplexibus et osculis libidinosi*, » car c'est ainsi
 qu'il l'explique : « les folles paroles, *stultiloquium* : c'est-
 » à-dire, continue-t-il, celles qui provoquent au mal,
 » *verba provocantia ad malum*; et enfin les bouffonne-
 » ries, *scurrilitatem*; c'est-à-dire, poursuit saint Tho-
 » mas, les paroles de plaisanterie, par lesquelles on
 veut plaire aux autres; et contre lesquelles il allègue
 ces paroles de Jésus-Christ en saint Matthieu ² : « On
 » rendra compte à Dieu de toute parole oiseuse : *Id*
 » *est, verbum jocularium per quod volunt inde placere*
 » *aliis* : *De omni verbo otioso*, etc. »

Il compte donc manifestement ces trois choses
 parmi les vices, *tria vitia*, et reconnoît un vice ou une
 malice particulière dans les paroles, *par lesquelles on*
veut plaire aux autres et les faire rire, distincte de
 celle des paroles qui portent au mal; ce qui bannit ma-
 nifestement la bouffonnerie, ou, pour parler plus pré-
 cisément, la plaisanterie, du milieu des chrétiens
 comme une action légère, indécente, en tout cas, oi-
 sive, selon saint Thomas, et indigne de la gravité des
 mœurs chrétiennes.

XXV. *Quatrième, cinquième et sixième réflexion; pas-
 sage exprès de saint Thomas, et conciliation de ses
 sentiments.*

En quatrième lieu, quand il seroit vrai, ce qui n'est
 pas, que saint Thomas, à l'endroit que l'on produit
 de sa Somme ³, ait voulu parler de la comédie; soit

¹ *Comm. in Ep. ad Eph. cap. v, lect. 2.* — ² *Matth. XII. 36.* — ³ 2. 2
 CLXVIII, art. 2. c.

qu'elle ait été ou n'ait pas été en vogue de son temps, il est constant que le divertissement qu'il approuve doit être revêtu de trois qualités, dont « la première » et la principale est qu'on ne recherche point cette dé- » lection dans des actions ou des paroles malhonnêtes » ou nuisibles ; la seconde, que la gravité n'y soit pas » entièrement relâchée ; la troisième, qu'elle con- » vienne à la personne, au temps et au lieu. » Pour donc prouver quelque chose, et pour satisfaire à la première condition, d'abord il faudroit montrer, ou qu'il ne soit pas nuisible d'exciter les passions les plus dangereuses, ce qui est absurde ; ou qu'elles ne soient pas excitées par les délectables représentations qu'on en fait dans les comédies, ce qui répugne à l'expérience et à la fin même de ces représentations, comme on a vu ; ou enfin que saint Thomas ait été assez peu habile pour ne sentir pas qu'il n'y a rien de plus contagieux pour exciter les passions, particulièrement celle de l'amour, que les discours passionnés : ce qui seroit la dernière des absurdités, et la plus aisée à convaincre par les paroles de ce saint, si la chose pouvoit recevoir le moindre doute. Voilà pour ce qui regarde la première condition. Nous avons parlé de la seconde, qui regarde les bouffonneries ; et la troisième paroîtra quand nous traiterons des circonstances du temps par rapport aux fêtes et au carême.

Cela posé, nous ferons encore une cinquième réflexion sur ces paroles de saint Thomas dans la troisième objection de l'article troisième. « Si les his- » trions pousoient le jeu et le divertissement jus- » qu'à l'excès, ils seroient tous en état de péché : tous » ceux qui se serviroient de leur ministère ou leur

» donneroient quelque chose, seroient dans le péché. » Saint Thomas laisse passer ces propositions qui en effet sont incontestables, et il n'excuse ces *histrions* quels qu'ils soient, qu'en supposant que leur action, *de soi*, n'a rien de mauvais ni d'excessif, *secundum se*. Si donc il se trouve dans le fait, quel que soit cet exercice *en soi-même*, que parmi nous il est revêtu de circonstances nuisibles, il faudra demeurer d'accord, selon la règle de saint Thomas, que ceux qui y assistent, quoiqu'ils se vantent de n'en être point émus, et que peut-être ils ne le soient point sensiblement, ne laissent pas de participer au mal qui s'y fait, puisque bien certainement ils y contribuent.

Enfin en sixième lieu, encore que saint Thomas spéculativement et en général ait mis ici l'art des badadins ou des comédiens, ou en quelque sorte qu'on veuille traduire ce mot *histrion*, au rang des arts innocents, ailleurs, où il en regarde l'usage ordinaire, il le compte parmi les arts infâmes, et le gain qui en revient, parmi les gains illicites et honteux : « tels que sont, » dit-il ¹, le gain qui provient de la prostitution et du » métier d'histrion : *Quædam dicuntur malè acquisita, » quia acquiruntur ex turpi causâ, sicut de meretricio et » histrionatu, et aliis hujusmodi.* » Il n'apporte ni limitation ni tempérament à ses expressions, ni à l'horreur qu'il attire à cet infâme exercice. On voit à quoi il compare ce métier qu'il excuse ailleurs. Comment concilier ces deux passages, si ce n'est en disant que lorsqu'il l'excuse, ou si l'on veut, qu'il l'approuve, il le regarde selon une idée générale abstraite et métaphysique; mais que lorsqu'il le considère naturelle-

¹ 2. 2. q. LXXXVII, art. 2, ad 2.

ment de la manière dont on le pratique, il n'y a point d'opprobre dont il ne l'accable.

Voilà donc comment saint Thomas favorise la comédie : les deux passages de sa Somme, dont les défenseurs de cet infâme métier se font un rempart, sont renversés sur leur tête ; puisqu'il paroît clairement, en premier lieu, qu'il n'est pas certain qu'il ait parlé de la comédie ; en second lieu, que plutôt il est certain qu'il n'en a pas voulu parler ; en troisième lieu, sans difficulté et démonstrativement, que quand il auroit voulu donner quelque approbation à la comédie, *en elle-même*, spéculativement et en général, la nôtre en particulier et dans la pratique est excluse ici selon ses principes, comme elle est ailleurs absolument détestée par ses paroles expresses. Que des ignorants viennent maintenant nous opposer saint Thomas, et faire d'un si grand docteur un partisan de nos comédies.

XXVI. *Sentiment de saint Antonin.*

Après saint Thomas, le docteur qu'on nous oppose le plus, c'est saint Antonin. Mais d'abord on le falsifie en lui faisant dire ces paroles dans sa seconde partie¹ : « La comédie est un mélange de paroles et d'actions » agréables pour son divertissement ou pour celui d'autrui, etc. » On ajoute ici dans le texte le terme de *comédie* qui n'y est pas : saint Antonin parle en général *des paroles* ou *des actions divertissantes et récréatives* : ce sont les mots de ce saint, qui n'emportent nullement l'idée de la comédie, mais seulement celle ou d'une agréable conversation, ou en tout cas des

¹ S. Anton. II. part. tit. 1. cap. xxiii, § 1.

jeux innocents, « tels que sont, ajoute-t-il, la toupie » pour les enfants, le jeu de paume, le jeu de palet, la » course pour les jeunes gens, les échecs pour les » hommes faits, » et ainsi du reste, sans encore dire un seul mot de la comédie.

Il est vrai qu'en cet endroit de sa seconde partie, après un fort long discours où il condamne amplement le jeu de dés, il vient à d'autres matières; par exemple à plusieurs métiers, et enfin à celui des *histrions*¹; qu'il approuve au même sens et aux mêmes conditions que saint Thomas, qu'il allègue sans s'expliquer davantage : de sorte qu'il n'y a rien ici autre chose à lui répondre que ce qu'on a dit sur saint Thomas.

Dans sa troisième partie², il parle expressément des représentations qui étoient en vogue *de son temps*, cent cinquante ans environ après saint Thomas : *Repræsentationes quæ fiunt hodie*; pour indiquer qu'elles étoient nouvelles et introduites depuis peu : et il déclare qu'elles sont défendues en certains cas et en certaines circonstances qu'il remarque; dont l'une est, *si on y représente des choses malhonnêtes, turpia*. Nous pouvons tenir pour malhonnête tout ce qui flatte la concupiscence de la chair : et si saint Antonin n'a pas prévu le cas de nos comédies, ni les sentiments de l'amour profane dont on fait le fond de ces spectacles, c'est qu'en ce temps on songeoit à de toutes autres représentations, comme il paroît par les pièces qui nous en restent. Mais on peut voir l'esprit de saint Antonin sur ces dangereuses tendresses de nos théâtres, lorsqu'il réduit la musique « à chanter ou les louanges de

¹ *S. Anton. II. part. tit. 1, cap. XXIII, § 14.* — ² *III. part. tit. VIII, cap. IV, § 12.*

» Dieu, ou les histoires des paladins, ou d'autres choses honnêtes, en temps et lieu convenable¹. » Un si saint homme n'appelleroit jamais honnêtes les chants passionnés, puisque même sa délicatesse va si loin qu'il ne permet pas d'entendre *le chant des femmes*; parce qu'il est *périlleux*, et comme il parle, *incitativum ad lasciviam*.

On peut entendre par-là ce qu'il auroit jugé de nos opéras, et s'il auroit cru moins dangereux de voir des comédiennes jouer si passionnément le personnage d'amantes avec tous les malheureux avantages de leur sexe. Que si on ajoute à ces sentiments de saint Antonin les conditions qu'il exige dans les réjouissances, qui sont d'être « excluses du temps de la pénitence et » du carême, de ne faire pas négliger l'office divin², » et encore avec tout cela d'être si rares et *en si petite quantité*³, qu'elles tiennent dans la vie humaine le même rang que le sel dans nos nourritures ordinaires, non-seulement la Dissertation n'y sera pas appuyée, mais encore elle y sera condamnée en tous ses chefs.

XXVII. *Profanation de la sainteté des fêtes et du jeûne introduite par l'auteur; ses-paroles sur le jeûne.*

En voici deux principaux, où elle attaque manifestement les plus saintes pratiques de l'Eglise. L'un est celui où l'auteur approuve que la comédie partage avec Dieu et avec l'office divin les jours de dimanche; et l'autre où il abandonne à ce divertissement même *le temps de carême*; « encore, continue-t-il, que ce

¹ *S. Anton. III. part. tit. VIII, cap. IV, § 12.* — ² *Ibid. et II. part. tit. I, cap. XXIII, § 14.* — ³ *Ibid. § 1 et 14.*

» soit un temps consacré à la pénitence, un temps de
 » larmes et de douleurs pour les chrétiens ; un temps,
 » où, pour me servir des termes de l'Écriture, la mu-
 » sique doit être importune, et auquel le spectacle et
 » la comédie paroissent peu propres, et devroient, ce
 » semble, être défendus. » Malgré toutes ces raisons,
 qu'il semble n'avoir proposées que pour passer par-
 dessus, malgré le texte de l'Écriture dont il les sou-
 tient, il autorise l'abus de jouer les comédies durant
 ce saint temps.

XXVIII. *Doctrine de l'Écriture et de l'Église sur le jeûne.*

C'est confondre toutes les idées que l'Écriture et la tradition nous donnent du jeûne. Le jour du jeûne est si bien un jour d'affliction, que l'Écriture n'explique pas autrement le jeûne que par ce terme : *Vous affligerez vos âmes*¹, c'est-à-dire vous jeûnerez. C'est pour entrer dans cet esprit d'affliction, qu'on introduit cette pénible soustraction de la nourriture. Pendant qu'on prenoit sur le nécessaire de la vie, on n'avoit garde de songer à donner dans le superflu : au contraire, on joignoit au jeûne tout ce qu'il y a d'affligeant et de mortifiant, le sac, la cendre, les pleurs ; parce que c'étoit *un temps d'expiation et de propitiation pour ses péchés* ; où il falloit être affligé et non pas se réjouir.

Le jeûne a encore un caractère particulier dans le nouveau Testament, puisqu'il est une expression de la douleur de l'Église dans le temps qu'elle aura perdu son époux : conformément à cette parole de Jésus-

¹ *Levit. xvi. 29 et seq. xxiii. 29. Num. xxix. 7. xxx. 14.*

Christ même ¹: « Les amis de l'Époux ne peuvent pas » s'affliger pendant que l'Époux est avec eux : il viendra » un temps que l'Époux leur sera ôté, et alors ils jeûneront. » Il met ensemble l'affliction et le jeûne; et l'un et l'autre selon lui sont le caractère des jours où l'Église pleure la mort et l'absence de Jésus-Christ. Les saints Pères expliquent aussi que c'est pour cette raison, qu'approchant le temps de sa passion et dans le dessein de s'y préparer, on célébroit le jeûne le plus solennel, qui est celui du carême. Pendant ce temps consacré à la pénitence et à la mémoire de la passion de Jésus-Christ, toutes les réjouissances sont interdites : de tout temps, on s'est abstenu d'y célébrer des mariages ²; et pour peu qu'on soit versé dans la discipline, on en sait toutes les raisons. Il ne faut pas s'étonner que durant ce temps on défende spécialement les spectacles : quand ils seroient innocents, on voit bien que cette marque de la joie publique ne conviendrait pas avec le deuil solennel de toute l'Église : loin de permettre les plaisirs et les réjouissances profanes, elle s'abstenoit des saintes réjouissances, et il étoit défendu d'y célébrer les natiuités des saints ³; parce qu'on ne pouvoit les célébrer qu'avec une démonstration de la joie publique. Cet esprit se conserve encore dans l'Église, comme le savent et l'expliquent ceux qui en entendent les rites. C'est encore dans le même esprit qu'on ne jeûne point le dimanche, ni durant le temps d'entre Pâques et la Pentecôte; parce que ce sont des jours destinés à une sainte réjouissance, où l'on chante l'*Alleluia*, qui est la figure du cantique

¹ *Matth.* ix. 15. — ² *Conc. Laodic. can.* 52, *tom. Conc. col.* 1506. — ³ *Ibid. can.* 51.

et de la joie du siècle futur. Si le jeûne ne convient pas au temps d'une sainte joie, doit-on l'allier avec les réjouissances profanes, quand d'ailleurs elles seroient permises? convient-il d'entendre alors, ou des bouffons dont les discours éteignent l'esprit de componction, ou des comédies qui vous remplissent la tête de plaisirs vains et mondains, quand ils seroient innocents?

XXIX. *Nouvel abus de la doctrine de saint Thomas.*

Malgré ces saintes traditions, et malgré encore le passage exprès que l'auteur produit *pour exclure la musique des jours de deuil*¹, il permet les comédies *dans tout le carême*. Il ne mériteroit pas d'être seulement écouté, s'il ne nous donnoit encore une fois saint Thomas pour garant de ses erreurs. Après donc avoir proposé toutes les raisons qu'il a sues pour bannir la comédie du carême : « Je réponds à cela, dit-il, » avec les propres paroles de saint Thomas, » et il cite un article de ce saint docteur sur les Sentences², qui est le même que nous avons allégué pour un autre sujet³.

Mais d'abord, il est certain qu'il ne s'y agit point du carême, dont il n'y a pas un mot dans tout cet endroit; mais quand on voudroit, comme il est juste, étendre au carême, jusqu'à un certain degré, ce que propose ce saint docteur en général sur l'état des pénitents, il n'y auroit rien qui ne fût contraire à la prétention de notre auteur.

Saint Thomas traite ici trois questions, dont les deux premières appartiennent au sujet des jeux : dans l'une

¹ *Eccli.* xxii. 6. — ² *In 4. dist.* xvi. q. iv, art. 2, *in corp.* — ³ Ci-dessus n. 23.

il parle des jeux en général ; dans l'autre il vient aux spectacles. En parlant des jeux en général , et sans encore entrer dans ce qui regarde les spectacles, il défend aux pénitents de s'abandonner dans leur particulier aux jeux réjouissants , parce que « la pénitence demande » des pleurs et non pas des réjouissances¹ : » et tout ce qu'il leur permet , « est d'user modérément de quelques jeux, en tant qu'ils relâchent l'esprit et entretiennent la société entre ceux avec qui ils ont à vivre ; » ce qui ne dit rien encore , et se réduit , comme on voit , à bien peu de choses. Mais dans la seconde question , où il s'agit en particulier des spectacles , il décide nettement que les pénitents les doivent éviter : *Spectacula vitanda pœnitenti*² : et non - seulement ceux qui sont mauvais de leur nature , dont ils doivent s'abstenir plus que les autres : mais encore ceux qui sont utiles et nécessaires à la vie , parmi lesquels il range la chasse.

On sait sur ce sujet la sévérité de l'ancienne discipline, dont il est bon en tout temps de se souvenir. Elle interdisoit aux pénitents tous les exercices qui dissipent l'esprit ; et cette règle étoit si bien établie , qu'encore au treizième siècle saint Thomas , comme on voit , n'en relâche rien. Parmi les sermons de saint Ambroise on en trouve un de saint Césaire , archevêque d'Arles , où il répète trois ou quatre fois que celui « qui chasse pendant le carême , *horum quadraginta dierum curriculo* , ne jeûne pas ; encore , pour » suit-il , qu'il pousse son jeûne jusqu'au soir , » selon la coutume constante de ce temps-là : « il pouvoit bien » avoir mangé plus tard ; mais cependant il n'aura

¹ In 4 dist. xvi. ad q. 1, c. — ² Ad 2, q. ead.

» point jeûné, au Seigneur : *Potes videri tardiùs te re-
 » fecisse, non tamen Domino jejunasse* ¹. » Ce saint
 écrivoit à la fin du sixième siècle. Dans le neuvième
 le grand pape Nicolas I impose encore aux Bulgares,
 qui le consultoient, la même observance ², selon la
 tradition des siècles précédents. Cette sévérité venoit
 de l'ancienne discipline des pénitents, qu'on étendoit,
 comme on voit, jusqu'au carême, où toute l'Eglise
 se mettoit en pénitence; et de peur qu'on ne s'imagine
 que cette discipline des pénitents fût excessive ou dé-
 raisonnable, saint Thomas l'appuie de cette raison :
 que ces spectacles et ces exercices « empêchent la ré-
 » collection des pénitents, et que leur état étant un
 » état de peine, l'Eglise a droit de leur retrancher par
 » la pénitence même des choses utiles, mais qui ne
 » leur sont pas propres ³; » sans y apporter d'autre
 exception que *le cas de nécessité : Ubi necessitas expos-
 cit*; comme seroit dans la chasse s'il en falloit vivre :
 tout cela conformément aux canons, à la doctrine des
 saints, et au Maître des Sentences ⁴. Par toutes ces au-
 torités, après avoir *modéré* les divertissemens qu'un
 pénitent peut se permettre en particulier pour le re-
 lâchement de l'esprit et la société, il lui défend tous
 les spectacles publics et tous les exercices qui dissipent;
 cependant le dissertateur trouve en cet en-
 droit, qu'on peut entendre la comédie *tout le carême*
 (ce sont ses mots), sans que cela répugne à l'es-
 prit de gémissement et de pénitence dont l'Eglise
 y fait profession publique : et voilà ce qu'il ap-

¹ *Ambr. in ant. edit. serm. xxxiii; nunc in Append. Op. S. Aug. serm. cxlvi; tom. v, col. 257.* — ² *Resp. ad consult. Bulg. cap. xliv; tom. viii Conc. col. 533.* — ³ *Ubi sup. ad 2.* — ⁴ *Mag. 4. dist. xvi.*

pelle répondre, *avec les propres paroles de saint Thomas.*

Le même saint parle encore de cette matière dans la question de la Somme que nous avons déjà tant citée, article quatrième ¹, où il demande s'il peut y avoir quelque péché dans le défaut du jeu : c'est-à-dire en rejetant tout ce qui relâche ou divertit l'esprit ; car c'est là ce qu'il appelle jeu : et il se fait d'abord cette objection², qu'il semble qu'en cette matière « on ne puisse pécher » par défaut, puisqu'on ne prescrit point de péché » au pénitent à qui pourtant on interdit tout jeu : » conformément à un passage d'un livre qu'on attribuoit alors à saint Augustin ³, où il est porté « que le pénitent se doit abstenir des jeux et des spectacles du » siècle, s'il veut obtenir la grâce d'une entière rémission de ses péchés. » Ce passage étoit dans le texte du Maître des Sentences ⁴, et la doctrine en passoit pour indubitable, parce qu'elle étoit conforme à tous les canons. Saint Thomas répond aussi « que les pleurs » sont ordonnés au pénitent ; et c'est pourquoi le jeu » lui est interdit, parce que la raison demande qu'il lui » soit diminué. » C'est toute la restriction qu'il apporte ici, laquelle ne regarde point les jeux publics, puisqu'il ne retranche rien de la défense des spectacles, qu'il laisse par conséquent en son entier, comme portée expressément par tous les canons où il est parlé de la pénitence, ainsi qu'il l'a reconnu dans le passage qu'on vient de voir sur les Sentences.

Qu'on ne fasse donc point ce tort à saint Thomas,

¹ 2. 2. q. CLXVIII, art. 4. — ² Object. 1. — ³ Lib. de ver. et fal. pœnit. c. xv. n. 31. Op. S. Aug. in App. tom. VI, col. 239. — ⁴ Lib. IV, dist. XVI.

de le faire auteur d'un si visible relâchement de la discipline : c'est assez de l'avoir fait , sans qu'il y pensât , le défenseur de la comédie ; sans encore lui faire dire qu'on la peut jouer dans le carême , quoiqu'il n'y ait pas un seul mot dans tous ses ouvrages qui tende à cela de près ou de loin ; et qu'au contraire il ait enseigné si expressément que les spectacles publics répugnent à l'esprit de pénitence que l'Eglise veut renouveler dans le carême.

XXX. Profanation du dimanche ; étrange explication du précepte de la sanctification des fêtes.

Pour ce qui regarde les dimanches , notre auteur commence par cette remarque : « que les saints jours » nous sont donnés non-seulement pour les sanctifier , et pour vaquer plus qu'aux autres au service de Dieu , mais encore pour prendre du repos à l'exemple de Dieu même : » d'où il conclut « que le plaisir étant le repos de l'homme , » selon saint Thomas , il peut prendre au jour du dimanche celui de la comédie , pourvu que ce soit après l'office achevé : à quoi il tâche encore de tirer saint Thomas , qui premièrement ne dit rien de ce qu'il lui fait dire ; et secondement , quand il le diroit , on n'en pourroit rien conclure pour la comédie , qui est le sujet dont il s'agit.

J'aurois tort de m'arrêter davantage à réfuter un auteur qui n'entend pas ce qu'il lit ; mais il faut d'autant moins souffrir ses profanations sur l'Ecriture et sur le repos de Dieu , qu'elles tendent à renverser le

précepte de la sanctification du sabbat. Il est donc vrai que nous lisons ces paroles dans l'Exode¹ : « Vous » travaillerez durant six jours ; le septième vous cesserez votre travail, afin que votre bœuf et votre âne, » et en leur figure, tous ceux dont le travail est continu, « se reposent, et que le fils de votre esclave et » l'étranger se relâchent. » Nous pouvons dire ici avec saint Paul² : « Est-ce que Dieu a soin des bœufs ? » *Numquid de bobus cura est Deo ?* » Non sans doute, il n'en a pas soin pour faire un précepte exprès de leur repos ; mais sa bonté paternelle, qui *sauve les hommes et les animaux*, comme dit David³, pourvoit au soulagement même des bêtes, afin que les hommes apprennent, par cet exemple, à ne point accabler leurs semblables de travaux : ou bien c'est que cette bonté s'étend jusqu'à prendre soin de nos corps, et jusqu'à les soulager dans un travail qui nous est commun avec les animaux ; en sorte que ce repos du genre humain est un second motif moins principal de l'institution du sabbat. Conclure de là que les jeux et encore les jeux publics aient été permis à l'ancien peuple, c'est tellement en ignorer la constitution et les coutumes, qu'on ne doit répondre que par le mépris à de si pitoyables conséquences. Le repos de l'ancien peuple consistoit à se relâcher de son travail pour méditer la loi de Dieu, et s'occuper de son service. Rechercher son plaisir et encore un plaisir d'une aussi grande dissipation que celui de la comédie, quand on auroit songé alors à de semblables divertissements, eût été une profanation manifeste du saint jour. Isaïe y est exprès, puisque Dieu y reproche aux Juifs trois à

¹ Exod. xxiii. 12. — ² I. Cor. ix. 9. — ³ Ps. xxxv. 7.

quatre fois ¹, *d'avoir fait leur volonté*, d'avoir cherché leur plaisir *en son saint jour* ; d'avoir regardé le sabbat *comme un jour de délices*, ou comme un jour *d'ostentation et de gloire* humaine : il leur montre la délectation qu'il falloit chercher en ce jour : « Vous vous » délecterez, dit-il², dans le Seigneur. » D'autres le tournent d'une autre manière, mais qui va toujours à même fin, puisqu'il demeure pour assuré que les délices et la gloire du sabbat est de mettre son plaisir en Dieu : et maintenant on nous vient donner le plaisir de la comédie, où les sens sont si émus, comme une imitation du repos de Dieu et une partie du repos qu'il a établi. Mais laissons les raisonnements aussi foibles que profanes de cet autheur : quiconque voudra défendre les comédies du dimanche par ces raisonnements ou par d'autres, quels qu'ils soient, qu'il nous dise quel privilège a le métier de la comédie par-dessus les autres, pour avoir droit d'occuper le jour du Seigneur, ou de s'en approprier une partie ? est-ce un art plus libéral ou plus favorable que la peinture et que la sculpture, pour ne point parler des autres ouvrages plus nécessaires à la vie ? Les comédiens ne vivent-ils pas de ce travail odieux ? et comment peut-on excuser ceux qui les font travailler, en leur donnant le salaire de leur ouvrage ? En vérité on pousse trop loin la licence : les commandements de Dieu, et en particulier celui qui regarde la sanctification des fêtes, sont trop oubliés, et bientôt le jour du Seigneur sera moins à lui que tous les autres ; tant on cherche d'explication pour l'abandonner à l'inutilité et au plaisir !

¹ *Is.* LVIII. 13. — ² *Ibid.* 14.

Après cela, je ne daignerois répondre à la vaine excuse qu'on fournit à la comédie dans les jours de fête, sous prétexte qu'elle ne commence qu'après l'office, et comme dit notre auteur, *lorsque les églises sont fermées*. Qui empêchera que par la même raison l'on ne permette les autres ouvrages, sans doute plus favorables et plus nécessaires? Qui a introduit ce retranchement du saint jour, et pourquoi n'aura-t-il pas ses vingt-quatre heures comme les autres? J'avoue qu'il y a des jeux que l'Eglise même ne défend absolument que durant l'office; mais la comédie ne fut jamais de ce nombre. La discipline est constante sur ce sujet jusqu'aux derniers temps; et le concile de Reims sur la fin du siècle passé, au titre *des Fêtes*, après avoir nommé au chapitre III certains jeux qu'on ne doit permettre tout au plus qu'après l'office, met ensuite au chapitre VI, dans un rang entièrement séparé, « celui du théâtre qui souille l'honnêteté et la » sainteté de l'Eglise; » comme absolument défendu dans les saints jours. Saint Charles avoit prononcé de même : tous les canons anciens et modernes parlent ainsi sans restriction. Saint Thomas, qu'on ne cesse de nous alléguer pour autoriser la licence, exige¹, comme on a vu², pour une des conditions des divertissemens innocents, *que le temps en soit convenable* : pourquoi, si ce n'est pour nous faire entendre qu'il y en a qu'il faut exclure des saints jours, quand ils seroient permis d'ailleurs? Au reste, on ne doit pas demander des passages exprès de ce saint docteur, ou des autres, contre cet indigne partage qu'on fait des jours saints : ils n'avoient garde de reprendre dans

¹ 2. 2. q. CLXVIII, art. 2. — ² Ci-dessus, n. 25.

leurs temps ce qui étoit inouï , ni de prévoir une profanation du dimanche , qui est si nouvelle que nos pères l'ont vu commencer. Que sert donc de nous alléguer un mauvais usage , contre lequel tous les canons réclament ? Il ne faut pas croire que tout ce qu'on tolère à cause de la dureté des cœurs , devienne permis ; ou que tout ce que la police humaine est obligée d'épargner , passe de même au jugement de Dieu. Après tout , que sert aux comédiens et à ceux qui les écoutent , qu'on leur laisse libre le temps de l'office ? y assistent-ils davantage ? ceux qui fréquentent les théâtres songent-ils seulement qu'il y a des vêpres ? en connoît-on beaucoup qui , affectionnés au sermon et à l'office de la paroisse , après les avoir ouïs , aillent perdre à la comédie , dans une si grande effusion d'une joie mondaine , l'esprit de recueillement et de componction , que la parole de Dieu et ses louanges auront excité ? Disons donc que les comédies ne sont pas faites pour ceux qui savent sanctifier les fêtes dans le vrai esprit du christianisme , et assister sérieusement à l'office de l'Eglise.

XXXI. Réflexions sur la vertu qu'Aristote et saint Thomas après lui ont appelée , Eutrapélie ; Aristote est combattu par saint Chrysostôme sur un passage de saint Paul.

Après avoir purgé la doctrine de saint Thomas des excès dont on la chargeoit , à la fin il faut avouer , avec le respect qui est dû à un si grand homme , qu'il semble s'être un peu éloigné , je ne dirai pas des sentiments dans le fond , mais plutôt des expressions des

anciens Pères sur le sujet des divertissemens. Cette discussion ne nous sera pas inutile, puisqu'elle nous fournira des principes pour juger des pièces comiques, et en général de tous les discours qui font rire. Je dirai donc, avant toutes choses, que je ne sais aucun des anciens qui, bien éloigné de ranger les plaisanteries sous quelque acte de vertu, ne les ait regardées comme vicieuses, quoique non toujours criminelles, ni capables de damner les hommes. Le moindre mal qu'ils y trouvent, c'est leur inutilité qui les met au rang *des paroles oiseuses*, dont Jésus-Christ nous enseigne, *qu'il faudra rendre compte au jour du jugement*¹. Quelle que soit la sévérité qu'on verra dans les saints docteurs, elle sera toujours au-dessous de celle de Jésus-Christ, qui soumet à un jugement si rigoureux, non pas les paroles mauvaises, mais les paroles inutiles. Il ne faudra donc pas s'étonner d'entendre blâmer aux Pères la plaisanterie. Pour la vertu d'*eutrapelie*, que saint Thomas a prise d'Aristote, il faut avouer qu'ils ne l'ont guère connue. Les traducteurs ont tourné ce mot grec *eutrapelie*, urbanité, politesse; *urbanitas* : selon l'esprit d'Aristote, on le peut traduire, plaisanterie, raillerie; et pour tout comprendre, agrément ou vivacité de conversation, accompagné de discours plaisants; pour mieux dire, de mots qui font rire. Car c'est ainsi qu'il s'en explique en termes formels, quand il parle de cette vertu dans ses Morales². Elle est si mince que le même nom que lui donne ce philosophe, saint Paul le donne à un vice qui est celui que notre Vulgate a traduit *scurrilitas*, qu'on peut tourner, selon les Pères, par un

¹ *Matt.* XII. 36. — ² *De Mor. lib.* IV, *cap.* XIV.

terme plus général, plaisanterie, art de faire rire; ou, si l'on veut, bouffonnerie : saint Paul l'appelle *ευτραπεία*, *eutrapelia*¹, et le joint aux paroles sales ou déshonnêtes, et aux paroles folles : *turpitude*, *stultiloquium*. Ainsi donc, selon cet apôtre, les trois mauvais caractères du discours, c'est d'être déshonnête, ou d'être fou, léger, inconsidéré, ou d'être plaisant et bouffon, si on le veut ainsi traduire : car tous ces mots ont des sens qu'il est malaisé d'expliquer par des paroles précises. Et remarquez que saint Paul nomme un tel discours de son plus beau nom : car il pouvoit l'appeler *βωμολοχία* (*homolochia*), qui est le mot propre que donnent les Grecs, et qu'Aristote a donné lui-même à la bouffonnerie, *scurrilitas*². Mais saint Paul, après avoir pris la plaisanterie sous la plus belle apparence, et l'avoir nommée de son plus beau nom, la range parmi les vices : non qu'il soit peut-être entièrement défendu d'être quelquefois plaisant ; mais c'est qu'il est malhonnête de l'être toujours, et comme de profession. Saint Thomas, qui n'étoit pas attentif au grec, n'a pu faire cette réflexion sur l'expression de saint Paul ; mais elle n'a pas échappé à saint Chrysostôme, qui a bien su décider, que le terme d'*eutrapelos* signifie un homme qui se tourne aisément de tous côtés³ : qui est aussi l'étymologie qu'Aristote donne à ce mot ; mais ce philosophe le prend en bonne part, au lieu que saint Chrysostôme regarde la mobilité de cet homme qui se revêt de toutes sortes de formes pour divertir le monde, ou le faire rire, comme un caractère de légèreté qui n'est pas digne d'un chrétien⁴.

¹ Eph. v. 4. — ² Ibid. — ³ Hom. vi in Matt. n. 7 ; tom. VIII, pag. 99. — Hom. xvii in Ep. ad Eph. n. 3 ; tom. XI, pag. 125. — ⁴ Chrysost. ubi sup.

C'est ce qu'il répète cent fois, et il le prouve par saint Paul, qui dit *que ces choses ne conviennent pas*. Car, où la Vulgate a traduit : *Scurrilitas quæ ad rem non pertinet*, en rapportant ces derniers mots à la seule plaisanterie ; le grec porte que *toutes ces choses*, dont l'apôtre vient de parler, *ne conviennent pas* ; et c'étoit ainsi que portoit anciennement la Vulgate, comme il paroît par saint Jérôme, qui y lit, *non pertinet*. Quoi qu'il en soit, saint Chrysostôme explique que ces trois sortes de discours, le déshonnête, celui qui est fou, et celui qui est plaisant ou qui fait rire, *ne conviennent pas* à un chrétien : et il explique, *qu'ils ne nous regardent point* ; qu'ils ne sont point de notre état, ni de la vocation du christianisme. Il comprend sous ces discours qui ne conviennent pas à un chrétien, même ceux qu'on appeloit parmi les Grecs et les Latins *ἀσθητικά urbana* : par où ils expliquoient les plaisanteries les plus polies. « Que vous servent, dit-il, ces politesses, » *asteia* ; si ce n'est que vous faites rire ? » Et un peu après : « Toutes ces choses qui ne nous sont d'aucun » usage, et dont nous n'avons que faire, ne sont point » de notre état. Qu'il n'y ait donc point parmi nous » de parole oïseuse : » où il fait une allusion manifeste à la sentence de Jésus-Christ qui défend *la parole oïseuse ou inutile*¹. Ce Père fait voir les suites fâcheuses de ces inutilités, et ne cesse de répéter que les discours *qui font rire*, quelque polis qu'ils semblent d'ailleurs, *asteia*, sont indignes des chrétiens, s'étonnant même, et déplorant *qu'on ait pu les attribuer à une vertu*². Il est clair qu'il en veut à Aristote, qui est le seul, où l'on trouve cette vertu que saint Chrysostôme ne vouloit pas

¹ *Matt. XII. 36.* — ² *Ibid.*

reconnoître. On a déjà vu que c'est d'Aristote que ce Père a pris l'étymologie de l'*eutrapélie* : ainsi, en toutes manières, il le regardoit dans cette homélie ; et ceux qui connoissent le génie de saint Chrysostôme, dont tous les discours sont remplis d'une érudition cachée sur les anciens philosophes, qu'il a coutume de reprendre sans les nommer, n'en douteront pas. Voilà donc ce qu'il a pensé de la vertu d'*eutrapélie* peu connue des chrétiens de ces premiers temps. Théophylacte et Oécuménien¹ ne font que l'abrégé selon leur coutume, et n'adoucisent par aucun endroit la doctrine de leur maître.

XXXII. *Passages de saint Ambroise et de saint Jérôme sur les discours qui font rire.*

Les Latins ne sont pas moins sévères. Saint Thomas cite un passage de saint Ambroise, qu'il a peine à concilier avec Aristote. Il est tiré de son livre des *Offices*², où ce Père traite à peu près les mêmes matières que Cicéron a traitées dans le livre de même titre, où ayant trouvé les préceptes que donne cet orateur, et les autres philosophes *du siècle, sæculares viri*, sur ce qu'on appelle *joca*, railleries et plaisanteries, mots qui font rire ; commence par observer qu'il « n'a rien à dire » sur cette partie des préceptes et de la doctrine des » gens du siècle ; *de jocandi disciplinâ* : C'est un lieu, » dit-il, à passer pour nous, *nobis prætereunda* ; » et qui ne regarde pas les chrétiens : parce qu'encore, continue-t-il, qu'il y « ait quelquefois des plaisanteries » honnêtes et agréables : *Licet interdum joca honesta*

¹ *In Epist. ad Eph. cap. v.* — ² *De Off. Minist. lib. 1, cap. xxiii, n. 102, tom. II, col. 28, 29.*

» *ac suavia sint* ; ils sont contraires à la règle de l'Eglise :
 » *Ab ecclesiasticâ abhorrent regulâ* : » à cause, dit-il, « que
 » nous ne pouvons pratiquer ce que nous ne trouvons
 » point dans les Ecritures : *Quæ in Scripturis sanctis non*
 » *reperimus, ea quemadmodum usurpare possumus ?* »
 En effet, il est bien certain qu'on ne voit dans les saints
 Livres aucune approbation ni aucun exemple autorisé
 de ces discours qui font rire ; en sorte que saint Am-
 broise, après avoir rapporté ces paroles de Notre-Sei-
 gneur : *Malheur à vous qui riez*, s'étonne que les chré-
 tiens puissent « chercher des sujets de rire : *Et nos*
 » *ridendi materiam requirimus, ut hîc ridentes illic flea-*
 » *mus ?* » où l'on pourroit remarquer, qu'il défend
 plutôt de les chercher avec soin, que de s'en laisser
 récréer quand on les trouve ; mais cependant il con-
 clut « qu'il faut éviter non-seulement les plaisanteries
 » excessives, mais encore toute sorte de plaisanteries :
 » *Non solum profusos, sed omnes etiam jocos declinan-*
 » *dos arbitror* ; » ce qui montre que l'honnêteté qu'il
 leur attribue est une honnêteté selon le monde, qui
 n'a aucune approbation dans les Ecritures, et qui dans
 le fond, comme il dit, est opposée à la règle.

Saint Thomas, pour adoucir ce passage si contraire
 à l'*eutrapélie* d'Aristote, dit que ce Père a voulu ex-
 clure la plaisanterie, non point de la conversation,
 mais seulement *de la doctrine sacrée, à doctrinâ sacrâ* :
 par où il entend toujours ou l'Ecriture, ou la prédi-
 cation ; ou la théologie ; comme si ce n'étoit qu'en de
 tels sujets que la plaisanterie fût défendue : mais on a
 pu voir que ce n'est pas cette question que saint Am-
 broise propose, et on sait d'ailleurs que par des rai-

1 2. 2. g. CLXVIII, art. 2, ad 1.

sons qui ne blessent pas le profond savoir de saint Thomas, il ne faut pas toujours attendre de lui une si exacte interprétation des passages des saints Pères, surtout quand il entreprend de les accorder avec Aristote, dont il est sans doute qu'ils ne prenoient pas les idées.

On pourroit conjecturer avec un peu plus de vraisemblance, que saint Ambroise ne regardoit en ce lieu que les ecclésiastiques, conformément au titre du livre rétabli dans l'édition des Bénédictins en cette forme : *De Officiis Ministrorum*. Mais les paroles de ce Père sont générales ; ses preuves portent également contre tous les chrétiens, dont il explique par tout son livre les devoirs communs. Il est vrai que de temps en temps, et deux ou trois fois, il fait remarquer aux ministres de l'autel, que ce qu'il propose à tous les fidèles les oblige plus que tous les autres : mais cela, loin de décharger le reste des chrétiens, les charge plutôt ; et il est clair, tant par les paroles de saint Ambroise, qu'en général par l'analogie de la doctrine des saints, qu'ils rejettent sans restriction les plaisanteries.

Si on trouve ces discours des saints Pères excessifs et trop rigoureux, saint Jérôme y apporte un tempérament sur l'Épître aux Ephésiens, où expliquant ces deux vices marqués par saint Paul : *stultiloquium, scurrilitas*, il dit que le premier, c'est-à-dire, le discours insensé, « est un discours qui n'a aucun sens, ni rien » qui soit digne d'un cœur humain ; mais que la plaisanterie, *scurrilitas*, se fait de dessein prémédité, lorsqu'on cherche, pour faire rire, des discours polis, ou rustiques, ou malhonnêtes, ou plaisants : *vel urbana, vel rustica, vel turpia, vel faceta* ; qui est, dit-il, ce que nous appelons plaisanterie, *jocularitas* :

» mais celle-ci, poursuit-il, doit être hennie entièrement des discours des saints, » c'est-à-dire, comme il l'explique des chrétiens, « à qui, dit-il, il convient » plutôt de pleurer que de rire¹. »

Il se fait pourtant ensuite cette objection, que « c'est » une doctrine qui paroît cruelle, de n'avoir aucun » égard à la fragilité humaine, et de damner les hommes pour des choses qu'on dira pour rire : *Cùm etiam per jocum nos dicta damnarent* : » à quoi il répond, que si l'on n'est pas damné pour cela, « on n'aura point » dans le ciel le degré de gloire où l'on seroit parvenu » si l'on n'avoit point de tels vices. » Ce sont donc des vices, des péchés du moins véniels ; ce qui est toujours bien éloigné d'Aristote, qui en a fait des actions de vertu ; qui range parmi *les vices*, et qui appelle « dureté » et rusticité de ne savoir pas faire rire, et encore de » blâmer ceux qui le peuvent faire². » Platon supposoit, au contraire, qu'un homme sage avoit honte de » faire rire³. » Aristote vouloit toujours raffiner sur lui, et accommoder les vertus aux opinions communes et à la coutume.

Encore que les saints Pères n'approuvassent point qu'on fit rire⁴, ils reçoivent pourtant dans le discours *la douceur, les agréments, les grâces*, et un certain sel de sagesse dont parle saint Paul⁵, qui fait que l'on plaît à ceux qui écoutent. Que si saint Thomas par l'autorité d'Aristote, dont on avoit peine à se départir en son temps, semble peut-être pousser un peu plus avant dans sa Somme la liberté des plaisanteries ; il y réduit

¹ *Lib. III in Epist. ad Eph. c. v, tom. IV, col. 380.* — ² *De Mor. lib. IV, cap. XIV.* — ³ *De Rep. lib. X.* — ⁴ *Ambr. ibid. Hier. ibid. Basil. Constitut. mon. cap. XII, tom. II, pag. 557.* — ⁵ *Col. IV.*

néanmoins ces « sortes de délectations à être rares dans » la vie ; où, dit-il¹, selon Aristote, il faut peu de délectation, comme peu de sel dans les viandes par manière d'assaisonnement ; » et il exclut tout « ce qui » relâche entièrement la gravité, » comme on a vu dans sa Somme même, et dans son Commentaire sur saint Paul, où il paroît revenir plus précisément aux expressions des saints Pères, il met avec eux la plaisanterie au nombre des vices repris par cet apôtre.

XXXIII. Passages de saint Basile sur le sérieux de la vie chrétienne

Il étoit ordinaire aux Pères de prendre à la lettre la parole de Notre - Seigneur : *Malheur à vous qui riez, car vous pleurerez*. Saint Basile, qui en a conclu qu'il n'est permis de rire « en aucune sorte ; οὐ ἐπιτε » καθόλου : quand ce ne seroit qu'à cause de la multitude de ceux qui outragent Dieu en méprisant sa » Ici², » tempère cette sentence³ par celle-ci de l'Écclésiastique⁴ : « Le fou éclate en riant, mais le sage rit » à peine à petit bruit, » et d'une bouche timide. Conformément à cette sentence, il permet, avec Salomon, « d'égayer un peu le visage par un modeste souris ; » mais pour ce qui est de ces grands éclats « et de ces » secousses du corps, qui tiennent de la convulsion ; » selon lui, elles ne sont pas d'un homme vertueux, » et qui se possède lui-même. » Ce qu'il inculque souvent⁵, comme une des obligations du christianisme.

¹ 2. 2. 9. CLXVIII, art. 4, corp. — ² Reg. brev. int. XXXI, tom. II, pag. 425. — ³ Reg. fus. interr. XVII ; tom. II, pag. 360. — ⁴ Eccli. XXI. 23. — ⁵ Constit. mon. cap. XII ; sup. Epist. XXII, col. 411, n. IV, tom. III, pag. 99.

S'il faut pousser ces maximes à toute rigueur et dans tous les cas, ou s'il est permis quelquefois d'en adoucir la sévérité, nul homme ne doit entreprendre de le décider par son propre esprit. Dieu, qui sait la valeur des biens qu'il nous promet, et les secours qu'il nous donne pour y parvenir, sait aussi à quel prix il les doit mettre. Il ne faut pas du moins que nos faiblesses nous empêchent de reconnoître la sainte rigueur de sa loi, ni d'envisager le maintien austère de la vertu chrétienne : au contraire, il faut toujours voir la vérité toute entière, afin de reconnoître de quoi nous avons à nous humilier, et où nous sommes obligés de tendre. On ne peut pousser plus loin l'obligation d'un chrétien, que fait saint Basile sur cette parole de Notre-Seigneur : « On rendra compte au jugement » d'une parole inutile¹ : » lorsque demandant ce que c'est que cette parole appelée par le Fils de Dieu à un si sévère jugement ; il répond² que « toute parole qui » ne se rapporte pas à l'utilité que nous devons » chercher en Notre - Seigneur, est de ce genre ; et, » continue-t-il, le péril de proférer de telles paroles » est si grand, qu'un discours qui seroit bon de soi, » mais qu'on ne rapporteroit pas à l'édification de sa » foi, n'est pas exempt de péril, sous prétexte du bien » qu'il contient ; mais que dès là qu'il ne tend pas à édifier le prochain, il afflige le Saint-Esprit : » ce qu'il prouve par un passage de l'Épître aux Ephésiens. « Or, conclut-il, quel besoin de dire : quel mal c'est » d'affliger le Saint-Esprit ? »

Partout ailleurs il confirme la même doctrine³, et

¹ *Matt.* XII. 36. — ² *Reg. brev. int.* XXIII, tom. II, pag. 423. — ³ *Epist.* XXI. *Constit. mon. cap.* XII, *ubi sup.*

il ne faut pas s'imaginer qu'il ne parle que pour les moines ; puisqu'au contraire , et ses paroles et ses preuves et tout l'esprit de ses discours démontrent qu'il veut proposer les obligations communes du christianisme, comme étant d'autant plus celles des moines, qu'un moine n'est autre chose qu'un chrétien qui s'est retiré du monde pour accomplir tous les devoirs de la religion chrétienne.

Que si l'on dit qu'en tous cas les défauts que reprend ici saint Basile sont des péchés véniels , et que pour cela on les appelle petits péchés ; ce Père ne souffrira pas ce discours à un chrétien. « Il n'y a point , » dit-il ¹ , de petit péché : le grand péché est toujours » celui que nous commettons , parce que c'est celui- » là qui nous surmonte , et le petit est celui que nous » surmontons. » Et encore qu'il soit véritable en un sens de comparaison, qu'il y a de petits péchés , le fidèle ne sait jamais avec certitude jusqu'à quel point ils sont aggravés par le violent attachement d'un cœur qui s'y livre , et il doit toujours trembler à cette sentence du Sage : « Qui méprise les petites choses , » tombe peu à peu ². »

XXXIV. *Conséquence de la doctrine précédente.*

Par tous ces principes des saints Pères , sans examiner le degré de mal qu'il y a dans la comédie , ce qui dépend des circonstances particulières , on voit qu'il la faut ranger parmi les choses les plus dangereuses ; et en particulier on peut juger si les Pères , ou les saints docteurs qui les ont suivis , et saint Thomas

¹ *Reg. brev. int.* CCXCIII, tom. II, p. 518. — ² *Eccli.* XIX. 2.

comme les autres , avec les règles sévères qu'on vient d'entendre de leur bouche , auroient pu souffrir les bouffonneries de nos théâtres , ni qu'un chrétien y fit le ridicule personnage de plaisant. Aussi ne peut-on pas croire qu'il se trouve jamais un homme sage qui n'accorde facilement du moins, que d'être bouffon de profession , ne convient pas à un homme grave , tel qu'est sans doute un disciple de Jésus-Christ. Mais dès que vous aurez fait ce pas, saint Chrysostôme retombera sur vous avec une étrange force, en vous disant : C'est pour vous qu'un chrétien se fait bouffon ; c'est pour vous qu'il renonce à la dignité du nom qu'il porte : « Otez les auditeurs, vous ôterez les ac- » teurs » : s'il est si beau « d'être plaisant sur un » théâtre, que n'ouvrez-vous cette porte aux gens » libres ¹ ? » nous dirions maintenant aux honnêtes » gens : « Quelle beauté dans un art où l'on ne peut » exceller sans honte ? » et le reste.

Saint Thomas, comme on a vu, marche sur ses pas ; et s'il a un peu plus suivi les idées, ou si vous voulez les locutions d'Aristote ; dans le fond il ne s'est éloigné en rien de la régularité des saints Pères

XXXV. Conclusion de tout ce discours.

Cela posé, il est inutile d'examiner les sentiments des autres docteurs. Après tout, j'avouerai sans peine, qu'après s'être long-temps élevé contre les spectacles, et en particulier contre le théâtre, il vint un temps dans l'Eglise qu'on espéra de le pouvoir réduire à quelque chose d'honnête ou de supportable, et par-

¹ *Hom. vi in Matt. Hom. xvii in Ep. ad Eph. n. 3, tom. xi, pag. 125.*

à d'apporter quelque remède à la manie du peuple envers ces dangereux amusements. Mais on connut bientôt que le plaisant et le facétieux touche de trop près au licencieux, pour en être entièrement séparé. Ce n'est pas qu'en métaphysique, cette séparation soit absolument impossible, ou, comme parle l'École, qu'elle implique contradiction : disons plus, on voit en effet des représentations innocentes ; qui sera assez rigoureux pour condamner dans les collèges celles d'une jeunesse réglée à qui ses maîtres proposent de tels exercices pour leur aider à former ou leur style ou leur action, et en tout cas leur donner surtout à la fin de leur année quelque honnête relâchement ? Et néanmoins voici ce que dit sur ce sujet une savante compagnie qui s'est dévouée avec tant de zèle et de succès à l'instruction de la jeunesse ¹ : « Que les tragédies et les » comédies, qui ne doivent être faites qu'en latin, et » dont l'usage doit être très-rare, aient un sujet saint » et pieux ; que les intermèdes des actes soient tous la- » tins, et n'aient rien qui s'éloigne de la bienséance, » et qu'on n'y introduise aucun personnage de femme » ni jamais l'habit de ce sexe ». En passant, on trouve cent traits de cette sagesse dans les réglemens de ce vénérable institut : et on voit en particulier, sur le sujet des pièces de théâtre, qu'avec toutes les précautions qu'on y apporte pour éloigner tous les abus de semblables représentations, le meilleur est, après tout, qu'elles soient très-rares. Que si, sous les yeux et la discipline de maîtres pieux, on a tant de peine à régler le théâtre, que sera-ce dans la licence d'une troupe de comédiens, qui n'ont point de règle que

¹ *Hat. Stud. tit. reg. Rect. art. 13.*

celles de leur profit et du plaisir des spectateurs? Les personnages de femme, qu'on exclut absolument de la comédie pour plusieurs raisons, et entre autres pour éviter les déguisements que nous avons vus condamnés, même par les philosophes, la réduisent à si peu de sujets, qui encore se trouveroient infiniment éloignés de l'esprit des comédies d'aujourd'hui, qu'elles tomberoient d'elles-mêmes si on les renfermoit dans de telles règles. Qui ne voit donc que la comédie ne se pourroit soutenir, si elle ne mêloit le bien et le mal, plus portée encore au dernier, qui est plus du goût de la multitude? C'est aussi pour cette raison, que parmi tant de graves invectives des saints Pères contre le théâtre, on ne trouve pas que jamais ils soient entrés dans l'expédient de le réformer. Ils savoient trop, que qui veut plaire, le veut à quelque prix que ce soit. De deux sortes de pièces de théâtre, dont les unes sont graves, mais passionnées, et les autres simplement plaisantes ou même bouffonnes; il n'y en a point qu'on ait trouvées dignes des chrétiens, et on a cru qu'il seroit plus court de les rejeter tout-à-fait, que de se travailler vainement à les réduire contre leur nature aux règles sévères de la vertu. Le génie des pièces comiques est de chercher la bouffonnerie: César même ne trouvoit pas que Térence fût assez plaisant: on veut plus d'emportement dans le risible; et le goût qu'on avoit pour Aristophane et pour Plaute montre assez à quelle licence dégénère naturellement la plaisanterie. Térence, qui à l'exemple de Ménandre s'est modéré sur le ridicule, n'en est pas plus chaste pour cela; et on aura toujours une peine extrême à séparer le plaisant d'avec l'illicite

et le licencieux. C'est pourquoi on trouve ordinairement dans les canons ces quatre mots unis ensemble : *ludicra, jocularia, turpia, obscena* : les discours plaisants, les discours bouffons, les discours malhonnêtes, les discours sales : non que ces choses soient toujours mêlées ; mais à cause qu'elles se suivent si naturellement, et qu'elles ont tant d'affinité, que c'est une vaine entreprise de les vouloir séparer. C'est pourquoi il ne faut pas espérer de rien faire de régulier de la comédie, parce que celles qui entreprennent de traiter les grandes passions, veulent remuer les plus dangereuses, à cause qu'elles sont aussi les plus agréables ; et que celles dont le dessein est de faire rire, qui pourroient être, ce semble, les moins vicieuses ; outre l'indécence de ce caractère dans un chrétien, attirent trop facilement le licencieux, que les gens du monde, quelque modérés qu'ils paroissent, aiment mieux ordinairement qu'on leur enveloppe, que de le supprimer entièrement.

On voit en effet, par expérience, à quoi s'est enfin terminée toute la réforme de la comédie qu'on a voulu introduire dans nos jours. Le licencieux grossier et manifeste est demeuré dans les farces, dont les pièces comiques tiennent beaucoup ; on ne peut goûter sans amour les pièces sérieuses, et tout le fruit des précautions d'un grand ministre qui a daigné employer ses soins à purger le théâtre, c'est qu'on y présente aux âmes infirmes des appâts plus cachés et plus dangereux.

C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner que l'Eglise ait improuvé en général tout ce genre de plaisirs : car encore qu'elle restreigne ordinairement les punitions canoniques qu'elle emploie pour les réprimer, à cer-

taines personnes , comme aux clercs ; à certains lieux , comme aux églises ; à certains jours , comme aux fêtes ; à cause que communément , ainsi que nous l'avons remarqué , par sa bonté et par sa prudence , elle épargne la multitude dans les censures publiques : néanmoins , parmi ces défenses , elle jette toujours des traits piquants contre ces sortes de spectacles , pour en détourner tous les fidèles. Saint Charles , qu'on allègue comme un de ceux dont la charitable condescendance entra pour un peu de temps dans le dessein de corriger la comédie , en perdit bientôt l'espérance ; et dans les soins qu'il prit de mettre à couvert des corruptions du théâtre au moins le carême et les saints jours , il ne cesse d'en inspirer un dégoût universel , en appelant la comédie *un reste de gentilité* ¹ : non qu'il y eût à la lettre dans les spectacles de son temps des restes du paganisme ; mais parce que les passions qui ont formé les dieux des Gentils y règnent encore , et se font encore adorer par les chrétiens. Quelquefois , à l'exemple des anciens canons , dont il a pris tout l'esprit , il se contente de les appeler *des spectacles inutiles : ludicra et inania spectacula* ² : ne jugeant pas que les chrétiens , dont les affaires sont si graves , et doivent être jugées dans un tribunal si redoutable , puissent trouver de la place dans leur vie pour de si longs amusements ; quand d'ailleurs ils ne seroient pas si remplis de tentations , soit grossières , soit délicates et par-là plus périlleuses ; ni se passionner si violemment pour des choses vaines. Au reste , il range toujours ces malheureux divertissements *parmi*

¹ *Act. Eccl. Mediol. part. IV ; Inst. Prædic. edit. 1599, p. 485. —*

² *Act. Eccl. Mediol. part. VI, etc.*

les attraites et les pépinières du vice : illecebras et seminaria vitiorum ; et s'il ne frappe pas ceux qui s'y attachent des censures de l'Eglise, il les abandonne au zèle et à la censure des prédicateurs, à qui il ordonne de ne rien omettre pour inspirer de l'horreur de ces jeux pernicious, en ne « cessant de les détester comme » les sources des calamités publiques et des vengeances divines. Il admoneste les princes et les magistrats » de chasser les comédiens, les baladins, les joueurs de » farce, et autres pestes publiques, comme gens perdus et corrupteurs des bonnes mœurs, et de punir » ceux qui les logent dans les hôtelleries ¹. » Je ne finirois jamais si je voulois rapporter tous les titres dont il les note. Voilà les saintes maximes de la religion chrétienne sur la comédie. Ceux qui avoient espéré de lui trouver des approbations, ont pu voir par la clameur qui s'est élevée contre la Dissertation, et par la censure qu'elle a attirée à ceux qui ont avoué qu'ils en avoient suivi quelques sentiments, combien l'Eglise est éloignée de les supporter : et c'est une preuve contre cette scandaleuse Dissertation, qu'encore qu'on l'attribue à un théologien, on ne lui ait pu donner des théologiens, mais de seuls poètes comiques pour approbateurs, ni la faire paroître autrement qu'à la tête et à la faveur des comédies.

Mais c'en est assez sur ce sujet, quoiqu'il y ait encore à montrer une voie plus excellente. Pour déraciner tout-à-fait le goût de la comédie, il faudroit inspirer celui de la lecture de l'Evangile, et celui de la prière. Attachons-nous comme saint Paul à consi-

¹ *Act. Eccl. Mediol. part. VI, p. 40. Conc. prov. I, pag. 86. Conc. III, p. 316. Conc. VI, etc.*

dériver Jésus l'auteur et le consommateur de notre foi¹ : ce Jésus, qui ayant voulu prendre toutes nos foiblesses à cause de la ressemblance, à la réserve du péché², a bien pris nos larmes, nos tristesses, nos douleurs et jusqu'à nos frayeurs; mais n'a pris ni nos joies ni nos ris, et n'a pas voulu que ses lèvres, où la grâce étoit répandue³, fussent dilatées une seule fois par un mouvement qui lui paroissoit accompagné d'une indécence indigne d'un Dieu fait homme. Je ne m'en étonne pas : car nos douleurs et nos tristesses sont très-véritables, puisqu'elles sont de justes peines de notre péché; mais nous n'avons point sur la terre, depuis le péché, de vrai sujet de nous réjouir : ce qui a fait dire au Sage⁴ : « J'ai estimé le ris une erreur, et » j'ai dit à la joie : Pourquoi me trompes-tu ? » ou comme porte l'original : « J'ai dit au ris : Tu es un » fou, et à la joie : Pourquoi fais-tu ainsi ? » pourquoi me transportes-tu comme un insensé, et pourquoi me viens-tu persuader que j'ai sujet de me réjouir, quand je suis accablé de maux de tous côtés ? Ainsi le Verbe fait chair, la Vérité éternelle manifestée dans notre nature, en a pu prendre les peines, qui sont réelles, mais n'en a pas voulu prendre le ris et la joie, qui ont trop d'affinité avec la déception et avec l'erreur.

Jésus-Christ n'est pas pour cela demeuré sans agrément : « tout le monde étoit en admiration des paroles de grâce qui sortoient de sa bouche⁵; » et non-seulement ses apôtres lui disoient : « Maître, à qui irons-nous ? vous avez des paroles de vie éternelle⁶; » mais encore ceux qui étoient venus pour se saisir de sa

¹ Heb. XII. 2. — ² Ibid. IV. 15. — ³ Ps. XLIV. 3. — ⁴ Eccles. II. 2. — ⁵ Luc. IV. 22. — ⁶ Joan. VI. 69.

personne, répondoient aux pharisiens, qui leur en avoient donné l'ordre : « Jamais homme n'a parlé » comme cet homme¹. » Il parle néanmoins encore avec une toute autre douceur, lorsqu'il se fait entendre dans le cœur, et qu'il y fait sentir ce feu céleste dont David étoit transporté en prononçant ces paroles² : « Le feu » s'allumera dans ma méditation. » C'est de là que naît dans les âmes pieuses, par la consolation du Saint-Esprit, l'effusion d'une joie divine; un plaisir sublime que le monde ne peut entendre, par le mépris de celui qui flatte les sens; un inaltérable repos dans la paix de la conscience et dans la douce espérance de posséder Dieu. Nul récit, nulle musique, nul chant ne tient devant ce plaisir : s'il faut, pour nous émouvoir, des spectacles, du sang répandu, de l'amour, que peut-on voir de plus beau ni de plus touchant que la mort sanglante de Jésus-Christ et de ses martyrs; que ses conquêtes par toute la terre et le règne de sa vérité dans les cœurs; que les flèches dont il les perce; et que les chastes soupirs de son Eglise, et des âmes qu'il a gagnées, et qui courent après ses parfums? Il ne faudroit donc que goûter ces douceurs célestes, et cette manne cachée, pour fermer à jamais le théâtre, et faire dire à toute âme vraiment chrétienne : *Les pécheurs*, ceux qui aiment le monde, *me racontent des fables*, des mensonges et des inventions de leur esprit; ou comme lisent les Septante : « Ils me racontent, ils me proposent des plaisirs; mais il n'y a rien là qui ressemble à votre loi³ : » elle seule remplit les cœurs d'une joie qui, fondée sur la vérité, dure toujours.

¹ Joan. VII. 46. — ² Ps. XXVIII. 4. — ³ Ps. CXVIII. 84.

Pour ceux qui voudroient de bonne foi qu'on réformât à fond la comédie , pour , à l'exemple des sages païens , y ménager à la faveur du plaisir des exemples et des instructions sérieuses pour les rois et pour les peuples : je ne puis blâmer leur intention ; mais qu'ils songent qu'après tout , le charme des sens est un mauvais introducteur des sentiments vertueux. Les païens , dont la vertu étoit imparfaite , grossière , mondaine , superficielle , pouvoient l'insinuer par le théâtre ; mais il n'a ni l'autorité , ni la dignité , ni l'efficace qu'il faut pour inspirer les vertus convenables à des chrétiens. Dieu renvoie les rois à sa loi , pour y apprendre leurs devoirs : « Qu'ils la lisent » tous les jours de leur vie ¹ ; » qu'ils la méditent nuit et jour , comme un David ² ; « Qu'ils s'endorment » entre ses bras , et qu'ils s'entretiennent avec elle en » s'éveillant , » comme un Salomon ³. Pour les instructions du théâtre , la touche en est trop légère , et il n'y a rien de moins sérieux , puisque l'homme y fait à la fois un jeu de ses vices et un amusement de la vertu.

¹ *Deut. xvii. 19.* — ² *Ps. cxviii. 55, 93, 96.* — ³ *Prov. vi. 22.*

FIN DU DOUZIÈME VOLUME.

TABLE.

DISCOURS SUR LA VIE CACHÉE EN DIEU, ou EXPOSITION DE CES PAROLES DE SAINT PAUL : <i>Vous êtes morts, et votre vie est cachée en Dieu avec Jésus, etc.</i>	3
TRAITÉ DE LA CONCUPISCENCE, ou EXPOSITION DE CES PAROLES DE SAINT JEAN : <i>N'aimez pas le monde, ni ce qui est dans le monde, etc.</i>	29
CHAP. I. ^{er} Paroles de l'apôtre saint Jean contre le monde, conférées avec d'autres paroles du même apôtre, et de Jésus-Christ. Ce que c'est que le monde, que cet apôtre nous défend d'aimer.	<i>Ibid.</i>
CHAP. II. Ce que c'est que la concupiscence de la chair ; combien le corps pèse à l'âme	32
CHAP. III. Ce que c'est, selon l'Écriture, que la pesanteur du corps, et qu'elle est dans les misères et dans les passions qui nous viennent de cette source	34
CHAP. IV. Que l'attaché que nous avons au plaisir des sens est mauvaise et vicieuse.	36
CHAP. V. Que la concupiscence de la chair est répandue par tout le corps et par tous les sens.	41
CHAP. VI. Ce que c'est que la chair de péché dont parle saint Paul.	43
CHAP. VII. D'où vient en nous la chair de péché, c'est-à-dire la concupiscence de la chair.	45
CHAP. VIII. De la concupiscence des yeux, et premièrement de la curiosité.	49
CHAP. IX. De ce qui contente les yeux	54
CHAP. X. De l'orgueil de la vie, qui est la troisième sorte de concupiscence réprouvée par saint Jean.	61
CHAP. XI. De l'amour-propre, qui est la racine de l'orgueil.	62
CHAP. XII. Opposition de l'amour de Dieu, et de l'amour-propre.	65
CHAP. XIII. Combien l'amour-propre rend l'homme foible.	68
CHAP. XIV. Ce que l'orgueil ajoute à l'amour-propre.	69
CHAP. XV. Description de la chute de l'homme, qui consiste principalement dans son orgueil.	71
CHAP. XVI. Les effets de l'orgueil sont distribués en deux principaux. Il est traité du premier.	73
CHAP. XVII. Foiblesse orgueilleuse d'un homme qui aime les	

louanges, comparée avec celle d'une femme qui veut se croire belle.	77
CHAP. XVIII. Un bel esprit, un philosophe.	80
CHAP. XIX. De la gloire : merveilleuse manière dont Dieu punit l'orgueil, en lui donnant ce qu'il demande.	84
CHAP. XX. Erreur encore plus grande de ceux qui tournent à leur propre gloire les œuvres qui appartiennent à la véritable vertu.	87
CHAP. XXI. Ceux qui dans la pratique des vertus ne cherchent point la gloire du monde, mais se font eux-mêmes leur gloire, sont plus trompés que les autres.	88
CHAP. XXII. Si le chrétien, bien instruit des maximes de la foi, peut craindre de tomber dans cette espèce d'orgueil ?	91
CHAP. XXIII. Comment il arrive aux chrétiens de se glorifier en eux-mêmes.	92
CHAP. XXIV. Qui a inspiré à l'homme cette pente prodigieuse à s'attribuer tout le bien qu'il a de Dieu ?	95
CHAP. XXV. Séduction du démon, chute de nos premiers parents; naissance des trois concupiscences, dont la dominante est l'orgueil.	99
CHAP. XXVI. La vérité de cette histoire trop constante par ses effets.	103
CHAP. XXVII. Saint Jean explique toute la corruption originelle dans les trois concupiscences.	106
CHAP. XXVIII. De ces paroles de saint Jean : <i>Laquelle n'est pas du Père, mais du monde</i> ; qui expliquent ces autres paroles du même apôtre : <i>Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui</i>	109
CHAP. XXIX. De ces paroles de saint Jean : <i>Le monde passe, et sa concupiscence passe; mais celui qui fait la volonté de Dieu, demeure éternellement</i>	111
CHAP. XXX. Jésus-Christ vient changer en nous, par trois saints désirs, la triple concupiscence que nous avons héritée d'Adam.	115
CHAP. XXXI. De ces paroles de saint Jean : <i>Je vous écris, pères; je vous écris, jeunes gens; je vous écris, petits enfants</i> . Récapitulation de ce qui est contenu dans tout le passage de cet apôtre.	119
CHAP. XXXII. De la racine commune de la triple concupiscence, qui est l'amour de soi-même; à quoi il faut opposer le saint et pur amour de Dieu.	123

OPUSCULES.

REFLEXIONS SUR QUELQUES PAROLES DE JÉSUS-CHRIST. . .	131
SUR LA PRIÈRE.	135
SUR LA PRIÈRE AU NOM DE JÉSUS-CHRIST.	138
DE LA MEILLEURE MANIÈRE DE FAIRE L'ORAISON.	140
PENSÉES DÉTACHÉES SUR les visites du Seigneur, l'attention à lui plaire, l'efficacité de la parole de Dieu.	141
MANIÈRE COURTE ET FACILE POUR FAIRE L'ORAISON EN FOI, ET DE SIMPLE PRÉSENCE DE DIEU.	143
EXERCICE JOURNALIER POUR FAIRE EN ESPRIT DE FOI TOUTES SES ACTIONS PENDANT LE NOVICIAT.	151
EXERCICE DE LA SAINTE MESSE.	174
<i>Magnus</i> PRIÈRE POUR SE PRÉPARER A LA SAINTE COMMUNION. <i>Première</i> <i>partie de la prière.</i> Le chrétien reconnoît le dessein du Sauveur dans l'institution de l'eucharistie, et admire l'excès de son amour.	186
✓ <i>II.° Partie de la prière.</i> Le chrétien excite sa foi sur ce mys- tère, et renonce au jugement des sens.	182
✓ <i>III.° Partie de la prière.</i> Le chrétien demande à Jésus- Christ les saintes dispositions qu'il faut apporter à la ré- ception d'un si grand sacrement.	183
DISCOURS SUR L'ACTE D'ABANDON A DIEU. Ses caractères, ses conditions et ses effets.	185
SUR LE PARFAIT ABANDON.	199
RÉNOVATION DE L'ENTRÉE DANS LA SAINTE RELIGION.	202
ÉLÉVATION POUR LE RENOUVELLEMENT DES VŒUX, LE JOUR DE LA TOUSSAINT	209
RETRAITE DE DIX JOURS, SUR LA PÉNITENCE.	212
RETRAITE DE DIX JOURS, SUR LES JUGEMENTS TÉNÉRAIRES, ET AUTRES SUJETS.	232
✓ PRÉPARATION A LA MORT. <i>Première prière.</i> Le coupable at- tend son supplice, et adore la puissance qui le punit.	245
✓ <i>II.° Prière.</i> Le chrétien attend sa délivrance, et adore son libérateur.	247
✓ <i>III.° Prière.</i> Le chrétien s'abandonne à la confiance.	250
✓ <i>IV.° Prière.</i> A la vue de la mort, le chrétien renouvelle les actes de foi, d'espérance et de charité.	252
✓ <i>V.° Prière.</i> Le chrétien fait sa dernière confession pour mourir.	254
✓ <i>VI.° Prière.</i> Le chrétien reçoit le Viatique.	256

TABLE.

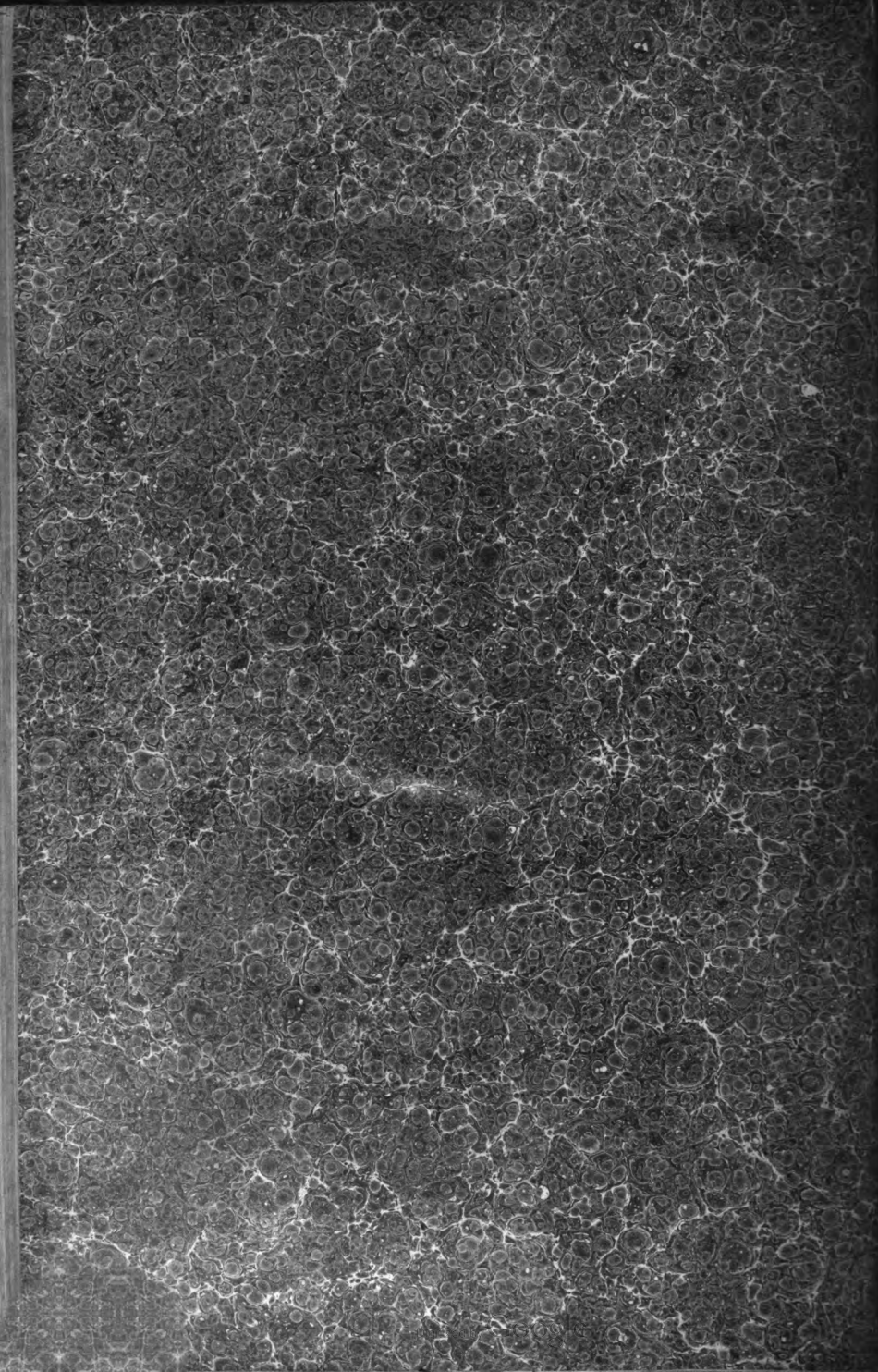
391

✓ VII. ^e Prière. Le chrétien demande et reçoit l'extrême-onction.	257
✓ VIII. ^e Prière. Le chrétien expire en paix en s'unissant à l'agonie du Sauveur.	258
✓ COURTES PRIÈRES, que l'on peut faire réitérer souvent à un malade, aux approches de la mort.	260
✓ EXERCICE POUR SE DISPOSER A BIEN MOURIR.	264
✓ RÉFLEXIONS SUR L'AGONIE DE JÉSUS-CHRIST.	267
✓ PRIÈRE POUR UNIR NOS SOUFFRANCES A CELLES DE J. - C.	282
✓ DISCOURS AUX FILLES DE LA VISITATION, SUR LA MORT, le jour du décès de M. Mutelle, leur confesseur.	284
✓ SENTIMENTS DU CHRÉTIEN TOUCHANT LA VIE ET LA MORT, tirés du chapitre v de la seconde Epître aux Corinthiens.	287
✓ RÉFLEXIONS SUR LE TRISTE ÉTAT DES PÉCHEURS, et les ressources qu'ils ont dans la miséricorde de Dieu.	295

MAXIMES ET RÉFLEXIONS SUR LA COMÉDIE.

I. Occasion et dessein de ce traité : nouvelle Dissertation en faveur de la comédie.	306
II. A quoi il faut réduire cette question.	307
III. Si la comédie d'aujourd'hui est aussi honnête que le prétend l'auteur de la Dissertation.	308
IV. S'il est vrai que la représentation des passions agréables ne les excite que par accident.	310
V. Si la comédie d'aujourd'hui purifie l'amour sensuel en le faisant aboutir au mariage.	314
VI. Ce que c'est que les mariages du théâtre.	318
VII. Paroles de l'auteur et l'avantage qu'il tire des confessions.	319
VIII. Crimes publics et cachés dans la comédie. Dispositions dangereuses et imperceptibles : la concupiscence répandue dans tous les sens.	320
IX. Qu'il faut craindre en assistant aux comédies, non-seulement le mal qu'on y fait, mais encore le scandale qu'on y donne.	326
X. Différence des périls qu'on cherche et de ceux qu'on ne peut éviter.	328
XI. Si on a raison d'alléguer les lois en faveur de la comédie.	329
XII. De l'autorité des Pères.	331
XIII. Si l'on peut excuser les laïques qui assistent à la comédie, sous le prétexte des canons qui la défendent spécialement aux ecclésiastiques. Canon mémorable du concile III de Tours	332

XIV. Réponse à l'objection , qu'il faut trouver du relâchement à l'esprit humain ; que celui qu'on lui veut donner par la représentation des passions est réprouvé même par les philosophes ; beaux principes de Platon.	336
XV. La tragédie ancienne , quoique plus grave que la nôtre , condamnée par les principes de ce philosophe.	338
XVI. Les pièces comiques et risibles rejetées par les principes du même Platon	339
XVII. Que les femmes ne montoient pas sur l'ancien théâtre.	<i>Ibid.</i>
XVIII. Sentiment d'Aristote	341
XIX. Autre principe de Platon sur cette matière	342
XX. Silence de l'Ecriture sur les spectacles ; il n'y en avoit point parmi les Juifs ; comment ils sont condamnés dans les saintes Ecritures ; passages de S. Jean et de S. Paul.	344
XXI. Réflexion sur le Cantique des cantiques et sur le chant de l'Eglise	346
XXII. On vient à saint Thomas : exposition de la doctrine de ce saint	347
XXIII. Première et seconde réflexion sur la doctrine de saint Thomas	349
XXIV. Troisième réflexion sur la doctrine de saint Thomas ; passage de ce saint docteur contre les bouffonneries	351
XXV. Quatrième , cinquième et sixième réflexion ; passage exprès de saint Thomas , et conciliation de ses sentiments	352
XXVI. Sentiment de saint Antonin	355
XXVII. Profanation de la sainteté des fêtes et du jeûne introduite par l'auteur : ses paroles sur le jeûne	357
XXVIII. Doctrine de l'Ecriture et de l'Eglise sur le jeûne.	358
XXIX. Nouvel abus de la doctrine de saint Thomas	360
XXX. Profanation du dimanche ; étrange explication du précepte de la sanctification des fêtes	364
XXXI. Réflexions sur la vertu qu'Aristote et saint Thomas après lui ont appelée , <i>Eutrapelia</i> . Aristote est combattu par saint Chrysostôme sur un passage de saint Paul	368
XXXII. Passages de saint Ambroise et de saint Jérôme sur les discours qui font rire	372
XXXIII. Passages de saint Basile sur le sérieux de la vie chrétienne	376
XXXIV. Conséquence de la doctrine précédente	378
XXXV. Conclusion de tout ce discours	379





UNIVERSITY OF MINNESOTA
wils v.12
843B65 I

Bossuet, Jacques B enigne, 1627-1704.
Oeuvres compl etes.



3 1951 002 326 271 3

**WILSON
ANNEX
AISLE 70**